



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

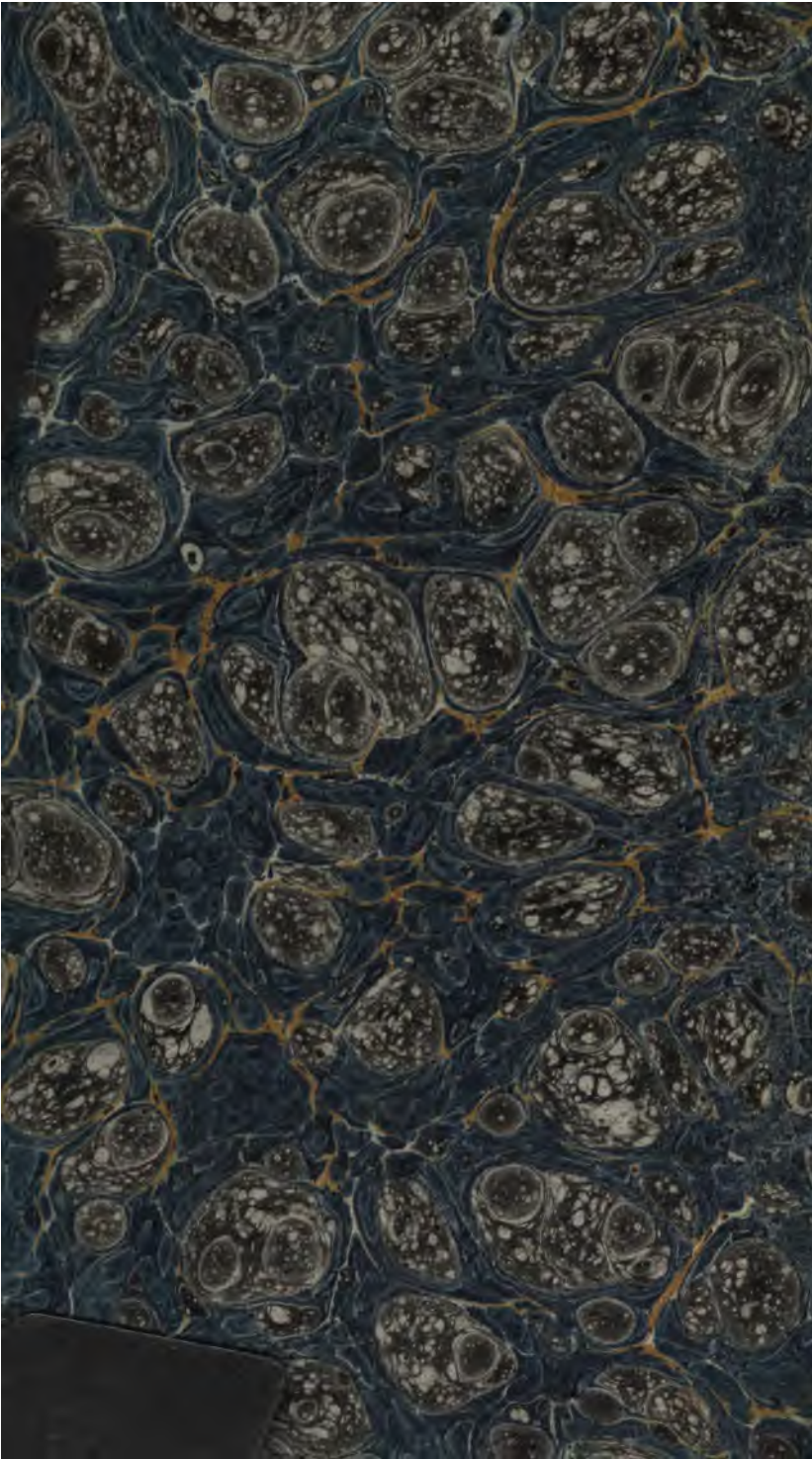
Nous vous demandons également de:

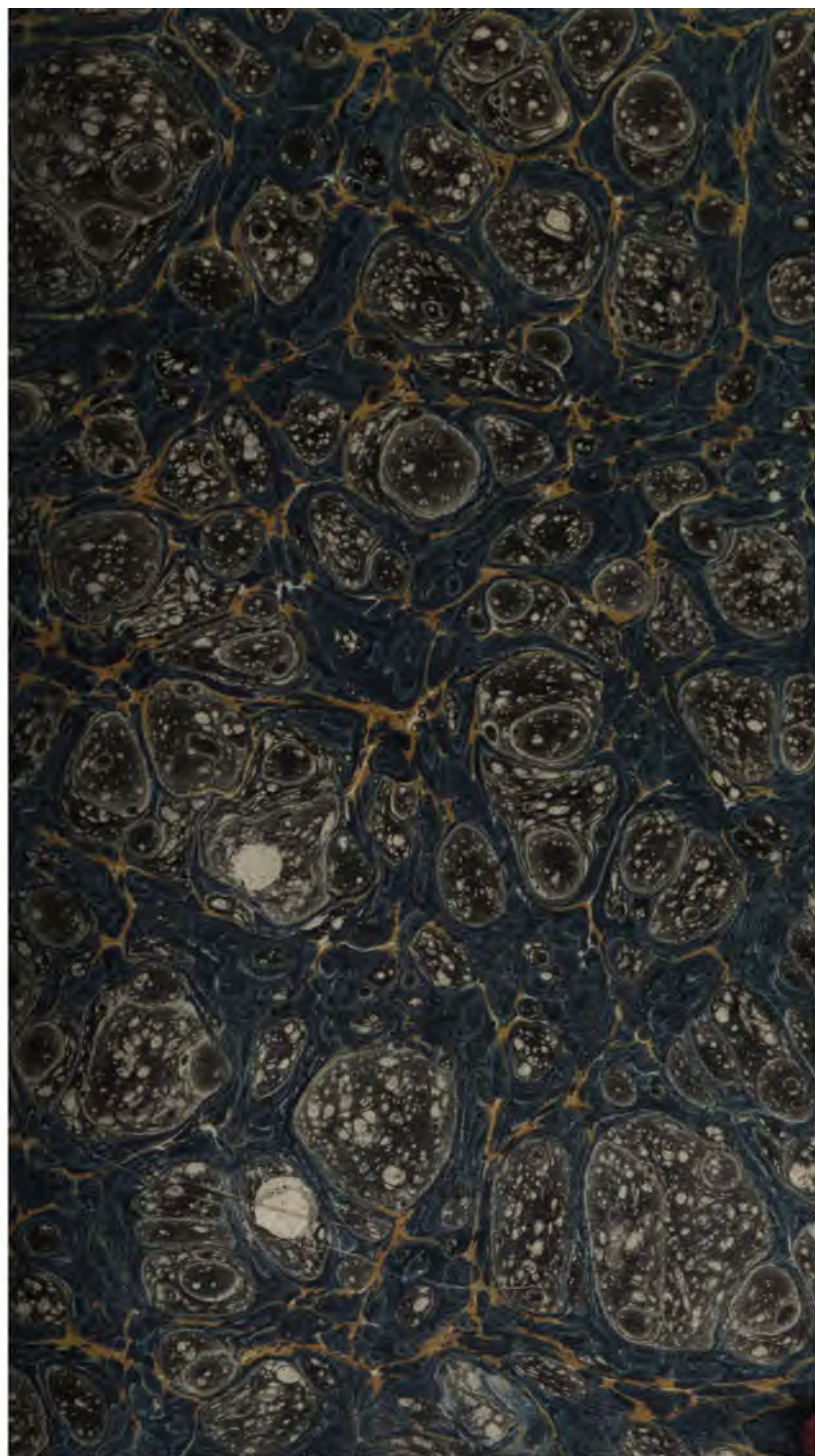
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

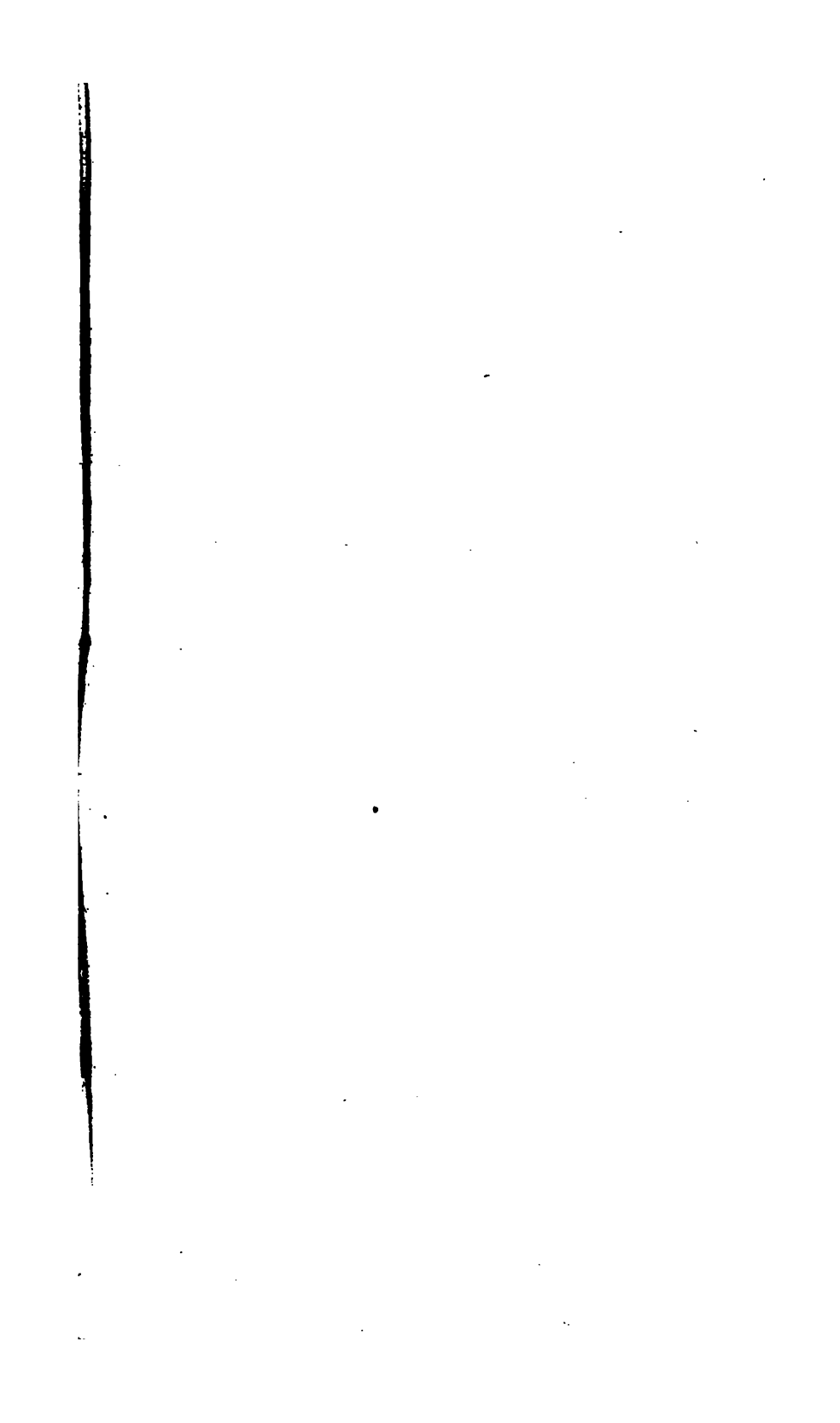
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>











NOTA. *C'est par erreur qu'à la signature de ce volume on a mis tom. xli des Chroniques. (voir) Il faut lire tom. xlii.*

IMPRIMERIE D'HIPPO

RUE DE LA HARPE

CHRONIQUE
DES
DUCS DE BOURGOGNE,
PAR GEORGES CHASTELLAIN,
PUBLIÉES POUR LA PREMIÈRE FOIS
PAR J. - A. BUCHON.
TOME I.



PARIS.
VERDIÈRE, LIBRAIRE, QUAI DES AUGUSTINS, N° 25.

~~~~~  
**M DCCC XXVII.**



---

## PRÉFACE.

---

J'AI donné, à la tête de la Chronique de Jacques de Lalain, une courte Notice sur Georges Chastellain, et j'ai fait connaître les divers manuscrits que nous possédions de cet auteur. Il est fort à regretter que ses Chroniques de Philippe-le-Bon et de Charles-le-Téméraire ne puissent se retrouver en entier. Malgré toutes mes recherches, je n'ai pu me procurer que les deux volumes n<sup>os</sup> 8348 et 8349 de la Bibliothèque du roi. Quoique ces deux volumes ne renferment qu'un fragment de cet important ouvrage, j'ai cru devoir ne pas le dédaigner dans cette collection. On se convaincra, en le lisant, que Georges Chastellain méritait la haute estime que ses



contemporains avaient pour lui ; et je ne doute pas que, si ses précieux travaux ne se fussent égarés, il n'eût marché de près à côté de Commynes. Il apprécie les événements en homme d'état habile, et s'exprime avec une grande indépendance d'esprit sur les questions les plus épineuses.

Le n° 8348 contient de plus une table des chapitres qui étaient contenus dans les volumes qui se sont perdus : je les reproduis ici, pour aider les recherches des bibliothécaires et des savants. Je fais suivre cette table des éloges historiques de Philippe et de Charles de Bourgogne, composés par le même Chastellain, et insérées dans le manuscrit 9837<sup>14</sup> de la Bibliothèque royale.

J. A. BUCHON.

---

# TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS LES VOLUMES QUI PRÉCÉDAIENT  
CELUI QUE JE PUBLIE.

CY S'ENSIEUVENT LES RUBRIQUES.

---

|                                                                                                                        |    |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| Prologues .....                                                                                                        |    |
| CHAPITRE PREMIER. Comment le roi commença à muer<br>les estats en la ville d'Amiens.....                               |    |
| CHAP. II. Comment le duc venu devers le roi, vindrent à lui plusieurs princes et barons.....                           |    |
| CHAP. III. Comment le roi Loys fist le service du roi Charles défunct, son père.....                                   |    |
| CHAP. IV. Comment le roi Loys se partit d'Avennes vers Laon, et de là à Saint-Thierry.....                             |    |
| CHAP. V. Comment, après que ceux de Raims eurent présenté les clefs au roi, à Saint-Thierry, samblablement firent..... |    |
| CHAP. VI. Comment le duc se party de Raims pour aller au-devant du roy qui faisoit son entrée.....                     |    |
| CHAP. VII. Comment, après l'entrée du roi, ledit seigneur se disposa de sa conscience.....                             |    |
| CHAP. VIII. Comment le roi fut consacré, et des ministères qui y furent faits.....                                     |    |
| CHAP. IX. Comment après que le roi fut sacré et se retira à son disner et au point.....                                |    |
| CHAP. X. Comment le duc se partit de Raims pour venir faire hommage au roi.....                                        |    |
| CHAP. XI. Comment vindrent nouvelles à Saint-Thierry                                                                   | a. |

|              |                                                                                                                                                |
|--------------|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
|              | de la venue du duc d'Yorck, cuidant trouver encore le roi Charles en vie .....                                                                 |
| CHAP. XII.   | Comment le duc s'enforça à faire faveur au duc Sombresset.....                                                                                 |
| CHAP. XIII.  | Comment le roi délibéra d'envoyer cinq cents lances sur les Liégeois, pour contrevengier de ce qu'ils le cuidèrent livrer au roi son père..... |
| CHAP. XIV.   | Comment ceux de Paris préparèrent leurs rues de personnes et histoires pour l'entrée .....                                                     |
| CHAP. XV.    | Comment le roi fist son entrée à Paris...                                                                                                      |
| CHAP. XVI.   | Comment les seigneurs de France vindrent faire leur entrée à Paris.....                                                                        |
| CHAP. XVII.  | Comment le roi fist son entrée en Paris, et quelle ordonnance il avoit en sa compagnie...                                                      |
| CHAP. XVIII. | Comment l'assiette fut ordonnée des princes à la table de marbre .....                                                                         |
| CHAP. XIX.   | Comment on fist diverses personnes aux princes assistans à la table .....                                                                      |
| CHAP. XX.    | Comment le roi de Cecile avoit cause de soy non trouver à Paris.....                                                                           |
| CHAP. XXI.   | Comment le duc logea à son hostel d'Artois à Paris.....                                                                                        |
| CHAP. XXII.  | Comment le roi fut occupé à donner les offices.....                                                                                            |
| CHAP. XXIII. | Comment le roi renovella les parlements et constitua son oncle pour avoir avis sur la reformation d'icellui.....                               |
| CHAP. XXIV.  | Comment ung cas avint à Avennes bien dangereux, qui pooit estre matere de grands troubles au pays.....                                         |
| CHAP. XXV.   | De la commotion qui fut faite à Avennes par les gens du roi portans bastons par la ville...                                                    |

- CHAP. XXVI. Des dons et aulmosnes que fist le duc en Paris, et comment la ducesse d'Alençon vint devers ly.....
- CHAP. XXVII. Comment on commenchoit à congnoistre les conditions du roi Loys, et à quel fin il tachoit.....
- CHAP. XXVIII. Comment George reprouve avoir fait introïte de ce sixiesme volume<sup>1</sup> d'autre nature que ne treuve par l'ingratitude qu'il treuve au roi Loys..
- CHAP. XXIX. Comment nostre Saint-Père envoya son légat, l'évesque d'Arras, à Paris pour le voyage de Turquie.....
- CHAP. XXX. Comment le roi vouloit que le duc ne tint les trèves et convenance qu'il avoit avecques les Anglès.....
- CHAP. XXXI. Comment le duc cuida partir de Paris hastivement par courroux, pour la rompture de l'alliance que le roi désiroit faire.....
- CHAP. XXXII. La raison pourquoi le roi désiroit faire rompre l'alliance de ce duc aux Anglès.....
- CHAP. XXXIII. Comment l'auteur s'excuse de porter faveur plus à l'ung que à l'autre, mès vérité ensuit.
- CHAP. XXXIV. Comment le seigneur de Croy procura au comte de Saint-Pol la bënëvolence et la grace de son cœur.....
- CHAP. XXXV. Des joustes que fist le comte de Charolois à Paris, lui sixiesme.....
- CHAP. XXXVI. Comment la ducesse d'Orléans vint vers le duc son oncle pour le mener aux joustes.....

---

1. Ces six volumes sont perdus.

- CHAP. XXXVII. Du banquet que fit le duc à tous les seigneurs et dames de Paris . . . . .
- CHAP. XXXVIII. Comment le seigneur de Crequi retourna devers le duc, retournant de devers le roi d'Aragon, auquel il avoit porté l'ordre . . . . .
- CHAP. XXXIX. Comment le roi et le duc, chacun taschoit à soi retirer pour leurs affaires, et des parolles que le roi tint au duc de Clèves . . . . .
- CHAP. XL. Comment le roi vint vers le duc en sa maison d'Artois, où il fit convénir tous les enfans de Paris . . . . .
- CHAP. XLI. Des humbles remerciemens que fit le duc des belles parolles et offres que le roi lui disoit . . .
- CHAP. XLII. Comment le capitaine de la bastille vint offrir au duc la place, par commandement du roi.
- CHAP. XLIII. Comment le duc se partit de Paris, et comment il festoya à Beaurevoir, le comte de Saint-Pol . . . . .
- CHAP. XLIV. Comment Georges met les difficultés qui purent venir de cette alliance d'Angleterre . . . . .
- CHAP. XLV. Comment le légat vint faire sa proposition en Valenciennes devers le duc et ceulx d'Angleterre . . . . .
- CHAP. XLVI. Comment le duc receut les Anglès très hautement en la ville de Valenciennes, et des dons qu'il leur fist . . . . .
- CHAP. XLVII. Comment le duc se alla au pays de Luxembourg, en la ville qui s'appelle Yewis . . .
- CHAP. XLVIII. Du cas estrange qui avint d'ung gentilhomme, maistre d'ostel de monseigneur de Croy, au partement du duc . . . . .

- CHAP. XLIX. Comment le duc venu à Valenciennes mena l'évesque de Tournay en possession de son bénéfice en icelle ville.....
- CHAP. L. Comment le roi ayant prise eslonge du duc, commencha à songier fort sur les choses privées..
- CHAP. LI. Comment le roi fist bannir le grand-sénéchal de Normandie et le comte Dammartin .....
- CHAP. LII. Comment le roi ordonna grande somme d'argent qui poroient amener le seigneur de Breszé.
- CHAP. LIII. Comment monseigneur de Breszé fut mené devers le roi en Paris.....
- CHAP. LIV. Comment le duc Charles se party de Paris pour tirer à Sainte-Claude, et comment il fut festoyé en chemin.....
- CHAP. LV. Comment le roi commanda à faire les honneurs au comte de Charolois en Tours.....
- CHAP. LVI. Comment le bastard de Cypre, apostat de la foi, expulsa de son royaume le fils du duc de Savoie.....
- CHAP. LVII. Comment le roi commencha à faire beaucoup de novelletés et commencha l'on à congnostre .....
- CHAP. LVIII. Comment le roi cuida estre pris allant veoir la situation de Bourdeaux par les Anglès...
- CHAP. LIX. Comment Veniciens vinrent en ambassade devers le roi Loys.....
- CHAP. LX. Comment le duc Philippe recheut la deuxiesme fois en griève maladie. ....
- CHAP. LXI. Comment maistre Roland Pipe se rua en ung puy par désespoir à Bruxelles .....
- CHAP. LXII. Comment le roi envoya en divers lieux



|               |                                                                                                                                 |
|---------------|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
|               | ses ambassadeurs , et comment le duc de Milan lui<br>envoya embassade.....                                                      |
| CHAP. LXIII.  | Comment, en icelle mesme heure que le<br>duc plaignoit la mort du duc de Milan , lui sur-<br>vint maladie.....                  |
| CHAP. LXIV.   | Comment le roi d'Angleterre fist faire<br>procession et sermons pour faire deprecation pour<br>ledit duc malade.....            |
| CHAP. LXV.    | De la douleur que mena le comte Charo-<br>lois de la maladie de son père le duc Philippe....                                    |
| CHAP. LXVI.   | Comment le duc Philippe se remit sur<br>pied , et du regret qu'il avoit de la mort du chan-<br>cellier Rolin .....              |
| CHAP. LXVII.  | De la mort du chancelier Rolin , et des<br>ordonnances qu'il fist.....                                                          |
| CHAP. LXVIII. | Comment madame de Ravestaing, fille<br>au duc de Connimbre , morut.....                                                         |
| CHAP. LXIX.   | De la mort de madame la comtesse de<br>Saint-Pol .....                                                                          |
| CHAP. LXX.    | Comment le roi dessendist que nuls de<br>son royaume ne prist plus sel aux salines de Bour-<br>goigne.....                      |
| CHAP. LXXI.   | Comment à grant difficulté l'on avertit<br>le duc des salines, pour cause de sa grande maladie.                                 |
| CHAP. LXXII.  | Comment le roi Loys envoya à Bruxel-<br>les devers le duc , lui requérant trois choses.....                                     |
| CHAP. LXXIII. | Comment le roi Loys fist son entrée<br>à Rouen , et comment il fist aller coste à coste de<br>lui messire Pierre de Breszé..... |
| CHAP. LXXIV.  | Comment le roi Loys envoya le duc<br>de Milan .....                                                                             |

- CHAP. LXXV. Comment Jehan Coustain engepdra enemisté contre le comte de Charolois.....
- CHAP. LXXVI. Comment Jehan Coustain se party de court pour aller en Bourgoigne, où il machinoit poison pour le dit.....
- CHAP. LXXVII. Comment Jehan de Vy vint de Bourgoigne en court, où pour la gravité que lui tint Jehan Coustain, il descouvrit la trayson.....
- CHAP. LXXVIII. Comment messire Tristan et messire Pierre avertirent le comte de la conspiration.....
- CHAP. LXXIX. Comment messire Tristan et son compaignon encheurent en l'indignation du duc pour l'avertissement fait.....
- CHAP. LXXX. Comment Jehan Coustain fut enmené à Riplemonde.....
- CHAP. LXXXI. Comment après l'exécution dudit Jehan de Coustain, plusieurs larecins furent trouvés en ses coffres.....
- CHAP. LXXXII. Comment après la mort dudit Coustain, il fut trouvé avoir robé son seigneur et mais-tre.....
- CHAP. LXXXIII. Comment le nepveu du duc fut postulé évesque de Tournay.....
- CHAP. LXXXIV. Comment le roi Loys fist publier que nuls des ses sujets ne communicast point avecques les Anglès, sur peine de mort.....
- CHAP. LXXXV. Comment le roi entra solempnellement en la ville de Rouen, et comment il parla à monseigneur de Chimay estant venu vers ly.....
- CHAP. LXXXVI. Comment le président de Bourgoigne fut envoyé au parlement pour le fait du sel, de

|                 |                                                                                                                                             |
|-----------------|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
|                 | par le duc; et de la reyne d'Angleterre, qui descendy à l'Escluse.....                                                                      |
| CHAP. LXXXVII.  | Comment la reyne d'Angleterre vint devers le duc Philippe à Saint-Pol.....                                                                  |
| CHAP. LXXXVIII. | Comment le duc envoya devant en la chambre de la reyne, aulcuns seigneurs, pour l'entretenir, et comment le duc y vint après.....           |
| CHAP. LXXXIX.   | Comment le sénéchal parla pour et au nom de ladite reyne au duc Philippe.....                                                               |
| CHAP. XC.       | Le duc, après la remontrance faite par le chevalier ou nom de la royne, d'ung joyeux œil rompist le propos et mist avant devises amiables.. |
| CHAP. XCI.      | Comment la reyne d'Angleterre se présenta par-deça en toute humilité, qui par avant avoit esté la plus fierre qui vesquist.....             |
| CHAP. XCII.     | Comment la reyne avoit espoir, par la prière du duc, que son affaire seroit favorisée....                                                   |
| CHAP. XCIII.    | Comment le duc partit d'elle, et s'en alla à Saint-Omer, lui promettant de avoir son cas pour recommandé.....                               |
| CHAP. XCIV.     | Comment la reyne et son fils, passant par ung forest, trouva un brigant, et de pitoyable complainte par elle fait.....                      |
| CHAP. XCV.      | Comment le brigant voyant le desconforté samblant de la reyne, amolly de compassion, commença à plorer avecques elle .....                  |
| CHAP. XCVI.     | Comment la royne se party de Saint-Pol et vint à Bruges .....                                                                               |
| CHAP. XCVII.    | Comment le duc Philippe fist prendre le secrétaire de Hollande, nommé maistre Anthoine Michel, qui estoit au comte de Charolois..           |

- CHAP. xcviij. Comment la royne remonstra gracieusement au comte de ce qu'il avoit discord à son père.....
- CHAP. xcix. Comment le comte s'excuse au sénéchal de froideur ou de fellonie devers son père, ne estre hors du chemin de cremeur.
- CHAP. c. Comment le sénéchal de Normandie répliqua au comte de Charolois .....
- CHAP. ci. Comment le comte de Charolois se rendy comme vaincu.....
- CHAP. cii. Comment les ambassadeurs des deux rois estoient arrivés à Saint-Omer avecques les gens du duc, pour trouver moyen de faire paix.....
- CHAP. ciii. Ceulx qui estoient commis de par le duc sur le traité des deux rois.....
- CHAP. ciii. De l'imposition que le roi mist à Paris, pour le rachat des terres sur Somme.....
- CHAP. cv. Comment le roi manda au duc Philippe de venir au-devant de lui, quand il viendrait à Hesdin.....
- CHAP. cvi. Comment plusieurs murmuracions se faisoient à l'occasion de ceulx de Croy, qui tout embrassoient à tous lez.....
- CHAP. cvii. Des terres et seigneuries que avoient en gouverne ceulx de Croy.....
- CHAP. cviii. Comment le sénéchal, messire Pierre, arriva à Hesdin à intention de remercier le duc, et d'accomplir la promesse faite au comte.....
- CHAP. cix. Comment le bailliy de Haynau envoya devers son oncle le seigneur de Croy, doubtant que l'accord du père et du fils ne se feist.....

- CHAP. CX. Comment le sénéchal se retorna devers le Croy à eulx , et du recueil qui lui fut fait.....
- CHAP. CXI. Comment le roi vint à Abbeville, et de la finance qu'il fist pour faire le second payement pour la rivière de Somme.....
- CHAP. CXII. Comment le roi envoya ung chevalier devers le duc, pour avoir secours à l'encontre de ceulx de Berselonne.....
- CHAP. CXIII. Comment la royne de France envoya signifier la dévotion qu'elle avoit au saint voyage..
- CHAP. CXIV. Comment il fut révélé à ung saint homme que Dieu, par le roi, comme son instrument, vouloit debeller les infidèles.....
- CHAP. CXV. Comment le roi de Danemarck envoya devers le duc ung sien escuyer.....
- CHAP. CXVI. Comment Anglès, après le parlement à Saint-Omer, tenu pour le fait des treves, vindrent à Hesdin.....
- CHAP. CXVII. Comment le duc fist remercier le roi Eduard des offres et ainours envers ly et ses pays..
- CHAP. CXVIII. Comment Anglès arrivés à Hesdin ne veirent point le roi de prime-face, et des devises qu'ils en eut aux siens.....
- CHAP. CXIX. Comment multitude des seigneurs convindrent devers les Anglès pour le mener au lieu du festoy, et comment le duc les mena devant le roi.
- CHAP. CXX. Comment l'auteur parle des offres que faisoit le roi Loys au roi Eduard et au duc.....
- CHAP. CXXI. Comment le roi receut les Anglès humainement et quelles devises ils eurent touchant trèves entre les deux royaumes.....

- CHAP. CXXII. Comment les Franchois , après le parlement des Anglès , toute l'honneur et amours de par le duc à eux monstrées tous-jours dépravèrent. . . .
- CHAP. CXXIII. L'auteur s'accuse de partialité en ses écrits , mais veult monstrier la vérité des choses. . .
- CHAP. CXXIV. Comment le duc par corroux reprocha au seigneur de Croy l'avancement des siens en toute chose. . . . .
- CHAP. CXXV. Quel dommaige importa au pays la reddition des terres sur Somme. . . . .
- CHAP. CXXVI. Comment le roi s'efforça de traire à ly les nobles , et de gaignier leurs coeurs par divers moyens. . . . .
- CHAP. CXXVII. Comment ceste délivrance des terres dessus dites a esté subtilement procurée par le seigneur de Croy. . . . .
- CHAP. CXXVIII. Comment Vénitiens avoient envay à l'île de la Moret (Morée) et s'estoient entrés dedans. . . . .
- CHAP. CXXIX. Comment le roi , après qu'il avoit rachattées les terres dessusdites , tendoit encores à plus haute fin. . . . .
- CHAP. CXXX. Comment voix corroit que le duc , par l'indignation prise à l'encontre de son fils , donroit pièce ici pièce là. . . . .
- CHAP. CXXXI. Comment le roi se délitoit fort en sa forest de Kersy avecques le duc son oncle , prenans là leur déduit. . . . .
- CHAP. CXXXII. Comment le roi se contenta mal du comte de Charolois et du duc Breton , et la cause pourquoi. . . . .
- CHAP. CXXXIII. Comment le roi cueillit durement en

|                                                                                                                                                      |  |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--|
| hayne le comte de Saint-Pol , avec les deux dessus dits.....                                                                                         |  |
| CHAP. CXXXIV. Comment les deux consaulx, est à sçavoir le conseil du roi et cely du duc , toujours se trouvèrent ensemble.....                       |  |
| CHAP. CXXXV. Comment l'ambassade de l'empereur Frédéric, lequel n'apporta que créance et chose secrète.....                                          |  |
| CHAP. CXXXVI. Comment , durant le séjour du duc à Hesdin , y eut représentation de seipt couronnes de l'ambassade de l'empereur.....                 |  |
| CHAP. CXXXVII. Comment arrivèrent à Lille deux ambassadeurs d'Allemagne, pour le mariage de la maisnée fille de Bourbon.....                         |  |
| CHAP. CXXXVIII. Comment le duc, de Lille venu à Bruges , commencha à mettre son propos à effect.....                                                 |  |
| CHAP. CXXXIX. Comment le comte de Saint-Pol, après son ajournement devant le roi , trouva en son conseil deux expédiens .....                        |  |
| CHAP. CXL. Comment le comte de Saint-Pol ung petit de temps se tint en Fontaines-Evesque.....                                                        |  |
| CHAP. CXLI. Comment le duc fist convenir les nobles du pays pour oyr leur résolucion , touchant les veus fais du voyage.....                         |  |
| CHAP. CXLII. Comment le duc, empesché à faire son voyage par discorde entre ly et son fils , envoya devers sondit fils le bastard de Bourgoigne..... |  |
| CHAP. CXLIII. Comment le duc de Guerles procéda en mariage avecques la demoiselle Katherine de Bourbon.....                                          |  |

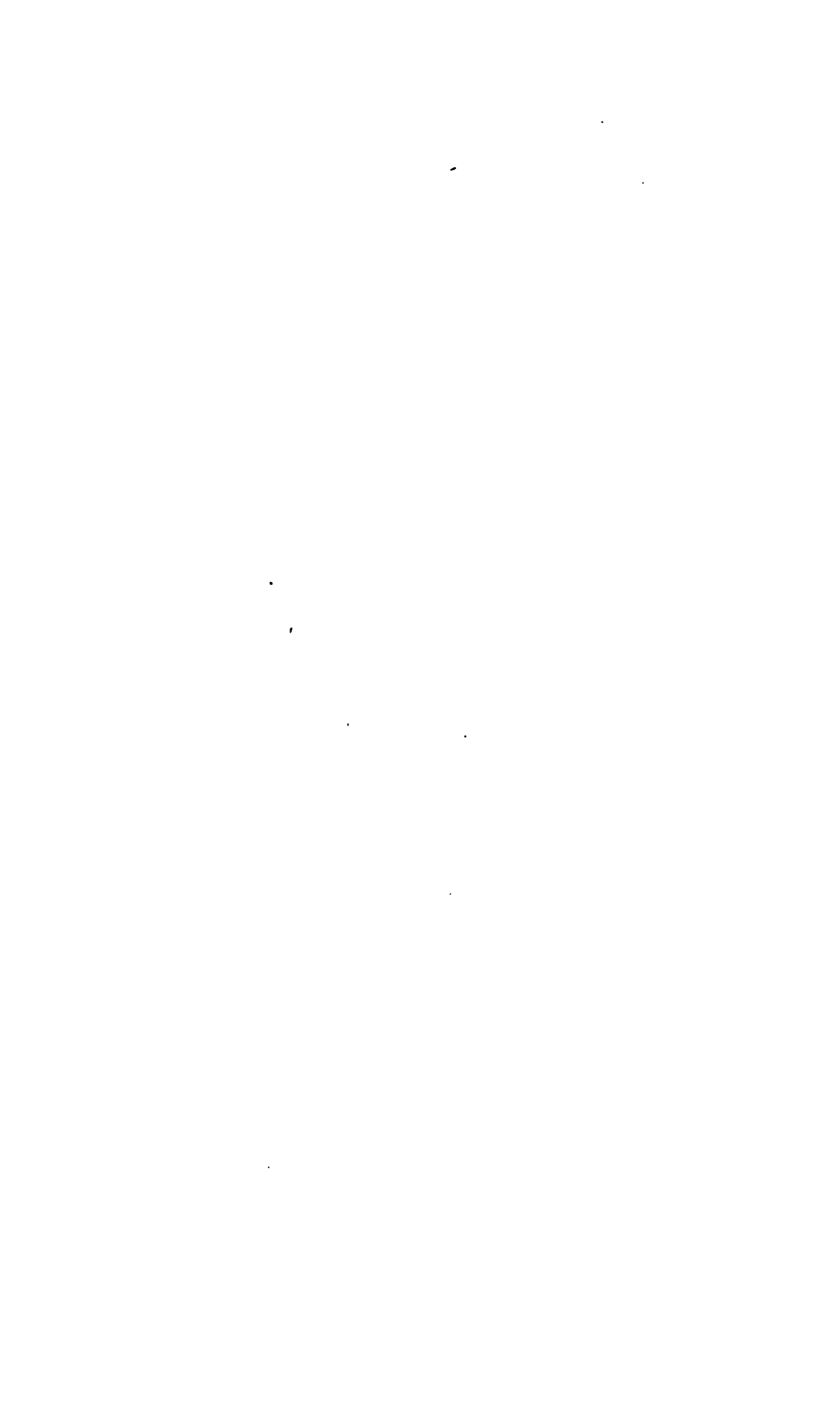
CHAP. CXLIV. Comment , durant cestes nopces , advindrent deux cas de fortune moult lamentables . .

CHAP. CXLV. Comment le duc ne cessa oncques de solliciter son voyage , et de fait se transporta jusques sur Dunée pour trouver l'empereur . . . . .

CHAP. CXLVI. Comment le roi prist les Liégeois en sauve-garde , et comment le pape les excommunia par bulle publiquement . . . . .

FIN DE LA TABLE  
DES CHAPITRES DES VOLUMES QUI MANQUENT.





# DÉCLARATION

DE TOUS

LES HAUTZ FAICTZ ET GLORIEUSES ADVENTURES

DU DUC

PHILIPPE DE BOURGONGNE ,

CELLUY QUI SE NOMME LE GRAND DUC ET LE GRAND LYON.

PAR MESSIRE GEORGES CHASTELLAIN,

SON INDICIAIRE.

---

## ÉLOGE

DU BON DUC PHILIPPE.

POUR avoir la déclaration des haultz et puissants faictz du très hault et très puissant duc Philippe de Bourgongne, il me semble séant de ramener à mémoire , par bien court et abrégé ; les haultes et claires fortunes principales de son temps , la haultesse de sa vie et de son règne , ensemble la composition de sa forme et de sa physionomie , avec la qualité de ses mœurs et de ses vertus, dont après mort comme de tous aultres clairs hommes , on peut licitement parler et sans reprise.

Le duc Philippe doncque entra en règne en l'an de Jésus-Christ mil quatre cent dix neuf , régnant en Rome souverain pasteur pape Martin ; empereur Si-

CHRONIQUES. — T. XLI. — G. CHASTELLAIN.

b

gismond roi de Bohesme ; roi de France Charles VI, du nom ; en Angleterre, Henry, fils de Henry de Lencastre, qui travailla France. Cestuy duc en son commencement eut maint dur affaire encontre les François pour la mort de son père, et le para Dieu de victoire en bataille contre eux emprès Abbeville. Mena depuis ses guerres en France par capitaines et ès guerres qui lui survindrent ès païs de mer ça bas, qu'il employa en personne ; et maint dur affaire eut en Hollande encontre madame Jacqueline, sa cousine, et encontre le duc de Glocestre, en Haynault ; vainquit Anglais en bataille à Brouwate ; conquist Hollande, Zellande et Frise, sur ses ennemis. Se fit mambourg de Haynault et des païs dessusdits ; non pas comme tyran conquéreur, mais comme vray hoir de la dame qui l'en vouloit estordre. En cependant François et Escos travaillèrent Bourgongne, mirent siège à Crevant ; et les Bourguignons mis sus pour y obvier, convindrent en bataille contre eux ; et y eust dure tuisson, et grande effusion de sang ; et y obtindrent Bourguignons victoire, soubz le nom de leur duc. Un semblable en advint ou païs de Bar, là ou le maréchal de Bourgoigne vinkuit en bataille Allemans et Lorrains, et le duc Renier d'Anjou, duc de Bar et de Lorraine, qui y fut pris. A main fort tient le roy Charles toudis hors de la Loire, et les François qui avoient saizy Bourgoigne, une grant part en chassa dehors. Devint meü de pitié, depuis, sur la couronne de France, et par l'affliction de ce royaume, entra en

possession avec le roy Charles , et tira à amende honorable et profitable , ce qu'onques plus n'advint : se deslia des Anglois par absolution , et se disposa et rendit léal François par conseil de nature ; conquist Paris et Saint-Denis sur les Anglois , et les rendit au roy Charles ; fit de sa main , ennemie par avant en tiltre de vengeance , main serviteresse et léale amie par reconnoissance de son devoir ; vint à la duché de Brabant par succession d'hoirie : Namur obtint par don des Flamens , mais toutes-fois de son tronc.

L'empereur Sigismond lui manda que luy-mesme l'iroit quérir avant en son empire pour le garder de peine de venir vers luy ; cest empereur mort , fut adopté à l'empire et le refusa : à la seconde fois après , l'autre empereur mort , qui estoit d'Austriche , le refusa arriere ; et la tierce fois le refusa encores du temps de Frédéric , le tiers non bien voulut. Conquist Luxembourg et tout le país sur Lancelos , roy de Hongrie : toutte l'Ardenne mit en sa subjection ; Liége en compression de son orgueil , plusieurs fois ; et tous les Allemens , ses confins entre la Meuse et le Rhin , à révérence et à crainte : refusa la seigneurie de Milan par transport. Autre tel fit-il de la seigneurie de Gennes , et en pareil la seigneurie et transport de Metz en Lorraine : et tout se fist à cause et à sens de prud'homme , parce qu'à autres ses parents n'en vouloit faire tort.

Pour ayde des Anglois et de leur ordre mit sur le sien propre la Toison d'or ; la fonda en honneur et en

netteté de chevalerie et en destruction de vilains cas, à ceux qui en seroient : la fit dédier et confirmer par le saint père Eugène : la meit et le monta jusques ès royales maisons et jusques aux grands ducz et comtes du sang de France, et mesmes par les Allemandes. Vint devers luy Frédéric, empereur, à Besançon ; le conjout haultement, et l'honora de grans dons, racheta de prisons le duc d'Orléans, quitta au roy Renier sa rançon gratis ; pervola toute la mer Majore à son navire ; fit au More redoubter ses voiles, et par ses ancrs trembler les terres payennes ; saulva Rhodes et la délivra de son obsession : édifia l'église de Nazaret en Hiérusalem ; et en la Terre-Sainte fit de moult beaux bénéfices, fit de grans secours et prestances sur les frontières des payens ; adhéroit tousjours au saint siège de Rome : et quelque tribulation qu'au pays pouvoit courrir sus, tousjours il maintint sa querelle ; pour nulle ennemitié ne faveur oncques il n'en fleschit l'œil ; ne pour concile ne pour roy, ne pour cardinal, ne pour frère, ne pour parent, oncques ne se treuva desmeu ; maintint luy seul en son estat Eugène : tous les autres papes avoit après comme pères ; le béatifioient par parolles, et le glorifioient par œuvres ; le recommandoient champion de l'Église, et l'escu du Saint-Siège : de paix il usoit en grandes chères, et de guerre en oportunité de causes ; ne mouvoit guerres que conseillé ; et ne vexa nulluy, sinon contraint. De toulte chrestienté les voyageurs se rendoient en sa maison ; y vindrent faire

armes, et los quérir de toutes nations : treuvèrent furnisons à toutes emprises, y furent tous accomplis : et de multitude qui y sont comparus en divers temps, oncques un n'en partit à refus ; avoit le parement des chevaliers du monde emprès lui ; les corps exquis de ce royaume, et entre mille autres, d'ailleurs, les plus voyables : n'avoit mieux accompagné de luy, ne si bien en la terre : tenoit le salut de France en sa clef, et la tranquillité d'Occident en sa main.

Vainquit Gantois en plusieurs batailles, les mena jusques à leur derrain, et humiliez les receut à mercy ; entra en Utrech à main fere, et par les portes, à triumphe de bannière : mit siège à Deventer, puis en revint ; receut l'héritier de France, et le nourrit cinq ans. Il entendit de grandes menaces et dangers, ne s'en esmeut oncques, et survinquit tout ; le mit paisible en son royaume : luy mit la couronne en chef, et le mena à Paris en triumphe ; promut lui seul le roy Edouard à la couronne d'Angleterre, et à son moien le fit seoir en royal throsne. Fit mainte diligence, et plus que nul, pour le secours de foy ; alla vers l'empereur à celle cause ; y envoya les ambassadeurs à grands frais ; sollicita les esliseurs et les rois chrestiens ; envoya à Mantoue son neveu, le duc de Clèves, et là fut assis en son nom au banc des rois ; se mit en toute offre envers Dieu et l'Eglise, et de quoy oncques en bon vouloir ne tira fruit.

Enfin de ses jours entra division en sa maison, par menues causes, et s'adonnèrent aucuns à mauvais artz

pour fin mauvaise; mais tout il entretint par sens; tout il interina par prudence, et froideur: tint les pilliers de sa maison en estat, et les combles de son édifice sans ruine. Fut point en les derniers jours du roy Louys de France, et à tort fut molesté de l'orgueil des Liégeois, tout en un temps; ne s'esmeut de l'un ni de l'autre, et si chéoit du tout, non bougeant de Bruxelles; vainquit Liegeois en bataille à Montenacq, et son fils se maintint en France à gloire très clère; en son dernier an mit à ruine l'orgueilleuse Dinant, la print en sept jours, fut arse, et fondamment mise à néant: fit Liégeois par ce renoncer au roy de France, dont l'année après se resmeurent à leur confusion, que ce duc ne veit point, pour mort qui le print en fin de l'an, à telle et à tant de gloire, que j'ai ci-dessus escrit.

Comme doncques j'ai touché droict cy, et escrit les articles de sa fortune, et par lesquels il reluit en glorieux tiltres divers, reste à reciter en peu de ses conditions, de ses mœurs et naturelles vertus maintes; et pour le perpétuer autant qu'il pourra plaire à Dieu sa composition corporelle, et laquelle reluit droict cy, en la viveté de sa face. De stature il estoit moïennement hault homme, corporellement à la mesure de sa hauteur, et en tous ses membres, bras, et jambes traict à lignage sans excès; estoit gent en corsage plus qu'autre; droict comme un jonc: fort d'eschine et de bras, et de bonne croisure; avoit le col à la proportion du corps; maigre main et sec pied, et avoit

plus en os qu'en charnure, veines grosses et pleines de sang; portoit le visage de ses pères de séante longueur; brun de couleur et estaint; nez non aquilin, mais long; plein front et ample, non calus; cheveulx entre blond et noir : barbe et sourcils de mesme aux crins; mais avoit gros sourcils et houssus et dont les crins se dressoient comme cornes en son ire; portoit bouche en juste compas; lèvres grosses et colorées; les yeux vaires, de fière inspection telle fois, mais eoustumièremment amiables; le dedans de son cœur se monstroït par son vis, et correspondoient toutes ses mœurs à la tournure de sa face. Avoit une identité de son dedens à son dehors; et jugeoit son visage de ses mœurs, et ses mœurs tesmoignoient de sa physionomie : n'y avoit qui desmentist l'un l'autre, ne visaige couraige, ne couraige semblant; tout y estoit à la nature de l'homme, le visaige à jugement de nobles mœurs, et les conditions à dignité de noble prince. Ne séoit à homme, fors à empereur ou roy, porter telle effigie que luy, telle image ne telle figure. Son semblant seulement le jugeoit empereur et valoit de porter couronne, seulement sur les grâces de nature : se monstroït en terre entre les princes comme une estoile au ciel; et parloit son viaire, et sembloit disant : Je suis prince. Se faisoit regarder par admiration, non pour sa beauté, mais pour son semblant : nul prince n'avoit lieu envers lui. En une estable si eust-il esté comme une image en un temple : en chambre, et en sale tout



d'un parement. Ne porta rien en privé qu'il ne reporta en public; n'avoit mutation en luy d'aucunes mœurs en clos, n'en couvert: son entregeant estoit de prince toudis, et son esseulles de grand homme. Où que son corps fust, n'en quel lieu, tousjours estoit-il en sa clarté à l'exigent de l'heure; en joyeuseté de singulière manière; et en parolles de mesure à point: Avoit ce don de Dieu en son aspect, que oncques nul qui ennemy lui fust ne le regarda, qu'il s'en contentast; souvent, et maintefois à gré, a pruvé cecy.

Estoit grave en son marcher, bel en contenance, et de grant port: peu assis et longuement sus bout: se vestoit cointement, mais en riche arroy, et en chascune mutation de temps muoit ses habillemens avec les hommes; à pied estoit raide et à cheval très adroit: aimoit l'arc et s'en aydoit très bien, et à la paume estoit habile: tout le passe-temps de son dehors si estoit de chasse, et tout à force et à grands frais: estoit long en son manger, et le mieux servi des vivans: modeste à table et net en attouchements; parlant regardoit les gens: et regardant se feignoit parler à eux: ne parloit où qu'il fust, si non à cause; et n'y avoit nul evit en sa parolle; parloit en moyen ton, ne oncques pour passion ne le fist plus hault; estoit benigne en ascout; égal à toutes gens et benigne en respondre; tard à promettre, et plus encore à ire; mais esmeu, c'estoit un ennemy. N'avoit nulz serments en bouche, ne nulz vilz mots en usage, nulles injures envers autrui: ne d'autrui honte ramen-

tevanee; des bons parloit par faveur, et des mauvais par compassion; traistable estoit et débounaire à servir : coy en toutes ses manières, et long en ses affaires : estoit commun en plus noble manière que commune, et amy en plus singulière mode que bonne : mesme qui peu en profittoient, ses serviteurs se louoient de luy autant que les greigneurs. Se monstroït né en ce monde, ce sembloit, pour estre aymé : aymoït de bonne amour là ou il s'assist; complaisoit volontiers; du faisable faisoit promesse; et du difficile suspense; enuis refusoit rien, et donnoit à temps et à poids : oncques, je cuide, menterie ne lui partit des lèvres : et estoit son scel sa bouche, et son dire léal comme or fin, et entier comme un œuf.

N'y avoit différence de son dire et faire, fors du temps entre deux; estoit humble aux humbles et fort et fel aux orgueilleux; révérend à tous princes; et les divers en divers degrez honoroit au condigne. L'honneur du monde se reposoit en lui; et le savoir de tout appartenoit en sa poitrine: aymoït paix et union entre ses gens, des séditieux ne tenoit conte, et de ceux à groz ploy print l'approche. Tournoyoit et joustoit en sa vertu; continuoït festes et grands assemblement; fut large et libéral en dons, et donnoit au prix de l'homme. Avoit fort l'œil sur les vaillants et à ceux de grand nom faisoit feste; lui mesme estoit la perle des vaillans, et l'estoile de chevalerie, ne oncques peur ne lui entra en veine. Estoit cour-

tois à tous hommes ; affable aux tous petits et aux grands , et aux femmes surtout : tousjours estoit un en manière , tel au vespre comme au matin ; non meü pour joye , ne pour effroy troublé ; constant en tout envoy de fortune , et asseur en tout péril ; servoit Dieu et le craignoit , fort dévot à Nostre-Dame , observoit jeunes ordinaires : donnoit grandes aumoses , et en secret. Recueilloit estrangers et les honnoroit , et en toutes nations fist les largesses ; par diverses villes se communiquoit avec les bourgeois ; reclinait en leurs maisons recréant ; humain en tous lieux , et en tous cas bénigne et doux ; à tout temps avoit sens propre , et à toutes gens propres manières : sage en conseil , froid en conclure , dur à rompre en propos , et ferme en son promettre ; souffroit longuement et dissimuloit ; voyoit son maint dommage et le celloit par bonté de non vouloir ses gens reprendre ; oncques nul ne destitua de son offre , ne oncques à nul serviteur en son estat ne fist honte ; se fioit en chascun , et chascun en son estat souffroit faire son peu ; ne daignoit en basses choses tourner son haut courage , son corps et ses biens tout commettoit en autrui mains ; s'attendoit de ses affaires en main commise et à la conscience de ses prochains ; réputoit chascun porter telle foi comme lui-mesme , et estre tel envers luy , comme luy envers les siens.

Avoit trésor , mais ne le congnoissoit ; de son amas ne vult oncques riens veoir , n'argent manier , n'en savoir nombre : se délectoit en pierreries dont il avoit

le plus de la terre et s'en paroît volontiers , et diversément en divers temps ; réputoit basse chose et vile or et argent , mais à pierreries et précieuses estoïffes , il tourna son cœur. Aymoît monstures et les nourrissoit plus belles qu'oncques roy. Oncques nul si riche en armes que lui ; ne plus fier d'encontre à espées traicte. Vaillant plus qu'homme , et plus mortel que nul glave ; victorieux de nature , et par constellation invincible ; champs et hommes à tous lez luy tenoient lieu ; aymoît plus honneur que sa vie , bonne grâce que couronne en chef. Suyvoit louange et vaine gloire , mais à bien faire estoit prompt ; requis , pardonnaît volontiers ; prompt estoit et piteux à miséricorde , et clément après ire. Aymoît ses parents , et tout ce qui estoit de son sang élevoit , et portoit à merveilles coustances et sommes.

Afin que toutefois il ne semble flatteur , avoit des vices en luy comme oncques nul se parfait , fors Dieu , là où il n'y eut feinte ; négligent estoit et nonchallant de toutes ses affaires , ce qui tournoit à grant playe à ses pays et subjectz , en fait de justice , en fait de finances , en fait de marchandises , et en fait de diverses iniquitez , qui à telle cause peuvent sourdre et avoir cours : mesme rompture et ruine en sa maison ; mais le parement et l'excusation contre ceci est , car il cuïdoit que ceulx qui son fait gouvernoient , en fissent et disposassent à l'honneur de Dieu , toudis , et au bien du peuple : mais la replique y est , que ceste fiance n'excuse point : car

prince doit entendre luy mesme , et congnoistre ses affaires : *Ergo* , ceste fiance tient de vertu partie , et si mouvoit de bien ; et se tient de vice , en tant qu'elle est trop ample et sans règle. Avoit aussi en luy le vice de la chair : estoit durement lubrique et fraisle en cest endroit : à souhait de ses yeux complaisoit à son cœur , et au convoit de son cœur multiplioit ses délictz : ce qu'il en vouloit luy venoit , et ce qu'il en désiroit s'offroit : répudioit par argu en son derrain la noble et sainte dame sa femme , sainte chrestienne , et dévote , chaste , grande aumosnière et en quoy je ne mets nulle excuse pour luy , sinon que son grand courage ne se pouvoit rompre envers elle en son pris argu , dont je remetx à Dieu la cause. Avoit encore un défaut en luy , qu'il ne regarda point également ses nobles hommes en leur dignité et prix ; par especial en ses vieux jours donnoit aux moins dignes , et aux mieux vaillants telle fois point ; et souffroit l'approche des moins utiles en reboutement de ceux à fruict. Mais le parement contre cecy si est que tousjours en approchant ses vieux jours plus et plus s'esculoit , et à dangier y pouvoit-on atteindre ; et tous ceux qui avoient l'entrée vers luy et l'avoient en main , et à peu de gens le manioient , et s'en aydoient , le flas-toient , luy complaisoient , luy demandoient , et tenoient les autres dehors l'huis et eulx tousjours se tenoient près. *Ergo* , la malice est devers eux ; et l'excuse devers le noble viellard. Avoit de condition encore , qu'en chambre se tenoient clos souvent avec valets : et s'en

indignoient nobles hommes. Le parement de cecy est honneste et juste; car luy, le plus honneste du monde, le fit, ce maintiens-je, par honnesteté de courage : il avoit aucune fois des accidents par lesquelz il s'es-seuloit, et desquelz aux vallets, non aux nobles gens, il appartenoit congnoistre; ce fut évergondé devant les nobles : ce qu'il ne faisoit de sa privauté en basse main : car oncques de nobles hommes ne se souffrit oster soulier, aussy en sa solitude valetz ne l'eussent osé travailler : mais aux nobles il luy eust faillu complaire; car les honnoroit de singulier honneur et amour.

Alloit tard à messe et hors l'heure : fit célébrer deux heures après midy, voire trois souvent, et en ceste manière de faire, il excéda toute observance chrestienne. En moi ne gist nul parement de ceci, ne que j'osasse mettre avant; j'en laisse le jugement à Dieu : en avoit toustefois obtenu dispence du pape par causes données à entendre : d'en user à l'estroict, ou au large compète à luy seul, et à luy seul en est d'en respondre. Il a esté glorieux au monde : béat et plein de bénédiction en terre; cler et fulgent en fortune : riche de tout honneur et le plus haut en renommée qui fust en longs ans. Tous rois de son temps l'ont préféré en tiltre devant eux, les cieux l'ont magnifié de leurs grâces, et les hommes l'ont sollemnisé en ses vertus, Orient et Occident à la croisure du ciel. Tout souffloit en ses voiles; tout aspirait et tournoit en ses acquiescences : son dehors apparoît

tout bon : son dedans pend en divin œil et Dieu seul en peut juger et cognoistre : clair est toutefois et manifeste que sa claire, singulière fortune luy estoit venue de singulier don de Dieu , et ses claires singulières vertus , maintes luy ont esté données par singulière grâce ; dont après les avoir conférées à tel homme , et à si grant nombre quant au corps , pitié seroit si l'ame en avoit carente par abus en ce monde , non plaise à Dieu ; j'en invoque par déprécation sa pectorale miséricorde. Terre ne suffiroit à complaindre , ne nature d'homme à pleurer telle perdition de telle ame et de tel prince , et dont l'enfer n'est digne assez , ne bon pour le loger.

---

---

# ÉLOGE

## DE CHARLES LE HARDY,

VIVANT.

---

*Ici après que l'auteur a faict mention du père mort ,  
en semblable parle du fils vivant et commenceant  
son regne.*

Or ay descrit le père mort, et fait revivre en autrui papier, et par emprunt en autrui clarté l'ay ramené au throsne du fils, pour honorer l'un l'autre : par avant sa mort dilection m'a peu donner abus, et me peut avoir amour esté cause souvent de parler plus qu'en mesure. Si en ce j'ai erré par ci devant en son histoire, trop à lui donné et à autrui tollu, je m'en reprens. Par temps ci après de sa clarté je ferai à point, je retondray le superflu, et au jugement et de son condigne lui donray siège. Le corps en a esté clair ; l'ame est hors de ma congnoissance. Mais parce que j'ai congneu la personne en vie, la mort de luy m'a fait relever sa gloire droict ci escripte. Si l'ay assis droict cy au throsne de son fils, et en la marge de sa splendeur, cler avec clair, clair fils avec glorieux père. Pour parement d'ambedeux si sera grant honneur au fils, qui grand est, d'avoir le parement de si grand homme au commencement de son livre, et debvra bien tendre aux fins de mesme, dont le commencement est si noble. Comme doncques le père m'a esté en cœur, et qu'au fils qui est une mesme



chose je dois le pareil, et non moins ay assis mes yeux en luy qu'en son père jadis, et le porte escript en mon courage, et sa viveté totale en mon entendement, et le désire à servir et à luy valoir, et de mon arbre et de mon temps lui appresteur fruit, comme qui m'est fondement désormais et matière de mes labeurs, miroir de mes conceptions, et spéculatives, et qui, en équité de service faict et à faire encore, me doibt vie et entretenement, reconnoissance et provision pour mes vieux jours, m'a semblé honneste, qui plus est nécessaire de le paindre droict ci après son père tout vif, et du tout et du peu que j'ay de congnoissance de sa noble personne, de le mettre sur le banc du père par ostention sempiternelle.

Grandes causes et justice concourent à ceci, et lesquelles esmeuvent ma plume; car pourroit venir le temps que légères bouches et venimeuses s'essayeroient de mordre en luy, parce que chascun, à la qualité de son courage, peut avoir diverses inclinations et mœurs: dont se en telles et si faictes ne plaisent à toutes gens, plaisent toutefois à Dieu, qui les congnoit bonnes. Pour ceste cause et que je sens matière droict cy de labeur digne, et que je désire obvier à ce qui est de danger, et à mettre vérité avant par preuve, louer l'homme en ce qu'il a de bon, et l'accuser en accusation faulx, je mettray droict cy les conditions et mœurs de ce duc Charles, la forme et viveté de son viaire et de ses vertus, et naturelles inclinations, et les concordances et différences de son

père et de luy en vertus et en vices. Dont se les recommandations sont plus qu'un merir, c'est contre mon cuidier, et se l'excusement en est plus qu'au vray, si cuidè-je avoir bien faict. J'ai appris du père par longue nourriture, et du fils par inspection secrette et bien profonde.

En tandis doncque que j'ai la plume du père en main et que le fils est mortel, comme le père, je le veux droict cy descrire et peindre pour tout temps futur et présent, et en parleray comme en temps passé, qui servira à tousjours. Ce duc Charles droict cy estoit un prince non si haut que le père; mais estoit corpulent, bien croisé et bien formé: fort de bras et d'eschine: un peu grossettes espauls, et baïssoit en avant: portoit bonnes jambes, et grosses cuisses, longue main et gent pied: n'avoit en lui rien trop de chair, ne peu d'ossements; mais avoit corps alaigne et légier, et bien disposé à toute force et travail: avoit tournure de visage un peu plus ronde que le père: mais estoit de clair brun: avoit la bouche du père grossette et vermeille: le nez tractif, et brune barbe: portoit un vifz teint, clair brun, beau front et noire chevelure esparce et houssue, blanc col, et bien assis, et en marchant regardoit vers terre: n'estoit point tout si droict que son père: mais bel prince estoit, et de belle présentation. Avoit faconde, telle fois fut en commencement de sa raison empesché à la bouter dehors: mais mis en train fut très eloquent. Avoit beau son, et clair, sinon en musi-

que, dont il avoit l'art : estoit sage et discret de son parler, orné et compassé de ses raisons beaucoup plus que le père : parloit de grant sens et parfont, et continuoit longuement au besoin : estoit chauld néanmoins en sa cause, et bouillant en son mettre avant : dur en opinion, mais preud'homme et juste : en conseil estoit agu, subtil, et tost concevant. Entendoit à autrui raison, et louoit les bonnes, et telle fois les siennes conclurent tout : entendoit fort à son affaire ; estoit actif, laborieux par trop, et plus qu'il ne séoit à tel prince : soir et matin toudis en conseil : toudis en soin d'aucun grand cas, ou en finances, ou en faict de guerre, ou en provision du bien public. Perdoit peu d'heures, et travailloit fort gens : mesme soy se travailloit par oultrage. Aimoit fort ses serviteurs : estoit commun assez avec eux : bon à servir et de bonne nature : mais aigre en son vouloir, et telle fois agu en ses mots. Estoit de long souvenir et de longue retenance : congnoisseur d'amis et d'ennemis pour rendre en temps : en couroux estoit périlleux, et en amour de bon espoir : et différoit vengeance telle fois par soy remordre. En tout cas sens dominoit en luy : mais challeur naturelle l'empugna fort ; et percent-on la luicte en luy souvent de nature et de sens pour obtenir lieu ; mais sens maistrisoit. Naturellement il estoit bien doué de sens et de nobles mœurs : estoit léal et entier homme : véritable et ferme en son dire : aimoit honneur et craignoit Dieu : estoit dévot à la vierge Marie, observoit jeunes : donnoit largement

aumosnes, cremoit la mort et la courte vie. Comme grand prince qu'il fust, si considéroit il ce monde transitoire, et sa haute domination et gloire, rien estre que vanité, et pugnïe de vent : vouloit toutefois maintenir le sien, et le tenir aux ongles : ne craignoit effort d'hommes, ne le fer de nul roy : estoit fier et de haut courage : asseur en péril sans peur et sans hide, et si oncques Hector fut vaillant devant Troyes, cestuy l'estoit autant. N'estoit rien moindre du père en vaillance ne en hardement, lequel toutefois fut clamé le meilleur chevallier du monde en son temps : cestuy l'en suivit tout près : menoient l'un l'autre en main par égal : estoit ce sembloit né en fer, tant l'aimoit : se délectoit en armes et en champs floriz de harnas : ne surqueroit nully toutefois : mais contraint entendoit à l'œuvre. Il aimoit fort l'art et le jeu des échez, jouoit à fort, et à l'argent : courroit aux barres et hentoit musique ; visoit fort au sien et aimoit profit à ses amis : mais tenoit fort, et en contraire du père se délectoit plus en argent, qu'en pierrierie : estoit coint toutefois en sa vesture, et volontiers riche ; vivoit plus chastement que communément les princes ne font, qui pleins sont de volupté : si estoit-il fort et puissant par nature, mais se rompit par vertu, et par cremeur de Dieu, et estoit seigneur de soi-mesme. Beuvoit peu vin, si l'aimoit-il naturellement : mais par sens le laissa, pour ce qu'il lui engendra fiebre : si but de l'eau colorée de vin pour attemprer sa collère : car durement estoit chaud.

N'estoit enclin à nulles molesses ne lascivetez : estoit tout à labeur et à dur : et trop à sens et à peine à l'heure encore de mon escrire : mais comme en aultre cas son sens toudis a dominé sur luy jusques à présent, espoir m'est, qu'en allant avant en son règne, son sens aussi mettra modification en telles labeures qui ne lui sont séantes.

Avoit toutefois des poincts en lui, par lesquels diverses gens en divers regards le pourroient reprendre, souverainement François qui lui imputoient l'alliance angloise, et icelle lui voudront tourner à charge, disans qu'en ce il se desnatureroit du trone dont il estoit, en adhérant aux ennemis du saint lieu de sa naissance : dont pour l'excusation de cecy, et pour le parer en son honneur de si grand cas, je prononce pour lui, et dis manifestement que c'est erreur : et que mesme les François ont esté cause de ce, de quoy l'accusent : et que ceci vray soit, le ciel, la terre et tous les élémens, sans les hommes encore, le preuvent et crient ainsi; et se treuvera escrit en la région de l'air mille ans après, que François en ce temps ont quis les Anglois, leurs mortelz ennemis, et anciens dévoreurs, d'avoir leur amour, leur adjunction, et confort, et à leur propre honte, et foule, et dommage, pour deffaire la maison de Bourgongne, et principalement pour mener ce jeune prince à confusion, leur propre sang, leur propre frère et parent, le plus bel estor de la couronne, par envie. Cecy est vray, et temps le m'a rendu tel. Se taisent donc de

leur accusation et je me tairay de la reprieve, qui en vient d'eux. Leurs obliques voyes, et telles que Dieu congnoist de long-temps, qui sur le père et sur le fils ont donné au père pauvre amorse d'y mettre grand amour : mais l'ont compellé, et contraint secrettement d'entendre à soi, et de quérir garant. Si n'a-il rien fait toutefois contre son honneur ; rien en préjudice du noble royaume ; ne rien en grief de la couronne des fleurs de lis, laquelle il honore et grandit et extolle jusques au ciel ; et se répute heureux et très honoré d'en estre issu : mais bien s'est fortifié contre ses ennemis privées personnes, et en son corps deffendant, et en particulière question, et en quoi raison et sain jugement labeurent, qui le doit et qui le peut faire ; quant le temps fera ses ennemis retourner à recongnissance de leur tort ; sa conscience le fera revenir à l'ostention de son devoir. Il est prince chrestien, il a Dieu en ses yeux, et équité en courage : il a les fleurs de lis en son front, et en est tout surfondu : il ne monstreroit jamais son dedans contraire à son dehors : mais d'un aubergeon d'emprunt s'arme-l-on bien souvent, et laisse-l-on le sien sur la perche, à feinte, et tousdis vient-on bien à temps pour le reprendre. L'alliance qu'il a faicte a esté forcée, et pour un mieux, la faveur qu'il y a eue est naturelle, il en est du sang : mais des deux choses aymées. et de toutes deux bonnes, la meilleure fiert au cœur, et se pare-l-on d'icelle. On l'accuse aussi d'avarice et d'aymer argent, et d'estre plus tenant et clos qu'à son appartenir ; dont du sens de sa propre bouche, je

veux faire le parement de cette accusation , voire en l'équité du droict qu'il y peut avoir : car ne pourroie louer en nul si haut homme , que si main close , qui est le vray contraire de principale perfection. Son argument estoit , et accusoit soy mesme , contestant que voires aymoît-il l'argent , et en fesoit danger pour les temps qu'il véoit disposés d'avoir beaucoup d'affaires encontre François et aultres tendants à sa foule. Dont , comme argent est le souverain moyen par lequel on se peut munir et garantir contre telles doubtes , soy mettre sus , et s'essourdre deffendeur de son honneur , avoit gens d'armes à prompt et à tort ; un denier en vaut un droict ; si se dit trois en bouche d'autrui ; et en prévient-on à temps à son meschief , et en sauve-l-on son honneur , et son propre : ce que faire ne se pourroit , qui en seroit sans , et qui en seroit en autrui danger. Par considération doncques de cecy , et qu'il estoit prince de courage fier et de haut cœur , et non apais de porter foule ne le vouloir , prisoit et louoit avoir argent et de le garder et tenir à cher , non pour le bien du grand fruit qui s'en pouvoit traire en temps opportun. En cest endroit sa considération faict à louer : son aymer argent est de vertu et de prix , et n'est point tant à réputer avarice ceste manière de faire , comme claire et ouverte prudence pour le temps futur , et fin honneste et utile. Naturellement l'ai je veu autrefois et en moindre estat large et libéral : donnoit à double main et se délectoit en pouvoir donner ; avec ce sçavoit qui avoit pour luy et dont jamais à la fin venir

ne pourroit. En mutation doncques de seigneurie n'a point de mutation pourtant en la personne : si nature lui bailla libéralité à son naistre, la haultesse de sa fortune ne lui doit tollir pourtant les grâces de la nature : mais le soin de ses grandes affaires en nouvel estat peut bien avoir restraint la voye du temps passé, où nature le vouloit traire.

Estoit aussi accusé de chaleur, vray est : mais sens donnoit dessus ; et en hastiveté le disoit-on périlleux, mais si n'estoit-ce qu'en espèce de bien. Aucuns aussi le disoient dur à ses gens de guerre et de peu d'espargne ; mais ce fit-il en suivant le lieu, qui à dur et sans espargne de corps se veut maintenir par les hommes. Et autres le disoient mortel pour peu de cas : mais c'estoit pour faire observer ses édictz. Ne donna peine toutefois à autrui que luy mesmes ne prît pareille : n'attemptement de péril là ou il ne fut au mesme. Menoit ses gens en vrai duc, et en prince redoutable, et en capitaine par effet : les arrangeoit en bataille, les visitoit de bout à autre, et les reconfortoit : les apparloit bel, et les induisoit à bien faire : leur promit gloire et prouffit et soy mesme mourir entre eux : de victoire il usoit courtoisement, et usoit plus de mercy que de cruauté après vaincre. Estoit tout propre, et tout digne pour mener grand ost, et né ce sembloit pour tirer victoire de ses emprises : ne failloit fors que tard se présentast, et tiltre pour entreprendre, que tout ne ployast soubz luy. Par père et par mère, il estoit de belliqueux sang, et de triumphal lieu, et de leurs deux hautes natu-



res, la sienne tierce se tira non moindre : convint avec son père en vaillance, en fierté, et en hauteesse de cœur : convint avec luy en nature victorieuse en armes : convindrent ensemble en noble, et eslevé courage, et en non souffrir nul tort : convindrent en léauté, et en vérité de bouche, en preud'homme et en netteté d'honneur, et en bon et naturel sens, tous deux tournez à bien ; convindrent en servir et honorer Dieu curieusement, et à l'advenant des eages, et destemps de l'un et de l'autre : convindrent ensemble en toute honnesteté et mœurs qui à prince séoient.

Différoient aussi en aucuns cas, et dont la différence toutefois ne porte point de desloz : l'un estoit froid, et l'autre bouillant ; l'un long à merveilles, l'autre actif et prompt : l'un négligent du sien, l'autre diligent et aspre : différoient en leurs repas par long et par brief, et en diversité de convives en privé lieu : différoient en volupté de la chair par plus et par moins, et en manience d'argent par trop et par peu : différoient en amours par cure et non cure, et en divers soulas, qui humains sont : mais de tout ce qui estoit de perfection au père, de mesme se para le fils ; et tant que de la clarté du fils, le père ne doit avoir honte, eux deux s'entreluisoient ensemble, s'entregrandissoient, et clarifioient l'un l'autre : s'entrefont mutuelle révérence, vont par égaux main à main : et Dieu, s'il luy plaict, par égale bénédiction sera leur conduiseur en sempiternelle gloire.

AMEN.

# CHRONIQUE

## DE

### GEORGES CHASTELLAIN.

---

#### CHAPITRE CXLVI (1).

Comment le duc de Bretagne envoie devers le roi pour demorer en son entier, comme ses prédécesseurs.

Or, pour venir vivement cheoir en matière que j'ai à traictier, loist (convient) bien ramentevoir ici et mettre en conte ce dont le cas est de grand effect quand il sera cogneu en sa nature, c'est du duc de Bretagne, novel duc, ung des beaux princes des chrestiens, sage et vaillant, et garni de meurs et de vertus à son appartenance, l'ung des fiers du monde en couraige en son droit deffendant. Cestui duc de Bretagne, comme avez oy, le roi l'avoit aigrement à cœur, et ne s'estoit oncques volu trouver devers ly encore depuis son coronnement; car le roi, ce lui sambloit, le voloit traire à subgection autre que deue et que ses pères devanciers ducs de Bretagne n'avoient appris; par quoi, comme non avisé de soi

---

(1) Il m'a été impossible de retrouver les 145 premiers chapitres dans aucune bibliothèque de France ni des Pays-Bas.

plus voloir asservir que raison fut content aussy de non bougier hors de sa terre, sinon par bonne manière ; envoyoit toujours toutefois devers le roi en toute honneur et révérence ; se mist en tous devoirs et raisonnables offres envers ly, de lui faire hommage deu , et le servir et honorer comme parent et subject, d'aucunes terres ; mes avecques ce requist qu'on le souffrist possible en tels honneurs, drois, haulteurs et proéminence, commes des devanciers ducs de Bretagne avoient joy et usé de tous temps sans contradiction nulle ; car ly qui n'estoit pas de moindre condicion que les autres, désiroit et réellement voloit joyr dusien comme les autres, ce disoit ; mès le roi, voyant et sachant comment il avoit son royaume en haute et glorieuse puissance devers ly, et comment par les bras qu'il avoit du duc de Bourgogne qui estoit devenu son subject, et ce qu'onques n'avoit été à son père ; il étoit doubté et crému de tous les princes du sang, certes, en ceste considération et en ceste haultesse, le pesa peu, ce sambleroit, le duc de Bretagne ; et comme un duc de Bourgogne, qui estoit un bras si puissant et si doubté estoit devenu humble sous ly et son subject, peu lui seroit et petite chose, ce lui sambloit, d'y mener un duc de Bretagne, qui n'avoit port que de soi-meismes ; et pour ceste manière et en ceste considération, le roi aucunement lui tint roi des bien estranges termes, et l'approcha, et surquist ce disoit-on, de novelletés et tendoit et s'efforçoit à marier ses serviteurs, et encorre non de lieu ne d'estat paraux, aux filles des nobles de Bretagne ;

par main souveraine voloit lever truages sur la ducie, ce qu'onc n'avoit esté veu ; voloit faire sortir les questions et les causes de Bretagne à la cour du parlement ; avecques plusieurs autres choses, dont le duc et ses barons faisoient danger et contradiction. Dont, pour ce que le roi le voyoit restif contre ly et mal ploiant à ses desirs, et que voix corroit ausy, et lui avoit-on donné à entendre qu'il s'estoit allié et ajoinct avecques le comte de Charolois, le roi de l'ung et de l'autre dévola parfois aucuns langages, et dequoi le duc de Bretagne averti de sa part se tenoit à préavisé de manasce. Car lui fut dit, audit duc, que le roi devoit avoir dit que deux ou trois les plus grands de France il mettroit au dessoubz et en servage, et deust-il prendre les Anglès meismes à sa part, pour les destruire ; de laquelle chose le duc de Bretagne averti, et que meismes les Anglès l'en avoient averti par leurs lettres, disans que le roi meismes avoit usé de tels langages à eulx, sainement pensa de y pourveoir par le ploy contraire. Et délibéra d'envoyer meismes en Angleterre ; non pas que je die que ce il feist à intention de faire alliance contre le roy avecques les Anglès, mès au moins pour mettre barre et traverse que les Anglès ne servissent le roi pour le deffaire, et pour sçavoir aussi comment il alloit de la vérité de ce qu'on lui avoit donné à entendre que le roi avoit usé de tels langages et devises avecques les Anglès ; et de fait, comme il fut cogneu clèrement depuis, le duc de Bretagne fit monter en mer ung

sien vice-chancelier, nommé maistre Pierre de Romulle ; et celui, afin que la chose en demorast cellée, fist-on abillier en habit de Jacopin ; et ainsi arriva au port. Mès comme toutes choses viennent à congnoissance tost ou tard, le roi en fut adverti temprement de la souppechon qu'il y prenoit avecques dangier encorre plus que devant ; s'en anima sur ledit duc , et désiroit bien à venir au remède s'il eust pu par sens. Dont comment il en fist, ne par quelle manière , se dira cy-après ; car estrange en sera la narracion qui s'en fera , et l'effect du grand dangier pour la conséquence.

---

## CHAPITRE CXLVII.

Comment Philippe , fils au duc de Savoie , venu vers le roi sur seurté fut mis en prison à Loches.

Or, comme j'ai pris pié maintenant sur ce beau duc de Bretagne pour bastir mon hystoire dessus , pour autant qu'il y peut avoir part, et que sans le mener à conte je ne puis satisfaire à matière, pareillement s'est venu présenter aussi à ma plume, en cemeismes instant, Philippe, fils du duc de Savoie<sup>(1)</sup>, frère à la reine de France, que le roi , en la saison devant passée, environ deux mois , avoit fait venir devers ly, sous sa seurté et parole , et suadé

---

1. Philippe, fils cadet de Louis, duc de Savoie, et frère de Charlotte de Savoie, femme de Louis XI, mère de Charles VIII.

par belles promesses , de la bouce de Gargasalle , grand escuier , que le roi avoit envoyé vers ly pour ceste cause. Ce jeune prince Philippe , soi confiant en icelui , vuida le pays de Savoie , là où il estoit en seurté , gouvernant ses pays ; mès venu devers le roi , le fit prendre et mettre en prison ou chasteau de Loches , en dangier de sa vie et en manasce de mort pour aucunes grandes offenses faites alencontre de son père et de sa mère la ducesse , ce alléguoit-il , et dequoi les oultrages n'estoient à souffrir. Si en voloit prendre la vengeance , ce disoit , et donner punition pour les deux , comme cely à qui le cas touchoit et compétoit , pour ce qu'il avoit espousé leur fille , la reyne ; et lui duisoit ( convenoit ) devant tout autre , d'avoir regard sur son beau-père , et de prendre gouvernement sur sa personne , qui estoit impotente. L'offense de ce jeusne prince et l'esloit qu'il fit , de quoi le roi maintenant se vult venger , est escript en meisme volume ici dessus , de l'année passée (1) ; si ne besoigne de le renouveler ici par récitation seconde ; mès convient bien dire que de la prise (2) et de la manière du faire , peuples et nobles et toutes conditions murmuroient et donnoient charge à Gargasale , et plus encore au roi , disant : « Puisqu'en parole du roi » et en son mandement ne peult avoir seurté , à dur » (difficilement) doncques se doit-on attendre de vé-

---

1. Ce volume manque.

2. Cette arrestation fut faite par ordre de Louis XI , en 1464.

» rité en homme de moindre condicion; et par ainsi  
» foi, et vérité et fiance seront hors de la terre, et n'y  
» aura riens entre les hommes par quoi ils s'entre-  
» tiennent.» Et certes les murmures en furent et cré-  
èrent si grandes contre le roi, que non seulement en  
France, mais en Angleterre, en Ytalie etès Espai-  
gnes, toutes régions en furent pleines. Les amis du  
priss'en doloient et crucifioient d'annuy; les nations  
voisines en eslevoient le crime par criées; les no-  
bles de Savoie s'en déconfortoient; les Bernois  
s'en demenoient jusques à en manascer le roi. Les  
sages et les estats du pays s'en mirent sus par am-  
bassades; les ungs devers le roi propre, qui riens  
n'y firent; les aultres devers la reine, qui estoit sa  
seur; les aultres devers le duc de Bourgoigne, à  
qui il étoit nepveu et filleul; et les aultres à tous  
autres princes de France, qui tous riens n'y profi-  
tèrent; ains s'en retournèrent et demorèrent en  
désespoir de sa vie, par les œuvres volontaires du  
roy, qui à nulluy conseil, fors qu'au sien propre,  
ne voloit estre subject.

---

## CHAPITRE CXLVIII.

Comment le roi doubtoit la délivrance dudit Philippe, pour ce que sur  
sa seurté il l'avoit emprisonné.

Ce jeusne prince Philippe, entre tous les enfants  
masles de l'ostel de Savoie, estoit le seul bien et

le mieux adressié ; estoit bel prince et réverend de corps, sage et vaillant, et de hault emprendre , et garni de belles vertus ; estoit homme de grand effect , s'il eust esté au large. Il estoit fils du cousin-germain du duc et son filleul, et de son nom portoit à nom Philippe ; le duc son parin l'ama très fort pour les biens qui en ly estoient ; et lui desplaisoit son annuy , s'il y eust sceu mettre remède ; et depuis s'en essaia à Hesdin , quand le roi y fut ; mès peu y profita ; car au vrai dire , posé encore que le roi n'eust point d'action contre ly , si criminelle comme pour le faire morir , et qu'à ly ne compétoit point la punicion , sinon volontaire et forcée , et que tout le monde l'entendoit bien ainsy , toutesfois , parce que le roi le congnoissoit homme de corrage et de grand effect , et qu'il doubtoit bien qu'en temps advenir sa prise et sa place ne lui cuisassent , et en prendroit vengeance où que ce fust , et comme il estoit vraisemblable , le roy , com à tort que peust avoir esté pris , difficulta trop plus son délivrer , que ne fit la prise de sa personne ; pour se sancier en corrage et pooir faire ung argument , le roi en soy-meismes , que , comme sur promesse et royale seurté il l'avoit fait venir devers ly , et depuis le prendre et manassier de mort , que aussi bien , après sa délivrance , quelque promesse ne serment qu'il auroit fait pour vuidier prison , par samblable à lui fait devant , il le porroit rompre ; et n'en seroit à blâmer devant ly , non plus que ly n'en doutoit estre blâmé et convaincu de faulte.



---

CHAPITRE CXLIX.

Comment l'auteur, pour la variation du roi, il prévoit advenir meschief au royaume.

OR n'est point sans cause, que j'ay ramené à compte ce Philippe de Savoie, prisonnier, et les murmures qui s'en faisoient; car de ce costé de là, tout en ceste meismes saison, ce sambloit ung dispoisement de rumeur en ce royaulme comme d'aulture part ailleurs; et là où les causes estoient jà nées; et en naistre les aulcunes; et les aultres prochaines d'avenir et qui avindrent non pourpensées. Et ce dis-je pour ce qu'à l'eure de cest escrit et que je manipie ceste hystoire, je me doutoie pour le temps prochain de tribulation, et que par les circonstances des diverses causes qui toutes pooient torneren ung effect, ils estoit malapparrant d'en pooir évader au long sans ruyne; car le roi, ce que dur m'est que ainsy le me fault escrire, prist à tous lez questions et querelles aux princes ses parents; usa de volonté et de propre teste en tous ses faits; avoit povre effect en son promettre, et amour variable en belle parole; ses amis et voisins puissants traitoit en rigueur; quéroit à les rongnier en leur puissance; estudioit à se faire craindre, non à amer; meismes de ses propres subgects et serviteurs n'avoit grace et les avoit bien; réveloit son corrage publiquement de la haisne que portoit en cœur; et de

ceux dont se pensoit servir seloncq sa nature , et fuissent encorre de petit los , ceux accueilloit-il ; voloit seul régner et estre crému de tous ; norrissoit sédicions et les pratiquoit ly meisme : en Castille contre le roi Diego (1), qui en chéy en dure guerre à l'encontre de ses nobles; et , comme se dira cy-après , en Bourgoigne du père encontre le fils , dont tant de douleurs et de meschiefs se dispoisoient pour avenir , que nulle pitié pareille ; en Angleterre du roi Edouard , alencontre son propre cousin-germain le roi Henry et sa cousine-germaine la reyne; en Liège, là où il estoit fausteur des Liégeois, sousteneur de leur orgueil contre leur évesque , et contre le duc de Bourgoigne ; et en Bretagne , pour ce que le duc et le comte de Charolois s'entre-amoient ensamble , à l'ung préparoit guerre toute conclute par ses gens d'armes , et à l'autre quist les voies pour la y avoir en temps à venir , et ne s'en faignoit en paroles. Par quoy je dis , tout mis et tout pris ensamble , considérée ceste manière de faire , qui est estrange , considérées les personnes auxquelles il se prenoit , et tout en ung ensamble ; considéré aussi que tout ce qui estoit de l'appartenance du duc de Bourgoigne et d'alliance , tout ce il repulsoit et traitoit dur , et en quoy il donna trop à congnoistre son corrage pour avoir los , certes je dis que petit espoir me pooit estre alors de

---

1. Henry IV, dit l'impuissant , frère et prédécesseur de la célèbre Isabelle.

paix ne de bien en ce royaume longuement durables, ains peur grande et véritable conjecture de meschief, quant les causes y estoient toutes clères; dont il peut estre que cy après vous trouverez plus et plus encorre grandes apparences de ceste tribulacion doutée, par quoi s'elle s'y treuve enfin, et que ma peine tourne à effect, au moins s'y trouveront les causes alors desouvertes par moi de production longue.

---

## CHAPITRE CL.

Comment le roi se trouva à Hesdin, et des devises qu'ils eurent ensemble ou comte Charolois.

RETOURNE à tant à la matière du roi et du duc, dont chacun attendoit la journée des Anglès qui approchoit. Le roi qui étoit à Dampierre, fit son retour à Hesdin, vers l'extrême de Vilet; et alla le duc au-devant de ly, dehors la ville, et logea le roi au chasteau; comme il avoit appris, amena avecques ly son frère le duc de Berry, le prince de Navarre, fils au comte de Foix, le comte de Perche, fils au duc d'Alençon, le comte d'Eu, les deux frères à la reine de Savoie, le marquis de Saluce, le seigneur de Montauban, le seigneur de Craon, le chancelier de France et tout son grand conseil, et multitude d'autres barons et chevaliers, dont ne sçay le nombre. Et comme par chacun jour le roi et le duc s'entrevéoient en leurs chambres, cheurent en devises eux deux sur le comte

de Charolois, duquel le duc sçavoit bien que le roi avoit cremeur contre ly, et que ly-mesmes en temps passé, par argu qu'il avoit pris encontre, s'estoit assenti avecques le roi de lui tenir durs termes, ce de quoi le roy estoit bien aise. Si avint que maintenant le duc, en parlant de son fils au roi, en parla en tous autres termes que n'avoit appris; et jà-soit ce que dès la première convencion qui s'estoit faite à Hesdin, jà un an avoit-il, avoit promis au roi et à sa requeste que point ne lui rendroit sa pension que lui avoit rompue, que ce ne feust à son gré et à son sceu, toutesfois à ceste heure, ayant congneu et longuement expérimenté le sens et patience de sondit fils, le damage qui lui pooit ensuivre, à cause de cette division, avecques ce que tous ses pays favorisoient à sondit fils et le portoient, mua corrage, et retournant à condition de père, pria au roi qu'il vouldist estre content que rendre lui peust sa pension; et nonobstant que ce il peust bien faire sans son congié, toutesfois si lui en pria-t-il pour s'acquitter en sa promesse qu'il lui avoit faite. Comme doncques le roi oyst ceci que l'amour estoit renouée entre le duc et son fils, et que jà avoit perdu l'espoir que avoit eu en leur division ensemble, commencha à parler un peu roidement sur le comte, et à lui donner plusieurs charges par lesquelles il démonstroït au duc qu'il n'avoit cause d'estre content de ly, mès de luy voloir mal à juste tiltre; et entre autres choses lui imputoit qu'il avoit fait alliance avecques le

duc de Bretagne, lequel il clamoit son ennemi et son rebelle; et comme telles choses ne faisoient à souffrir, estoit bien content aussy qu'on congneust qu'il ne lui voloit point de bien. Mès le duc, qui estoit froit en respondre et avisé, respondy : « Mon- » seigneur, vostre grace soit sauve ! je suis tout seur » et sçai bien qu'oncques mon fils ne fist chose qui » feust ou peust estre contre vous, ne de quoi il » peust avoir blâme, et de ce je l'ose bien plénir » et respondre pour ly ». Mès le roi répliquant sur le duc son oncle, maintint toujours ses termes, plus, ce disoit-on, par souspeçon et faulx donner-entendre que par attainte du cas; et lui movoit ce, de ce que messire Jacques de Lucembourg, frère au comte de Saint-Pol et à la ducesse de Bretagne, demoroit avecques le comte de Charolois, et estoit de la maison du duc de Bretagne fort amé et prisé, à cause que norry avoit esté au pays avecques la ducesse sa seur. Dont, parce qu'il estoit capitaine de Rennes et envoyoit souvent par-delà ung sien escuier, nommé Anthoine de Le Met, son lieutenant de ladite ville, le roi, pensant qu'en ces allées et venues de l'ung pays à l'autre il y pooit avoir quelque couvert mistère et secret entendement, y prist imaginacion et malvais pied; et quoi qu'il seust du faict, on me dist depuis que le roi fit tendre sur ledit messire Jacques et pareillement sur son lieutenant, ledit Anthoine, pour leur faire mauvaïse compagnie; et en furent en tel dangier, tel fois veis-je, que ne se feussent osé

trouver ou royaulme , combien que moi , bien accointé et très privé de tous les deux , les interrogant sur le cas , quelle vérité y avoit , les ai oy jurer par grand serment que oncques n'en furent requis de l'ung costé ne de l'autre , ne n'en avoient eu charge , sinon qu'en faisant amiables recommandations de l'ung à l'autre , comme parents s'entremettoient ensemble de bonne amour , comme princes d'une venue et d'un temps ; et pareillement le comte de Charolois , comme il apperra cy-après , s'en excusa par toute telle manière , et s'en excusera en public devant les ambassadeurs du roi , lors qu'ils mettront en termes ceste alliance. Et par ainsy je dis que ce que le roi mettoit avant ceste alliance de son fils devant son père , luy procéda plus de souppechon que de vraie attainte ; car en effet , oncques n'en fust riens jusqu'à ceste heure.

---

## CHAPITRE CLI.

Comment plusieurs devises eurent le roi et le duc , et comment il vint à parler des Liégeois.

Tous les soirs se faisoient les danses en la grant salle , là ou tindrent feste la ducesse de Bourbon , avecques ses deux filles , la ducesse de Guerles et damoiselle Marguerite de Bourbon , accompagnées des dames et damoiselles à l'appartenance en grand nombre ; et là se trouvèrent tous les soirs

le duc de Berry, le prince de Navarre, les frères de la reine, le comte du Perche et maint autre jeusne baron et noble homme, qui la feste maintinrent et accurent. Et pendant ce, le roi et le duc se trouvèrent ensemble en leurs chambres, parlants tel fois de sens, tel fois de folie et de joyeuseté, comme en tel cas eschiet. Entre autres choses, ung soir avint que le roi commencha à deviser des Liégeois; car en effet, les Liégeois avoient jà faict des hautaines sur le pays de Brabant, et avoient esté dehors en bannières levées, et passé par emprès leur évesque qui les voyoit à l'ueil et abbatant une maison d'ung chevalier, son serviteur, et de quoi l'outrage et l'attemptement fait furent tantôt mandés et annoncés par l'évesque au duc son oncle, qui aigrement le prist à cœur, et moroit d'ardeur de s'en vengier; car trop en avoit souffert jà pour cuidier bien faire et pour fuir l'effusion de sang; mais attrempant son premier bouillon de corroux par encore ung différemment de froideur, le manda au roi qu'il y porvéist et qu'il les fist rentrer, tellement que plus ne s'avancassent à emprendre sur luy par telles voies, ou besoing lui seroit qu'il y porvéist ly meismes par voie de fait, et comme il en estoit bien en ly quand il voudroit. Mès parce qu'il les avoit pris en sa garde, il l'en voloit avertir, premier que rien faire. Sy y envoya le roi ung sien chevalier, prévost des maréchaux, messire Tristan l'Ernite, qui autrefois, du temps du roi Charles,

les avoit pratiqués contraire de ce duc de Bourgoigne; et sembloit pour ce, que ce messire Tristan portoit grâce d'avoir esté tout son temps mauvais Bourgoignon et haïneux contre ly, que le roi le y envoia encore tout propre à intencion telle. Toutefois ce en avint, que les Liégeois rentrèrent à l'ordonnance du roi, qui le leur manda, mès continuèrent en haults et fiers langages sur la fiance du roi, qui ne l'eussent osé penser, fors sous son ombre.

---

## CHAPITRE CLII.

Comment messire Jacques de Saint-Pol, et messire Michel de Partenay, vindrent à Hesdin en faveur du prince d'Orange, pour une difficulté de deux frères venants de deux lits.

DONT en ce meimes temps et pendant que le roi estoit à Dampierre, vinrent audit lieu de Hesdin, messire Jacques de Saint-Pol et ung autre noble chevalier de grand facion, nommé messire Michiel de Partenay, tramis vers le duc de Bourgoigne en faveur du prince d'Orange, pour une difficile question qu'il avoit encontre son frère, le seigneur de Chasteau-Guion, son frère du second lit, et lequel ledit viel prince nouvellement mort avoit engénéré en la fille du viel comte d'Armignac, celle qui avoit esté pour parlée, comme



a esté conté en autre lieu , pour le roi Henri d'Angleterre, avant que le mariage de ly fust traité de la fille au roi de Cécile. Or s'estoit cestui nouveau prince d'Oranges , que l'on soloit appeler seigneur d'Argue, mal porté longuement envers son père le viel prince ; et à cause de ce que assez ce lui sembloit l'avoit porveu de seigneuries et de hautes possessions par le traité de son mariage , à la seur du duc de Bretagne , niepce du duc d'Orlicns , et montaent à la somme de trente mille francs de rente , lui considérant ce , et que d'un aultre lit avoit enfans aussi de hault lieu venus , et que plus mettoit espoir en iceux , de gouvernement et de haute attente , avecques ce que le cœur sy tira beaucoup par amour , certes fist un testament , et disoit-on grandement préjudiciable à son aîné ; et revestiant l'aîné du second lit de multitude de seigneuries et de hautes possessions , l'ordonna à estre aussy grant ou plus que son aîné , en ruyne et désertion de la maison qui avoit été jusqu'alors en ricesse , pour un vassal , une des grandes des crestiens. Si s'en doli durement le nouveau prince , après le décès de son père. Et l'autre du second lit se voloit tenir fort et ferme emprès l'ordonnance de son père , et riens en lessier. Dont chacun , soi sentant puissant pour pooir maintenir son estrif par vertu de parents et d'alliances , en quoi se sentoient forts , premièrement se submirent à leur prince souverain , le duc de Bourgogne , pour en attendre son juge-

assisté de ses parents, envoyèrent vers iceux leur signifier leur débat, tendans chacun pour l'aide des siens vaincre et venir à son desseure de sa cause, dont l'un et l'autre gisoit en trouble. Et pour ceste cause, comme j'ai dit, le duc de Bretagne y envoya messire Jacques de Saint-Pol, qui estoit par de chā à celle heure, et messire Michiel de Partenay, pour recorder au duc de Bourgoigne le fait de son beau-frère le prince d'Orenge, lequel de sa seur avoit un très gentil jouvencel de dix-huit ans, bien addressié, et de qui ce eust été dommage et grant perte pour le temps à venir se la maison eust esté ainsi esclisée par partaige du maisné. Si furent les dessusdits chevaliers bien-viégniés et bien venus du duc de Bourgoigne et de la chevalerie, et festoiés et receus en audience; et comme vrai fut que le duc favorisoit beaucoup à a querelle de l'aisné, et enuis (avec peine) souffroit une se haute maison comme celle d'Orenge, diminuer et descendre en son temps pour partaige d'ung maisné, fist responce amiable aux gens du duc de Bretagne: que ce qu'il poroit faire en faveur dudit duc, honneur et droits sauves, il le feroit de bon cœur, et tenroit la main à ce que son nepveu, le fils du prince, ne seroit point déshérité, s'il pooit, en future seigneurie; car ce jeusne fils, fils du prince et nepveu du duc de Bretagne, avoit alliance meismes avecques sa niepce, fille à messire Adolf de Clèves; et par ainsi il le devoit garder et defendre ly meismes allencontre ses tort-faiseurs.

---

CHAPITRE CLIII.

Comment, de la part du seigneur de Chasteau-Guyon , furent aussi envoyés audit Hesdin , deux autres personnages , pour la misme difficulté.

De l'aulture costé du seigneur de Chasteau-Guyon , furent envoyés pareillement et vindrent à Hesdin , deux nobles personnes et très belles gens , l'ung chevalier de par le comte de la Marche , et l'autre escuyer de par le comte d'Armignac , à la meismes cause et intencion comme les deux autres ; c'est assavoir pour persuader et prier au duc de Bourgogne que vouldist tenir le baston droit pour ung et pour aulture , sans décliner à faveur nulle part , considéré encore que autant lui compétoit le droit de l'ung que de l'aulture ; car aussi-bien l'ung comme l'aulture estoient ses parents et subjects , et à tout ce dont la question movoit entre les parties , il estoit seigneur souverain et pertinent juge. Par quoy prioient qu'en en sieuvant sa fame et haute renommée par toutes terres , de sens et preudomie , et souverainement de nette justice et équité maintenue tout son temps , il vouldist ici soi monstrier vrai droiturier , juge et prince souverain , comme la question des deux parties estoit mise devant ly pour estre oye le vingtiesme de juillet , lequel il leur avoit establi meismes etmandé pour les ac-

corder ensemble. Se fut le duc très bien content de leur requeste et de leur venue, et leur fit faire bonne chièrre. Et, attendans là le jour à venir, qui est le vingtiesme de juillet, s'avisèrent et conseilèrent cependant avec les clerks et coustumiers du comte de Bourgogne sur leur fait que avoient à conduire, et sur la vertu du testament fait par le prince mort, qui estoit tout le fondement de leur cause.

---

## CHAPITRE CLIV.

Comment le seigneur de Lannoy et le seigneur de Rabodanges furent envoyés au-devant des ambassadeurs Anglès.

De ceste matière sera parlé cy-après au lieu deu. Après le partement du roi de Hesdin, lorsque les deux parties convindrent ensemble à leur jour devant le duc et jusqu'atant pour donner lieu à la matière principale, qui est du roi, et de l'attente qu'il avoit sur les Anglès, convient différer de ceste icy, et revenir au roi des François, le roi Loys, qui moult désiroit leur venue. En effect sur l'approchement du jour fut annonchié en court par meismes ceulx de Calais, comment messire Jehan Waneloc estoit arrivé à Havre de par le roi Edouard, pour venir vers le roy de France, et le duc de Bourgoigne. Si fut ordonné prestement et avisé

de par le roi et le duc, que le seigneur de Lannoy, qui avoit esté en Angleterre plusieurs fois pour ceste cause, iroit devers ceux que le roi d'Angleterre avoit envoyés par de chà, afin de les mener devers le roi et le duc qui les attendoient. Si y alla le dit de Lannoy; et accompagné du seigneur de Rabodangnes, bailli de Saint-Omer, les amena à court bien accompagné et bien en point: est assçavoir messire Jehan Wanneloc et le capitaine de Guines. Iceux venus à Hesdin, le roi se trouva bien aise, et chaudioit fort à scavoir de leurs nouvelles, car n'avoit que peur de faillir à trèves ou à paix avecques eux, par les regars que avoit à aucunes ses couvertes fins, et auxquelles il tendoit et regardoit subtilement et en simulacion faite. Si ne cessa oncques que le propre soir de leurvenue ne les vouldist veoir et oyr, combien qu'il s'estoit bien attendu à autre plus grande ambassade, et de plus grand pois en personnes quen'estoit ceste. Et pourtant y prist moins d'espoir de bien; car avoit-on promis dès l'année devant, que le conte de Warwic y venroit en personne, ce que point ne fit; ~~car se~~ dirons les causes pourquoi cy-après. Or vinrent messire Jehan Wanneloc et le capitaine de Guines à court devers le roi, là où le duc son oncle estoit présent, et lui firent relacion sur la créance de leurs lettres de ce qui leur estoit chargé, qui en effect n'estoit point grant chose; car n'avoient charge de pour rien conclure riens faire de novel, ~~mais~~ seulement de donner à congnoistre les

affaires de leur roi en Angleterre, pour lesquelles ne pooit entendre à ceste journée, comme avoit promis ; mès à cause d'iceulx , prioient de par ly . qu'il pleust au roy le tenir pour excusé , et qu'il lui pleust aussy prolonguer ceste journée de convention promise, jusques au premier jour d'octobre , auquel certainement ne faudroit point , ce dirent , d'y envoyer son ambassade notable, si comme l'avoit promis ; et espéroit-on que le comte de Warwick y venroit en personne. Si n'en pot le roi avoir autre chose pour l'eure d'alors , qui s'en tint bien de rire; mès faisoit son preu et son bon de ce qui lui agoustoit mal: et leur fit chière et beau semblant en manière deue. Et pour dire vray, le roi Édouard avoit assez excusation légitime en ceste journée non accomplie au gré du roi Loys ; car en celle propre saison, un peu devant, il avoit conquis sur le roi Henry , le chasteau de Bambourg et trois autres places, son derrain refuge, et avec ce desconfi en ung rencontre le duc de Sombresset et multitude d'aultres de sa ligue, et entre lesquels, comme on maintenoit long-temps , le roi Henry meismes estoit tué ou esvanoui, ne scavoit-on où. Par quoy comme venu à son desseure , et qu'à primes lui convenoit avoir l'œil sur divers dangers qui naistre lui pooient, et sourdre toujours de ses contraires, mal se pooit defaire de cely par qui toute sa fortune et sa gloire s'estoient eslevées et conduites, et sans qui riens en son royaume, qui feust grand ne de poix, ne poroit prospérer ne

avoir efficace, c'estoit ledit comte de Warwic. Et certes, entre les grands hommes du monde, ce en est ung, dont, à mon samblant, on peut grandement et hautement escrire, tant en sens et en vaillance comme en clère fortune. Et par ainsi, en réparant la faute de cette journée, non tenue en son parfait, je vous assigne les causes du non parfaire, et qui au roi Anglès sont acomtables.

---

## CHAPITRE CLV.

*Comment le roy mena les ambassadeurs Anglès à Dampierre, et comment il les festoya.*

LE roi Loys persuada moult et mania de belles paroles à ce messire Jehan Wanneloc, afin que il vouldist tenir main à paix ou à longues trèves entre ly et le roi Eduard, monstrant que se à cela pooit venir, n'y espargneroit trésor ne avoir, et en satisferoit et rémunèreroit hautement ceulx qui le y serviroient. Dont, et afin que tant mieulx encore les peust gaignier devers ly et tirer fruit de son contendre, leurquist et leur mist jour de le venir veoir à Dampierre, trois lieues de là Hesdin, où estoit la reyne; et pria meismes au duc son bel oncle, qu'ils les y feist venir, car les festeroit entre les dames. Si y allèrent lesdicts Anglès; et y furent deux nuits festiés et honorés au possible et raisonnable. Or avoit la royne avecques elle deux de ses seurs, filles du duc de Savoie, non ma-

riées et desquelles le roi tendoit fort et eust bien volu que le roi Édouard se fust volu condescendre à en prendre une, et que par vertu de ce mariage, combien qu'il lui eoustast, il peust venir en alliance avecques ly de paix et de seurté. Si en parla audit de Wanneloc, et lui monstra la damoiselle, qui estoit belle et gente certes, et biendigne de royal lit; et tendant à toutes fins que cecy se feist, lui pria instamment qu'il y vouldist laborer, et le guerredon lui en seroit rendu bien large. Si en remercia le roi, le chevalier Anglès, de l'honneur qu'il lui offrit, et promist que voirement en parleroit volentiers à son maistre le roi Édouard. et y feroit son mieux du pooir qu'il avoit; et que voirement aussi la fille estoit belle et noble, et bien de value pour le plus hault roi du monde, ce sçavoit; et ne poroit le roi Édouard que bien faire en elle, et grandement renforcer. Et usant de tous les beaux mos dont il sçavoit bien que user il convenoit au lieu, prist congié au roi, ensamble son compaignon le capitaine de Guines; et leur donna le roi belle vasselle. Et atant se partirent de Dampierre, et revindrent à Hesdin, là où estoient jà venues les nouvelles de ce mariage pourparlé du roi Eduard, et dont le dit de Wanneloc entendoit bien là où on prétendoit, ne à quel fin on voloit traire; car quelque samblant que feist au roi, ne le roi à ly, si y avoit-il bien autant fiance au costé du duc comme au costé du roi Loys; car congnoissoit l'ung et l'autre, et sçavoit bien qui estoit bon pèlerin.



---

CHAPITRE CLVI.

Comment , après que avoit veu que la journée des Anglès tournoit à petit effect, le roy pria au duc le surattendre à Hesdin.

OR avoit le roy Loys de France besognié , ce lui sambloit , avecques son bel oncle ce que faire y pooit pour celle saison ; car estoit la journée des Anglès venue à petit effect, qui avoit esté la cause de le faire venir à Hesdin , et de le faire vuidier hors de son pays de Flandres, où gisoit tout son affaire. Dont, pour ce que la journée de convencion arrière estoit remise au premier d'octobre , pria audit son bel oncle que là vouldist surattendre encore jusques audit jour , afin de venir à chief et à fin des promesses entre-parlées à deux lez (côtés), c'estoit de paix ou de longues trêves; et puis ce fait ou failli, disoit le roi, le duc s'en retourneroit là où il voudroit, à son plaisir ; et pendant ce temps ly meismes le roy aussy demorroit là entour , et ne s'en bougeroit de gaires loings jusques audit jour venu, comme son intencion estoit. Mès en peu de jours après, nouvelles lui vindrent que Anglès vaucroient par mer ; et craignoit-on que ne vouldissent descendre en Normandie. Si alla à Rouen ; et là venu et sejorné peu de jours , se alla logier à Mauny , à cinq lieues de là , en la maison de mesire Pierre de Bresse, comte de Mallevrier ; et y

fut par l'espace d'ung mois ; et la royne estoit demorée à Neufchastel, dechà Rouen, en signifiante du retour que voloit faire en Artois sur l'approchement de la journée. Or, disoient gens, que deux choses movoient le roi forment d'entretenir ce ducy en Hesdin près de ly : la première et principale si estoit pour l'amour des Anglès, avecques lesquels il voloit avoir seurté et amour s'il pooit ; mès scavoit bien que , sans le moyen de son bel oncle , n'y parviendroit jamès , si à grand dur non ; car sur ly et en ly pendoit tout comme seul , qui le roi Eduard avoit fait roi et mis en son trône. Si n'estudioit maintenant qu'en le tenir encorre près dely , par belles paroles et amusements jusques audit jour , et ne craignoit rien que son eslonge. La seconde cause se disoit en couvert , mais je n'affermepas que ainsi feust ; et disoit-on que le roi devoit avoir sceu par calculation des étoiles là haut , ce en quoi il mettoit fort son attente de tout temps , que le duc son bel oncle devoit avoir un dur et périlleux accident dedens le mois de septembre , par quoi , se mort en ensuivoit d'aventure , ce lui porroit tourner à grand joie et profit quant il s'en trouveroit près ; car disoient ceulx qui cecy mettoient avant , que son intention estoit , se ainsy avenoit , de saisir le chasteau de Hesdin avecques ce qu'il y trouveroit , avant que le comte de Charolois y venist , et autres terres et places , tousjours en désavantage dudít comte , lequel il héoit à felle (cruellement) ; et eust eu deux ou trois millions d'or vaillant que le

duc avoit apportés là, qu'en argent qu'en meubles; et par ainsy, par la haisne que avoit audit comte, partie aussy par la cremeur que avoit de ly, s'il venoit à règne et à terre, poroit-on colorer cest article, et que le roi y pooit avoir pensé; mès pour l'onneur de sa magesté, ne le voudroie affermer pour vrai, si non pour parolle volant.

---

## CHAPITRE CLVII.

Comment le roi envoya la reyne devers son oncle, et par un dimanche après vespres entra à Hesdin.

Or ensievant toutte-sois, comme j'ai dit dessus, divers blandissemens que le roi imaginoit, et qui peuvent donner diverses occasions de penser à quiouldroit escrutiner ceste matière, le roy, luy party de Hesdin, huit ou neuf jours après, envoya la reyne devers son bel oncle; et, par un dimanche, après vespre, entra en Hesdin, le duc avecques elle, qui estoit allé au - devant, atout (avec) la baronie desamaison, qui moult estoit belle. Et entra la' reyne à cheval sur une basse haquenée blanche, la princesse de Piémont sur aultre, et ses deux propres sœurs germaines avecques elle, a (avec) multitude d'autres dames et damoiselles de grand estat. Avoit esté commise en garde et en conduite au comte d'Eu, comme seigneur du

sang, et, par estreite commission, à un gentil chevalier, mignon du roi au temps passé, le seigneur de Cressol, en qui le roi se fioit moult, pour cause de ses vertus et sens. Du festoy ne convient parler comment et en quelle manière, car tout y estoit ce qui appartenoit à deux lez (côtés), tant à la royale magesté d'une telle reyne, comme à la haultesse et puissance d'ung tel duc, visité encorre en sa propre maison. Et pour tant je m'en passe sur l'entendement des lisans qui, de tel cas et de telles personnes dont la matière parle, sçauront bien entendre à peu de paroles ce qui en pooit estre. Tous les soirs se firent les danses jusques à la my-nuyt; et tint la reyne salle publiquement pour embellir la feste. Là se trouva le duc tousjours d'encoste (près) elle assis d'ung lez à sa main droite, et au lez sénestre la ducesse de Bourbon à force, car à enuis et dur en prist l'onneur. La princesse de Piémont, fille au roi Charles deffunct, ne fut oncques assise en banc; ains seule et à part elle estoit assise en bas sur un quarreau de drap d'or aux piés de la reyne, ensemble la dame de Mauny, fille bastarde du roi Charles, estoit assise à basse terre, emprès la princesse. Là furent multipliées les joyes, et redoublées par tout possible, danses renouvelées de toutes fachs, dames lassées par hait (plaisir) de courre, compaignons mis à la grosse alaine; et là fut tout monstré ce qui estoit en homme et en femme, de bon et de beau, de hait et de bon vo-

loir en chacun. Et entre les aultres, y avoit une dame, femme au maître-d'ostel de la reyne, qui, par ses manières et beau port et danses, en blessa en ceux une dousaine, car estoit la droite gorgiasse, et le passe-bruit de la route (assemblée). Je ne scauroie escrire de ceste feste autrement, fors que pour autant que la reyne y estoit, et le duc et toute sa famille, se travailloient à faire chière eu tout ce qui estoit de pooir, de devoir et de bon vouloir; et n'y avoit chevance espargnée, puissance ne volenté fainte, ne nuls biens plaings. Meismes la reyne ne s'en pot taire; mais dit, que de son vivant, n'avoit eu tant de bien, ne de joie; mès lui cousteroit bien chier; car seipt ans après, elle le comparroit (paieroit) et en auroit regret, ce disoit-elle. La princesse de Piemont en dist autretant; et moroit d'annuy, ce disoit, quand elle pensoit au département de telle chière. Les aultres dames en dessoubs certifioient què le moindre jour du bon temps de lyens, valoit plus que tout ce qu'onques avoient eu de plaisir en l'ostel de leur maistresse, là où il les convenoit estre seules, desseuvrées (privées) de toutes compaignies et de devisement d'ommes, mals logées et estroitement, loing de bonnes villes, en meschantes places à l'esquart, serves et craintives, et pleines de dangier. Et dirent bien aussy en ensuivant leur maistresse, que voirement leur seroit celle chière bien vendue au retour devers le roi, par ung droit contraire. Et pour tant puis qu'elles y estoient,

elles en prendroient leur plein et leur soul , tant qu'elles y seroient.

---

## CHAPITRE CLVIII.

Comment le roi avoit commandé à la royne de non demorer à Hesdin que deux nuyts sans plus , le dimenche et le lundy.

Mès y avoit ici ung dur personnage à faire et à mener ; car la reyne avoit eu commandement du roy de non demeurer ici que deux nuits sans plus ; c'estoit le dimenche et le lundy ; et le mardi devoit partir et s'en venir de belle tire vers Neufchastel , là où il l'attendroit. Et en ce point l'ordonna aussy , et expressément le chargea au seigneur de Cressol. Or quant ce vint le lundy bien tard , et ainsi que le duc se séoit emprès la reyne aux danses , la reyne eust en termes l'ordonnance qu'elle avoit du roy son mary , et commencha à parler du prendre congié pour partir le matin ; mès le duc , avisé du respondre , en souriant luy dist : « Ma dame , il est meshuy trop tard pour » parler du département du matin. Le départe- » ment donne annui(peine) d'en parler ; et c'est ung » lieu ici et ung temps de feste ; s'il Dieu plest , » vous vous lèverez demain , et disnerez ; et puis » après avis le temps vous apprenra. — Et , par ma » foi , beaux oncles , ce dist la reine , vous me » pardonneriez ; il nous convient partir ; le roy le

» nous a commandé ; et pour riens du monde ,  
» nous n'oserions trespasser son ordonnance. —  
» Madame , monseigneur vous a envoyé icy , et  
» m'a fait cest honneur ; si est bien mon espoir  
» qu'il se fie bien en moi que vous estes bien. Ung  
» jour plus ou moins entre ly et moi ne seront  
» point cause de vostre grief par devers ly. » Et en  
ce pendant survindrent eulx entreférir de paro-  
les semblables le comte d'Eu et le seigneur de  
Cressol , disans : « Certes , monseigneur , le de-  
» mander ne se peult faire ; il est force que la  
» reynese parte demain ; et n'y a point de remède ; et  
» se faute y avoit , jamès nous n'en viendrions à  
» nostre paix. » Souverainement le seigneur de  
Cressol en trembloit de peur ; car il congnois-  
soit son maistre et sa commission. Si en requist et  
pria à genoux , devant le duc par diverses fois  
qui oncques n'y pot obtenir aultre chose , fors  
que la reine dîneroit au demain ; et puis après  
on concluroit du départir. Et le comte d'Eu  
voyant ceci , et considérant que le duc en saroit  
bien faire au fort , respondit et dit : « Or chà ,  
» monseigneur , sur vous je m'en attens ; vous  
» en sarez bien faire. Nous vous avons amenée la  
» reyne icy par l'ordonnance du roi , et nous la  
» ramènerons arrière par devers ly , aussi quand il  
» vous plaira. » Si n'y avoit cely des deux qui nese  
tenist bien de rire , quant ils virent que le parte-  
ment ne leur estoit octroyé ; mès mettant leur  
espoir sur le disner fait du lendemain , se fon-

doient de partir la journée et d'aller à giste à Dampierre, trois lieues. La reyne meisme, à peine qu'elle ne ploroit de peur, tant frémissoit-elle de trespas du roi, son seigneur; et la princesse de Piémont, combien qu'elle sentoit et sçavoit bien que la reyne avoit cause d'en avoir peur, si ne faisoit-elle que rire; et lui estoieut roses en ceulx le refus de son partir; meismes en reconfortoit la reyne. Si firent toutes les autres.

---

## CHAPITRE CLIX.

Comment la reyne, le mardy après le disner, cuidoit partir; mès il y eut novel estrif entre le duc et la reyne.

OR vint le mardi; et disna la reyne; et avoit ordonné, dès la nuit devant, que tout fust prest et appointié pour partir, le disné fait. Là eut-il novel estrif entre le duc et la reyne; là ot-il des arguments faits et de répliques de diverses excuses. La reyne cuida vaincre par prier et par donner à entendre le dangier qu'elle y attendoit; et le duc se fortifia sur les raisons d'onneur par lesquelles ne la pooit souffrir, ce disoit, sans plus amplement en faire. Et somme toute, prié non prié, il rompyt et refusa le partement pour ce jour; et constitua messire Adolf de Clèves, son nepveu, garde à la porte en bas, affin que nul n'en partist sans congié; et le duc de Clèves ainsy fit; et s'y porta, comme



avoit le commandement. Se estoient tant aises, la princesse de Piémont et les autres dames, qu'elles en rirent de joie; et ne savoit le seigneur de Cressol trouver autre réplique à ceste fois, que une seule, c'estoit que se la reyne ne partoît alors à ce mardi, elle ne poroit partir aussi le merquedy après, pour les Innocents; et par ainsi, ce seroit encorre ung autre jour de retardement, et mal sur mal, qui tout redonderoit sur ly. Et le duc respondy qu'alors comme alors, du demain on s'aviserait comme des autres jours; et quant à partir venroit, il ne le faudroit point lessier pour les Innocents, par espécial aux dames; car elles ont une singulière loi. Et ainsy, pour fin de conte, le duc la tint pour ce mardy, pour lui faire chière. Et quand ce vint au merquedi, arrière la retint par puissance; et n'y avoit ne prière, ne plorer, ne frémir de nulluy qui le peust vaincre. Ains dist à la reyne : « Madame, monseigneur se peut bien » fier à moi, et je scay bien que si fait-il. Ce que » je vous tiens, c'est pour lui faire honneur et » amour, comme je doy, et à vous; je suis le premier per et doyen des pers de France; et comme » ayant celle prééminence sur tous autres em- » près monseigneur le roi, je vous retiens aujourd'uy de mon auctorité; car j'ai bien cely pooir » pour vous faire honneur et révérence. » A ces mos, n'y avoit femme ne homme qui osast répliquer; et se tint chacun; mès oncques femmes ne firent tant aises que estoient trestouttes de ceste

amiable force ; ains eussent bien volu qu'on les eust continué huit jours encore par samblable mistère.

---

## CHAPITRE CLX.

Les meneurs de ceste danse et feste furent messire Adolf de Clèves, le seigneur de Beauju et Jacques de Bourbon.

De cestes danses et festes furent chiefs et meneurs messire Adolf de Clèves, le seigneur de Beauju, messire Jacques de Bourbon, frères ; le seigneur d'Arguel, fils au prince d'Orenge ; Henry de Neufchastel, messire Charles de Chalon, messire Jehan de Croy, fils au seigneur de Croy ; le seigneur de Senpy, messire Jean de la Vieffville, ung nommé Jehan du Puis, et plusieurs autres chevaliers et escuyers, dont y en avoit grand nombre. Le seigneur de la Roche, nommé messire Philippe Pot, tous ces soirs presque se tint à genoux d'empres la reine, qui se devoit à ly, et faisoit personnage entre son maistre et la reyne, pour les tenir en terme tous deux ; car avoit le don de parler et de bon esprit en ly ; par quoi lui séoit bien et le sçavoit bien faire. Le seigneur de Quieurain à l'autre lez paroit bien son renc ; et là où il lui séoit faire son personnage, là fit honneur à la maison ; car avoit beaucoup de grands biens en ly, et de sens et de meurs et de belle faconde en toutes

matières. En y avoit aussy beaucoup d'autres qui paroient bien les rens sans danser, et qui, de personne et d'estat, se monstroient entre les dames : comme le seigneur d'Aubigny, Philippe de Bourbon, son frère, le seigneur de Tyanges, messire Tristan de Toulangeon, et Marc Bouton, et autres, sans les vieux et les chevaliers de l'ordre, que je ne mets point en conte. Et à tant je m'en passe, et viens au jeudi que la reyne disna arrière ; et le disner fait, party en la compagnie du duc, qui la convoya une espascette hors de la ville ; là où au congié prendre avoit des grands remercemens entre la reyne et ly et la princesse, et d'annuyeux et durs regrets à toutes les dames, de leur partement si tôt fait. A tant je les laisse, et viens réduire à mémoire le roi Loys, roi de Cypre, fils au duc de Savoie<sup>1</sup>, frère à la reyne de France ; lequel, après la reyne estre partie de là maison du duc, le roi l'envoya à Hesdin visiter son bel oncle ; et y vint ledit roi, accompagné environ de cinquante chevaux siens ;

---

1. Louis de Piémont, comte de Genève, fils du duc Louis de Savoie, devint par son mariage avec Charlotte, fille de Jean de Lusignan, le 7 octobre 1459, roi de Chypre, de Jérusalem et d'Arménie ; mais il fut dépossédé de sa couronne par Jacques, archevêque de Nicosie, frère bâtard de sa femme. Reines, qui était la dernière place possédée par Louis, fut livrée à Jacques en 1465, par la trahison du gouverneur. A partir de cette époque, il ne fut plus roi que de nom.

car estoit expuls et dejeté hors de son royaume, comme vous savez par l'histoire ici devant; et ne vivoit que de graces et d'emprunt de ses amys et parents, lesquels estoit venu visiter, contraint pour avoir leur aide et le recouvrement de son royaume. Or, estoit vrai que le duc, en la saison passée devant, n'y avoit que demi an, avoit envoyé une kiruelle toute chargée de vivres pour advitailler le chasteau de Seraine (Keronia), en Cypres, que le roy tenoit seul en son royaume et en toute destresse de pouvreté et de mésaise, l'avoit tenu jusqu'à ce jour contre les infidèles et son fils bastard, tellement que la clameur de leur souffretté longuement portée monta jusqu'au ciel; et n'y avoit espoir de le tenir, sinon par miracle et grace de Dieu que par humaine vertu; car le roi mesme, autant que le moindre de sa maison, moroit de faim, et n'avoit de quoi leur faire bien; si en estoit pris pitié au duc; et en la compagnie de son navire envoyé en secours de la foi, sous son fils bastard, envoya ceste queruelle aussi toute à propre pour aller à Seraine (Keronia), la victaillier de vivres, qui monterent au pris de sept mille escus, comme me fut rapporté; et de quoi l'œuvre estoit méritoire et louable au monde, et de grand fruict et sustentation à la noblesse maintenue en cely dangier, et dont la souffrance estoit glorieuse pour eux et pour ceste cause. Ledit roi, pour en remercier le duc son bienfaiteur, vint à Hesdin; et alla au-devant de ly toute la baronnie de l'ostel, bien avant; et fut logié

sur la maison du bailli de Hesdin, près de la porte par où il entra; et vout ledit roy venir prestement et sans descendre, devers le duc, en son chasteau, le visiter et remercier de ses bienfaits, mais répliqué par le seigneur de Croy et aultres, et par le seigneur de la Roche, qui fort s'y acquitta, ne fut souffert de ce faire; car leur monstroient qu'il n'appartenoit point, et que s'il le faisoit, le duc s'enfueroit à l'autre lez, et s'en courrouceroit amèrement; et disoient meismes, il viendrait devers ly. Sur quoi le jeusne roy respondit: « Si je » cela pensois, jamès je ne descenderoie du cheval, » et m'en iroie dont je suis venu. Point n'appertient à un si povre roy comme je suis, visitacion » ne honneur faite d'un si haut duc ». Comme il estoit au terrain, il descendy et se logea; et les seigneurs allés au-devant prindrent congié et le laissèrent. Là pria ce jeune roi au seigneur de la Roche, qui estoit le derrain partant, qu'il le recommandast humblement à son oncle; et ledit de la Roche lui respondit en riant: « Pour Dieu, sire, » vous povez bien humblement lessier darrière; » c'est trop à un roi de soi humilier ainsy; et souffira bien à monseigneur ce que nous lui rapporterons de vostre bon voloir; il n'est convoiteux » d'onneur à ly non deu. » Et à tant se partit le chevalier, et vint faire la relacion à son maistre de ce conte qu'il avoit eu avecques le roi; et en fut ris et tourné en bon ploy et en noble corage de jeusne homme.

---

CHAPITRE CLXI.

---

Comment le duc monta à cheval tout quoyement, et alla tout droit vers le logis du roy de Cypre.

LE lendemain après disner, tout quoyement et sans faire samblant, le duc monta à cheval et tira tout droit vers le logis où estoit logié le roy de Cypre. Si corrurent les nouvelles devant l'onime; et en fut averti le jeune roi, qui se ahontissoit en cest honneur, et blasmant ses gens de ceste ignorance, leur imputoit à charge; et le plus hastivement que pooit, monta à cheval avecques ce que pooit avoir de gens; et rencontra le duc à un quarrefour de rue, qui s'en venoit vers ly; et là se firent les embrassées et les honneurs à cheval de l'ung à l'autre; et y avoit des excusations et des arguments de l'ung à l'autre de ceste honneur première; et cela passé, le duc le mist à son desseure et le mena à son chasteau, là où ils devisèrent longuement ensemble. Et remercia le roy alors le duc son oncle de ses bienfaits, qui estoient grans, et passoient, ce disoit, la charité de tous les princes chrestiens et de ses propres parents; par quoi il se réputoit plus tenu à ly aussy qu'en tous ceulx du monde; et désiroit bien à vivre le temps qu'il le poroit desservir envers ly; mès au fort, du non pooir qui restoit en ly, Dieu, espoir le lui rendroit, ce disoit, en son lieu. Et alors lui fit prière que

se d'aventure son navire devoit séjourner sur l'iver à venir en aucune mer ou port par de là , qu'il pleust au duc qu'en lieu de riens faire ailleurs il peust venir jusqu'en Cypre , en secours de son chasteau de Seraine et de son royaume ; car avoit espoir , ce disoit , que par le moyen d'icellui il espoenteroit le roy , et par son débouter , il rébouteroit ses ennemis et les infidèles , et venroit à défense et à la recouvrance de sa coronne et de sa gloire ; et la fame et le perpétuel mérite demorroient à la maison de Borgoigne , qui resplendissoit toute en telles œuvres costumières. Mès le duc regardant le poix de la requeste , avecques ce que volontiers feist et eust fait pour son cousin , dont le cas sentoit piteux , et souverainement pour l'augmentation de la foy , respondit doucement , et dist que bonnement n'estoit en ly de ce faire ne de l'accorder ne de l'escondire ; car avoit soumis son navire et ses gens à l'ordonnance du pape le saint-père ; par quoy , après l'avoir départi à ly et à son service , ne pooit estre honorable pour ly , ne faisable aussy , de le contourner ailleurs. Mès si d'aventure on percheust que le pape ne se aidast ne servist de celle saison , luy concédoit qu'il envoyast devers ly et obtenist qu'il les peust mener en Cypre guerroyer les ennemis de la foi , ly de sa personne en estoit content , et se submettoit entièrement à la volonté du saint-père. De ceste response estoit tant asoufi le roi de Cypre et ceulx de son conseil , que autant s'en tint à content de la

parole comme de l'effect; car plus honorablement ne luy pooit-on respondre; ne luy n'avoit ne ne pooit avoir cause de plus avant surquerre. Et à tant, après vin pris et espices, partirent d'ensemble; et le duc le convoya jusques aux degrés de la sale, et le roi s'en alla en son logis faire grant chière. Dont le lendemain il s'en partit et retourna vers le roi, et devers son père, qui temprement après vint à Hesdin là prendre sa posée.

---

## CHAPITRE CLXII.

Comment le duc de Savoye vint à Hesdin par un dimanche après vespres, septiesme d'aoust, et comment le duc alla au devant.

PAR un dimanche après vespres, septiesme d'aoust, vint le duc de Savoie à Hesdin; et estoit le duc de Bourgogne allé au-devant de ly jusques un peu hors des portes; et ce fit pour l'honneur de la reyne plus que autrement, pource qu'elle estoit sa fille, jà soit-il que le duc, et ly le Savoyen, estoient cousins germains ensemble, estant le frère de sa sœur; mès oncques ne cessa ce duc de Bourgogne, com grand qu'il feust, de faire honneur à aultrui, et feust encorre son moindre, pourveu qu'on portast nom de duc comme ly; car en la vertu du nom il égalisoit chacun portant le nom avec ly. La baronnie de l'ostel alla au-devant de ly une demye-lieue, dont, à l'entrée que fit



à la ville lui estoit bon besoing ; car la compagnie de ly n'estoit pas de grand monstre (parade). Avoit multitude de peuple pour le regarder venir ; car se faisoit porter aux espaules en une litière par manière d'ung fiertre (châsse), là où estoit assis dedans en une chaire couverte de veloux bleu , et le des-seure de ly qui faisoit le ciel , estoit de veloux bleu aussi franguié d'or et de soie ; estoit vestu d'une robe longue fourrée de martres , atou. ung grand collier d'or antour son col , garny de pierres ; et sambloit proprement à veoir un personnage estrange , qui venist d'ung pays longuement perdu. Le duc se meist à sa destre et toujours chevaucha emprès la litière jusques à son descendre , et au descendre le logea en la meismes place où avoit esté logié le roi jà deux fois. Et là le fiu penser et aiser de tout ce qui estoit possible ; toutes ses gens livrer et fournir de tout ce qu'il falloit ; les nobles et les chambellans servir en pareil , comme le seigneur de Croy ; et avoit-on commandement que tout ce que demanderoient par toutes les offices , qu'on les en fournist. Ce duc Savoyen n'avoit nulles nobles gens siens , ne de son pays , réservé tant seulement le seigneur de Mont-Mayou , ung grand baron de Savoie ; et lui avoit baillé le roi toutes les gens qu'il avoit à sa poste ; car le tenoit comme en tutelle depuis le fait que fit Philippe de Savoie , son fils , de quoy la ducesse morut de despit. Et par ainsy , et depuis qu'il avoit trouvé manière de prendre et emprisonner

ledit Philippe , et qu'il voyoit ledit duc savoyen n'estoit point homme pour soi gouverner de ly meismes , et qu'il estoit tout impotent et inutile quasi au monde , lui osta tout ce qu'avoit de gens et de gouvernement ancien , réservè aulcuns de son conseil , qui s'entendoient avecques ly ; lui bailla toutes gens novèles pour l'accompagner et conduire à la règle meismes que ly ledit roi leur bailla ; et y mist le marquis de Saluce , qui estoit son homme toutesfois et son parent , et homme de vertu et de bon los. Et y meit aussy Cadorat , un gentil escuier , son maistre-d'ostel ; ung autre Robinet , maistre des eaues et des forests de Lyon ; et plusieurs autres dont les noms me sont esvanouis , gens nobles et de finance , et par lesquels de toutes choses qui compétoient à son estat , il se falloit conduire , et ly meismes obeyr et soi régler seloncq eulx , qui estoit une grante servitude à ung prince. Disnoit à matin à huit ou neuf heures , et puis ralloit dormir tout nu ; se relevoit sur haulte nonne , et puis ralloit mangier de rechief ; se recouchoit arrière pour dormir , et puis au relever souppoit , rechéant en sa couce. Ainsi passoit son temps et ses jours en boire , en mangier et en dormir , toujours couchié ou assis ; car ne pooit mettre pié devant autre pour les gouttes et poacrisés (paralysies) de son corps que en grasse avoit , et duit ainsi en presces et en bestiales meurs avecques les femmes en chambre , alenti à peine , et si mis au bas avecques elles , c'est à entendre sa femme , que jusques à dévuider presque les fusées

du fil qu'elles filoient. Et pour tant, pour son inutilité, et féminine et vile condition, estoient venus infinis maux en son pays, séditions, divisions entre les nobles, guerres, tumultes, bandes et piteuses occisions de l'ung sur l'autre; car n'estoit ne honoré, ne douté, ne amène bien volu, parce qu'on n'y sentoit nulles vertus, fors tout le contraire de ce en quoi peuples, ne villes, ne cités. ne les nobles du pays, se porroient espérer salut. Et ainsy ayant vescu sans aucun cler-fait, et usé de nom de prince soubz une meschante vie, au derain se trouva perdu en l'eage de cinquante ans, impotent et povre seloncq son mériter et destitué de sa liberté et francise, qui rien ne tenoit de France, fut mis en tutelle et en servitude de son franc patrimoine; et me doubte, se Jehan Boccace eust vescu encore, il lui eust ordonné place, je ne sçay où, en ung anglet, là où il eust été bien propre avecques les aultres.

---

### CHAPITRE CLXIII.

Comment le duc de Savoye vint devers le duc de Bourgoigne, pour cause qu'il véoit son fils en dangier de prison, en la volonté du roi.

A qui demanderoit la cause pour quoy ce duc de Savoye icy estoit venu maintenant à Hesdin devers le duc de Bourgoigne, et vouldroit sçavoir pour qui ne pour quoi, certes je euideroie que la cause y estoit petite et très sobre, sinon parce qu'il alla vau-

crant (errant) de ville en ville, ainsi que le roi l'envoya par cy et par là, de place à aultre, pour passer temps. Il s'en vint aussi devers son cousin le duc, pour le veoir en ses pays de dechà, où jamès n'avoit esté ; et se cause y avoit movant de lui ; si estoit ce tant seulement pour ce qu'il véoit son fils Philippe en dangier de prison et en la volonté du roy, à quoy ne pooit remédier ; et espérant que par le moyen de ce duc, à qu'il le roi, ce lui sambloit, ne devoit riens refuser, il le peust tirer dehors, vint devers ly, affin de lui faire prière qu'il vouldist estre moien de ceste délivrance, comme qui en estoit parin, et l'avoit levé de fons ; nonobstant que voix couroit contre ledit duc de Savoie, que ly meismes couvertement avoit pourchassé devers le roy la correction de son fils, du fait qu'il avoit fait et du gouvernement qu'il avoit pris maulgré ly, en Savoie. Dont en après, quand il trouva son fils en tel dangier, et congneut que tout le monde cria contre ly, et nobles, et peuples, et que ledit son fils estoit plaint et amé de tout le monde, estoit venu maintenant à la repentance ; et qui avoit bouté l'espine au pied de son enfant, maintenant ne l'en sçavoit tirer dehors, ne lui procurer garison. Si se trouva à tous lez (côtés) deceu et povrement traité, et en soi-mesmes et en ses enfants, et en ses seigneuries et puissances, dont à tout ils gisoit en aultrui mercy. Ce duc de Savoie estoit fils à Félix, qui se fit pape, et le quel, autant que ledit son père s'estoit monstré sage en gouvernement temporel, autant par

ung contraire, après son père mort, se monstra de povre effect en tout, et s'afémina avec ces Cypriennes, femmes de subtil art, qui l'endormirent; et autre-tel faisoient les hommes de celle nacion, en qui mains il gisoit tout. Estoit touttevoies belle personne et révérend de corps, hault et droit, et de bon-visage, et parla bien, mès peu y avoit d'effect; et ce lui monstra-on bien quand, par sa niceté et povre vertu, estrange main le manioit tout ainsi que une pelotte; et le maistria (domina) en dedens son pays sans y oser contredire; et au derrain le fit venir à genoux baisier, subject à aultrui volonté par contrainte; et encore n'estoit point seul cestui damage qu'il avoit pris de sa povre conduite, quant, s'il eust eu vertu ne aulcune valeur en ly, dès lors que le duc de Milan trespassa, le devancier du comte Francisque, il eust emporté Milan paisible devant tous ceux de la terre. Mès telle haute fortune, fait à ymaginer, ne voloit point tourner en si efféminée main qui tournoit meismes en gast le sien propre. Bien vingt-cinq jours demora à Hedin, à grans frès et despens du duc de Bourgoigne; et disoit-on que avecques ce qu'il devint malade de gouttes, mal feust en estat pour partir de là. Si en vint l'aventure bien au gré du roi, de son long séjour, car c'estoit ce qu'il désiroit, pour tant plus amuser le duc là en attendant l'octobre; car tout son cœur gisoit sur les Anglès et sur la journée promise et à laquelle ne pooit parvenir, ce savoit bien, se par ly, non au moins pour en tirer

fruit, combien que depuis, quand il en vit la longue traînée, et que le jour passa bien quinze jours, et que le duc meismes envoya en Angleterre ung messagier pour avoir nouvelles du fait ou du failly, lui le roy imputa meismes à son bel oncle la rupture, par doubte qu'il avoit que le duc ne se feust perceu de male mesure en ceste amisté des Anglès avecques ly, et que pour tant il la tenist darrière; comme le roi pooit bien imaginer vrai touchant que ledit son bel oncle s'en estoit bien perceu voirement, mais non pas touchant la rompture; car ceste là vint meismes du costé des Anglès, par le mauvais pié qu'ils prindrent du costé de France, comme se dira en son lieu. Mès estoit tout notoire, et se percevoit-on publicquement, se une fois l'amisté se feust trouvée entre les deux roys, posé encorre qu'elle feust redondée en fruit au duc pour faire son voloir, qui avoit esté la cause pourquoy il la pourchassoit, se feust elle nient moins tournée une fois à grand grief et damagede sa maison et en foule (blâme) de ly ou de son fils meismes. On le lui disoit assez, et lui monstroient-on au doy par vraies conjectures, et de quoy le roy meismes ne se sçavoit faindre, tel fois fut, et parquoy le doubte n'y estoit point sans cause, comme il se decouvrira cy-après plus à plein.

---

---

CHAPITRE CLXIV.

Comment le duc de Savoie passa le temps par dechà , entre le roy et le duc de Bourgogne.

EN ceste manière de faire, comme je vous conte, passa le temps entre le roi et le duc de Bourgogne par dechà , lequel tous-jours avoit en l'oeil le voyage de Turquie , pour ce que le pape le pressoit de si près; ne oncques, pour affaire qui lui survinst, ne se vult mettre arrière. Et à ceste intention, et afin de pourvoir en son fait de longue main, fit pourvoir en ceste ville de Hesdin plusieurs de ses vieux serviteurs, de leur vie; et avoit la commission de ce ce renommé et grand homme en ricesse et en sens Pietre Bladelin, gouverneur sur toutes les finances des pays du duc, maistre de l'espargne, et le plus haut en crédence depuis trois ou quatre ans que l'on y vit oncques; combien que celle crédence n'estoit pas au gré de tous, car moult de nobles et non nobles s'en doloient. Il recevoit et retailloit sur uns et sur autres; et sur les receveurs des deniers, il escrivoit si de près, qu'à peine ne lui pooient riens estordre; il estoit maistre d'ostel du duc, un des quatre trésoriers de l'ordre du Toison-d'Or, rice des biens de fortune outre mesure; avoit, ce disoit-on, bien six mille escus d'or de rente par an, sans son argent prest, et outre ce, des biens du duc, en cas d'estat

et de gouvernement , avoit encore bien six mille francs pris sur ly ; et n'estoit que un bourgeois de Bruges, venu et fait tel, moi voyant et vivant. Ung bien y avoit , qui estoit grand , car il dressa le fait du duc merveilleusement en bien ; et là où il y avoit plaie et deschirement par finances, faites au temps passé , trouva manière de les radoubier et de les saner (guérir). Et touchant tous vivres que marchans livroient à court, tous les fist acheter à argent contant , et les marchans contenter sans criée ; en quoi il fit honneur à la maison , et à son maître. Salut si le çongnut très bien le duc ; et pour ceste cause avecques aultres luy donna-il celle haute auctorité ; car certes sages homs estoit et de grand poix , belle personne et de belles meurs ; avoit voix cassée, ung peu tirant à femme, et le plus diligent et de grand labeur , en ce qu'avoit à faire, que l'on congneust. Et pour la grandesse de ly, et que le duc s'en espéroit bien servir en son voyage proposé, proposa aussy de le mener avecques ly devant tout aultre pour fait de finances, et le seigneur de Goux pour excellence de conseil , lequel haultement avoit pour reconimandé, car estoit très sage chevalier et grand clerc, homme de grant entremise et de subtil regard , et de qui on se pooit aidier et servir plus que homme de sa vocation ; estoit né de Chalon-sur-Saone , en Bourgoigne, homme digne et loable, et de qui sont faits et se feront encorre maints contes selon la qualité de la personne.



---

CHAPITRE CLXV.

Comment nouvelles souvent venoient en court des navires du duc que menoit le Bastard.

Tout ce temps cy vindrent souvent nouvelles à court des navires du duc, que menoit le bastard de Bourgoigne, et de l'exploit qu'il fit; et fut sceu comment ils avoient esté séparés d'ensemble par fortune de mer, en grant péril tel fois, et en très mortel dangier, et en grant désespoir l'ung de l'autre. Tout enfin, toutes-voies, se retrouva ensemble à Marseille, par longue traite de temps; réservé messire Anthoine de Paiage, ung chevalier de grand los, lequel atout sa nef se perdyt tout seul en désespoir de tout le monde; car n'estoit homme qui allast sur mer, de quelque bout du monde que ce feust, qui en sceust dire nouvelles. Si maintenoit-on long-temps que tout estoit noié, ly et ses gens; et fut durement plaint, car avoit corrage et honneur en ly autant qu'on en scauroit escrire; et avoient esté ses œuvres si congneues en estranges terres, que la personne en faisoit bien à plaindre de le perdre ainsy; estoit cely qui tant se fist congnoistre en Grenade et en Barbarie, par ses haulx faits, que les nations et meismes les infidèles, en exaltoient sa fame pour ses mérites, es-

toit né de Douay , jeusne chevalier soubs quarante ans, rice assez des biens, mès plus encorre de vertus et de grant los. Enfin touteffois, au bout bien d'ung mois, se retrouva avecques le flot à Marseille; de quoi la joie fut grande chà et là. Et là conta de ses aventures. Pestilence se bouta en ces navires; et commenchoient fort à morir ungs et aultres; et n'y avoit ne terre ne mer qui les peust sauver, ce sambloit, que tous-jours mortoise ne le sievist; par quoi durement s'espoventa chascun; et devint toute la compaignie desbarretée (troublée) et esbaye. Se desservoient (séparoient) par troppeaux, les ungs ici, les aultres là, pour trouver sauvé; entre lesquels aux ungs il prist bien, aux aultres non; car, où quel'on soit, morir convient. Messire Symon de Lalaing, y perdist deux beaux escuyers, ses enfants, qui damage fut, et à dur le porta; Philippe de Corselles, bailly de Dijon, y morut aussi, dont ce fut grant perte pour les biens qui y croissoient; ung Jehan Verdeau, aussy noble homme, natif de Valenciennes, y morut à Marseille avecques multitude d'autres, que nobles que belles gens d'armes, jusqu'au nombre bien de cinq cents, par quoi la compaignie estoit moult affoiblie; et ce qui plus estoit, c'estoit le danger des principales personnes, à qui de heure en heure il en pendoit autant au nez, et dont le damage eust esté irréparable, comme du bastard de Bourgoigne, chief de tous, de messire Symon de Lalaing, de messire Philippe de Lalaing,

des bastards de Brabant , de messire Pierre Vast , et de maint autre chevalier et escuyer , qui tous estoient meus pour le divin service , et auxquels , selon la noble et haulte volenté que avoient , et en quoi ils avoient abandonné femmes et enfants , et terre et pays , il estoit povrement pris encorre de leur voyage ; car avoient despendu ja temps et argent , longuement vaucré (erré) par mer en divers périls , et ne véoient fruit nul qui pooit naistre de leur entreprise ; car approchoit l'iver sur les mains , qui ne faisoit point temps pour descendre en pays d'ennemi pour vivre ; et n'estoit apparence de nul bout du monde , que pape , ne Venicien , ne autre nacion ne seigneurie , feissent armée ne de riens apprestance. Mesmes , parce que tous les jours sentoient et véoient à l'œil les Véniciens , qui tant chaudement et par tant de fois avoient sollicité le duc par prières , en ceste matière de la foi , les mirent hors de corrage et de tout bon espoir ; parce que mesmes ne firent nul apprest , mès qui pis estoit , traitoient durement et très austèrement infinité d'hommes , qui devers eux venoient pour avoir passage ; et n'en passaient nuls , si non de qui ils pooient avoir argent ; par quoi ce ne sambloit que une mocquerie de leur fait , et que à nulle riens aultre ne tendoient , fors pour avoir la chevance des pays de deçà ; et sambloit cela estre leur principale fin , comme plusieurs , moi présent , l'intimèrent ainsy , nobles et sages. Une chose toutesvoies y avoit bonne devers

eux, car se ils eussent livrés passage à autant de monde qui venoit devers eux tous les jours atout la croix en leur poitrine, et lesquels n'avoient point d'argent pour eux entretenir, il en feust venu si grant playe et si grant foule, tant à eux comme à autrui, et telle desrision à la crestienté, que jamais n'eust esté réparable, et s'en feussent ris les ennemis de Dieu. On les eust tués et meurdris comme bestes, feussent morts de faim et de povreté, eussent fait et audié (osé) faire meschief; et toul feust redondé en eux, moult de maux et d'inconvéniens et riens de bien; car n'eussent point eu de chief ne de prince, pour à qui eux retraire ne rallier. Et par ainsi, comme le bien se doit aussy bien alléguer et estre mis en conte comme le mal, les Véniciens, qui sages gens sont et clair voians firent mieux de véer (refuser) le passage à tel monde de gens inutiles, que de leur ouvrir; car ne soufit point en tel cas d'avoir les gens, mès il convient avoir le sens et le pooir pour faire effect. Et ne suis pas tant fort adhérent au parti de ceux qui blasment les Véniciens en leur convoitise, que je ne sois encore de la secte de ceux qui distinguent et discernent de leur haute et merveilleuse prudence, qui les tient et a tenus jà si longuement en règne et en gloire.

---

---

CHAPITRE CLXVI.

Comment le prothonotaire de Bourbon et messire Glaude de Toulonjon retournèrent à Hesdin du voyage.

On cependant retournèrent à Hesdin du voyage de Rome le prothonotaire de Bourbon , et messire Glaude de Toulonjon , lesquels le duc avoit envoyés à Rome , devers le père saint , pour son excusation faire devers ly de l'année qui courroit soixante-quatrième ; car impossible lui estoit de soy mettre sus de celle année , jusques au nouveau mars , pour les aultres grans affaires non à délessier en abandon ; et leur avoit donné par instruction ce que dire devoient touchant ce cas , et le surplus qui s'en feroit ; et comment il avoit envoyé un commencement de navires atout son fils bastard pour un exemple de mieulx faire , après atout son grand flot ; de quoi le pape se trouva très content , et lui plaisoit moult ; car ce lui donna espoir du parfait. Si revindrent ces seigneurs à court ; et en effect rapportèrent au duc que , comment qu'il feust , il convenoit qu'il emprist le voyage ; et ne s'en vult déporter le saint-père , qu'il ne se mist sus au prochain mars ; et ly mesmes voyant eulx partis , il se mist en voie pour non jamès retourner , jusques le voyage feust

en effect, combien que, seloncq leur rapport, c'estoit la plus povre disposition qu'ils véirent oncques ; et n'avoit en tout le monde, pour celle heure, que deux gallées. Du rapport doncques de ces revenues de Rome, fut toute la cour troublée durement, car ne voyoit ame ne fons ne rive en ce voyage, parquoi il se peust faire à l'onneur ne au profit, veu et considéré mille dangiers qui y estoient allégués, tant en la personne du duc et en son eage, et en ses affaires par dechà, comme en ce que la maison de Bourgoigne en seroit destruite et minée à jamès, d'avoir et de substance, et n'en venroit riens à effect ne à fruict ; car il morroit en chemin, ce disoit-on, en estrange terre, là ou tout son avoir demourroit perdu ; et n'aroit assistance des princes crestiens si non povre ; parquoi tout tourneroit à nient. Ne lessa point pourtant ce duc, toutevoies, à maintenir toujours qu'il iroit, ou il y morroit en la peine, se Dieu le lui volloit permettre, combien que l'occasion lui en mua bien depuis, non point le pourpos.

---

## CHAPITRE CLXVII.

Comment le bastard de Bourgogne, avec plusieurs autres gentils chevaliers furent néanmoins povrement favorisies de fortune.

Du bastard de Bourgoingne doncques, avecques les autres qui gentils chevaliers estoient, convient faire conte, comme qui pleins se sentoient de corrage et de hault valoir, mès povrement favorisies de fortune, ce leur sambloit, en ce que trouvoient si povre disposition à leur prétendre, et que, avecques la difficulté de la saison qui jà estoit passée, et que n'avoient rien fait que tourpier la mer pour estre venu à Marseille, trouvèrent difficulté aussy plus grande que toutes, c'estoit que leur argent estoit jà sur le faillir, et convenoit que qui voudroit continuer le voyage, on feist nouvelle provision d'argent, pour tirer oultre. Eux doncques, regardans à tout et pesans le fardeau qu'empris avoient à porter, considéroient la pestilence aussy qui les avoit alters et dissipés d'ensemble, par quoi par diminution de leurs gens, et que la mort y menassoit les plus durs, le tirer plus avant estoit descomfortable, avecques ce que la saison estoit passee ou anques près, et que nulle part en lieu creuion, là où tirer peussent à navire, ne sentoient ne ne venient apprest qui leur servist touchant la croiserie, se ce n'estoit en Cypre seule-

ment ou en Barbarie , en confort du roi de Portugal , qui n'estoient point de leur charge , car leur voyage et leur service avoient esté dédiés à Dieu et à nostre saint père , prins à l'encontre du Turc , non autre part par manière d'arrest fors que là ; et pour tant comme trasmis d'ung se hault noble duc par devocion et par ardeur en la foy , et dédiés et donnés non aux Tartres , ne aux Mores de Grenade ne de Barbarie , mais au vicaire de Dieu le souverain du monde , pour le servir encontre le molesteur de la foy , le travailleur des crestiens , le Grand Turcq , certes ne leur loisoit (étoit permis) et duisoit eux transporter vers nulluy , pour faire service hors de leur commission , se ce n'estoit que premièrement sentissent que ce ne feust ou peust estre du gré du saint père , et qu'il en eust l'avertence ; car autrement eussent failli et fait honte au duc leur maistre , qui les avoit donnés au vicaire de Dieu , pour une amorse de venir mesmes après. Considérant doncques toutes cestes difficultés , avecques la cuisance que avoient en cœur et le dur annui d'avoir usé temps et argent , et perdu gens à riens d'effect , et que le retour leur estoit foule (offense) , le tirer oultre , outrage , le demorer , péril , non veulans faire de eux , mès par conseil , mandèrent au duc et lui annoncèrent ce qui estoit , et se submirent à son ordonnance et bon plaisir d'aller , de demorer , de tirer oultre , d'aller querant les aventures en toutes mers , en Cypre , en Aufrique , en la mer de Levant et de Grèce , sans resoing (crainte) de nulle



riens dure, pourveu que possible feust à humain emprendre; et ne voloient ne ne désiroient estre excusés pour saison d'iver approchant, ne pour povre apprest qui se feist ailleurs, fors senlement sur ce qui estoit de nécessité et de contrainte inrémédiable, c'estoit d'avoir argent, par lequel il convenoit faire l'entretènement de tant de peuple; car vivre il convenoit à l'argent, là où la force n'avoit point de lieu. Si escrivy le bastard de Bourgoigne à son père, par la manière que avez oye, et lui envoya messages divers, toujours pour soi acquittier en devoir et en honneur envers Dieu et ly; et comme qui sçavoit et sentoit bien quelle chose il avoit emprís, pensoit bien aussi et difficultoit ce que son père lui en poroit mander par responsce; car du faire et de tirer oultre estoit en grand, et du conseiller, seloncq son appétit, estoit perplexe, pour le péril des conséquences et plusieurs difficultés; car ymaginoit bien qu'à dur on conseilleroit au duc son père de desbourser arriere cent mille ducats, qui jà cent cinquante mille en avoit tiré pour cecy, consumés en perte. Et pour tant, quelque faim qu'il avoit de son propre honneur accroistre, se avoit peur aussy que sa haulte et noble affection ne se peust trouver enfin dommagable, et plus de reprieve que de los; car nul homme, tant fut grand ne de haulte vertu, n'est obligé à l'impossible; mès est grand sens et grand los sçavoir congnoistre son cas, et non emprendre ce qui n'est pas conduisable.

---

CHAPITRE CLXVIII.

Comment le pape trespassa pendant le temps que le bastard de Bourgoigne et son navigage gisoient encore à Marseille.

PENDANT ce temps que le bastard de Bourgoigne et son navigage gisoient à Marseille, le pape Pius trespassa ; et le seust le bastard de Bourgoigne, lequel arrière, avecques les premières difficultés alléguées dessus, y adjousta iceste, une des plus grandes ; car véoit estre trespasé celui à qui son père le duc l'avoit soumis pour faire à son ordonner. Puis doncques que cely estoit failly, convenoit bien recourir à conseil, ce lui sambloit, pour sçavoir qu'il devoit faire. Si le signifia au duc ledit bastard, non par affirmative que ainsy fust, mès qu'on le disoit ; et demanda et requist délibération sur tout, et responce sur le plus convenable. Là eut diverses disputoisons de ceste matière devant le duc, qui en demanda avis. Ly-meisme pesa fort le cas qui lui touchoit à l'onneur et à la conscience ; et de redemander et révoquier ung voyage de si peu de mise et de si peu de temps comme d'ung demi an, lui sembloit honte ; estimoit peu de mise pour le service de Dieu deux ou trois cent mille florins, et encore en acquit de son devoir. Puis il replicquoit à l'encontre, et plaignoit

donner tel argent à perte , et dont fruit ne pooit nestre ; pesoit la chevalerie qui y estoit , et dont la perte seroit grande ; et craignoit d'en pooir avoir à faire encore d'emprès ly ; et puis se reprist soy-meismes de ses arguments , et ne les vult plaindre ne regretter de les avoir offerts à Dieu ; ly meismes moroit de fain d'y estre et de soi y offrir ; ne devoit doncques plaindre sans ly , ceux que mener désiroit et offrir avec ly en son service. Lesien conseil demora en son pis ; et du plus expédient il en demanda l'avis d'altrui. A ce conseil et où cest avis fut demandé , furent pour clerks l'évesque de Tournay et messire Pierre de Goux , chevalier , et pour nobles , le seigneur de Croy , le seigneur de la Roche , le seigneur de Moreul , le seigneur de Quievrain , messire Michiel de Sangy , et aulcuns autres , entre lesquels furent diverses opinions levées et maintenues. L'évesque de Tournay à l'équité de la balance , comme il lui sambloit , que ce cas ici demandoit conclusion , proféra et décréta par avis , que le duc devoit faire continuer ce voyage sans contremande ; et , feust perte feust gaigne de gens ou d'argent , il y devoit persister , et le parbouter outre , vu et considéré ce qu'il avoit promis et fait dire au pape derrainement , par messire Symon de Lalaing et par ly-meisme ; en quoi si failloit et commenchoit à soy tanner et repentir pour si peu , peu devoit ice-lui saint-père avoir d'attente en ly ne de fondement pour chose plus grande ; et craignoit que Dieu se parroit corcier en ly , par ainsy faire dérision de

sonpromettre ; et son honneur en porteroit blasme et foule (tache) par tous siècles.

---

## CHAPITRE CLXIX.

Comment la remonstrance que fist l'évesque de Tournay fût reprise assez aigrement.

DE cest avis donné ainsy, se fist noter et reprendre beaucoup ledist évesque, lequel trop au précis et à l'estroit, sans regarder aux circonstances ne au faisable de la chose, alloit trop droit et avant, et ne regardoit pas à ce que les humains proposent en bien se représentent devant Dieu en la nature de leur bonne affection, et que Dieu ne veult pas obligier l'homme oultre ce qui est de sa puissance, et de fruit en ce qu'il emprend. Et pourtant, comme les assistants en ce conseil cogneurent que c'estoit trop aigrement allé en besongne de donner cest avis par telle manière, et qu'il y avoit beaucoup d'arguments à l'encontre, et plus salutaires que le sien, le reprindrent, et lui imputèrent légiereté en son opinion mal digérée et préjudiciable, disans en couvert les aucuns, que c'estoit un prestre qui ne sçavoit à combien montoit tel cas ne tel affaire de nobles gens, et que pour ce qu'il avoit toujours manié ceste matière en divers voyages et conventions, à l'ordonnance du

duc, et mesmement en la saison d'iver passée, devant notre saint-père, là où il avoit obligié ly et messire Symon de Lalaing et le duc assez légèrement et à leur grand charge, contre le possible du faire maintenant arrière, le voloit faire continuer tousjours plus et plus avant en follie, là où il mesme congnoissoit que tout ce qu'on en faisoit estoit en vain et sans exploit, et que nullui ne s'employoit ne ne dispoit au samblable, ne pape ne aultre. Et pourtant le blamèrent plusieurs, que ly, qui estoit chief de conseil, proférast ces mots si aigus sans autrement difficulter la chose. Mès certes, le bon prélat, de ce me fie-je bien, y alla à la bonne foi et à la preudommie devant ly, mès non à la parfondesse de la besoigne, laquelle demandoit bien gravité; et pour ce dit-on que ces grands théologiens et ces gens dévots qui rien ne savent des affaires du monde, ne sont experts des humaines convenabletés, ne par assay ne autrement; ne sont communément point porfitables à royaux consaux ne en affaires des princes, pour ce que leur spéculation et leur jugement gisent tout là haut en l'air, et n'ont point de piés sur quoi ils reposent en terre, certes, parce qu'ils n'y ont eu point de vocation ne de pratique, ne maniance de publique nécessité, avecques qui toute divine loi et escript dispensent et ploient.

---

---

CHAPITRE LCXX.

Comment le seigneur de Croy répliqua sur le proposément dudit évesque de Tournay.

LE seigneur de Croy répliqua sur ce et dist :  
« Comment déa , monseigneur de Tournay, l'en-  
» tendez-vous ? Ne pesez - vous aultrement cestui  
» affaire qu'en ce parti que vous touciez, qui y allez  
» d'un oeil tant seulement, là où il en besoigne bien  
» douze ? Volez-vous que ce que monseigneur fait  
» et a fait à intention de porter fruit et effect, et à  
» devotion telle que Dieu cognoit, et qui n'est pas  
» sans grand mise et coust, voise (aille) voluntai-  
» rement perdre et mettre à l'abandon sans utilité  
» nulle. Comment déa! vous voiez et oyez que nulle  
» des nations ne s'appreste ne ne met sus; ne du  
» pape ne du duc de Milan il n'est nouvelles; mesmes  
» dit-on que le pape est mort. Se (cependant) le  
» pape et les nations ont promis aulcunes choses  
» sur quoi monseigneur présent s'est fié; et s'est  
» monseigneur mis en devoir, seloncq le temps, et  
» par un commencement de parfaire après; et puis  
» les dessus dits faillent et ne mettent riens à effect.  
» Convient-il pourtant que monseigneur, sur leur  
» faire qui est congneu, boute oultre, ce qui ne por-  
» tera point d'effect fors que honte et blasme; et  
» que tout volontairement et sciamment il envoie

» perdre ses gens, battre l'eau et le vent, et se  
» miner d'argent et de chevance pour un néant. Par  
» Dieu, sauve l'honneur des disans, il ne sied point  
» à faire ainsy. L'honneur de monseigneur est bien  
» aultrement de grand poix ; et puisque la chose est  
» venue ainsi, il s'en est assez acquitté, d'en avoir  
» autant fait ; et voudroie que mains (moins)!, puis-  
» que aultrement ne va. Tout à temps vient-on à  
» despendre, et à perdre trop tost. Mon avis est : que  
» monseigneur doit remander ses gens, monsei-  
» gneur le bastard et les aultres, et lessier Dieu  
» convenir du surplus. Se le pape est mort, peult-  
» estre que cely qui vendra après sera d'ung aultre  
» avis, et convenra faire d'une aultre manière ; et  
» seront vieux consaulx alors et nouveaux de  
» contraire nature. »

---

## CHAPITRE CLXXI.

Comment monseigneur de la Roche répliqua sur ce propos, en déclarant son avis du voyage.

Le seigneur de la Roche disoit : « il me samble,  
» puis qu'on est clèrement averti du povre acquest  
» que font Veniciens et les aultres nations de part  
» delà touchant ce voyage, mesmes et notre saint-  
» père qui n'a que deux galées mises sus, et que  
» tous ceux qui sont retournés jà de delà ne se  
» font que doloir et plaindre des Veniciens et de  
» leur rudesse, et mesmes par toutes les Ytales

» n'en sont aultrement , et que jà ce voyage que  
» monseigneur le bastard a fait , a esté fait frustré et  
» en vain , sans en pooir tirer effect , et moins encore  
» tireroit , veues les dispositions ailleurs et les po-  
» vres aides ; il me samble , qu'à tout bien peser , et  
» que mesmes le pape se dit mort , monseigneur le  
» bastard , quoiqu'il face du surplus , ne doit tirer  
» nulle part plus avant , sans sçavoir que ce puist  
» estre à fruct et à honneur. Il a encore vingt-cinq  
» mille escus pour soi entretenir ; le hastivement le  
» remander n'est pas de mon avis , ne de l'abandon-  
» ner aussy aux périls follement , mès de le faire su-  
» rattendre pour oyr et veoir comment les besoin-  
» gnes se porteront partout. Se le pape est mort , il y  
» aura novel monde et novel conseil ; et seloncq le  
» novel temps il convendra prendre peult estre  
» novel avis aussi. Monseigneur le bastard est ung  
» chevalier de hault corrage ; et lui tient moult que  
» son voyage n'est de grand effect ; le retourner lui  
» sera dur ; et vouldroit , ce sais-je bien , pooir at-  
» tempter tous les périls de la mer , premier quesoy  
» rompre. Mès il met l'onneur de monseigneur de-  
» vant le sien ; et , croyez , il avise bien à tout , et ne  
» fera jà mal par follie. »

L'aucteur aussy en ensuivant la raison de ce che-  
valier.

Ledit bastard de Bourgoigne , d'autant que le  
voyage ne se continuast plus avant , pour les divers  
regars qu'il y avoit , requist au duc son père très  
instamment parses lettres , qu'en l'honneur de Dieu ,



se d'aventure il voloit plaindre la mise de tant d'argent, comme il y convenroit respandre encorre pour l'année, parfaire qu'il lui pleust faire vendre et à deniers tout quant-que au monde avoit vaillant, que de ly que de par sa femme, et sur cela prendre les deniers de la furnison qui monteroient bien, ce avoit espoir, jusqu'à cent mille escus; et plaingnoit moins à estre povre à toujours que retourner si à haste.

---

## CHAPITRE CLXXII.

Comment l'n avrisa de faire retourner l'armée de mer de Marseille.

Y avoit des autres qui disoient : « Mès si estoit ce » en couvert que le bastard de Bourgoigne et messire » Symon, de leur avisé et froit sens, avoient empris » ce voyage à fournir l'année toute oultre et en- » tière pour la somme de cent mille escus, lesquels » leurs furent bailliés et délivrés ou chastel de Lille ; » par quoi puisqu'ils avoient empris délibérément, » et sans contrainte, à tort venoient requerre le » duc maintenant du parfournir qui n'avoient fait » encorre que le demyan; et parainsi, s'ils avoient » riens legièrement empriset qui leur feust à charge, » raison voloit qu'ils en portassent le meschief au » moins mal que feroient eux mesmes. » Mès cest argument n'avoit point d'ascoust. C'estoient deux nobles chevaliers qui ne faisoient point à noter en nulles charges; aussy le retour ne l'aller avant ne tenoit point à l'argent ne à la mise nouvelle, s'il

n'y eust eu aultre regard ; mès il tenoit à la gravité des grans affaires de la maison de Bourgoigne , qui pendoient devant l'œil , et auxquels il convenoit soi pourveoir de longue main et couverte , comme de longue main on lui machinoit des affaires et des impulsions estranges.

Enfin des longs arguments on s'arresta à ce , et s'y consenti le duc : qu'on remanderoit l'armée , et enveroieroit-on à Marseille et en Avignon , homme propre pour rechevoir l'artillerie qui estoit dedens la navire , et la mettroit-on en Avignon sous la garde de la ville jusques au mars prochain , que le duc espéroit soi mettre sus. Et furent les nobles de la cour plusieurs joyeux de ce remand pour ravoir leurs amis ; mès gaires ne dura ; car vint tantost après une lettre que Torqui , ung gentil-homme , envoya à court au forrier du duc , qui faisoit mencion comment monseigneur le bastard avoit envoyé à Rome devers le nouveau pape , pour sçavoir quelle chose il avoit à faire de son armée ; et rescrivait que le novel pape Paulus lui mandoit et prioit qu'il se vouldist tirer devers ly et devers le duc de Venise , avecques plusieurs autres choses narrées dedens. Par quoy , quand ces lettres icy furent sceues du duc , qui les vit et lisy , rompit sa conclusion faite , et se remist sur la continuation du voyage tout et oultre ; et n'y avoit homme qui l'en sceut rompre pour celle heure ; mès les choses se muèrent depuis d'elles-mesmes.

---

CHAPITRE CLXXIII.

Comment, à l'incitation de l'empereur Frédéric, le duc commença et emprist ce voyage.

Ce voyage icy du duc de Bourgoigne, qui avoit traîné depuis l'an cinquante-quatre, sous le pape Nicolas, jusques à soixante-quatre, sous Calixte et Pius, avoit esté emprist d'icelluy duc de noble et hault voloir, par devocion; et dès le commencement de son entreprendre, et à cause de quoi il fit les vœux à Lille, à l'incitation de l'empereur Frédéric le tiers, se mist en tous devoirs possibles de faire ledit voyage. Et comme il a esté conté en ce précédent volume (1), pour mettre à effet son vœu et servir Dieu de son pooir, prestement après les vœux faits, ordonna de ses affaires, rompit son ostel, donna congié à une grant part de ses gens, pour deux ans, ordonna du mariage de son fils, du gouvernement de ses pays et seigneuries, et de toutes aultres choses appartenantes à nécessité, à honneur et desalut, et faignant d'aller seulement en Bourgoigne, en privée mainie (suite), s'embla de ses pays à ceste intencion glorieuse, sçaichant véritablement que quant se trouveroit devers l'empereur, qui l'avoit mandé et requis de venir vers ly pour ceste matière, et que l'on verroit qu'il tireroit pays avecques le dit empereur pour aller

---

1. Je n'ai pu le retrouver.

à Constantinoble, tout le monde et tous les nobles de ses pays le sievroient, à veulx et sans veulx, et ce ne lesseroient pour nulle riens (chose). Et véritablement il s'y pooit bien fier, car il eust en sieute (suite) grande et merueilleuse, et de grande volenté. Ce que doncques il se parti ainsi et alla à Rainzbourg (Ratisbonne) pour trouver l'empereur qui point n'y comparut, fut signe assez et preuve qu'il avoit cœur et vouloir à entresievir son veu, et qu'il n'atenoit ne à sa personne, ne à avoir, ne à gens, qu'effect ne ensievist, et qu'il ne s'estoit offert devant les princes esliseurs, en deffaute de l'empereur, d'accompagner le roi de Hongrie, ou autres princes de l'Empire, se emprendre voloient ledit voyage, ou d'y envoyer puissamment aucuns princes de son sang, en cas que accident lui survenoit par quoy il n'y poroit estre. Par quoi en venant du commencement de ce voyage jusques à maintenant, par les diverses et longues intervalles qui s'y sont trouvées, se d'aventure il se rompt ici en sa personne par mort ou autrement, ce je monstre, que tousjours depuis incessamment, et aussy de grand vouloir le derrain jour que le premier, s'y est porté, monstré et offert comme ung vray noble chevalier, comme un prince véritable et devot crestien, seul entre les princes regnans solliciteur de ceste œuvre. Au moins, se la chose cy-après se treuve fondue en nient et que ceste haute levée du voyage, tourne en une vanité de parolle, plaise aux lisans entendre et concevoir, que tout ce que oncques

a esté du possible de y monstrer pour sortir effect, ce y a été faict, et devers l'empereur depuis assez de fois, et devers les prinçes de l'empire à ses grands frès, devers le pape, et devers les rois d'Ongrie et d'Arragon, devers le roi Charles, roi de France, et celluy d'Angleterre, et devers le duc de Milan, et les nations d'Ytalie, là ou à tous lieux et à tous eulx, par diverses maintes fois a envoyé prélats et chevaliers, gens d'église et de religion, à ses grands cousts et despens, et à seule fin de pooir aller au service de Dieu, une fois avant sa mort; que oncques n'en a peu tirer d'effect, mès toujours d'excusations et tardivités devers eulx, pour leurs propres affaires, jusques à la venue du pape Pius, qui avoit congneu longuement la bonne affection de ce duc, luy demorant avecques l'empereur, et le quel, parce qu'il le sentoit fort enclin à ce voyage, prist pié et fondement sur ly, pensant par ly faire movoir tous les autres crestiens princes. Et à ceste cause, comme qui bien avoit le cueur à la besoigne, mist la journée de convention à Mantue, des princes crestiens, pour là parler de ceste matière, là ou plusieurs des rois et des princes de la terre, envoièrent, et non moins le duc, qui estoit le souverain appui du pape, et en qui tout se fioit; et y envoya le duc de Clèves, son neveu, par lequel il lui fit déclarer et dire de par lui ce qu'il avoit en cœur et en voloir de faire, et emprès quoy, à l'aide de Dieu, il demorroit ferme et estable, sans y estre trouvé en faulte.

---

CHAPITRE CLXXIV.

*Des raisons pourquoy ce voyage ne se peult achever par le duc Philippe.*

A CELLE heure encorre, le duc estoit fort et ferme, et pooit assez porter peines; et se Dieu eust volu alors que les princes de l'Empire et ailleurs se fussent volus disposer à ce voyage emprendre contre les Turcs, luy de sa part se fust mis sur les rangs tout des premiers, ou aultre pour ly, atout l'offre qu'il avoit promis au pape en cas de léal essoyne (excuse). Or, y eust long decours de temps entre deux : le roi Charles morut et vint un nouveau monde ; il lui convint mener coroner le roi Loys par son pooir ; il devint homme et féodal au roi novel, ce qu'oncques n'avoit esté au père, et devint serf qui avoit esté franc ; il devint subget qui oncques n'avoit eu maistre ; il devint malade à mort, languissant deux ans, où toutes ses vertus et vigneurs corporelles se consumèrent ; avecques ce que viel estoit et de haux jours, il lui survindrent des questions et des matières ruyneuses sur les bras, tant à la cause du roy qui se monroit estrange et divers, tant à cause de la division de sa maison entre son fils et ly, et d'autres grandes et orribles incidences, tant à cause aussy des Liégeois et de ses propres pays et subgets, qui le sollicitèrent qu'en temps de tant

de perplexités apparantes à tous lez ( côtés ), ne les voulsist abandonner par voyage faire ne autrement; car autrement tout seroit perdu, et eux et ses pays, et son propre enfant, et n'y auroit point de remède. Toutevoies, com viel que feust et fort débilité de sa dure langueur, toujours persévéroit en ce propos que de faire ledit voyage en Turquie, et deust morir en chemin; mès ce fist-il à cause de l'aigre poursieute du pape Pius, qui ne le lessa ne au blanc ne au noir, de le travailler incessamment et solliciter de ce voyage emprendre, unes-fois par belles persuasions des lettres dont il estoit ouvrier, autrefois par parolles aigres et poignantes aussy qui le cueur lui engrossoient à l'encontre. Et par ainsy, oultre ce que tant et si longuement s'y estoit porté et offert suffisamment, et que ferme estoit d'eage pour le faire, et l'avoit monstré assez par effect, ce pape, icy, en l'eage maintenant que déchu estoit et décliné de corps, et non visant aux circonstances et qualités de ses affaires ne de sa personne, ne de ses accidents, plus qu'oncques mès le vint importunément semondre et requérir de faire ce voyage, et usant de légèreté, ce sambloit, envers ly, èt de pou d'avis, de le solliciter ainsy seul pour ung si grant cas qui touchoit à toute la crestienté ensemble, veulaut, comment qu'il feust, feust fort, feust foible, qu'il se mist sus et s'en venist sur les mois de mars et d'avril, les premiers partans l'an cinquante trois; car alléguoit que l'évesque de Tournai et messire Simon l'avoient obligié vers

ly de ainsy faire. En quoy il y avoit vérité en partie, mès elle avoit été bien causée. Toutes-fois, toutes excusations cessans encorre, s'y offroit le duc, et veult l'obligation parfinir comme il appert ; car à ceste cause il envoya le prothonotaire de Bourbon et cely de Toulangeon pour avoir surséance, tant seulement de l'année jusques à la prochaine ; et en signe de bon vouloir y envoya son fils bastard à une belle petite armée devant pour exemple de parfaire ; et en quel vouloir jusques à la mort dudit pape, il estoit conclu et résolu, se malédiction et malaventure d'ailleurs ne s'y entrebutoient ; et encorre ne s'en est oncques trouvé dehors, se corps et eage et fortune le pooient souffrir. Et pour tant dis-je à la justification de ce prince, dont plusieurs en ont eu ennui, l'importunité de pape, avecques non souffisant prudence en cestui cas, sur ce qu'il convenoit regarder et considérer en la personne de ce duc, ont esté cause de ceste haute levée de boucliers, et dont ly-mesmes se feust bien passé à moins, quant il en a fait et pour-sievi hors terme et hors de heure, et non dressié son fait par manière faisable, si non pour tout destruire, ly et autrui, et souverainement la maison de Bourgoigne, laquelle de ce voyage en la personne du duc présent, ne peut jamès avoir qu'onneur et gloire et mérite envers Dieu ; car tout y a esté fait et monstré ce qui sied à honneur et à conscience de faire.



---

CHAPITRE CLXXV.

Comment les enfants du prince d'Orenge se vindrent présenter pour avoir droit en leur différend.

Et encore en confirmant ce voyage et le bon vouloir que le duc y avoit, le duc fist convenir le premier jour de septembre à Saint-Omer tous les prélats de Flandres et d'Artois, là où par la bouce de l'évesque de Tournay, fist demander à iceulx, en vertu d'unes bulles du pape Pius, la somme bien de ung million d'or par manière de dixme; de laquelle, plus en faveur du duc que du pape, lui accordèrent trois cent mille libéralement, à payer au jour que le voyage se mettroit sus. Et s'en tint le duc à bien content, qui encore alors ne sçavoit riens de la mort du pape; mès le sçut temprement après par lettres qui lui furent envoyées de Rome, de sa mort, et de quoy toute la cour en estoit joyeuse, pour ce qu'on espéroit que le voyage en seroit rompu, et que le duc en estoit quicte de son obligation envers le pape mort. Mès néantmoins maintint-il toujours qu'il y iroit et qu'il ne le lesseroit point pour tant, se le pape novel lui en faisoit poursieute, et que ses affaires le peussent porter; là où je fay fin à ce voyage, d'autant qu'il en est apparu jusqu'à ce jour premier de février l'an soixante-quatre <sup>1</sup>. Le surplus

---

1. Ancien style, et 165 nouveau style.

qui en avenra m'apprendra comment j'en devrai escrire, et atant je le lesse en la main de Dieu, et retourne aux enfans du prince d'Orenge mort mis en estrif et en discorde ensemble à cause de leur partage, comme avez oy dessus, et venus maintenant à leur jour, chacun pour déclarer son droit devant le duc assis en siège de justice publiquement. Promurent leur fait par avocats; et premièrement, comme soi plus dolent, le jeusne fils du derrain fils d'Ernignac, fist proposer pour ly hautement et à grand pois, et fist produire et mettre avant la force dont son frère aîné usa en ly, de lui avoir osté tout ce que devoit posséder par loi et costume du pays, et par testament fait du père et du tout, et faisant démonstrer le bon droit et le pooir que le père mort avoit eu en ceste ordonnance du testament, sans frauder son aîné ne lui déroguer en riens; fist démonstrer au duc comment venu et descendu du duc de Boirry, il estoit prochain parent au duc et son humble sujet, et lui prioit et requist humblement pour estre tenu en droit encontre son frère. Et en ce faisant et demenant ceste matière, son avocat, qui estoit notable homme et bien enparlé, il luy escheit à dire comment le duc, aultresfois en faveur du jeusne novel prince, maintenant sembloit avoir escrit et donné mandement contre ly, et lesquels lui véoient ( défendoient ) justice et vuidoient termes de raison. Et voloit dire cest avocaticy, pour ce que ces mandements venus ainsy et procurés, estoient desrai-

souables et contre l'honneur de sa hauteſſe, que ly n'en devoit jamès avoir riens ſceu ne conſenty à les donner ainſy ; ains devoient avoir eſté impétrés, luy ignorant, et par voies obliques de ſa partie adverſe. Ceſt article icy taiſamment (en ſilence) le duc le nota et le tint en gorge, et cuidant l'avoir bien conceu, mes non fit à l'intencion du diſant ; le lui remiſt en bouche après bien aigrement et à felle (cruellement) ; et lui demanda qui il eſtoit ne de quel pays. avecques pluſieurs autres paroles cy-après récitableſ.

---

## CHAPITRE CLXXVI.

Comment l'autre fils fit propoſer par ſon advocat ſa deffènſe.

L'AÏNÉ fils, qui ſe nommoit prince d'Orenges, maintenant après ſon jouvenor (plus jeune) avoir propoſé et fait dire ſon plesir, fit propoſer auſſy par ſon advocat ſa deffènſe, qui bien s'y porta, et ne laiſſa point à donner objection à tous articles de l'autre, là où elles avoient lieu. Alléguoit avoir droit et auctorité de faire ce qu'avoit fait, à cauſe d'ainsné-eage, et que enſievant tous les anceſtres et les progéniteurs de la maiſon de Chalons, qui neques n'avoient ſouffert ne volu ſouffrir eſclitre d'enſemble ne deſſévrer (ſéparer les parties, que eſtuy-cy, ſon jouvenor, voloit traire devers ly, diſt ne jamès ne le ſouffreroit point ; auſſi qu'il n'es-

toit ne moindre condicion que les dessus dits; reboutoit le testament, et le réputoit de nulle vertu; alléguoit abus en son père mort, et impuissance de ce faire; et par diverses improbations monstroït le testament faulsaire non auctentiquement fait, ne escript, ne signé par manière séant à si grand cas; alla reprendre sa généalogie depuis mille quatre cents ans jusques au jour du présent; monstroït la fille d'Ermignac riens avoir apporté en la maison de son père, et moult d'autres choses longues à conter, dont je me passe, et pour venir à ses fins; et finalement, quand tout avoit dit, vint à prier et requérir qu'il peust estre tenu de droit et de raison, encontre son frère maisné, qui voloït destruire sa maison; et atant mist fin à sa parole, en toute humilité et révérence envers le duc.

---

## CHAPITRE CLXXVII.

Comment le duc se courroucha à l'avocat du premier proposant, et évidens menasses qu'il lui fist.

Si tost que cestuy-cy ot finé sa raison, y ot un second avocat du mainsné, qui prestement soi ruant à genoux, demanda congïé au duc, et pour grace, de répliquier sur sa parole; et alors le duc ayant en gorge toujours les mots de l'autre avocat passé, demanda : « Estes-vous cely qui avez fait » la proposition première de devant, pour beau » cousin de Chasteau-Guion? — Nenny, mousei-

» gneur, ce dit cely ; ce a esté maistre Jehan ici pré-  
» sent ». Lequel avecques le mot se rua à genoux,  
disant : « Mon très redoubté seigneur, ce suis-je. »  
Et alors le duc lui demanda : « D'où este vous ? »  
— « Mon très redoubté seigneur, ce dist, je suis de  
» votre conté de Bourgoigne, dont je vous cognois  
» pour mon souverain seigneur. — Et comment  
» doncques, puisque vous me recongnoissiez pour  
» votre souverain seigneur, me osez-vous venir in-  
» jurier icy en ma face, et dire que j'ay deffendu  
» la voie de justice à mes officiers en vostre contraire ;  
» vous poez bien estre un grand clerc, mais vous  
» estes un fol. Ne tient à peu que je vous face chier  
» comparer (payer) vostre folie. J'ai tout mon vi-  
» vant esté prince de justice ; et ne faudray jamès  
» à l'estre, se Dieu plect, pour vous ne pour vostre  
» dire ». Et se troubla le duc, au grand desplesir  
des assistans, et de quoy tout se rompit ce soir-là ;  
et ne pot oncques venir l'avocat à son excusation  
ne à la déclaration de ce qu'il avoit dit ; car le  
duc n'y vout entendre ; et s'en alla, disant qu'il  
n'estoit point clerc ne homme de parlement pour  
oyr plaidoierie. Fut toutevoies remitigué (radouci)  
en son dire le lendemain, parce qu'on lui donna vi-  
vement entendre l'intention de la parole de l'avocat,  
et enfin en fut content ; car c'estoit un très notable  
homme. Et à la plus grant peine du monde  
après on fist appointment entre les deux frères ;  
et fut ordonné, par forme de provision, sans nulluy  
décliner ne estordre de son droit, que ce maisné  
auroit sept mille francs de rente pour vivre jus-

ques au terme compétent que l'on poroit plus pleinement et plus à son aise pourveoir en ceste matière. Et contents à tant, pour l'eure d'alors, les deux lez de l'appointement, prindrent congïé du duc, et s'en allèrent. Et estoit bien tenu ce novel prince d'Orenge au sieur de la Roche, par qui moyen il avoit beaucoup sa querelle bonne devers le duc; car ledit de la Roche le portoit. Si faisoit le duc en samblant.

---

## CHAPITRE CLXXVIII.

Comment la douagière de Nevers requist au duc d'avoir sa raison, du frère de son feu marri.

APRÈS ces deux frères pourvus ainsi d'appointement, vint à Hesdin arrière le comte d'Estampes, novel comte de Nevers, pour le trespas de son frère aîné, le comte Charles, qui ne laissa nuls enfans après ly légitimes de la fille au comte d'Alebreth. Dont, pour ce que ce comte d'Estampes, nommé Jehan, estoit prochain hoir de son frère, il saisy la seigneurie et se vestit de la toute succession à lui appartenant. Et en ce faisant, la douagière sa belle-seur se senty aulcunement grevée; car lui estoit assez rigoureux, ce disoit ledit conte. Si s'en envoya doloir au duc de Bourgoigne, qui avoit esté moyen de ce mariage faire; et lui requist que maintenant il lui pleust tant faire devers

le novel conte de Nevers , frère de son feu mari , qu'elle peust obtenir droit et raison de ly , comme une povre vefve , et vivre du sien emprés ly , en amour et en concorde ; et envoya devers le duc pour ce faire , un notable homme de conseil et bon clerc , et lequel estoit venu à Hesdin avant que le comte d'Estampes y arrivast ly-meisme. Le duc entendy volentiers à la querelle de la dame vefve , et dist que volentiers y feroit le mieux , et l'aideroit à garder d'oppression pendant ce temps. Le conte dessusdit y vint à grand regret encorre , ce disoit-on , et à bien enuis ( avec peine ) ; car se sentoit durement meffait et offenseur en la maison ; et sçaichant de vrai que , quelque dissimulation que le duc son oncle en fist , pour non norrir discorde en sa maison et pour cuidier estaindre le cas , si estoit-il enfroidy en corrage envers ly , et le véoit à regret , comme nature le devoit , plus tost tirer à son propre fils qu'à ly ; et par ainsi , la coulpe commise lui engendra honte et reboutement en soi-meisme ; et à regret et à dur se trouva au lieu ; car n'y voyoit œil d'omme qui le regardast , qu'il ne pensast que ce feust à charge et à note de son péchié. Du péchié ne veul parler ne faire mention , car il a esté ailleurs déclairé par la contrainte du cas ; mès re-  
viens cheoir à son venir à Hesdin , là où aucuns , mès peu , allèrent au-devant , car beaucoup de courages des nobles hommes s'estoient retrais d'en arrière de ly. Luy venu , alla veoir le duc son onclé , à tout le dueil de son frère. Si lui fit le duc chière

accoustumée ; et parla et devisa avecques lui trois ou quatre jours durant, sans qu'il y ot mystère ne singulier personnage qui à conter face ; si non que le duc lui parla pour la contesse vefve, et lui pria qu'il la vouldist traictier doucement et en raison , comme relainquiée de son frère aîné, dont il avoit eu les biens ; et lui dist qu'onneur ne porroit soffrir qu'il la traitast mal. Si y tint le duc tellement la main pour elle , qu'il les mist d'accord sur le lieu ; et s'en retourna l'omme de la contesse vefve, tout conforté vers sa maitresse, et bien content, Le conte y demora quatre jours entiers ; le cinquiesme il partist. Et est vrai que jà avoit eu longue espace que ce conte , comme j'ai dit, avoit eslongié la maison de son oncle, là où il avoit esté norry et eslevé ; et à cause de ce qu'il sçavoit clèrement que le comte de Charolois, son futur chief et seigneur, lui voloit mal, à ceste cause s'estoit retrait et fortifié du roy , pour en temps advenir y prendre garant contre ly ; et y quist toutes voies et moiens qu'il pot pour y avoir accoutrance, et tant plus comme il sentoit bien que le roy n'amoit point le comte de Charollois. Cestes manières de faire furent veues et congneues du duc et des siens ; et sans en faire grand semblant , furent bien notées ; et comme de tout temps par avant ce comte d'Estampes avoit eu sa pension à l'ostel bien païée, au derrain, ce croy-je , il trouva son paiement froit, et conceut en lui-meismes que ce se faisoit tout volontairement pour lui donner congïé.



Si vint à point maintenant, et en parla au duc son oncle, pour sçavoir qu'il en diroit; et ce duc ly respondy : « Beau nepveu, je vous ay fait du mieulx » que j'ay peu quand vous vous estes tenu avec- » ques moy; et maintenant vous avez pension de » monseigneur le roy et estes à ly. Je ne puis pas à » tout furnir; j'ai des grandes charges, et me con- » vient pourveoir en mon estat. — Monseigneur, » à votre plesir, ce dist le conte, je vous mercie » humblement de tous vos biens; il convient bien » doncques que je face du mieulx que je porrai. » Et à peu de paroles après, le conte prist congïé du duc et s'en alla. Au descendre du chastel, ainsy qu'on se vient tellefois divisant, dist à ung des siens : « Or cha, Besse, le fils m'a volu deshonorer, et le » père me boute hors de sa maison, qu'est-il de faire? » au moins me convient-il vivre jusqu'à la mort? or, » voise (qu'il aille) comme il peut, il ne peut aller » pis que mal ». Et parloit ainsy en homme mal content, comme il avoit bien cause; mès ce devoit estre de ly-meismes; car ly-meismes à sa male heure s'estoit brassé ce brassin, et n'en devoit à homme du monde donner le tort qu'à soi propre, procurer de son mal et d'autrui. Atant se partit de Hesdin, et prist son chemin vers le roi, bien aise de cecy, et que la maison de Bourgoigne en estoit affoiblie.

---

---

CHAPITRE CLXXIX.

Comment, par la hantise des meschants, ce seigneur de Nevers est tumbé en tel inconvenient.

On dit que, ung inconvenient advenu, mille en ensieuent. Après le meschief advenu à ce prince tant noble de père et de mère, comme d'avoir creu meschans gens; de s'estre mis en leurs mains; d'avoir donné voie au Deable, en tentations énormes, lui a fait avoir charge et esclandre par toute cristienté; se destestir de sa haute fame et renommée acquise; lui a fait perdre l'amour de ses prochains, et de ceux du monde seulement, dont se tenoit fort et paré; lui a fait perdre le cueur des nobles hommes, leur hantise et fréquentation, leur veue et regard s'il n'est en note; lui a fait perdre la maison de sa norriture et querir nouvelle. Et qui avoit mille causes en ly et raisons par lesquelles il devoit estre serviteur et estable ami à la maison de sa norrice, s'est mis ly mesmes à l'inconvenient, comme de voloir enemisté au chief de sa gloire. Si me doute que ce qui en reste à avenir touchant ce, ne me soit cause encorre d'en escrire plus que je ne voudroie.

---

CHAPITRE CLX XX.

Comment à regret l'auteur fait mention en son escript du mesys dudit seigneur de Nevers.

A GRAND pitié et regret toutevoies je contourne ma plume en ceste matère et à parler en charge d'ung si hault et noble prince, vaillant chevalier, chief de guerre, et lequel par ses haulx et renommés fais avoit esté esleu à l'ordre du Toison-d'Or, comme un perle des chevaliers entre les autres. Et au derrain ce que je plains, et qui estoit près de viel eage, est allé effacer et noircir tout ce que fist oncques de bien, et muer sa clère renommée en obscure, en cas encorre et encontre ceux dont premier devoit avoir porté la mort que de le souffrir à ung autre. Si m'est bien dur certes et amer en cueur, quant les conséquences encorre de son vice avenu me contraignent que je amplie la matère par son propre pourchas, quant ly meismes, sciamment et tout de gré, donne matère de parler contre ly; car quant tout cler est et sceu qu'il a pris l'eslonge de la maison son eslevéresse, a pris escueil ailleurs en ses vieux jours, et par forme d'énemisté non desservie, fault bien dire donc, que ce il a fait à cause et à racine d'un d'auncun.

Et qu'il convient ou qu'il ait meffait en la maison, ou qu'on lui a meffait, quelle de l'ung des deux n'a faute ? De meffait à lui, oncques n'en ot point, forshonneur, et toute prestance d'amour sur tousautres, tant du fils comme du père ; et si avant, qu'en France n'avoit prince du sang mieus entretenu que ly, tant en dons de terre et des biens comme de son estat entretenu mieus que aultre. Et jusqu'à ce jour que l'accusation vint contre ly, le comte de Charolois ne se fioit en homme qui vesquit autant qu'en sa personne. Si appert clèrement doncques, de meffait n'y avoit point devers ly, ne du père ne du fils, quant le père mesmes, pour lui garder son honneur, prist argu et indignacion contre son fils pour ly, lui imputant que ce il mettoit avant par malvaises gens, à tort et sans cause ; et laquelle portance de ce conte encontre ly, devint depuis matère du plus malvais fons qui oncques avoit esté entre le fils et le père, jà-soit ce que le père, en la parfin, trouva son fils véritable ; et lui desplust bien du tant, pour son propre honneur ; car trop lui estoit près l'autre. Au regard du meffait de ly, cela appert par la matère en quoi nous sommes, et de quoi la déclaration a esté faite, là où elle séoit ; et appert encorre que sans lui avoir donné cougié de sa maison, il en a pris l'eslonge ; s'est estrangié de ly mesmes ; n'est volu venir à l'umilité ne à la voie d'amende ; a quis (cherché) parti aultre part pour se vengier ; pour soi fortifier en sa triste cause a perdu

la pension et les bienfaits de celui qui oncques ne la rompit à homme sans l'avoir forfaite, ne qui oncques ne chassa homme d'en arriere de ly, se à sa propre coulpe non, et encorre à tard et ennui. Se doncques ce prince, père-famille, léal et ferme, a gardé et observé à toujours ceste constance envers ses petis serviteurs, chevaliers et escuyers, et gens de tous offices, par plus forte raison la doit avoir gardée et parmaintenue envers son cousin-germain fils de son oncle, et fils à celle mesmes femme de son oncle, laquelle il avoit eu espousée; et n'est vraysemblable, ne ne fait à croire, que se la cause y eust esté, si grande et si patente comme elle y estoit atteinte, jamès envers si grand homme, et qui lui estoit de sang et de norriture, ne se feust monstré variable pour lui couper la broce en ses vieux jours. Vous en orrez des aultres contes cy après; et là où la matère d'elle mesmes, se je ne me fains, me sera occasion d'en parler constraint.

---

---

CHAPITRE CLXXXI.

Comment le duc de Bretagne envoya en Angleterre pour estre favorisé  
et secouru contre le roi Loys.

Or estoit-il le mois de septembre , et le roi estoit encorre à Mauny de lez Rouen , mès sus son retour devers Pontieu , lequel il fit brief ; et le duc se tenoit tout quoi à Hesdin , surattendant la journée. Or est vrai que pendant tout ce temps icy que le roy alloit ainsi courant autour de Pontieu et de Rouan , allant et revenant , visitoit les places sur les Boulenois, Crottoy, Rue, Saint-Walery, y menant la reyne , le duc de Bretagne , comme avez oy , qui se sentit manascé et que le roi tendoit à lui faire guerre , aussy mist peine tant-dis à soi fortifier à l'encontre. Et comme nul n'es volentiers outragié ne corru sus , souverainement les grands princes , envoya , ce dist-on , en Angleterre pour y avoir entendement se besoing lui feist ; car les Anglès mesmes , comme j'ay touchié , lui avoient annoncé pour vrai que le roy les avoit requis en amisté pour estre contre ly et pour le deffaire avecques aucuns autres. Si s'en estoit teu ce duc breton , jusques à son point. Et envoya mesmes en Angleterre , pour y trouver aide ; et y manda son vice-chancelier , sur lequel et sur son message se fondera main-

tenant une dure et difficile matère e t plus espineuse que chardons à manier, et poignant à tous lez ; se fremis à l'encontre quant je la regarde, craignant que ma main povrement armée ne s'affoule au toucier. Or, avez oy que le roi sçavoit bien comment ce vice-chancelier estoit passé la mer, et comment en la souppechon qu'il y prenoit, il désiroit bien aussi d'en venir à son dessus par ung autre bout, c'estoit de le pooir apprehender sur la mer en son retour, affin de savoir de lui quel traictié ne alliance il y aroit faite entre les Anglès et Bretons, car par ce moyen y poroit remedier temprement et de heure, ce sambloit, à telles emprises. Si dist-on et tient du vraysemblable que ce duc de Bretagne sçavoit bien que le roi tendoit à apprehender son vice-chancelier à son retour, et qu'il lui gardoit très malvaise compaignie, si le tenoit. Si jurèrent Bretons, et lui aveucques, qu'on l'en garderoit bien et que maugré ly le ramenroient en Bretagne sain et sauf qui le vouldist veoir. Et de fait se mist sus l'amiral de Bretagne à tant grand navire ; et sain et sauf le ramenèrent à port là où je le lesse ; mès ne sçay com tard ne com tost ; mès d'empeichement ne trouva point. Ores, comme doncques le roi couvertement véoit à pooir apprehender cest homme, convenoit bien doncques que ce feist par mystère et qu'il dressast les voies et manières pour y parvenir, comme de ly mesmes et de propre teste il soubtilloit tout. Or est ainsy que, comme entre ces deux journées de my juillet

et d'octobre, il alloit ainsy vauçant, comme dit est, par diverses places, à Dieppe et ailleurs, et que les droites rumeurs entre le duc de Bretagne et ly n'estoient pas encorre toutes publiques, le roy mist sus secrètement une barge de quarante remes; et icelle affustée et garnie de bonnes gens de guerre la mist en la main du bastard de Reubenpré, capitaine, qui estoit frère au seigneur de Reubenpré, nepveu au seigneur de Croy. De la commission d'icellui, ne de la charge à lui donnée, ne pour quoy faire, ce m'est encorre obscur à le narrer, car de fait aussy je l'ignore; mès de ce qu'il alloit singlant par mer, pour faire aucun exploit par samblant, ce est chose véritable, car tout se trouvera cy-après, là où le fait venra en conte.

---

## CHAPITRE CLXXXII.

Comment le duc prist advis avecques ceux de son conseil de ce qu'il auroit à faire en ceste guerre.

JE lesse doncques ce bastard qui s'en va singlant par mer, à tout son entreprendre, et de quoy n'estoit nouvelles, fors entre le roy et le seigneur de Reubenpré avecques peu d'autres, et viens au duc de Bretagne, lequel marry durement de ce que le roy le quéroit ainsy à deffaire et sans cause, prist avis et conseil sur ce avec-



ques ses barons, pour savoir quelle chose lui seroit à faire sur cestui cas ; car se sentoit de bonne volonté de se deffendre en gardant son droit. Si porta l'avis ainsy : qu'il seroit bien que le duc avertist le roy par unes lettres de ce dont le rapport lui avoit esté fait ; que le roy avoit quis et requis Anglès contre ly pour le destruire , avecques aucuns aultres du royaume, les plus puissants. Et disoient Bretons, que cestes lettres au moins seroient au roy matère de le faire parler et de l'avuer ou de s'en parer. Se ne porroit-on faillir que par icelles n'atteignist à l'embucement de son corrage et de sa pensée tost ou tard ; et après cela sceu conseil sur le tout. Cest avis feust tenu ; et fist le duc ordonner les lettres ; mès ne sçay par cui conseil ; car il y avoit des ruineux termes dedens, et des articles de grande interprétation ; non-obstant toutes voies, telles quelles, furent closes et signées et envoyées au roy, qui jà estoit retourné de Roan et s'estoit venu logier à Novion, enprès d'Abbeville. Lequel, quant les avoit veues et leues, pensez que point n'estoit à son aise, ains troublé durement et entrepris en cuer pour la manière de l'escire. Si les monstra au seigneur de Montauban, admiral de France, qui n'amoit point le duc son seigneur, ce disoit-on, pour ce qu'il sentoit bien et cognoissoit que le duc l'avoit à regret en son corrage (cœur) pour la mort de monseigneur Gilles de Bretagne, et craignoit fort que une fois le duc ne lui en fist malvaise compagnie. Dont, pour soi fortifier

du roy estoit bien content de porter et maintenir sa querelle contre le duc, son seigneur naturel. Or. avint qu'en la novelleté de cestes lettres venues au roy, le premier jour ou le lendemain, le seigneur de Croy arriva à Novion et vint veoir le roi; et icellui venu, le roy, après un peu de devises légieres, lui alla monstrier les lettres du duc de Bretagne; et par manière de doléance, lui pria qu'il les lisist, ce que fist le seigneur de Croy. Si mist peine à les interpréter sur le meilleur ploy; mès n'estoit en pooir d'homme d'en contenter le roy, ne qu'il les peust tourner en bien. Au partir de la messe ce dist le roi au seigneur de Croy: « Portez cestes lettres à beaux oncles, et lui montrez » le sens de Bretagne; si orrez qu'il en dira: je » pense que beaux oncles ne les eust en pièce en- » voyées pareilles. » Là print congié le seigneur de Croy, et revint vers son maistre à tout ses lettres; et les vit le duc et les oyt; mès ne les interpréta point en telle aigreur, comme le roy les avoit prises; car, à vrai dire, il ne donnoit pas le plus du tort au duc breton en son couvert courrage, ne au roy le plus du droit; car sçavoit bien que le roi le surquéroit. Dont, par son propre cueur il jugea de l'aultrui; et arguoit en ly-même que le duc de Bretagne estoit un grand prince et puissant, et telles gens ennuis (avec peine) se lessent fouler, et encore en leur droit et honneur gardant. Et pour tant dissimula de ces lettres doucement, et en parla moins qu'il n'en pensoit.

## CHAPITRE CLXXXIII.

Comment le roy envoya le seigneur de Montauban vers le duc , pour entendre s'il ne l'assisteroit pour faire guerre.

Ne demora gaires après que le roy n'envoya le seigneur de Montauban devers ly à Hesdin. Et comme cestes lettres le travailloient moult en cœur, vint faire taster au duc son bel oncle, par le dessus dit de Montauban, se quant ce venroit à la guerre contre le duc Breton, il le serviroit et aideroit à mettre à subjection deue, veu que il luy avoit fait foy et hommage de le servir comme son souverain. Mès le duc, non legier icy en response, et non veuillant donner pié au roy de légèrement entreprendre guerre contre ceulx de son sang ne de ramener tribulation en ce royaume, respondit que le cas encore ne requéroit point pour soy déclarer si avant; et au regard du devoir, en quoy il estoit obligié envers le roi, à l'aide de Dieu, il en sauroit si bien faire en temps et en lieu, que Dieu ne homme ne lui en devroient rien demander. Mès, s'il plaisoit au roy qu'il se mellast de l'apaisement entre luy et le duc breton, il s'y acquitteroit volontiers et y enverroit aucuns de ses gens pour le mieulx faire; car, comme j'ai dit, le duc à dur et à ennuis se feust assenti jamès à movoir

guerre ne à la soustenir encontre ses proisimes et propres parents, et mesmes en ce royaulme, sçachant bien que demain ou après, il lui en pendoit autant devant l'œil, et que mesmes personnage se poroit faire contre ly par cas semblable; car congnoissoit assez de la nature du roy et de ses condicions; et pour tant ne volloit point donner pié au roy pour corrir sus aultruy, afin que aultrui ne luy donnast pié aussi pour se former contre luy. Et en effect, pour querelle encorre qu'il voyoit entre le roy et le duc breton, jamès ne se feust mellé en ce débat pour occasion si légère. Se n'en pot le seigneur de Montauban tirer autre chose pour ceste fois; et à tele response partist du duc et retourna vers le roy, qui gaire longuement ne s'en tendra à tant, ains délibéra bien d'en faire aultrement, et d'en faire semondre le duc, sous obligation de foi faite; au moins poroit-il congnoistre par cela, ce disoit, l'obéissance de ly et l'acquit de sa leauté envers ly, selon sa foi promise. Et de fait y renvoia cely de Montauban arrière, sous ceste forme de semonce; et ne taichoit à riens qu'à le bouter en guerre, ou au moins en promesse de l'assister quand ce venroit à faire; car sçavoit de vray, se une fois il eust eu le pié de confort de ce duc de Bourgoigne, et que la voix en feust allé par le royaume, le duc breton se fust à cop humilié envers ly et soumis à son plesir; et tous autres en cas semblable en eussent eu frœur et cremeur. Dont, comme le roi béoit (tendoit) à cecy,

et que le duc de Bourgoigne l'entendoit bien aussy, ly, par ung contre quarre, contre pensoit la chose, et notoit bien que ung jour, comme il sentoit le roi variable, quand le duc de Bretagne seroit bien avecques le roy et seroient bons amis ensamble, le duc de Bretagne qui auroit trouvé son cousin de Bourgoigne de légier consentant en son destruire, de paiement samblable lui rendroit la courtoisie, et à légier aussy se consentiroit à lui courir sus; et non moins en feroient les aultres du royaulme qui aroient receu ceste paie par son moyen. De ceste semonce et de la manière du faire, vint beaucoup en court de troublement entre les nobles, mesmes entre gens de tous estats; et à ceste cause se commencèrent à dévoler languages de la part du roy, et à se descouvrir souspechons et murmures d'ung costé et d'aultre, et qui toutes donnoient mauvais espoir en fin et apparence de hutin, qui n'y faillit point.

---

---

CHAPITRE CLXXXIV.

Comment le baron de Reubenpré se trouva à Gorkemme, où estoit le comte de Charollois.

Or est ainsy que, pendant ce temps que le roy et le duc estoient en ces termes pour la cause du duc breton, le comte de Charolois s'estoit tenu tousjours à Gorkem (Gorcum), en Hollande, là où il faisoit ouvrier; et là tenoit son mainage tout quoy aveucques la comtesse. Si avint que le bastard de Reubenpré, dont est faite mention dessous, arriva ung jour à Herwyn atout sa barge; et là venu, prist terre, luy meisme sans plus, et les autres lessa en sa barge bien ordonnée. Comme doncques ce bastard avoit prins terre et bu une fois, dressa son chemin vers Gorkem tout de pié, là où estoit le comte de Charolois; et venu à Gorkem, entra en une taverne, là où faintement et soubs aucune couleur d'estre des gens du comte, commencha à interroguer aux gens du pays de l'estat dudit conte et de sa manière du faire; assavoir, quand il alloit par mer, en quelle sorte de nef il se mettoit; ne s'il alloit fort ou à petite compaignie, ne devers le matin ou devers le vespre; et toutes si telles questions mettoit avant, sans faire semblant de nulle chose; et d'abondant encorre avoit

ce hardement en ly, que d'aller veoir l'ouvrage du chasteau là où estoient le conte et les dames ; et monta sur les murailles pour pourgetter la mer et le lieu de là entour. Comme doncques la manière de son interroguer avoit semblé estrange à aulcuns qui l'avoient oy, et que aveucques ce il estoit congneu de plusieurs, et estoit monté au chasteau visiter les murs, et n'avoit esté faire la révérence au conte ne à aultrui, fut dit au conte la souppechon qu'on y prenoit, et que bon feroit entendre à ce bastard, dont les manières estoient estranges ; et mesmes le bastard, sentant le vent de cecy, et que la murmure sur ly estoit venue jusques au conte, prestement s'alla mettre en francise de l'église, sans encorre que le conte ne autre de par ly, feissent samblant de lui attoucier ne de dire riens, se non quand on se perçut mesme de sa peur et de sa retraite en l'église, qui donnoit à entendre qu'en ly devoit avoir aucune couverte malvaiseté. Le conte à priemes le fist prendre alors et mettre en prison, et par sa propre cause meismes de la peur qu'il avoit prise, et sur quoy se foudoit le souppechon raisonnable avec les langages précédents. A l'interrogation première qu'on lui fist, et là où estoient commis à ce aulcuns grands seigneurs, il varia et dist l'une des fois qu'il s'en venoit d'Escoce, ou qu'il y voloit aller ; il dist qu'il s'en alloit veoir la dame de Montfort, fille au seigneur de Croy qui demoroit en Hollande, et que là le seigneur de Reubenpré,

son frère , l'avoit envoyé comme à sa cousine germane pour la visiter; et varioit et changeoit propos diversement ; par quoy la note y estoit toute clère, qu'il y avoit du mal. Comme doncques ceste voix corroit par tout que ung homme y avoit pris à Gorkem , qui estoit venu espier le comte de Charolois , ce propre soir en vindrent les nouvelles à Herwine , là où gisoient les autres , attendants le bastard ; lesquels , avertis de ce vent , prestement fuirent qui mieux mieux , et à la plus grant peur qu'ils eurent oncques , abandonnèrent barge et tout ce qui estoit dedans , et se sauvèrent ; et fit le comte appréhender la barge et les biens , et y commist garde par manière d'arrest. Prestement doncques ceste prise du bastard se divulgua partout ; et comme la manière de son venir là et en tel arroy, souppechonneux le peuple partout , qui sçavoit bien que le roy héoit durement le comte , en l'instant imputèrent le cas au roy , et conjecturèrent qu'il avoit envoyé ce bastard icy pour prendre le conte ou pour le tuer ; car n'y avoit autre apparence ne autre matère sur quoy on peust fonder souppechon que sur ceste. Et pour tant infinies murmures et rumeurs populaires se levèrent à tous lez ; les ungs commencèrent à maudire le roi , les autres à le blasmer et à en dire maulx infinis ; les tiers à lui reprocher les biens et honneurs que le duc luy avoit fait, et mesmes à ses pays à tout effort ; autres disoient que de France oncques ne leur vint bien , et que tout estoit malvaiseté et trahy-



son entre eux devers la maison de Bourgoigne , et que les exemples encorre et les cas advenus en estoient de fresche mémoire ; et disoit chacun sa chacune. Et estoit merveilles d'oïr les langages du peuple , à cause de cette prise , et de quoi on leua haultement Dieu , que l'emprise n'estoit sortie à son effect ; car estoit ledit conte forment amé de chacun , et de tous les pays, qui mettoient sur lui grande attente. Touttevoies n'estoit pas atteinte encorre ceste besoigne à son vif ; et posé ores que la renommée corroit telle sur le roy , et que le peuple l'avoit esandue telle par les diverses villes, se n'estoit-ce pas vérité atteinte pour y tenir arrest , mès imputation souppechonneuse , fondée en apparence. Et ce qui beaucoup y aidait , c'estoit que le bastart , conduiseur de ceste barge , estoit ung homme de mauvais nom et de légier conseil en malfaire ; et pour tant, l'ung joinct aveucques l'autre, la note y estoit d'autant plus grande. Et ne sca-voit nul homme autre chose penser ne imaginer que ce ne feust sur la personne de ce jeune prince , dont la pitié eust esté extrême ; et luy-mesmes ne sca-voit maintenir autrement. Pour l'honneur touttevoies et révérence de son père le duc , qui estoit le seigneur du pays, et sans qui il ne voloit riens faire en ceste matière ne en autre , ne le mettre en gehenne ne torture sans l'en avoir premier averti, tant seulement l'examina de parolles, et lui tira du ventre ce que pot par bel , qui fondament plora, ce me dist-on , au dist conte , en lui

contant son cas, et ne se vult révéler à nullui de son parfond secret qu'à sa persone. Se le lessa à tant , et le fist etroitement garder en ung chasteau, pour en avoir bon compte, quand il seroit temps et heure.

---

## CHAPITRE CLXXXV.

Comment messire Olivier de la Marche fut envoyé par le dit comte vers le duc son père, pour sçavoir qu'il auroit à faire dudit bastard.

Or, délibéra le comte d'envoyer vers son père le duc pour ceste matière, et de l'en avertir ains tost que tard, affin d'en sçavoir faire à l'expédient du cas; car lui touchoit à sa vie, ce lui sambloit, et à l'ame et au corps. Si ne sçavoit à qui mieux s'en conseiller qu'à sa seule personne. Si ordonna à Olivier de la Marche ceste commission, homme bien enparlé, et tout propre à ce faire. Et vint icelui Olivier à Hesdin, et parla au duc, lequel s'esbahissoit du cas, et le pesa beaucoup; car le sentoit de malvais effect. Comme toutefois il lui touchoit au cueur, comme de son seul fils, lui fit briève deslissance, et manda à son fils, par ledit Olivier mesme, qu'il feist interroguer et mettre en question appartenement ledit bastard; et qu'après, selonc ce qu'il y trouveroit, il en feist à l'ordonnance des loys et cos-

tumes du pays de Hollande , lequel est un pays de justico , et bien sçachant user sur tels cas et samblables , touchant la mer ; et voloit que ainsi en feist , sans y différer riens. A tout ceste responce , partit Olivier de Hesdin ; et retourné devers son maistre , lui dist ce que le duc lui manda par ly ; et en fut le conte bien joyeux ; mès sy y alla-il encorre à grand sens longuement et à froidure , afin qu'en temps à venir , se brouillis en pooit sourdre , qu'on ne lui peust imputer que rien on lui eust fait dire par force de tourments ; et ainsi , par regard qu'il avoit au lignage dont il estoit et à qui il appartenoit , il se vult conduire par sens et bon avis , pour tant plus embellir sa cause ; et ainsi fist-il. Or estoit la court toute pleine de ce hastard pris ; et se seignoient gens et s'esmerveilloient de son entreprise , et plus encorre de la voix qui en corroit sur le roy , ne dont lui pooit procéder tel corrage (dessein) encontre le conte , qui oncques mal ne lui fist. Si en ot des langages levés et retournés en divers ploy ; et ramenoit-on en conte Philippe de Savoie , pris aussi et mené en la voie estrangeument. Fût relevée aussi et refrescie , comme du jour devant , la mort du duc Jehan , et la manière de son attraire ; et maintes autres choses furent dites et relevées à ceste cause par chacun jour , en autrui charge , et par especial au seigneur de Cray , pour ce que le seigneur de Reubenpré estoit son neveu , fils de sa sœur , et lequel de Reubenpré estoit cely qui avoit mis en œuvre son

---

frère bastard de par le roy , comme le bastard propre l'avoit confessé. Ainsi doncques , comme vrai est que le seigneur de Croy se sentoit indigne à mort du comte de Charollois , et qu'à ceste cause il s'estoit fortifié du roy pour le temps futur , lequel roy aussi héoit mortellement le comte et ne s'en pooit taire , fut argué encontre cely de Croy , en lui ruant sur le dos , que vraisemblable estoit qu'il en devoit ou pooit sçavoir je ne sçay quoi , quant mesmes son propre nepveu conduisoit ceste œuvre. Et me semble à moi , que ly mesmes le seigneur de Croy , quand il en eüst esté le plus innocent du monde , si en devoit-il avoir ceste mesme paour par-devers ly , et en faire les propres arguments du peuple , que je récite en son contraire , car la note y estoit trop évidente contre ly. Aussi , cy après en ensievrà chose , parquoy touchant ly en ce cas il en faudra plus avant escrire.

En ce temps , ou mois de septembre , morut le seigneur de Touteville , capitaine du Mont Saint-Michiel , le plus rice homme d'argent contant , ce disoit on , du royaume de France , et le quel de Touteville , le roy Loys , à l'entrée de son règne , avoit constitué grand sénéchal de Normandie et gouverneur de Rouen , qui , par avant , avoit esté messire Pierre de Brezzé , du temps du roi Charles ; auquel messire Pierre , revenu en grâce arrière du roi Loys , le roy lui ordonna son office , et le restablit en tout. Toute fois fust-il dit alors que le seigneur de Croy eust volu avoir l'estat et l'office

du mort. Le roy les lui offroit; car ledit de Croy estoit pour celle heure devers le roy quand les nouvelles en vindrent; et mesmes ledit de Croy le me dist à moi; mès, ly pensant à faire ung ami à peu de coust, et de ce point ne lui estoit séant, ce lui sambloit, et hors de sa marche, le refusa, et dit: « Seigneur, il » sera trop mieulx employé à monseigneur de » Mallevrier qu'à moi; vous n'y poez meilleur » commettre que ly, qui y est amé et congneu, et » en a eslevé le premier nom; c'est ung noble » chevalier, et vault beaucoup de biens. » Et en effect pria pour lui, ce me dist ly; et ainsy le reçut cely qui l'avoit esté premier, et dont Rouan et toute Normandie firent grant joie. Si dis ceci pour donner à l'entendement que tout ce que ce seigneur de Croy voloit avoir ne demander du roi, tout luy estoit accordé et consenti sans refus nessun(aucun); mesmes ledit de Croy s'en estoit devisé autrefois si avant, du propre temps que les terres sur Somme estoient nouvellement rendues, que s'il eust volu estre gouverneur de Picardie et de toutes les terres rachattées jusques à Rains et à la rivière d'Oise, il l'eust esté de par le roy; et, qui plus est, gouvernant de Normandie, de la mesme part que le roi avoit donnée au comte de Charollois. Dont la cause pourquoi le roi ce fit, ne à quelle fin, j'en lesse à Dieu le jugement plus-tost qu'à homme.

## CHAPITRE CLXXXVI.

Comment, après que le roi sçut la prise dudit bastard, il demonstroït estre marry, et comment il en fist faire.

Or vindrent nouvelles au roy que le bastard de Reubenpré estoit pris, et que le comte de Charollois le tenoit en ses dangiers à Gorkem. Si ne sçais quel semblant il en fist ne qu'il en dist, sinon, parce qu'il en ensievi après, il sambloit qu'il n'en fust pas bien aise; ne plus avant je ne le charge. Mès le seigneur de Reubenpré, capitaine du Crotoy, et qui avoit envoyé son frère en ceste commission, icellui se trouva durement perplex de ces nouvelles, et tant pour la vie de son frère, dont il faisoit grant doute, comme de la mauvaise accusation qui en pavoit tourner sur ly et sur les siens; car quiconque s'en voudroit parer, ce pensoit, quand ce viendroit à l'estraindre, ly nécessairement demorroït en la fange, pour ce qu'il avoit mis son frère en œuvre. Comme doncques le roy estoit enventé de cecy, et qui bien eust voslu estre autrement la chose, la pesa beaucoup; mès pour ce qu'il avoit tître comme avez oy, d'espier sur la mer le retour du vice chancelier de Bretagne, sainement certes se reposa sur cestui tître, n onaccontant à autre ymagination,

que homme y pooit prendre ; car cestui-là lui estoit souffisant assez et raisonnable, ce sambloit, pour l'excuser ailleurs ; et par ainsi n'en fist point de fait pour celle heure. Mès le seigneur de Mantauban, admiral de France, en escrivi unes lettres au seigneur de Croy , par lesquelles il lui pria, pour toute paix nourrir, et pour faire estaindre et cesser diverses murmures qui couroient, qu'il vouldist labourer en cecy que tout feust estaint, et le bastard mis à deslivre. Dont, sitost que celluy de Croy avoit leu ses lettres à peine à demi, les rendit au porteur , et lui dist : « Mon ami , rapporte » tes lettres à ton maistre , et lui dis que je ne » m'en mellerai-jà. Qui la brasse, si le boive. Bien » leur en conviengne. » Et lui rendy les lettres bien despitement et bien honteux , et non sans cause ; car réalement, quoiqu'il feust de la vérité, nul ne maintint aultrement, fors que ceste emprise fust faite pour la personne du conte, tant par les paroles du roy mesmes , de par-devant dites , comme parce que l'œuvre en estoit entreprise par le linage de Croy ; et mesmes le seigneur de Croy notoit bien que la cause y estoit.

---

---

CHAPITRE CLXXXVII.

Comment le seigneur de Bièvre estoit perplex de ceste prinse, et comment le roi faignit non congnoistre ce bastard.

LE seigneur de Byèvre, jeune frère au sire de Reubenpré estoit à court pour ceste heure, qui à l'autre lez estoit durement perplex de ce cas, et en fondoit en annui; et à moi en fit des devises à larmoyants yeulx, par expétition de conseil; maudissoit la vie du bastard, et l'eure qu'oncques avoit esté nez; plaingnoit durement que son chief et son frère estoit entré en ceste horrible malvaise follie, et encontre l'ostel mesme là où les siens et ly avoient pris l'honneur et les biens qu'avoient; et mesmes le seigneur de Reubenpré avoit esté jusqu'à ce jour chambrelent du duc en ordonnance; norry avecques ly et en sa maison, enfant; y avoit eu crédençe et honneur en guerre et en paix; homme féodal du duc, jusques au jour de la rendition des terres, n'y avoit que ung an; mès depuis, le roi l'avoit accueilli et attrait à soi par singulier regard qu'il y avoit, et en complacence aussi au seigneur de Croy, dont il estoit nepveu; car, à vrai dire, il sembloit droitement l'homme pour faire un cop périlleux; et autrefois le roi, du temps qu'il estoit dauphin, encorre l'avoit dé-



livré de grant dangier en Gand, là où il l'alla querre en personne, lui estant banny du royaume, et le restitua en piés, contraire la haulteur de son père, le roi Charles, et la sentence du parlement. Si s'en tenoit obligié à ly tant plus ledit de Reubenpré, et le roy aussi tant plus fiable de ly de secrète chose. Et en effect, quant ce vint qu'on parloit devant le roi de ce bastard et de la charge qu'on lui donnoit, le roi respondi baudement, et si dist : « Ne scay qui est ce bastard, ne qu'on » en veult dire : il n'est pas à moi. Je ne le vis » oncques, ne oncques ne parlai à ly. Si ne scay » qu'il a em pris, ne à qui charge, et qui l'a mis en » œuvre ; si s'enpare à moi, n'en compète riens. » Et en telles paroles s'en désarma le roy, ce disoit-on, en la novelleté du cas, quoiqu'en après il en tint tout autres termes, et qui seront mis en conte.

---

## CHAPITRE CLXXXVIII.

Comment on conseilloit au duc soi retirer plus avant en ses pays, pour les langaiges qui courroient.

LE duc artéement se maintenoit tousjours en son commun pas ; et pour brouillis ne pour chose qu'il véist ne oyst ne chà ne là, ne se desmut oncques en rien. Tousjours se tenoit en ung viel train et en constance de cuer ; ne de diversité de

choses estranges que véoit à l'œil, ne s'espouven-  
toit ; ne en amisté de parolles ne de promesses  
d'autrui, ne mettoit fiance ; sauve que assez de  
fois on lui dist que sens feroit de soi retraire plus  
parfond en ses pays, et que le séjourner là ne  
lui estoit point nécessaire ; car moult courroient  
estranges languages et divers, et qui estoient de  
malvaise note. Si croy bien que le duc l'entendoit  
bien, et le notoit assez ; mès soi confiant de Dieu  
et de son bon léal vouloir, disoit tousjours qu'il  
parattendroit la journée, et encorre quinze jours  
oultre, en l'honneur et faveur du roy, pour lui en  
donner tout son soul. Et de fait, pour avanchier ceulx  
qui devroient venir de la part du roi Eduard,  
ou au moins pour sçavoir quel espoir on poroit de  
la journée promise, envoya ung Henriet, che-  
vaucheur, à Calais, et de là outre la mer en An-  
gleterre, afin d'avoir certaineté aulcune du fait ou  
du failly. Lequel Henriet, pendant qu'il estoit en  
Angleterre, et que là on le tenoit sans deslivrance,  
y demora ung mois allant et venant, et passa la  
journée non tenue, et quinze jours encorre outre,  
en admiracion de chascun, qu'on n'en aprist nulles  
nouvelles, combien que, tout ainsi qu'il en avint,  
tout ainsi en avoit esté jugié que riens ne s'en  
feroit, et que jà Anglois n'y tentoient journée ; car ne  
véoit-on point que possible feust de atraire les  
deux rois en concorde sur l'intencion de chascun ;  
car l'ung voloit avoir pays et provinces pour sa  
part droiturière ; et l'aulture ne voloit ne n'en eust

osé rendre ung pié pour la criée du monde. Mesmes estoit blasmé encorre et noté des léaux Franchois qu'il les avoient aidies à conquerre, de ce qu'il chaudiot tant les Anglès d'avoir paix à eux, et qu'il en quéroit si fort l'amour; et lui dist le grand sénéchal de Normandie, messire Pierre de Brezzé :  
« Sire, ce dist-il, volez-vous estre bien amé des  
» Franchois, vos sujets et vassaux, ne quérez  
» nulle amisté aux Anglès; car d'autant que vous  
» y querrez amour, vous serez hay des Franchois.  
» Faites-vous amer des princes de vostre royaume;  
» vos parents et subgès, et tout le monde ne vous  
» pora nuire, ne Anglès ne autres. Là gist vostre  
» salut, et là gist l'amour et l'amisté que vous  
» devez quérir. » Ces languages icy se dirent à No-  
vion, par ledit seigneur, qui mesmes les me ra-  
conta; et les ramaine en conte comme qui bien  
y servent. Et par ainsi, se le roy tendoit à venir à  
paix avecques les Anglès, felle ceur ne lui por-  
toit à voloir rendre terres ne pays; si entendoit-  
il, et ainsy le disoit-on, qu'il y pensoit venir par  
force d'argent, et par en donner chà et là en  
multitude de nombre; et s'en estoit assez desclairé  
par ce parti. Henriet doncques, revenu à Hesdin,  
ne rapporta riens de bien, fors que tout estoit  
rompu, journée et promesse, riens ne s'en ten-  
droit. Anglès n'y voloient venir pour trois  
causes : la première si estoit, pour ce que Philippe  
de Savoie avoit esté pris sur la parole et seurté du  
roy, et tenu en dangier de son corps, qui leur es-

toit cas de malvais espoir. La seconde si estoit , que nouvelles estoient venues en Angleterre , que le roi pareillement avoit fait contendre sur la personne du comte de Charollois , par estrange entreprise. La tierce si estoit fondée sur le mariage du roi Édouard , avecques la fille du seigneur de la Rivière , qui , à celle heure , estoit sur ses nopces faire , et sur la solempnité de sa feste. Et pourtant prièrent Anglès au duc de Bourgogne , qu'on les tenist pour excusés devers ly. Au surplus , il pourveroit à l'expédient du plus faisable.

---

## CHAPITRE CLXXXIX.

*Comment il s'ourdit ung broulis en Castille , et comment le roi constitua le comte de Nevers lieutenant-général en Picardie.*

QUAND le roy sceut cestes nouvelles , il s'en contint au mieux qu'il peult ; mès disoit bien que Anglès l'avoient mené en main et fait à croire mons et vaulx ; de quoi l'avoient abusé et non tenu convent (promesse). Et mesmes sembloit vouloir dire que le duc , son bel oncle , avoit joué ce personnage aussi devers lesdits Anglès ; et feroit tant que , s'il luy devoit couster un million d'or pour distribuer çà et là , si aroit-il accord avecques eux , et y laboureroit. Et en devoit son corrage (dessein) en ceste matière , si publiquement , que le recort aussy en fut faict tout tel de sa personne , en publicq et ailleurs.

En ce mesmes pendant, sourdy ung grant brouillis en Castille; car aucuns nobles du royaume se divisèrent encontre le roy Henry <sup>1</sup>, cely qui s'estoit entreveu avecques le roy de France Loys, l'année devant; et enprindrent lesdits nobles Castellans, de prendre ledit roy, leur seigneur, pour aucunes grandes causes et tiltres légitimes, ce maintenoient, contraires en partie de la foy crestienne, partie aussi à toute la chose publique du royaume. Si en furent si près et si aigres en l'exploit, que se ledit roy Henry ne l'eust gaingnié à force d'ungt jeune (petit cheval) sur lequel il monta, et lequel il fit corrre à désespéré, il estoit attainct. Et fust chief de ceste emprise, le marquis de . . . <sup>2</sup>.

Si en sourdy guerre et tribulation entre ledit roy et ses nobles; et y voloient dire aucuns que le roi Loys de France avoit machiné ceste insurrection du marquis encontre son souverain seigneur, le roy castillan; et à tant jem'en tais, jusques à ce que occasion vendra à l'aventure d'en parler ailleurs, se la matère le requiert. Or estoit le roi retourné à Abbeville, alors que les nouvelles estoient venues des Anglès défailants à leur jour; et là pourvéit sur ses affaires, spécialement sur les marches de deçà l'Isle de France, là où gisoit le fort de son soing. Et avoit jà par tous les lieux enclavés

---

1. Henry IV, dit l'impuissant.

2. Lacune dans le manuscrit. Il s'agit de Pacheco, marquis de Villena.

dedans les pays du duc , quis moyens et nouvelles voies de les mettre et avoir à ly à sa disposition totale, feust à paix feust à guerre ; et sambloit par cela que il ce feist à aulcune couverte intention soupeonnable pour le temps futur. Et estoient ces villes Cambray, tout en chief, Teroine, Grièvequeur, Arleu, et qui ne sont et ne pevent riens contre les pays du duc , sinon mover noise et mesmes demorer en la raque (fosse). Dont, et pour encorre pourveoir plus avant en ceci, et que les marches de deçà Paris jusques au pays d'Artois peussent avoir à qui retraire, lui retourné en France, de là la Loire ou ailleurs, constitua et fit publier à Amiens, à Tournay, à Cambray, le conte d'Estampes, nouvellement conte de Nevers, lieutenant et capitaine souverain de Picardie, et de tout ce qui estoit appartenant à sa couronne de par de chà; et voloit et mandoit que tout le monde lui obéist et portast honneur et faveur, comme à sa personne. De quoi touttevoies il faisoit auculnement parler sur lui, parce qu'il sambloit qu'il le feist par argu encontre la maison de Bourgoigne, sa léale servitresse, et espécialement contre le conte de Charollois, lequel n'avoit cause de amer ledit de Nevers, ce scavoit bien. Et non moins aussy s'en fist blasmer cely de Nevers, quand il prist telles pointes en son vieil eage, à l'encontre du fleuron de son honneur, dont il tenoit ce qu'il avoit de clarté. Si en fut parlé plus que assez de cela et aultre chose. Le duc de Bourbon, nepveu du duc, qui encorre se tenoit à Hesdin, estoit venu devers

le roy, aussy en Abbeville; et là se tint huit ou dix jours, qu'onques n'osa bougier pour venir veoir son oncle à Hesdin, ne la ducesse sa mère; car avoit le roy ymagination souppechonneuse en ceste venue, et amast mieulx que la visitation ne s'en feit point. Si s'en contint ledit de Bourbon, le plus bel que pot; et se sçavoit-on bien à Hesdin en quels termes il en estoit, et qu'il n'osoit venir là où volentiers seroit veu; et par ainsi on lui en lessa faire à son bel, et n'en fist-on aultre estime. Or, avint que ung noble escuier, nommé Philippe de Bourbon, fils juvenor à messire Jean de Bourbon, seigneur d'Esclurières, du sang royal, estoit en pourchas d'avoir par mariage la fille du seigneur de Dours, seule héritière; et avoit assez l'agrément de elle et de ses amis; et tenoit le duc formement la main avecques ly, et y avoit grand cœur; car valoit beaucoup ledit escuyer, et le duc l'avoit longuement amé. Or est vrai que le seigneur de l'Ille-Adam, provost de Paris, pourchassoit aigrement ce mêmes mariage devers le roy pour son fils aîné; et tendoit cestui de l'Ille-Adam à emporter ceste damoiselle, par l'aide du roy, pour ce que les seigneuries et les terres principales d'elle gisoient en Amiennois dessoubs le roy, et là où le duc maintenant n'avoit que cognoistre. Mès le duc, voyant qu'il avoit le corps d'elle, demorant en sa ville d'Arras, là où elle s'estoit venue retraire, hors de la main du roi, fit moins d'estime des terres où quelles gisoient; et lui sambloit bien que, veu la bonté d'elle et des amis, il en aroit aussitost la part de

son gré que nul autre, et des terres ne fit foree, car les terres ne porroient estre appréhendées par mariage, qui n'aroit la personne. Or avoit envoyé jà une fois par avant devers le roi, luy estant encore à Novion, ung gentilhomme nommé Jehan de Moet, pour ceste matèrè, affin qu'il lui pleust soi départir de ce mariage pour le seigneur de l'Ille-Adam, et soi condescendre à ce que du gré de lui, Philippe de Bourbon peust avoir la damoiselle avecques l'éritage à lui appartenant; et lui avoit fait requerre très instamment par ledit de Moet, qu'en faveur de lui, lui vouldist accorder sa requeste; mès ledit Moet n'y procura riens; et n'y estoit la requeste du duc, fors que pour nient réputée touchant cecy. Ains se contint le roi ferme, toujours pour le seigneur de l'Ille-Adam, et donna assez à congnoistre audit de Moet que, par haine qu'il avoit à l'encontre du comte de Charollois, son beau-frère, il contraria à cestui Philippe de Bourbon, disant : « Je connois bien Bourbon, et » il est à beau-frère de Charollois; je l'ai vu tirer » souvent de l'arc avecques ly, et si est de sa ligne. » Bien, bien, beaux oncles et moi nous en ferons bien. » Si ne pot oncques obtenir aultre chose. L'escuier là tramis s'en estoit revenu vers le duc atout riens avoir fait. Si en mordit le duc ses lèvres, et le prit à aigre, disant : « Je crois » que oncques homme n'a esté tant deceu de belles » paroles comme j'ai esté, et à qui on feist moins » par effect comme on a faict pour moi. On me



» promet mons et vaulx de faire pour moi, et  
» riens du monde n'en ensieult. Oncques de chose  
» que je requisisse au roi, ne à Paris ne ailleurs, ne  
» m'a esté accordée encorré une seule ; je me doi  
» bien fier de grand chose en ly. Or voist (aille)  
» comme il peult, et jem'en passerai au mieulx que  
» jà porrai ». Or, est vérité aussi que le duc avoit  
je aulcunes difficultés pendans en question entre le  
roy et ly, touchant en clamères de terres et de sei-  
gneuries, et autres matières, desquelles le roy mort  
et ly avoient esté en appointment ensamble, passé  
par son grand conseil bien et authentiquement ;  
et maintenant le roy Loys les avoit rompues et  
annullées de tous points, et par quoi il convenoit  
que le duc arrière feust en nouvel pourchas de-  
vers ly ; et lui en tinst-on durs et estrois termes plus  
qu'oncques on n'avoit fait du temps du roy Char-  
les. Et en effet, longuement l'avoit-on tenu en  
refus et en suspense de riens faire pour ly ; car  
requéroit que le roy vouldist lessier et différer  
cestes altercations durant la vie de ly et de son  
fils. Mès le roy ne se vouldt oncques accorder à  
l'avis du fils, si non tant seulement à sa vie seule ; et  
tenoit à cela l'estrif (débat) entre eulx deux et le  
fort de leur question ; car le duc quéroit autant à  
pourveoir de son fils comme de ly-mesmes, et  
le roy tout le contraire.

---

CHAPITRE CXC.

Comment messire Glaude de Toulouingnon fut envoyé devers le roi,  
pour le mariage de Philippe de Bourbon.

Or, devez entendre que cestes péticions du duc pendantes encorre en refus devers le roy, n'estoient nulles nouvelles encore du bastard de Reubenpré ne de sa prise, et n'y avoit point matère alors par quoi il sembloit qu'on peust estre contraint de requerre riens au duc aussi de la part du roy. Si avint que, comme plusieurs à l'entour du roy et ailleurs estoient perplexes de ceste prise du bastard, et doutoient que grief et esclandre n'en ensievis encontre aulcuns, fut avisé que, comme le duc avoit longuement fait poursievir aulcunes requestes devers le roy, et de quoi on lui avoit fait long refus et dangier, maintenant pour une attraiance et pour servir à semblable recoeuvre, le roy accorda au seigneur de Lanoy, nepveu du seigneur de Croy, toutes les péticions du duc, montrant en ce, que il pensoit à venir par ce à chou pour chou, et au mesmes par le semblable; et voloit faire ce sthonneur au seigneur de Lanoy plus qu'à aultre, affin que le merchiment en redondast en ly, qui avoit en dangier de mort son linage. Or pleut au duc renvoyer arriere la seconde fois de-

vers le roy pour ce mariage de Philippe de Bourbon, à qui il avoit le cœur; et ce fait, il envoya ung notable, sage chevalier, messire Glaude de Toulongeon, nouvellement revenu de Romme, lequel à l'introduction de son maistre, parla au roy, et lui fist requeste arrière de ce mariage, qui en effect et finablement, après quatre ou cinq jours là demorant, n'y fit que le premier; sauve que le roy lui dist qu'il en seroit bien avecques beaux oncles, et qu'il le iroit veoir en la semaine en sa ville de Hesdin. Or, y avoit-il pour ce temps d'adonques devers le roy, le seigneur de Lanoy arrière de par le duc, et le seigneur de Moreul, à toute leur charge à part; et ignoroient quel chose povoit estre venu faire ce chevalier de Toulongeon; et en avoient assez merveille et mal en la teste, et par espécial celluy de Lannoy; car craignoit fort qu'il ne venist pour quelque chose secrète, et de quoi on se desfiast de ly, parce qu'il s'estoit bien perceu, depuis la prise du bastard, qu'il corroit des languages beaucoup sur les Croyois, et que le duc portoit couvertement des gorgues et des remors. Si doutoit que cestui-ci ne venist au travers de ly et des siens; ce que point ne fit; mès bien oyt bouces parler diversement, et vit des personnages qui mal lui revenoient, comme demander le seigneur de Lannoy dedans la chambre du roi, et le sire de Moreul demorant dehors, cui mesmes il prist malvais pié; et lesquelles choses, cestes là et aultres, que cestui

de Toulangeon et aultres avoient veues et oyes , furent contées au duc ; et comme la fin de la response du roi estoit qu'il feroit bien de ce mariage avecques ly , et qu'il le vendroit veoir en sa ville prochainement , le duc s'en tanna ; et pour fin de conte , n'avoit nulle dévotion à sa venue ne à sa visitacion pour l'eure d'alors ; car sentoit bien , et le cognoissoit de vrai , que ce n'estoit ne pour son preu ne pour son bien , ne pour nulle chose sur quoi il peust fonder espoir ; et conclust couvertement en son corrage , qu'en Hesdin le roy ne le verroit de l'année ; et y venist quand il voudroit , assez y avoit esté , et assez l'avoit vu à peu de gré , ce disoit en ly-mesmes. Aussi on lui avoit bouté en teste tant de choses , et averti de ce qu'on avoit veu et sentu de longue main , et de jour en jour plus et plus , comme se perdu deust estre à y arrester plus , que plus sain et plus salutaire sembloit à chacun délibérer son partement de là en brief , que aulcuns jours y attendre que le roy y venist. Et ne me ose ingérer d'escire les langages qui là corroient touchant la doubte de sa personne et la machination précogneue par ses amis ,

---

---

CHAPITRE CXCI.

Comment le roi envoya devers le duc, à Hesdin, lui prier qu'il ne se bougeast, et comment le duc s'en partist.

OR se doutoit aucunement le roy du partement de son bel oncle de Hesdin, et ne tendoit que à le surprendre, visitant du jour à lendemain; et pour ceste cause envoya devers ly ung maistre Georges Havart, son très privé; et par icellui lui fist prier qu'il ne vouldist bougier encorre de Hesdin, tant qu'il peust estre venu devers ly. Et le duc accoustant ce, sans donner ne tollir, dist et respondist à celly maistre George, que, de son partir, ne sçavoit quant ce seroit; mais il en avertiroit bien le roy ainchois (avant). Et ne pust autre chose tirer ledit Havard. Cecy estoit par ung samedy, à heure de vespre; et le roy entendoit à venir à Hesdin le lundi ensuivant; et y devoit mener avecques lui, ce disoit on, sa grande garde, là où le duc estoit tout seul, et mal accompagné, et en dangier d'estre mis en tel ploy comme on eust volu par son plus fort. Si ne dis point que le duc en avoit peur, ne que le roy devisast à cela; mès toute la généralité de la maison du duc, nobles et non nobles, réservé les Croyois, en avoient peur; et ne se doutoient que de male mesure et de malvaise attente à tous

---

lez, tant pour une chose que pour autre. Dont, quand ce vint le samedi à my-nuit, après que le duc estoit couchié en son lit, abandonné de tout le monde, fors de son valet de chambre Philippe Martin, dist à icellui, que le matin bien tempre on feist ordonner ses somniers et des offices touchant ly, de ses chevaux et de tout ce qui appartenoit au parlement; car s'en voloit aller et s'en iroit, à l'aide de Dieu, gesir à Saint-Pol; et delà demora secret à tout le monde, fors à ce seul Philippe. N'y avoit, ne Croy, ne évesque de Tournay qui en sceust riens, ne le sire de Lanoy, ne autres, qui tous s'attendoient, mesmes au lundy, que le roy devoit venir, et que maistre George Havard, qui couchoit celle nuit à Hesdin, s'attendoit à cela que le duc ne partiroit point à haste. Et par ainsi trestous se trouvoient durement debarretés le dimenche au matin, quant ils oyrent le murmure de ce parlement; et ne vit-on oncques gens si confus comme j'en vis à celle heure aucuns, fêrus au front comme d'une fonde en esbayssément, non sçaichant dont ceci pooit venir, ne par qui moyens, mettants tous arguments contre eulx et souspecion en eulx-mesmes de note et de charge. Tout le remanant s'en ensieuvi, princes et seigneurs, et tous autres gentilshommes; et en contraire de ce que aucuns en montroient triste semblant, ceux-ci, voyant eux et tout à escient, en firent joie et feste, disants qu'oncques ce duc mieulx ne fist, et que trop avoit attendu, et trop y

mit à le faire, qui se souffroit abuvrer de soupes en miel, qui chier lui cousteroient s'il n'y avoist.

Maistre Georges Havart estoit parti ce dimanche bien matin, premier qu'il feust nouvelles de riens; et s'en alloit battant ferrant devers le roi à tout ce que scavoit de nouvelles du duc, et de ce que avoit besoigné; et ne pensoit jamès que ce parlement se deust faire ainsi. Si fut à heure de dîner devers le roi; mès ne demora gaires après que nouvelles ne vindrent au roi, que le duc partoît, et que jà tout estoit troussé et baggué, et ly en voie. Si en devint le roi entrepris durement et tout esbay; et ne scavoit ceci à quoi interpreter, si non à mystère estrange, dont partie pavoit tourner sur ly par souppechion, partie aussi sur le duc, qui y entendoit je ne scai quoi de singulier par quoi il le fit. Et demora en cest estat environ huit jours, qu'oncques ne bougea d'Abbeville, prenant avis sur ce qu'il avoit à faire sur ce parlement, et le surplus de ses affaires; et n'eust-on pas cuidié, seloncq le cas advenu, qu'il s'en deust estre contenu ainsi comme il fist, ne à si peu d'envoi, ne de sieute (suite) après; car lui estoit de grant note e de grant peur ce parlement, et beaucoup pesé sur ce qui en pooit ensievir. Et à ceste cause aussi, se avisa de pourveoir et de remédier à l'encontre de tout ce dont il pooit prendre imagination, que le parlement se feust fait à celle cause, et avant que partir vouldist d'Abbeville de pié; quoy fit; et pourvit en tout seloncq ly, et seloncq

propre volenté dont il usoit , comme mieux lui sembloit de faire ; et de quoy cy-après nous parlerons plus au cler , quand présentement il venra en conte.

---

## CHAPITRE CXCII.

Comment l'imagination pour le partement du duc se fist de Hesdin et hastivement.

AUCUNS poroient fonder ce partement icy en peur conceue; aucuns en despit et fierté de corrage; aultres en cause raisonnable et légitime , et sur laquelle je m'arreste le plus. Quant à la peur, la voix en alloit aval les champs , que la personne du duc estoit en dangier à Hesdin , par conspiration couverte, et que pourtant lui, aucteur du cas , s'en estoit parti astivement. Dont, de ce vrai fust ou non, je l'ignore ; mès vrai est que la voix couroit telle. Et au regard de la peur, se le duc l'avoit conceue ou non , je m'en tais ; mès ne vis oncques samblant en ly parquoi de peur on y peust prendre note. Mesmes estoit trois heures après midy, quand il se partist aréement, sans armures et bastons, accompagnée de nobles de son hostel sans plus ; avecques un peu d'archiers en petit nombre ; et s'en alloit devisant et esbattant comme se de riens ne lui feust ; et sans aste et sans force entra tard à



Saint-Pol selon sa vieille contume, qui n'estoit point signe de peur. Et au regard de despit, qui droit là se vouldroit fonder, je ne dis pas qu'il n'y peust avoir apparence d'avoir avancié ce partement si fait. Quant il y avoit matière entre le roy et ly, de quoy il pooit prendre argu, c'estoit qu'oncques nulle rien ne lui voloit accorder à sa prière, com petite feust ne com grande. Et derainement, sur le fait de ce mariage, dont le refus fut jà deux fois, lui cuisoit, avecques ce que autres matières avoit assez pour y fonder annui. Et quant est aux causes raisonnables et légitimes, èsquelles je m'arreste, je cuideroie que ce fussent les plus apparentes et les plus vraies de toutes, et qui plus ont de fondement : le duc regardoit en la venue du roi, deux choses ; l'une si estoit excusation, pour laquelle il vendroit devers ly la faire de bouce ; l'autre si estoit requeste à laquelle il seroit contraint de respondre. Quant à l'excusation touchant le fait du bastard pris, n'est de merveilles s'il la fuyoit, quant par y respondre, tant peu feust, il seroit contraint d'affirmer ou nier l'excusation faite, et poroit estre entre, ce sembloit, en argu avecques le roy à ceste cause, pour pis avenir ; et d'avoir pris son excusation à bonne, poroit avoir torfait à son fils, à qui appartenoit la querelle. Et par ainsi, en non veillant prendre icelle excusation pour qui que ce feust, c'estoit matière d'estrif ; et de la prendre légèrement à vraie et bonne, ce seroit fait de mol homme en si grand cas.

Quant aux requestes que le roy lui pooit faire, il les parcogita en son cœur à part ly ; il scavoit et congnoissoit que le roi ne lui en passa nulles ; et ce qu'il lui en passoit, si estoit-ce feinte et pour venir au plus grand ; et au regard des requestes que faire lui poroit ou voudroit, il en regarda les qualités et condicions ; et peult estre, ainsi le croy , qu'il n'estoit point en pourpos de les lui passer , car trop estoient de pois et de grant compétence ; et doutoit bien que ce ne feust pour avoir le bastard dehors , par l'intercession d'autrui , et dont il appetoit bien à sçavoir le secret plus avant. Et par ainsi , par lui accorder sa requeste, ce lui feust tourné contre coeur ; et par la refuser à plat, c'estoit matère de rancune, et de quoi hongis (bruit) et rumeur pourroient sourdre, qui bons font à fuir à sage homme. Véez ci doncques les causes raisonnables, à mon avis, qui parer doivent le partement de ce duc si à subit , quant il n'est point de doute du contraire que le roy n'y fust venu à ceste cause ; et n'est pas sans cause aussi que j'en fais mes arguments d'ung costé et d'autre, pour en esclarcir le fons , quant le partement ainsi fait portera effect cy-après, là où il sera bon d'en-sçavoir la nature.

---

---

## CHAPITRE CXCIIL.

Comment ceux de la justice de Hesdin vinrent incontinent après le duc , pour scavoir qu'ils auroient à faire.

COMME doncques en l'apprestance de ce partement si souldain tout le monde murmurast par la ville, et que les officiers et les gens de justice entendoient la voix qui couroit, et qui porta danger, se mirent ensemble trestous; et venus devers le duc par moyen pour parler à ly, lui demandèrent seloncq les nouvelles qui coroient, quel chose lui plairoit qu'ils feissent, ou mettre garde as portes et as murs, ou les tenir closes, et comment qu'il voloit qu'ils se maintenissent. Là avoit Lyonel de Hongnies, bailli de Hesdin, le maire de la ville, et tous les autres officiers; et leur respondit le duc ainsi : « Faites de la ville et de la » garde comme vous avez accostumé. Je ne » pense point estre en guerre ne en doubte de » nullui. Se monseigneur le roy veult venir ici, » ou aucuns de ses gens, recevez-le, et l'honorez, et servez tout autre-tel, comme se j'y estoie; et soit fort, soit foible, n'en faites point de » refus. » Tout autre-tel en dit aussi au capitaine du chasteau, Jean de Beauval; et ne voloit pas

qu'on monstrast aucune diffidence en sa personne , ne en nul de ses gens , se ce n'estoit que la souppechon y fust si évidente , qu'à tout le monde apparust vraie. Dont, tout ainsi comme il en ordonna en fust fait ; et demora la ducesse de Bourbon , après le duc son frère , à Hesdin , depuis le dimanche jusques au merquedi au disner , pour surattendre le duc de Bourbon son fils ; lequel n'y vint point , car n'estoit point encore heure. Or est vrai qu'ainsi que le duc alloit par les champs , vers Saint-Pol , ung bastard de la Tieuloie , page du duc , et légier en parler , s'avança d'aller devant , à Lille et là entour ; et en passant chemin , parla assez à légier de ce partement , par où il passoit , semant , comme on lui imputoit , que le duc estoit parti à haste et à peur , et que s'il ne se fust hasté si fort , il estoit en dangier de son corps. Si donna-on grasse à ce bastard que , de ses paroles ainsi semées , tout le pays en devint plein ; et s'y arresta tout homme ; et mesmes lui venu à Lille , en dit autre-tel par la ville ; et tant que le commun d'icelle se mist en armes et en disposition pour aller au-devant de leur prince , et pour le rescourre et deffendre. Et ainsi l'eussent fait , ne fust qu'on apprist du contraire tantost , de bouce plus arrestée , et qu'en sa personne n'avoit point de dangier. Si en vindrent les nouvelles aussi au duc , qui , de malvaise folleie et de grant légiereté en accusoit son page menteur , et l'en jugeoit digne de punition , combien que ce lui mou-

voit d'amour et de jalousie envers son maistre ; et comme soy fondant en légiers languages, comme il avoit la condicion.

---

## CHAPITRE CXCV.

Comment la seigneurie, tant de Croy que aultres, firent mate chièrre à Saint-Pol le soir, car le duc monstroît mauvais semblant.

A ce soir, à Saint-Pol, firent matte chièrre le seigneur de Croy et son nepveu de Quievrain, car se percevoient bien que le duc avoit aulcun murmurement en coeur que point ne desgorgeoit; et se doutoient que ce ne feust encontre eulx et encontre leur secte; car le semblant de ly envers eulx le portoit ainsi, et avoit fait toute la matinée. Moy mesmes les vis à ce matin, tous trois ensemble, l'oncle et les deux nepveux, le seigneur de Lannoy et cely de Quievrain, les plus esbahis qu'oncques je congneusse ; car ne sçavoient ce partement tourner à nul entendement si non contre eulx, et qu'en eux avoit matère de souppechon et de malice, de quoi mesmes s'accusoient en leur conscience ; et pourtant, comme malvais et desléaux, sous simulation de bonnes gens et preudommes, feignoient estre courcié de ce partement, de peur de l'inconvénient qui en poroit torner sur leur maistre; mès le corroux principal se fondoit en eux-mesmes, pour ce que, par ce partement, ils estoient frustrés de leur intencion, et en rompture de leur pré-

tendre, comme cy-après se trouvera temprement, là où leur malvaiseté sera descouverte, et manifeste leur faulse malvaisetrayson, non oncques oye telle. Si apperra à priemes ici le droit et le tort du duc encontre son fils, sur maintes doléances et plaintes que ledit son fils lui a faites du seigneur de Croy et des siens, et sur la journée d'Anvers et de Bruges, là où le duc, à intencion de bien faire, toujours contraria au dit son fils; porta et excusa cely de Croy; le pronuncia preudomme et léal chevalier, procureur, et augmenteur de sa gloire; et non voullant croire qu'en ly peust avoir faute ne laicheté, maintenoit son propre fils estre inventeur contre ly, ce disoit, par haine et par envie. Si convient bien noter ici, quand le duc les maintenoit estre si bons et léaulx que de les croire devant son fils véritables et nets, que tant plus à l'eure quand leur malvaiseté sera prouvée et atteinte et non plus longuement tollérable sans finale perdicion, seront plus confutables aussy et plus reprouvables de Dieu et de leur maistre, quisi longuement en a esté abusé en bonne fiance, combien qu'encorre une espasce, cy-après, il en sera abusé et endormi comme devant, nonobstant multitude de malvaistés à luy démontrées, et lesquelles il percevoit bien; mès ne les voloit croire en racine, parce que les aultres l'endormoient tousjours en parolles, et lui tournoient le cœur là où ils voloient, comme plus à plein se devisera cy-après, comment et par quelle manière ils ce firent.

## CHAPITRE CXC.V.

Comment le seigneur de Lannoy s'en alla devers le roi, à Abbeville, lui annunchier nouvelle du partement du duc.

Ce fut par un dimence, à heure de vespres bien tard, que le duc se parti de Hesdin, comme j'ai declairé; et s'en allèrent avec ly le seigneur de Croy et son nepveu de Quievrain, avecques les autres; et le seigneur de Lannoy s'en alla devers le roy, à Abbeville, lui annoncer ces nouvelles. Lequel seigneur de Lannoy, subtil homme et caut oultre bort, avoit singulier et grand entendement avecques le roi, touchant le secret qui estoit entre ly et le seigneur de Croy, son oncle; car touchant les Anglès que le roy queroit avoir en amisté avecques ly par paix ou par trèves, ledit Lannoy, seul et pour tous en avoit porté les secrets traitiés en Angleterre, et tout en l'avantage du roi et en contraire du comte de Charollois, comme cy-après sera déclaré tout au long. Et nonobstant que icestui de Lannoy portast la Toison et avoit esté exalté et grandi avecques le duc qui se confioit en ly, si fist-il toutevoies et mena tous malvais personages à l'encontre de ly et de son fils, à l'incitation de son oncle, lequel ne queroit que couvertement deserter et faire destruire le comte son filleul, tant par la main du roy Edouard, Anglès, comme par

celle du roi de France Loys, qui ne visoit aultre chose. Or je lesse cely de Lannoy à Abbeville et retourne au duc à Saint-Pol, et au seigneur de Croy emprès ly. Avint qu'en devisant avecques ly de son partement, cely de Croy commença à dire : « Ha , le malvais partement, monseigneur , » que vous avez fait aujourd'hui ! — Pourquoi, ce » dist le duc ? — Pour ce que , dist l'autre , que » aujourd'hui vous avez faist la paix et l'appointement de tous les princes de France avecques » le roi , pour vous courir sus trestous. — Croy ce , » dist le duc ; alors pleust à Dieu qu'avant ma mort » cest honneur me feut deu , qu'à ma cause tous » les princes de France se feussent joints en amour » et en union avecques le roy pour le bien servir , » j'en morroie plus aise ; et quant au regard de » moi courrir sus eulx trestous, par ce moyen , » Dieu merci ! je me suis bien gardé jusqu'ici , et » encorre n'ai-je garde. » De ceste parolle celly de Croy fist tout confus, et n'osa répliquer plus avant, comme tout solu. Par ung merquedi à basse vespre , entra le duc à Lille , là où la joie se monstra grande , de sa venue ; et le lendemain après , y vint la ducesse de Bourbon sa seur ; et desjà commencha-on à murmurer , que une ambassade du roy se mettoit sus pour venir à Lille , et laquelle devroit estre la plus grande qu'oncques il meist sus, depuis son coronnement ; ainsi le disoit-on , aussi en fust-il fait ainsi. Mès comme il a esté bien trouvé depuis et cler apparant , ladite ambassade



se dressa au porchas de cely de Croy , tendant à celle seule fin , comme pour avoir dehors de prison le bastard de Beubenpré ; car en la détenue de ly en fers , pendoit la confusion de son estat , ce scavoit , bien et la ruine du lignage , car considéroit bien , com net qu'il en pooit estre ou non net , que tout le monde en mettoit la souppechon en ly et l'assentiment de l'entreprise , pour cause que le seigneur de Reubenpré , son nepveu , avoit mis en œuvre le bastard pour faire ce dont il fut pris et noté et suspect ; et comme la réale attainte , s'en dira en temps convenable. Dont , et pour ce que la fame corroit assez en couvert que le roy pooit avoir coupe en la commission de ce bastard pris , et que de ce , pour ec que la manière du faire ne seroit pas honorable à ung roy , ly-mesme , pour soi parer d'ung tel crime , délibéra de fonder son ambassade si pesante et d'estoffe , que par moyen d'icelle il tireroit dehors , ce lui sembloit , le bastard , en qui arrest et détencion pendoit le dangier de son honneur. Et pourtant , comme le cas estoit difficile d'avoir dehors ledit bastard , fut avisé à l'encontre de faire ici la querelle et l'intérêt que le roy y avoit , difficile et dure aussi pour mettre semblable contre semblable , afin de venir tant mieulx à la restitution que le roy demandoit de son serviteur pris ; pour à quoi parvenir convenoit avoir graves personnes de grand estat , pour parler aigrement au besoing , et au besoing au gré de l'homme.

---

CHAPITRE CXCVI.

Comment le roi, fort indigné de la prise du bastard de Zeubenpré par le comte de Charollois faite, envoya devers le duc Philippe demander trois choses.

« **MONSEIGNEUR**, le roy nous envoie présentement vers vous pour exposer de par ly aucunes haultes et très griesves doléances, lesquelles il a en coeur, et lesquelles aussi lui touchent à son honneur et à dure charge de sa renommée; monseigneur, il nous fait exposer et vous dire, que, comme il est vrai et notoire que ly ayant sceu que le duc de Bretagne, son désobeissant, avoit envoyé en Angleterre son vice-chancelier, maistre Jehan de Rouville, en abit de jacopin, afin de quérir et avoir alliances aveucques' les anciens ennemis de ce royaulme, les Anglès, en grand préjudice et lésion de ly ou de la chose publicque, et mesmement en crime et offense de sa majesté, à quoi il lui séoit remédier et pourveoir par voies opportunes et convenables, ains tost que tard, le roi scaichant ce par vrai rapport, mist sus et fist apprester une barge et en commit chief le bastard de Reubenpré, affin d'aller au pays d'Hollande, pour là attendre et appréhender, se trouver le pooit, ledit vice-chancelier; car avoit esté averti que devoit faire son retour par devers monseigneur de Charollois, vostre fils, pour lui dire et signifier ce que fait aroit et

besognié avecques lesdits Anglès ; et ce par l'ordonnance et command de son maistre le duc de Bretagne , comme ayans entre eux secret entendement et considération ensemble ; et de quoi , les favorisans et consentans encheurent le crime de lèze-majesté , et une mesme peine et offense avecques le délinquant ; et lequel crime fait à punir et à rebouter comme qui pire est que cely dont l'aer put. Or est à vèir que le roy tendant seulement au bien universel de son royaume, et à seureté aussi de sa privée personne , pour mieulx obvier à l'inconvénient de telle entreprise à l'encontre de ly , et pour rompre icelle , désiramment a tendu à faire appréhender la personne dudit vice-chancelier , afin de sçavoir par ly et interroguer de l'effect de ceste matière et de ce qu'aroit bisognié en Angleterre , ensemble et de ce qu'avoit eu de charge et d'entremise touchant les rapports que devoit faire au comte de Charollois vostre fils , pensant que , se faire le pooit appréhender , lesdites alliances et conspirations contre ly en porroient estre frustrées , ou au moins prevenues par sens et moyens ou contraire , comme en tel cas aïent à y mettre remède.

« Or est ainsi , que le bastard de Richempré , arrivé ainsi en Hollande , et ayant pris port , monseigneur de Charollois a fait prendre et appréhender ledit bastard et arrester au navire , avecques nombre de ses gens , et mandez que sçavoir peust et enquirent que seroit advenu au roy et à la veue

en sa légation, touttevoies le fist mettre en prison et en estroite garde, sans que apparu lui feist d'aucun meffait par ly perpétre, ne que cause mesme eust aulcune de soi dolloir de sa personne, sinon que sembler poroit que ce eust fait par irrévérence du roi et à son desplaisir, comme il est notoire. Et en est le roi assez averti qu'il ne l'aime point, dont il ne scet la cause, ne ne la peult nul conjecturer, se non que ce fust pour ce qu'il lui a tollu sa pension ; et néantmoins cecy avvenu ainsi, ne luy a souffit encorre d'arrester et de faire prendre le serviteur du roy, à tort et sans cause a fait corrir la voix prestement par tous pays, que le bastard estoit venu là par charge du roy, pour prendre mesmes et appréhender sa personne, ou de faire aulcun exploit en son corps par force et violence. Dont, pour en avertir vous, monseigneur, comme son père, lors étant à Hesdin, envoya devers vous Olivier de la Marche, vous informer de ceste entreprise sur ly, et de la commission donnée au bastard, pour sçavoir quelle chose vous en plairoit estre faite; et lequel Olivier, par tous les lieux où il passa en venant vers vous, sema ceste voix, et publia que le roy avoit tendu à faire prendre monseigneur de Charolois par ledit bastard, et qu'à ceste cause avoit esté appréhendé et mis en prison. Et de quoi le roi innocent, et non ayant oncques le volu penser, fors seulement à la prise du vice-chancelier et non aultrement, et affirme, en parole de roy, que ainsi se non aultrement, va-il de la chose, se doit bien

plaindre et amèrement doloir de monseigneur de Charolois qui, non content à tant que d'appréhender son serviteur en sa commission et à son des- plaisir, s'assaie et s'efforce à le blessier encorre en sa renommée et bonne fame ; et laquelle chose lui peut et doit bien cuire et estre griève à porter ; et tant plus comme il y a moins de coulpe, et que ce il fait à injuste cause. Et d'abondant, ce comme, encorre ne suffit ce qui en a esté fait et fait faire par ly, il a fait et fait dire par Olivier de la Marche, encorre de plus en plus fort, et pour tant plus dif- famer et esclandrir la personne du roy par l'univers monde, en Bruges, où s'assemblent, ce dist-on, les nations de dix-sept royaumes crestiens, ledit monseigneur de Charolois, ou aucuns de par ly, ont faist preschier en chaire de vérité, par les esglises, ceste entreprise en sa personne, donnant tiltre et charge au roy qu'à ce il avoit contendu, et que pour cestui exploit faire avoit envoyé le bastard de Reu- benpré en Hollaude. Dont, comme la fame du mal va plus tost que du bien, il en ensievoit que le roy, non tant seulement en son royaume ne es mar- ches voisines, porteroit ceste plaie et esclandre, innocent ; mesmes par l'univers circuit du monde lui seroit imputée charge en son honneur, par ac- cusation injuste ; et de quoi touttervoies il a bien espoir de y pourveoir et de soi en parer par manière convenable, et d'envoyer en contraire par tous les royaumes et par devers tous les princes de crestienté, signifier son innocence en

ce cas, et accuser mesmes du tort ceulx ou cely qui injustement lui ont donné celle charge. Et certes bien doibt estre une amère chose à ung roy de France, cely que l'on nomme le roy très chrestien, que d'estre escandely ainsi par son subject, à tort et sans cause.

« En oultre, monseigneur, le roy nous a fait dire que comme pour ceste matere et pour aultres, il avoit envoyé devers vous le seigneur de la Rosière, maistre George Habart, auquel vous promistes pour et au nom du roy, que ne partiriez de Hesdin, sans premier l'en avertir et de son sceu, toutesvoies, ce nonobstant, le contraire en est apparu, et en estes parti le lendemain avecques pareille et semblable voix, comme de monseigneur de Charollois, portant en effect que deussiez avoir en peur que le roi ne vous feist prendre, se vous eussiez là continué aucune demeure, laquelle chose sonne moult estrange au roy, qui oncques ne le pensa; et se donne merveilles d'où vous peult movoir tel soupechon envers ly, quant il vous aime et a aimé et honoré devant tous les vivants, et le vous a libéralement et volontiers monstré, et encorre le voudroit faire, mesmes pour amour de vous, et nonobstant que ailleurs il aroit bien à faire en aultres endroits et quartiers de son royaume, devers vous et à vostre lez s'est tousjours trait et tiré devant tous aultres, et mesmes encorre ceste derrenière fois, là où il s'est tenu toute ceste fois pour vostre amour et cause, et pour venir à paix et à con-

corde avecques les Anglès, anciens ennemis de ce royaulme, par vostre moyen; qui n'est pas signe doncques que le roy vous vouldist mal, ou qu'il vous vouldist donner matière ne occasion par quoy vous le deussiez craindre. En oultre, et que ceste peur et souppechon aient esté en vous, appert; car estes parti à haste, ce a-l-on rapporté au roy, et au descen de beaucoup de vos gens; et avez ordonné au partir de garder la ville et le chasteau comme se ce fust en temps de guerre; laquelle chose argue assez de soy souppechon et cremeur encontre aulcun; et du lez du roy, ce lui a esté matière de desplaisir et d'ennui en coeur de ceste estrange manière.

» Le roi requiert trois choses : la première, que le bastard et ceux qui pris sont avecques ly, soient mis à délivre francs et quittes, comme ses serveurs, leur vaseau restitué en tel estre et estorement comme il fut trouvé, et restorés de tous damages et intérêts lui soient renvoiés sains et saufs, sans cause et damage.

» La seconde chose que le roy requiert, si est que vous lui envoyez Olivier de la Marche, qui a fait semer et espandre cestes paroles mensongières sur ly, afin d'en faire punition telle que au cas affiert, et comme bon lui samblera.

» La tierce chose, c'est que lui faciez délivrer et envoyer cely ou ceulx qui, en leurs sermons, l'ont ainsi diffamé en vostre ville de Bruges publiquement, afin de faire la correction telle comme pareillement il appartient au cas. »

Tout au derrain , le comte d'Eu prit la parole alors et dit : « Monseigneur , vous estes bon et sage , » et l'avez de tout temps monstré ainsi. Vous avez » oy les trois points que le roy demande, et lesquels » lui semblent estres raisonnables et non de refus ; » parquoi, aussi bien maintenant que sans attendre, » vous les porriez bien accorder pour faire plesir » au roy ; car en vous seul pend la response sans » avis d'aultrui. — Déa ! beau frère, ce dist le duc , » vous ne faites que venir ; il ne faut pas deman- » der et ottroyer tout en une heure. J'ai bien es- » poir de tellement faire et respondre, que mon- » seigneur le roy se devra tenir à content de moi » ? Le comte d'Eu arière redoubla sa parole ici , en plus aigre assiette , et dist : « Monseigneur, vous » ferez et responderez à vostre plaisir ; mais par » mon conseil, vous renvoierez le bastard au roi , » dont il est serviteur, ou il en pora avenir et avenra » des maulx irréparables ». Et le duc , à ce mot , se leva et dist : « Beau frère, j'ai aultrefois oy des » manasses et de haultes paroles, dont gaires ne » me suis meu ; non, say-je encorre de cestes-cy ; » à demain tout ; vous, soyez le bien venu ». Et le comte d'Eu , alors soi humiliant, lui fit la révérence , et tourna son langage en bel.

Cecy fait , et alors que chacun se tenoit en piés , entra en my le parquet, messire Jacques de Saint-Pol ; et venant droitement en la face du duc se laissa cheoir à ses piés, disant : « Mon très redouté » seigneur , j'ay entendu que messeigneurs les am-



» bassadeurs du roy , qui ici sont , ont donné et  
» imputé charge de trayson et de crime de lèze-  
» majesté à monseigneur de Bretagne , à qui je  
» suis serviteur et de sa maison ; de laquelle chose,  
» se j'en puis estre creu ne receu pour y respondre,  
» comme ung serviteur chevalier doit pour son  
» maistre lui absent , je m'offre icy et présente ,  
» sauve la majesté royale , de respondre pour ly en  
» tous lieux , et à toute heure ; et qu'oncques il ne  
» fit et ne pensa chose de quoy on lui peust donner  
» charge ne reproce en son honneur. Et , mon très  
» redoubté seigneur , ici je vous prends en tesmoing  
» et en preuve devant messeigneurs les ambassa-  
» deurs , que je me suis acquitté et mis en mon  
» devoir pour le deffendre , lui absent , de toutes  
» eharges et reproces qu'ils lui ont imputées , et  
» lesquelles je lui annoncerai. — Beau cousin , ce dist  
» lors le duc , vous dites bien : et faites bien à re-  
» cevoir en vostre offre. Beau cousin de Bretagne ,  
» est un noble prince et ung bon chevalier , ce me  
» fierai-je bien. — Messire Jacques , ce dist le  
» comte d'Eu alors , nous ne sommes pas venus à  
» la bataille icy , nous sommes venus en ambas-  
» sade , et avons depuë ce que le roy nous a  
» fait dire. Au roy et à monseigneur de Bretagne  
» bien leur en courrougne entre eulx deux , ce n'est  
» pas à nous d'en debatre ». Et à tant se partist  
chacun , l'ung cy , l'autre là : et prindrent congé  
du duc des ambassadeurs : et s'en allèrent en leurs  
cités. Et fut des courtois le seigneur de Lamoignon et

aucuns aultres qui estoient à leur poste et de celle secte ; et le duc se retray en sa chambre avecques son fils , à peu de mistère pour celle heure qui face à conter , se non qu'il s'attendoit à ly et luy agréoit de respondre au lendemain auxdits ambassadeurs. Et à tant print congié le comte , et s'en alla penser à ce qu'avoit à respondre sur tous les points ; et venu à son ostel mesmes , alla de mot à mot toute nuit concueillir lesdits points ; et formèrent les responces dessus , et les doléances telles comme il séoit au cas ; et n'y avoit ne clerc ne secrétaire qui luy aidast , que sa main propre et son propre sens lui firent la labeur.

---

## CHAPITRE CXCVII.

Comment plusieurs estranges languages et murmures courroient entre toutes gens , à cause des rigueurs du roi.

MERVEILLES, estoit toute celle nuit et le jour après, d'oïr les murmures et les estranges languages qui corroient entre toutes gens nobles et non nobles, clercs et gens de conseil, à cause des rigueurs et estroits termes que cestes gens ambassadeurs du roi avoient tenus, par espécial en chargeant l'honneur du comte de Charollois et de lui dire injures intolérables ; et de quoi on sçavoit bien qu'en lui n'avoit les coupes ne le corrage (intention) tel. Si en avoit assez qui disoient que véritablement les ambassa-

deurs pooient bien parler baudement et sans re-soing ; car avoient emprès eux, et en la maison du duc, ceux qui les introduisoient à dire ainsi, et mesmes avoient fait et envoyé par-delà devers le roy les instructions telles comme ils les vo-loient avoir faites et dites, et quasi esleu et nommé les personnes aigres et tout propres à ce faire, pour plus tost venir à leurs fins, car ne béoient (désiraient) sur toute aultre riens du monde, que de tirer dehors de prison le bastard, sur qui et en qui pendoit toute leur ruine, et lequel, ce sçavoient bien, les pooit ac-cuser et faire congnoistre en leur maulvaisté et cou-verte machination de long temps, et parquoi ils seroient rattains. Si ne visoient que à l'avoir dehors par quelque bout que ce fust, ou par manasse du roy ou autrement ; car par leur vertu ne propresens n'y véoient tour, si non par ceste voie ; et cuidoient en leur aveuglement que les aultres, tant mains qu'ils cler véoient et dissimuloient, ne véissent goutte ne ne perceussent de leur bordie (mensonge) ; laquelle toutevoies voloit si esandue par rues, si grosse et si matérielle, que toutes bouces y mordoient. Et disoit-on que la justification que le roy avoit fait faire de ly, touchant le bastard, lui estoit plus accusation que parement, comme en effect à moi mesmes il me sambla qui l'oys. Et dis à par moi, que d'une chose si mal emprise et si pleine de souppechon comme iceste, ne séoit point à un roy de France de soi vouloir parer par tele manière, veu que d'aultres en avoit assez, et lesquels lui

eussent esté plus de fruit , car d'une chose mal emprise et mal encommenciée , on n'a bonne fin par continuer en mesmes ; mès comme souvent on se desvoie par abus de sens , par retour à cely onse recoeuvre.

---

## CHAPITRE CXCVIII.

Comment l'auteur parle et traite ceste matière , bien enuis pour l'honneur meismes du roy , car maints maulx en sont venus.

A DANGIER je parle ici et à ennuy ; je me tais en chose nécessaire pour l'honneur mesmes du roi , lequel je percevoie soulié ici et deceu d'une manière de gens , en faveur desquels , du commencement jusqu'en la fin , il emprist et cuida parfaire des choses grevables à son honneur , contraires à son salut , et damageables à la chose publique de son royaume ; car par leur moyen et suggestion , ly qui avoit esté fait et eslevé roi paisible de la main de ce duc , et par qui seul le surplus du royaume le craignoit et doutoit , alla prendre volontaire haine contre le conte , seul fils de cely , machinant mesmes sur le duc en couverte longue traite , lui ostant les terressur Somme , le déprivant de multitude de nobles hommes et barons pour l'affoiblir ; et de quoi le duc , avecques plusieurs autres causes , se percevoit de ma-

lice contre ly; car se joignoit avecques les Liégeois et les prist en sa garde en son contraire; quist l'amisté des Anglès pour le comprimer par iceulx; dévola plusieurs parolles minatoires contre le comte en attainte du père; emprist, comme ici est conté, de le prendre et faire appréhender par ce bastard; et depuis, pour ravoir cely sans que l'esclandre en tournast sur les conspirateurs, l'envoya requérir par ses ambassadeurs sous manasce et injure, et tout par conseil et en faveur de gens qui ly et eulx-mesmes se déshonoroient, et dont on percevoit la malice, qui temprement cy-après sera toute cognue et attainte, et de quoi déshonorés et deffais cherront en confuse doloieuse fin, eulx et tous les leurs; et apperra clèrement que toute la tribulacion et povreté de ce roi Loys d'ici en avant mouvera de eulx et de leur cause, par les avoir creus et attraits à ly à subtile et malicieuse fin, comme il les cognoissoit de mauvaise inclination desléale; dont ce lui fut bien une dure et maleheure, et sera cy-après, quant oncques il les tira à ly; car par eulx il devint couvert ennemi de son léal ami serviteur, et de sa maison, mortel et mordant du fils, lequel queroit à deffaire. Laquelle chose, se point n'eust faite, et qu'il eust rendu bien pour bien, et se feust tenu en amour avecques le père et le fils, et non abandonné le grand pour le moindre, il feust demoré roy paisiblement régnant; nulles insurrections ne feussent esté faites conte ly ne de frère ne d'aultrui. Maintenant est encorru en toute

adversité, autant que roi passé à mille ans; dont il les devoit bien maudire, qui, seuls entre tous aultres en sont cause et fondement. Mès dès l'heure que tous les princes et les grands de ce royaume se percurent comment ceste maison de Bourgoigne, dont il tenoit sa force et redoutance, commença à luy tordre le colet à se refroidir envers ly, à mainte cause et tiltre, eulx tous alors mal-traictiés et mal menés de long-temps, lui commençèrent à tourner face aussi, et faisans fondement sur le duc de Bretagne, que le roi voloit traitier dehors raison, s'adjoignirent en sa querelle; qui oncques n'eust esté fait, ne feust qu'il s'estoit fait de ce duc et de son fils, et lesquels il tendoit à deffaire pour complaire à ceulx de Croy. O! quelle pitié, quelle douleur et male aventure à ung si hault roy que de faire ses instruments et moiens de mal-vaíses gens, et dont ly, à toute intencion et contendement non loables, mesmes chéyent en la fosse de confusion avecques eulx qui l'ont froyé! Ne siet hélas! à ung roy de France adjonction de teles gens. Ne duit au plus noble des crestiens soy aidier de tele maisnie (suite) qui mesmes en devroit abominer la semence et la rebouter d'en arriere de ly punissenr. Et combien qu'encorres, à l'eure de ceste ambassade, estant à Lille pour ce bastard, ces gens de Croy n'estoient encorre pleinement cogneus en leur malice, fors tant seulement par murmure et par évidente souppechon, touttefois par intervalles, depuis et par les faits clèrement

congnes et rattainctes comme par divin jugement, expédient est de ouvrir ung peu la matère en ce qu'elle porte de malvais, pour plus vivement et plus clèrement demener le surplus jusqu'à l'enfondrement de l'appostumé.

Retournant doncques à la matère, le conte de Charollois, qui aigrement porta en coeur son injure, s'avisa celle nuist à bien et sagement respondre au lendemain par ung joes-dy (jeudi); et sur chacun point et article à lui imposés de y garder son honneur et son bon nom. Et en effet ly seul, à part ly, s'enfrema en une garde robe à tout de l'ancre et du papier, et là composa et articula sa response, telle que devoit faire; et de quoi tout homme lui donna los après, de la forme et de l'assiette. Si est vrai que ce joes-dy me dist au lever du lit, que entendoit à respondre aux ambassadeurs du roy à l'après-disner. Dont, pour soi mōstrer et tant plus estre voiable, se vesti d'une longue robe de drap tissu d'or; et à tout cent ousix vingts chevaliers et escuyers vint à l'ostel de son père pour soi assagir (profiter) de l'eure. Mès comme les affaires du duc ne portoient point pour y entendre cely soir, fut remise au lendemain par ung vendredi l'audience; et en furent contentes les parties. Le vendredi doncques, ou mesme lieu où les injures avoient esté dites au conte, se refist l'assemblément des gens du roi; et le duc, assis en banc, ricement paré, environné des princes de son sang, des chevaliers de son ordre, et de multitude d'aultres en la chambre, tant pleine de monde et de gens d'estat.

Le comte de Charollois alors, soi tenant emprès, à la destre de son père, etsoi ruant à genoux, prist à parler ainsi et dist :

« Nostre très redouté seigneur, il vous est, j'es-  
» père, bien en vostre mémoire, comment avant  
» hier au soir, les ambassadeurs de monseigneur  
» le roi, cy présents, en vostre présence et en la  
» mienne, me donnèrent de grandes et de griè-  
» ves charges en mon honneur, et de quoi j'estois  
» prest alors de respondre sur le lieu, s'il eust pleu  
» à vostre bonne grace m'en donner octroi, ce  
» que non. Mès de vostre bonté, vous-mesmes  
» pristés la parole pour moi, et me deffendistes;  
» ce que jamès ne puis desservir ne vous en re-  
» mercier assez. Mès, mon très redoubté seigneur,  
» comme vrai soit que après Dieu et le salut de mon  
» ame, rien ne m'est si cher en ce monde que mon  
» honneur, et que icelly porter ne souffrir blessier,  
» encore à tort et sans cause, me seroit une amer-  
» tume intolérable, et que dès lors je vous cer-  
» tificai par ma parolle publicquement, qu'à l'aide  
» de Dieu je me parerois bien tellement et excu-  
» serois que n'ariez cause de me tenir tel comme  
» lesdits ambassadeurs m'ont chargé en devant  
» vous, pourtant, mon très redoubté seigneur, en  
» ensieuvant ma requeste, dès lors faite hum-  
» blement à vous, et en ensieuvant aussi ce de quoi  
» me suis vanté en vostre présence, c'est de m'en  
» sçavoir bien deffendre, je vous supplie arrière, en  
» toute humilité, qu'il vous plaise à moi donner



» Le quart point de quoy me chargèrent lesdits  
» ambassadeurs, si estoit que, pour couvrir la cause  
» pour laquelle j'avoie fais arrester ledit bastard,  
» et qu'elle ne venist à congnoissance, pour ce  
» quelle estoit malvaise encontre moi et peu honno-  
» rable, je envoyai incontinent Olivier de La Mar-  
» che par-devers vous, mon très redoubté seigneur.  
» à Hesdin, pour vous dire que le roy avoit envoyé le  
» bastard pour me prendre; et lui chargeay en outre  
» qu'en tous lieux où il passeroit, ces choses fussent  
» publiées. Dirent en outre lesdits ambassadeurs, et  
» en ce mesme article. que pour encorre plus esclan-  
» drir le roy, et esmouvoir le peuple contre ly. je fis  
» ces mesmes languages preschier en la ville de Bru-  
» ges; par quoy il appert. et est tout cler que se lui  
» eusse sceu pis faire. je l'eusse volontiers fait.

» Le quint point en quoi m'ont accusé est que,  
» combien qu'en l'arrest dudit bastard. j'ai grande-  
» ment offense le roy. touttefois j'ai encorre plus  
» mespris. ce dient. en le detenat depuis qu'il s'est  
» renommé serviteur et ayant charge du roy; la-  
» quelle charge. par mon destenir. il n'a peu exe-  
» cuter. Dont se le roy n'en est pas content. ce n'est  
» pas merveilles; car en cest article ici. et en tous  
» les autres ramenteus ici dessous. il semble. et ont  
» voulu dire lesdits ambassadeurs. que j'ai contra-  
» rie. et voulu desplaire volontairement audit mon-  
» seigneur le roy; et de ce m'ont donné charge.

» Sur quoy. mon très redoubté seigneur. en es-  
» servant vostre grace et courtoisie à moi obtenus par

» vous de respondre en mon honneur gardant , et  
» seloncq l'appartenir du cas , je me suis présenté  
» de respondre , et respondrai à l'aide de Dieu , au  
» moins mal que je porrai , et ainsi que vérité le  
» porte , sans nullement m'en estordre.

» Quant au premier point , mon très redoubté  
» seigneur, là où les ambassadeurs de monseigneur  
» le roi présent m'ont accusé et accusent d'avoir  
» commis crime de lèse-majesté , par les raisons  
» contenues au premier article , je ne me puis assez  
» esmerveiller comment monseigneur le roy s'est si  
» largement lessié informer à l'encontre de moi , ne  
» à croire telles choses de moi , et encorre plus de ce  
» que , sans nulle certaineté ne apparence véritable ,  
» il m'a fait , par lesdits ses ambassadeurs présents,  
» publicquement chargier d'ung si vilain et détesta-  
» ble cas ; et ne fais point de doute que , s'il y eust  
» bien pensé et nulle autre chose ne l'eust meu à  
» ce , que ma desserte , jamès ne l'eust fait ; considéré  
» que de donner charge à un noble homme , à tort ,  
» sans cause et contre vérité , quant la vérité de ce  
» est sceue enfin et congneue , cely dont la charge  
» vient et procède n'y a gaires d'onneur. Or est  
» que jamès ne sera trouvé que j'aie sceu aucune  
» chose de l'allée en Angleterre dudit de Rouville ,  
» vice-chancelier , ne quelle charge il avoit de son  
» maistre , mon beau cousin de Bretagne , ne aussi  
» par où il devoit aller , ne par où retourner. Par où  
» peut clèrement apparoir que la charge que lesdits  
» ambassadeurs me imposent par le premier point ,

» est nulle et de nulle teneur, et sans cause purement,  
» et contre vérité mise avant et proposée. Hélas !  
» mon très redoubté seigneur, la chose que j'ai plus  
» désirée en ce monde, après le salut de mon âme,  
» et que plus je désire aujourd'hui, si est de pooir  
» ensieuvir les vertueuses et louables trases de vous  
» et de vos très nobles prédécesseurs, qui, par leurs  
» hautes et grandes vertus, sens et vaillance, et  
» louables œuvres, ont si hault eslevé cette maison,  
» que, par tout le monde, la glorieuse fame en  
» court et vole, à la perpétuelle gloire de ceux qui  
» l'ont mise en ce degré; et laquelle, certes, mon  
» très redoubté seigneur, sous vous et en vostre  
» main, n'est pas amencie, mais acruë en honneur  
» et en gloire, trop plus que par nul autre de vos  
» très nobles prédécesseurs; et de quoi je ne puis,  
» ne ne porrai jamès rendre graces ne loenges  
» souffisantes à Dieu mon créateur, quant il m'a  
» fait naistre et estre yssu de tous costés de si ver-  
» tueux et nobles princes.

» Mès hélas! mon très redoubté seigneur, se les  
» choses à moi imposées estoient véritables, je se-  
» roie bien loing doncques de ce que je désire, et  
» me seroie bien fourvoyé du chemin de vous et de  
» vos très nobles prédécesseurs, et n'en seroie pas  
» tant seulement à blasmer, mès à esloignier de  
» toutes gens; et me vouldroit mieux avoir esté  
» mort au partir des fonts, que par moi ceste très  
» noble maison, et mesmes tous ceux qui en sont  
» yssus, portassent reproche de infame renommée.

» Et pour tant, mon très redoubté seigneur, s'il est  
» nul qui en ce, ne en nulle autre chose, me vueille  
» charger, je y respondray tellement, au plesir de  
» Dieu, et par telle manière, que la charge ne  
» demorra point sur moi.

» Et quant au second point, d'avoir fait alliances  
» avecques beau cousin de Bretagne, au préjudice  
» de monseigneur le roy et de son royaume, cer-  
» tes, mon très redoubté seigneur, il ne sera ja  
» trouvé que j'aye fait ne volu faire chose qui soit  
» au préjudice du roy ne de son royaulme, par  
» alliance ne aultrement. Mès se pour les grands  
» biens et vertus que je sçay et congnois estré en la  
» personne dudit beau cousin de Bretagne, et que  
» à ceste cause j'aye grant amour et amistié à ly et  
» ly à moi, le roy, ce me semble, ne doit ce pren-  
» dre en desplesir, ne en mal; car la chose que plus  
» devroit désirer, et de quoi par raison plus se de-  
» vroit esjoyr, ce seroit de veoir bon amour, con-  
» corde et union entre les princes de son royaume,  
» considéré que c'est le bien et la seurté de ly et  
» de son estat; car tant que les princes de son  
» royaume seront bien unis en bonne amour en-  
» semble, et eux avec le roy, et dont je ne doute  
» point qu'ils ne le soient et seront, tant qu'il  
» plaira audit monseigneur le roy les traitier  
» comme il doit, il n'aura que faire de quérir es-  
» tranges alliances, ne de requerre ses ennemis  
» de paix, ne de tresves. Ses nobles prédécesseurs,  
» desquels la mémoire sera perpétuelle en leur

» bien faire, ont soigneusement mis à entretenir  
» amour entre les princes de leur sang ; mais mon-  
» seigneur le roy qui est à présent , sans que de ly  
» mesme s'en soit mis en peine oncques ne en  
» soing, les a trouvés Dieu merci ! et de quoy il  
» doit grans graces à Dieu et nous tous, si con-  
» joings en bonne amour et en union ensemble ,  
» que depuis , comme je cuide, que le royaume a  
» receu la sainte foy crestienne , ne furent tous ne  
» si bien comme à ceste heure ; laquelle chose je  
» répute plus à miracle que autrement. Et bien se-  
» roit maudit cely qui les desmoveroit ou se voudroit  
» travailler de les desmouvoir de ce saint et loable  
» propos. Et au regard de l'amisté que j'ai audit  
» mon cousin de Bretagne, et lui à moi , mondit sei-  
» gneur le roy s'en doit grandement esjoir et con-  
» tenter ; car plus avons d'amisté ensemble , plus  
» serons puissants de le servir ; et ne doit douter du  
» contraire ; car nulle amour ne me movera à faire  
» chose qui soit contre mon honneur.

» Et pour respondre au tiers point où ces dits am-  
» bassadeurs me chargent d'avoir fait empeschier  
» le bastard de Reubenpré , pour révéler au roy  
» ce que mon cousin de Bretagne a fait et besoin-  
» gnié en Angleterre , certes , monseigneur , deux  
» choses m'en excusent ; et non pas tant seulement  
» m'excusent, mès de tous points me deschargent :  
» c'est assavoir ce qui est respondu au premier  
» article , que de l'allée ne de la charge du vice-  
» chancelier , ne qu'il deust repasser par moi, je

» n'en sçaurois parler en aucune manière que ce  
» fust ; et si ne sçavois ne ne poois sçavoir la cause  
» de la venue dudit bastard ; par quoi peut clèrement  
» apparoir que ce dont je ne sçavois à parler,  
» ne peut estre la cause de l'empeschement dudit  
» bastard.

» Et au regard du quart point, où lesdits ambassa-  
» deurs dient que, pour couvrir la cause de la prise  
» dudit bastard, dont, par la response du troiesme  
» point, je me suis deschargié, comme chacun peut  
» congnoistre, j'avoie, incontinent depuis ladite  
» prise, envoyé Olivier de La Marche devers vous,  
» monseigneur, pour vous dire que ledit bastard  
» estoit venu pour moi prendre, comme dit est.  
» Mon très redoubté seigneur, de ce je vous fais  
» mesmes juge, quelle chose de par moi ledit Oli-  
» vier vous a dist.

» Et touchant la charge que, comme ils dient,  
» je dois avoir enjoint à icellui Olivier, de semer  
» les languages dessusdits là où il passeroit, et  
» aussi du prescement fait à Bruges pour esmouvoir  
» le peuple de vos pays, allencontre du roy, certes,  
» monseigneur, je cuide qu'il ne soit jà besoing de  
» querir moyen pour esmouvoir vostre peuple al-  
» lencontre du roy ; et quoi qu'il en soit, monsei-  
» gneur, vous en porez légierement sçavoir la vé-  
» rité se desjà ne le sçavez ; car ledit Olivier est  
» vostre subget de vostre comté de Bourgoigne,  
» dont vous estes souverain, et la ville de Bruges  
» est vostre ; par quoi vous vous poez informer

» comment il en va; car, à ce que par vérité se  
» treuve je me rapporte.

» Et au cinquième point, où ils dient que com-  
» bien qu'en l'empescement dudit bastard, j'eusse  
» mespris, toutteffois, j'avoie plus griesvement  
» failli encore, et de quoi je me pooie excuser, de  
» l'avoir détenu depuis qu'il s'estoit renommé au  
» roy, et ayant charge de par ly.

» Sur quoy, mon très redoubté seigneur, il est  
» vrai que ledit bastard fust arresté pour les causes  
» qui seroient trop longues à réciter, et que vous,  
» monseigneur, et beaucoup d'autres savent :  
» comme d'avoir esté menteur en divers points,  
» quand il avoit esté interrogué sur les souppechon-  
» neuses manières et enquestes qu'il fist de mon es-  
» tat; comme aussi de malvaise fame et renommée  
» qu'il a; dont par la mesmes auctorité que le  
» chancelier de France allégua à moi, volant  
» chargier, disant : *Qui semel malus, semper pre-*  
» *sumiture esse malus*; on ne pooit présumer sur ledit  
» bastard, fors que tout mal. Bien est vrai qu'il se  
» renomma au roy, et d'avoir charge de ly, telle que  
» dist est; mès pour ce qu'il n'en appert en riens,  
» et considérées les contradictions en quoi avoit  
» esté trouvé, je l'ai détenu jusques au présent; et  
» de ly et de toutes autres choses, ferai à vostre bon  
» plesir, selonc la puissance que Dieu m'a donnée.

» Vray est en outre, mon tres redoubté sei-  
» gneur, que lesdits ambassadeurs, en desduisant leur  
» matèrè, s'esmerveilloient de quoi j'avois pris si

» grant desplesir et courroux allencontre du roy ,  
» comme de le faire ainsi esclandrir par tels non  
» véritables rappors , disants qu'ils n'en sçavoient  
» penser la cause , se ce n'estoit à l'occasion de la  
» pension que mondit seigneur le roy m'avoit  
» donnée , et laquelle m'a r'ostée. Sur quoi , mon  
» très redoubté seigneur , au temps qu'il pleut à  
» monseigneur le roy , moi donner ladite pension ,  
» avois des biens de vous , tant et si largement , la  
» Dieu merci et la vostre ! que jà ne m'estoit besoing  
» de l'avoir ; aussy je ne la requis ne la demandai  
» oncques ; ains , sans ma requeste , la me donna  
» et la me fist présenter mondit seigneur le roy .  
» Dont , et afin qu'il ne pensast que je voulusse re-  
» fuser ne mesprisierses bienfaits , je fus , par vostre  
» bon plesir et assentement , content de la prendre ;  
» mès certes , monseigneur , il n'estoit nul besoin  
» auxdits ambassadeurs de vouloir coulorer et pal-  
» lier les charges qu'ils m'ont voulu donner contre  
» vérité , comme je l'ai dit ici devant , sur si peu de  
» chose comme sur la rompture de celle pension ;  
» car mondit seigneur le roy la m'avoit donnée ,  
» tant qu'il lui plairoit ; et s'il lui a pleu de la moi  
» r'oster et rompre , il estoit en ly de ce faire ; et  
» n'en ai pas pris tel ne si grant desplaisir , comme  
» il cuide ; car mon très redoubté seigneur , vous  
» m'avez fait et élargissez journellement tant de  
» bien que je me passeray de celle pension , tant  
» qu'il plaira à Dieu et à monseigneur le roy .

» Et combien , mon très redoubté seigneur ,



» ambassadeurs ont, en concluant leur proposition,  
» dit que l'intencion de monseigneur le roy estoit  
» de faire publier ces choses par tous les roys et  
» royaumes crestiens, qui seroit, comme vous et  
» chacun poez congnoistre, grandement à ma charge  
» et esclandre, je vous supplie, comme dessus,  
» mon très redoubté seigneur, que ainsi qu'il vous  
» a pleu me donner congié et grace de respondre à  
» ces présentes charges, vostre plesir soit que, par-  
» tout où mestier et besoing sera, je me puisse  
» excuser ainsi qu'il en appartenra; car, en ce et  
» en toutes aultres choses, je me voudroie régler  
» et conduire par vostre bon plesir. »

---

## CHAPITRE CXCIX.

L'auteur racompte icy comment, lui estant ou lit pour prendre repos naturel en dormant, il veist une vision espirituelle, ou il veit une dame noblement abituée qui hurtoit à l'uy de la chambre du roy.

COMME doncques ces ambassadeurs de France, en la manière de leur venir et de leur aigre parler, m'avoient donné beaucoup de hurillons en la teste, avecques ce que la matère sur quoi s'estoient fondés estoit assez peu honneste et de malvaise conjoncture, celle nuit mesmes, comme donnant son repos à mon corps, trouvai mon entendement qui laboroit en vision espirituelle. Et comme envers trois heures après mynuit, et après mon pre-

mier somme passé, me trouvai, ce me sambloit, en une chambre, là où, en une aultre prochaine d'icelle, estoit cestui roy Loys, roy de France, le transmetteur de ceste ambassade à Lille. Et moi là subitement venu, comme en l'esperit, soudainement me perceus ausy d'une dame noblement abituée et en grave attour, qui hurtoit à l'uys de la chambre du roy; mès non oye longuement fust, ou non accointée, ne trouva qui lui respondist. Si se travailloit-elle assez par language de donner à congnoistre à ceux de dedans qui elle estoit, et qu'elle n'estoit point femme de refus à royale entrée. Mès à perte parla, et en vain fist remonstrance de son estat; car à nul à peine de tous ceux qui là dedens estoient, n'estoit agréable; et faisoient le sourd, ce me pooie-je bien penser, encontre ses hurtis; et contempnoient (méprisoient) sa personne. Comme doncques je cecy veisse, et jugeasse à malvais temps ceste œuvre, me perceus à cop, comment de dessous son manteau tira avant un gros pesant marteau qui à l'ung des lez estoit tranchant comme ung rasoir, et à l'autre estoit gros et pesant, comme pour abbattre ung mur; et haussant les bras toute ayrée (courroucée), assist son cop sur l'uys clos, et en fist voler la serrure. Dont, d'entrée, et sans admirer face d'omme, dist cestes parolles.

« Comment déa! Loys, roy de France, est donc venu  
» le temps maintenant que la royale dignité fran-  
» choise est descendue sur homme bestial, et que la

» plus digne couronne et la plus sainte de la terre  
» est assise sur cheveux d'un homme non homme!  
» O maudit temps pour toi, et malvisé le règne de  
» tel roy dont il abuse ainsi! Tu me refuses l'en-  
» trée devers toi par contempt (mépris) que tu as de  
» moi; et si hes (hais) la lumière que je t'ap-  
» porte, parce que tu es de tout affecté à téné-  
» bres; tu quiers les angles et les mucettes (ca-  
» chettes) ombrageuses en lieu apparent; et là en  
» quoi les nobles et clers entendements se délit-  
» tent et se parfont, tu en fuis le repaire. Parquoi  
» je puis dire, et vrai est, que tu es homme non  
» homme, quant par obéissance à bestialle con-  
» dicion, tu volontairement te despouilles de  
» toute la dignité qui est en l'omme; c'est raison  
» que tu vois droit cy, devant toi, lumière de l'u-  
» main voyage et figure de l'image divine que  
» tu ignores, que tu contempnes (méprises) et  
» mescongnois; et, enclin à toute œuvre perverse.  
» ensieus (suis) propre volenté desbridée, sans  
» digestion de vergoigne. Dont, et pour ce que tu  
» m'as fait le refus de ta chambre, et que ta sour-  
» desse ne m'a voulu entendre en temps convena-  
» ble, dispose toi, je te dis, et t'appreste cy à  
» devenir tel comme Francisque, duc de Milan,  
» se maintint et se monstra en la face de messire  
» Jehan des Coppons, Arragonois, son extrême  
» injurieur. Car te dis bien: se tu ne prends celle  
» vertu et constance en toi que prist icellui duc,  
» où que tu te faignes estre icellui mesme en égale

» vertu, le sang te montera ou visage par corroux;  
» le front te sera commeu en vergoigne; et sans  
» que tu y soies patient ou mal tollérant, je ne  
» cesserai ne ne me faindrai à te dire repreuve:  
» et ce, par ta propre rudesse envers moi, quand  
» tu m'as refusé ta chambre, quérant ton salut.  
» Car, entends bien: se ne feust que j'ay veu ton  
» contempt et le mespris volontaire que tu as fait  
» de moi, venant devers toi en bon et humble pour-  
» pos, je te eusse araisonné toute aimable, là où  
» maintenant tu me contrains et parforces, comme  
» à messire Jehan des Coppons, de te dire villon-  
» nie. Que fais-tu, ô roi Charles, jà long-temps  
» a? ne en quoi contornes-tu le temps de ton rè-  
» gne ne de ton voyage? Ne repenses-tu à tes  
» œuvres passées, ne à celles qui sont présente-  
» ment en ton pourpos? Quels termes as tu tenu  
» à ton bel oncle le duc, depuis ton coronnement,  
» se non en multitude de vaines parolles pleines  
» de vent? Tu lui as en tous endroits rendu  
» mal pour bien, simulacion pour humbles ser-  
» vices, et prompte et soudaine descognoissance  
» pour toute léaulté et amour trouvée, jusques à te  
» former adjoinct à ses ennemis anciens en son  
» contraire. Non moins en fis-tu en ce novel in-  
» stant au duc de Bourbon, son nepveu; et à tout  
» ce qui lui estoit de lignage, tu lui donnoies  
» traverse aulcune en ton estat, ou tu lui mon-  
» stroies froidesse; parquoi on y percevoit petite  
» amour. Mesmes tous ceux à qui tu faisoies tes

» dons d'offices , touchant le costé de çà , tu ce  
» faisoies à regret et à dur reprieve en leur da-  
» rière , ou tu le faisoies à singulières notées per-  
» sonnes, et à cautelle de mauvaises préavisées fins,  
» qui depuis sont descouvertes. Tu trouvas ton  
» royaume en paix; les princes et barons d'icellui  
» en amour et en union ; dont , avecques ce que  
» tu labourois à les mettre couvertement en dis-  
» corde , par espécial à l'encontre de la maison de  
» Bourgoigne qui , sur toutes autres du monde ,  
» te cuisoit en coeur , tu allas movoir tribulacion  
» hors de ton royaume , mener les barons et gens  
» d'armes en perdicion de mort , et susciter sé-  
» dicions et guerres en Espagne , des nobles contre  
» leur sire , de ton beau-père le Savoyen , duc que  
» as fait , qui te soit à los ! si non que qui avoies  
» gasté la maison et le pays , toi estant daulphin ,  
» devenu roi , tu as tout pargasté en sa personne.  
» Tu l'as despouillé de seigneurie et de franc arbi-  
» tre , mis en tutèle sous tes propres gens , et privé  
» de ses propres serviteurs et sujets s'ils n'estoient  
» à ta poste ; tu l'as fait aller de pays à l'autre ,  
» vauçant (errant) à recommandation très povre ;  
» qui tout impotent toutevoies , et mieux séant d'a-  
» voir tenu son repos en propre terre , est allé morir  
» en ce travail , prince misérable. Et de Philippe ,  
» ton beau-frère , que penses-tu quel los tu y as  
» acquis , ne quelles murmures tu y as suscité con-  
» tre toy en sa prise , mandé devers toy , et asseuré  
» par tes lettres ? Et puis non donnant foy ne vertu

» à tes lettres et tes mots , tu l'as tenu en menasse  
» de mort , prisonnier , en admiracion de tout  
» homme ; et de quoi non tant seulement ses pa-  
» rents ont esté commeus encontre toy , mès  
» multitude des nobles et de divers peuples qui  
» s'en corocoient et en appétoient vengeance.  
» Quelle raison peus-tu alléguer après d'avoir re-  
» coppé par tout ton royaume l'ancienne juri-  
» diction de tes nobles en fait de chasserie , et  
» d'avoir fait deffense à tous eulx , sur grieves  
» peines , de non chassier en leurs propres terres  
» ne lièvre ne aultre beste , ce qu'oncques roy ne  
» fist , ne oncques livre ne contient le pareil cas ,  
» ne qui si mal sonne ? au moins ne peus que tu  
» ne souffres à chascun joyr de ce qui est sien et à ly  
» appartenant , comme tu veuls joyr toy-mesmes  
» et user de ce qui concerne ta haultesse et ta co-  
» ronne ! Le droit de patrimoine ne gist pas en  
» liberté de roy pour le tollir aux héritiers , se  
» non que par tyrannie et violement il veuille  
» rompre loi naturelle et escrite , et mettre sus  
» loi contre raison et divin ordonner , en confu-  
» sion du monde. Tu en as , bien te souviengne ,  
» fait copper oreilles à deux nobles gens pour  
» l'infraction de ton édict , pour un lièvre meschant  
» qu'ils chassèrent sur le leur propre. Quelle rai-  
» son droit cy , élas ! ne quel titre te sauve en  
» cestui exploit ? se non que tu peuls alléguer in-  
» fraction et trespas de ton édict. Mès sur ce  
» on te réplique , et te fait-on demande : Quelle te

» à toi et de prendre leur service. O comme obscur  
» tiltre sera à ung roy de France, cy-après, d'avoir  
» usé de malice envers ses bienfaiteurs parens,  
» et d'avoir accueillie desléale maisnie (suite)  
» en sa maison pour faire desléale œuvre ! Certes,  
» trop plus lui seroit chose recommandable d'a-  
» voir observé son honneur en clarté, encore que  
» d'avoir acquis royaume conjoint au sien, par  
» condicion reprobable. N'entens-tu que honneur  
» est ung plus cler trésor que couronne ; et que  
» preud'omie clarifie plus l'homme que seigneurie ;  
» certes , si fait. Qui doncques fait pois et  
» dangier de son honneur , il se garde de pervers  
» conseil ; et qui se garde de mauvais conseillers ,  
» il en fuit et en het la hantise. O Loys ! et com  
» durement tu regretteras encore l'abitude de cestes  
» gens et l'accueillance que tu en a faite , si peu  
» mal digérée ; tu en porras cheoir en grief incon-  
» vénient et en dangier d'en perdre ton royaume  
» et ton honneur. Dès maintenant les humaines  
» voies s'en essourdent contre toi en murmure ,  
» et les bouces en vont mordans en tes faits, parce  
» qu'en toi n'appert riens que ingratitude , que  
» rendicion du mal pour bien , et pleine et évidente  
» contenance de vouloir destruire tes parents et  
» amis , et auxquels tu tournes le dos, haineux et  
» mal conseillé, pour porter petites gens desléaulx  
» en leur faulse malvaïse querelle. O doloureuse  
» maudite haine des Croyois ; du povre petit ser-  
» viteur au maistre ; du povre gentilhomme à

» prince naturel seigneur ; et là où n'a nulle  
» comparaison ne correspondance à personne ne à  
» estat ! Et tu, ung roy de France ! à l'appétit de  
» telles gens, oublieux de toy mesmes et de ton  
» propre honneur, du péché dont ceulx sont à re-  
» prendre devant Dieu et homme, tu, de cely  
» mesmes t'es allé souillier, haineux de ta gloire !  
» Hélas ! et quel fin attens-tu, ne quel fruit, d'a-  
» mer et de porter ainsi les ennemis de tes amis ;  
» ne quelle joyeuse ne salutaire yssue, tu espè-  
» res, dy-moi, en haine volontaire et sur riens  
» causée à l'encontre d'ung si hault prince ? Y en-  
» tens-tu augmentation de ton honneur ? Y per-  
» chois-tu avancement du bien publicque, ou de  
» quelque salut ou expédient à félicité humaine.  
» Moy, de ma part, je ne ly sçay entendre, fors  
» tout au rebours, malédiction et ruyne en ton  
» estat, reproce en ton honneur, et tribulacion,  
» misère et pestilence en ton royaume ; et de  
» quoi, tu, esliseur de ton propre mal, haineux et  
» ennemi de ta paix, aras esté cause ; et pour ceulx  
» encorre que tu, prince et roy de justice, le sou-  
» verain du monde ! deusses haïr et grièvement  
» punir pour aultrui exemple ! Comment, déa ! n'y  
» a que trois jours, que tu ne les véïs oncques,  
» ne que service ne te firent, sinon à leur profit.  
» Ne furent oncques à sang respandre pour toi,  
» se non en aises et voluptés de court te complaire  
» par flatterie. Qu'est doncques d'eulx, ne qu'en  
» diras qui te soit bon tiltre ? Doibt estre amour de



» roy se légier? Ne doibt ung roy de France amer  
» sans tiltre de mérite. Et par contraire, si legier  
» amour et sans avis donné lui est mal apperte-  
» nant et non de los; ne lui siet doncques de  
» porter haine aussi aux vaillants et vertueus de son  
» royaume, et qui sont l'estoement de son throsne.  
» O maudite haine et bien maudite, ce dis-je  
» encorre, de cestes gens! et maudite leur pré-  
» somption et encorné orgueil, quant eulx, ai-  
» guisiés et enserrés dessoubs ton esle, tu, pour  
» eulx, t'es allé contaminer en leur mescongnoi-  
» sance, et as quis les voies desléales pour mettre  
» autrui haine à effect dessoubs la tienne. Te de-  
» voit souffire d'avoir refroidy envers toi le cœur  
» du duc Breton, du duc de Bourbon, et de maint  
» aultre prince, tes parents, que tu as maltrai-  
» tiés, sans venir user de mesmes et querir, au  
» lieu de ton refuge, au lieu de ta gloire et de ta  
» redoubtance, et dont tu as promeu, roy assis en  
» throsne, et là où l'honneur et léal service, l'a-  
» mour et la révérence du monde, te ont esté mon-  
» strées et offertes. Cesse, Loys, cesse, te prie;  
» reviens à toi et à ta royale nature; et se légier-  
» ou senestre conseil te ont mené hors de voie, par  
» aulcune fragilité de passion, retourne à toi  
» mesmes, et a modère ces extrémités vicieuses qui  
» te procurent blame, et plaie et damage enfin à  
» ton salut. »

---

---

CHAPITRE CC.

Comment l'auteur esveillé, mist en escript ceste vision, et comment les ambassadeurs furent felles et aigris de la response.

ATANT fina sa raison ceste dame ; dont , à l'instant , aveucques le finement du mot , je m'esveillai subit , et trouvai en vive impression et retenance les parolles dessusdites. Et alors, comme je sentoie et concevoie que de grand effect estoient , et de grant importance là où elles servoient , et que de la part du roy elles lui estoient justement imputées et à vérité , déliberay aussi de les reciter et mettre par escript , afin de faire plus clère histoire. Car comme le secret de la matere présente pend en deux haultx princes, et en termes de crimes et foullement d'onneur d'ung costé ou d'aulture ; par ceste remonstrance et proprement increpacion faite au roy par ceste dame, et de quoi j'ai eu la vision sommeillant , peut-on tant plus clèrement congnoistre cy-après la querelle du comte , et le tittre de son deffendre, quant , non envers ly seul , mès envers tous les aultres, ses parents et vassaulx du royaume , il s'estoit mal porté et gouverné , et plus encorre et plus grièvement envers ly qu'envers nuls autres ; dont la douleur lui estoit tant plus grande.

Or estoient encorre en Lille ces ambassadeurs du roy , le comte d'Eu et le chancellier,

felles et enflés de la maigre response qui leur estoit faite , et que aultre conclusion n'avoient peut traire du duc ne de son fils en la deslivrance du bastard ; et de quoi celui de Croy, qui menoit tout ce personnage , moroit de peur et d'annuy, pour la conséquence qui en tournoit sur luy honteuse , mal contents et à gorge enflée s'en partirent ; et venus à Tournay allèrent susciter le peuple , et le animer à l'encontre du duc de Bourgoigne et de son fils , par diverses et estranges doléances que faisoient de eulx , et par lesquels ils les voloient chargier et accuser envers le roy , offenseurs , et dont ils prioient au peuple de l'avoir en leur mémoire , comme par manière d'indignation encontre iceulx , pour en faire criée. Autre-tel en firent à Douay et Arras , là où ils ne furent oys ne creus ; car on sçavoit clèrement que leurs parlers movoient de haine et d'envie allencontre du duc et de son fils ; et estoient toutes contraires de vérité. Autre-tant aussy firent en passant par les bonnes villes sur Somme , Saint-Quentin et Amiens ; et là s'efforcèrent et à tout pooir , d'en aigrir et amener le peuple allencontre de eulx , par peur que avoient que guerre arrière ne sourdist pour ce bastard ? Pourtant , comme ces villes dessusdites estoient nouvellement recouvrées hors de la main de ce duc de Bourgoigne , et là ou affection pooit avoir assise envers ly , travailloient à y mettre une renouvellée amour envers le roy , par doléances et plaintes faites allencontre de l'autre. Sy y avoit grant coulpe en cecy , et plus que nul aultre , le chancelier , nommé

de Morinvilliers, et natif d'Amiens, homme fort partial et tout propre an roy et à ses meurs ; et lequel, pour homme vocqué à si haut estat comme de chancelier de France, s'estoit beaucoup follement conduit en parolles à Lille ; et maintenant esloigné du lieu, plus et plus encorre en monstra à son blâme par malvais corrage.

---

## CHAPITRE CCI.

Comment l'auteur excuse la dissimulation du duc des faulx personnages que portoient les Croyois à l'encontre de lui et de son fils.

NE seroit à dire ne à reciter le murmure qui se faisoit par toutes les villes et pays de ce duc, des estranges personnages qui se véoient à l'œil, et de quoi toutes bouces, en couvert les aulcunes, et les autres en appert, ruoient sur le seigneur de Croy ; disans que, de tout cecy il estoit cause, et que le père estoit perdu par ly, et par lui donner telle crédence ; et le fils et eux tous estoient en voie de perdicion par la malvaiseté de ly, non congneue. Toutefois, et combien que la malvaiseté de ly ne pooit estre creue du père ne maintenue, si faite comme depuis elle a esté atteinte, nientmoins toutes facultés d'hommes, nobles et non nobles, en court et dehors, tant en perçurent et tant en congnuurent, qu'à peine ils n'en contemp-

nèrent (méprisèrent) le duc, leur prince, de quoi , en multitude de tant de faulx personnages , il ne se percevoit de son malice , mès tousjours le portoit et le contretenoit avecques ly , en confusion mesmes de sa personne. O entendez icy, vous lisants , et ne convertissez point , vous prie, ceste crédence du maistre au serviteur, en vice ne en mollesse de sens, si comme à homme de povre effect ; mès par contraire à vertu et à haulte noblesse de corrage qui ne pooit croire ne concevoir en ly, que homme de tel eage, de telle auctorité et lieu dont il estoit, avecques norriture de quarante ans, et bienfaits sans nombre, peust jamès cheoir ne torner en faute contre ly, ne en personnages si énormes comme son fils lui voloit donner à entendre. Mès comme il lui sembloit que son dit fils avoit pris aucunement pointe contre ly et argu , pour cause de la crédence à lui donnée , et de quoi ledit son fils sembloit estre moins bien content, argua, en lni-mesme, que ceste accusation movoit audit son fils de ire et de mal talent, et de malvais et senestres rappors fais à ly par ses haineux. Et par ainsi, qui oncques ne s'estoit perceu en cely de Croy ne ès siens que de léaulté et de preud'omie, en l'espace de quarante ans, ne pooit imaginer ne conclure que rappors si malvais, fais de eulx, comme son fils lui donna à entendre, pooient avoir vérité en eulx , quant lui mesmes n'y pooit maintenir telle faute , pour mort ne pour bien. Souverainement, en cest abus en'estoit et avoit esté jus-

ques à Bruges, là où, après la journée d'Anvers, ils convindrent ensemble par un préparatoire de ferme union; dont arrière jusques à ceste journée de Lille, bien seipt ou huit mois entre deux, les matières arrière entre le père et le fils se aigrèrent et ensellirent jusques à estre en pire estat que jamais; et tousjours par ce Croy demorant emprès le père son maistre qui, par sa crédence et par la confiance que le duc mettoit en ly, rompoit tout ce que le comte pooit édifier en son contraire; et autant trouva manière de le reculer de son père, comme il se traveilloit de l'accuser et de lui faire perdre son service; réservé toutefois que quant ce vint à la prise du bastard de Reubenpré, et de quoy le comte son fils avertit son père de sa manière et de son entreprendre, le duc commença à prendre des imaginations beaucoup; et ploiant ung peu envers souppechon, pour l'estrange nature du cas, s'en contint en couverte méralcolie sur ceulx de Croy. Et combien qu'il n'en fist pas autant de samblant comme il lui en estoit, à l'aventure, se contint clos et froit envers ly, plus qu'il n'avoit appris à estre; avecques ce que avoit aultres causes et tiltres alors, qui tous se faisoient penser et percevoir; ce que n'avoit pas appris; car tous les Croys estoient nuement devenus royaulx, tous affectés et adonnés au roy par samblant, comme se de leur premier maistre et esleveur ne leur fust riens. Et estoient les deux frères et le roy comme trois testes en ung sac tousjours ensamble; et quanques vo-

loient les deux, le troisième faisoit ; et ce que le seul pooit appéter ès aultres, les deux lui en complaisoient. Et pour tant je dis, que le duc y prist des ymaginations et des murmures en dedens soy couvertement ; et lui en fist-on plusieurs atoucements bien au vif. Mès comme le temps n'estoit pas encore accompli, et que le péchié de malice et d'ingratitude n'estoit pas tout meur encore, ne assez près de sa punicion, tout se dissimula encore longuement. Et attaint maintenant à Lille plus avant et plus clèrement que jamès, néantmoins le vainquit encore le seigneur de Croy depuis ce dy ; et demora emprès son maistre ; et le fils en repulse et en non-puissance de faire accroire à son père ce que tout le monde congnoissoit et percevoit véritable à l'œil. Et en cest estat demorèrent jusques à Bruxelles ; là où, en apparence de grand inconvenient depuis et de meschief irréparable, le viel couve-venin fut congneu, Croy dégetté et expuls dehors de court, et longue non-créance du père fust commuée en vraie congnoissance, par commune crieée des grans de la maison contre mesme le frère d'ordre. Et n'y avoit ne évesque, ne preslat, ne chevalier, jesusne ne viel, qui tous ne criassent contre Croy ; et qui plus n'en porent tolérer la congneue malice, pour l'acquit mesmes de leur honneur, et de quoy cy-après vous orrez l'histoire.

## CHAPITRE CCII.

Comment messire Philippe Pot, seigneur de la Roche, remonstra au seigneur de Croy son desvoy et aveuglement, comme ami fait à l'aultre.

EN ce tempore, et que cestes murmures se faisoient à Lille, toutes orribles comme vous oez, et que toutes villes estoient pleines des termes que tenoient ceux de Croy allencontre du comte de Charollois, avint que ung jour me trouvai en la chambre dudit de Croy, et là où avoit plusieurs chevaliers et escuyers, gens de bien, devisants ensemble l'ung ça, l'autre là, assis sur banc et sur couche, comme de costume est en court. Si y avoit avecques ledit de Croy, son nepveu le seigneur de Lannoy, son nepveu aultre le seigneur de Quiévrain, et messire Philippe Pot, seigneur de La Roche; tous quatre ensemble devisants de diverses choses, si comme on fait après disner. Lors me perceus et vis que cely de La Roche, prist le seigneur de Croy par le bras; et, comme se faim eut de parler à ly en lieu privé, le mena en une galerie à part, arrière de ses deux nepveux. Et là, non sievis ne empeschiés de nullui, vis que devisèrent ensemble bien longuement. Et me perceus, si comme on pooit jugier à l'œil, que ledit de La Roche, moult aigrement parla, et de grant entente, à cely de Croy; et par samblant tenoit ma-



nière envers ly, comme se d'aucun grant cas l'eust volu incréper (accuser) et reprendre, et lui remontrer aucun son desvoy et aveuglement, comme ami fait à aultre, et comme deux frères d'ordre qu'ils estoient sont tenus de secourir l'ung l'autre, en sens et en bon avis, et par espécial en ce qui touche à leur honneur et à l'utilité de la chose publique. Si les regardai moult intentivement, et y assis tout mon œil, ymaginant en moi-mesmes ce de quoi devoient, et comme se j'eusse esté le tiers homme avecques eulx deux; car, autrefois, et assez souvent, ledit de La Roche et moi avions tenu largement devises du fait de cely de Croy; par quoy je conjecturoie que eulx maintenant pooient estre en porpos semblable. Dont, comme j'estoie privé à cely de La Roche, et fiable, je m'attendoie bien d'en avoir par temps les devises avecques icellui, et toutes telles comme elles avoient esté faites entre eulx deux. Si ne m'en menty pas mon espoir; car la nuitie mesmes, comme je me trouvai à son couchier, et que je lui ramen-teus (rappelai) son long deviser solitaire avecques cely de Croy, me dist prestement et respondit: « Hé, sire, te dirai de mot à mot la manière » de nostre devise et la substance de la matière que » nous avons maniée ensamble; mès il fault qu'il » n'y ait cy, que vous et moy, et que le remanant » (reste) vuide dehors d'ici. »

Lors fist vuidier chascun, et n'y demora ame que moy, là où assis en banc devant le feu, entra mesmes

en parolles. Et alors le chevalier, qui sage estoit, et plein de beau parler, commença sa raison en ceste forme : « Je vous ay aujourd'hui, ce dist, » bien regardé comment aviez les yeulx en moy, » tandis que je parlai à monseigneur de Croy; et » imaginai bien que en vous-mesmes, fasoyés si- » logimes et argumens sur nostre propos, comme » pour attaindre par pensée à ce de quoi nous » devisammes par effect. Or, sommes ici en nostre » privé; et comme aultrefois je me suis devisé à » vous de moult de choses grandes et aultres, et » entre les aultres qui ne sont point de petit effect, » du faict du seigneur de Croy qui pend et est cheu » en la murmure du monde, si me vueil deviser » maintenant à vous, et à vous réciter le compte de » nous deux ijourd'hui, et la manière de nostre » entrée, qui commenceur et moveur premier » de nostre p[er]s[on]ne. Si ascoute et enten sois- » gneux car je n e mentirai de lettre. »

---

## CHAP. TRE CCIII

Comment le seigneur de la Roche racompta à l'auteur les devises et les remonstrances qu'il avait eus à celluy de Croy.

Lors fist son compte et dist icy et ainsy : « Je fis » mon entrée, disant : Monseigneur, je voudroie » avoir moins cause de parler à vous, et de plus » me taire à vostre joie qu'à vous rien dire à peu

» de fruit et sans profit; mès comme je me voy  
 » obligié envers vous, tant pour cause de l'or-  
 » dre comme de fraternité crestienne de no-  
 » blesse, avecques le serment que j'ai au bien  
 » et à l'honneur de la maison dont vous et moi som-  
 » mes, et que je voyz icelle perdre et branler en  
 » péril, sous charge qu'on vous y donne; je m'a-  
 » vance, et comme autre-fois par cy-devant ai  
 » fait, de rentrer arrière en parolles avec vous, et  
 » de vous desavertir, non pas seulement ce que  
 » mes yeux et mon cœur me rapportent, mès ce  
 » que cent mille bouches d'hommes recordent et  
 » prouvoient, dont je ne suis que relateur. Par  
 » cy-devant, quand les causes de moi parler à vous  
 » estoient multiples, si m'efforçay-je maintenant  
 » à titre de bien, de vous servir et parachever, à peu  
 » de gre, en vostre honneur: et maintenant,  
 » quand je voy les causes plus grandes qu'onques  
 » j'eus, et les dangers estre sur vous avec-  
 » que la troupe se se demour estre mal voulu de vous  
 » plus que d'iceux, se ne m'en eusse-je, pour vault le  
 » longuement crier. Mais un homme perdit  
 » l'honneur parcheu de mille dangers, tant la m  
 » se mere, qui se multiplicateur de ses ans plus  
 » et plus multipliee en breugement, et tant la  
 » chose vous se coust. Le monde est sur vous,  
 » et les dangers d'hommes vous maintenant, et ne  
 » cessent de maintenant sur vos ans: et la m  
 » se mere, qui se multiplicateur de ses ans plus  
 » et plus multipliee en breugement, et tant la  
 » chose vous se coust. Le monde est sur vous,  
 » et les dangers d'hommes vous maintenant, et ne  
 » cessent de maintenant sur vos ans: et la m

» rues , aussi , vous absent , se ne honge-on que de  
» vostre personne ; les enfans mesmes vont à la  
» moustarde atout vostre nom , et les vieilles , atout  
» ( avec ) leur queneule filants , vous noircissent de  
» leurs lèvres . La terre se veult sourdre contre vous ,  
» et le ciel soi former vostre accuseur en crime  
» énorme . Que direz-vous , ne que dirai-je ? Où  
» sont vos yeulx , où est le sens d'ung premier  
» chambrelan d'ung duc de Bourgogue , le plus  
» grand duc de la terre , et le mieux renoimé ,  
» et lequel , en ensieuvant ly , doit avoir aussi ung  
» maistre chevalier garde de son corps de sam-  
» blable nom et vertu ? Où est le conseil et avis qui  
» se doit traire de vous en aultrui confort , qui  
» tout aveugle et ignorant en propre affaire , met-  
» tez perpléxité en salut commune ? Ne vous per-  
» cevez-vous , en allant sur la rue ou regardant  
» par fenestres , des troppaux que les gens sont çà  
» et là diversement , nobles avecques nobles , me-  
» nue gens avecques sorte pareille , mesmes jus-  
» ques à vos plus prochains accointés , buvants et  
» mengants tous les jours avecques vous . Tous  
» eulx ne parlent que de vous ; tous ne se font que  
» esmerveiller de vostre conduite ; et levants et  
» relevants vostre cas et le tornants à tout ploy où  
» il se peut mettre , n'y treuvent que mortel ou-  
» trage , et prennent toute hyde ( horreur ) en  
» leur entendement de ce qu'en vous porçoivent .  
» Vostre dangier , aultrefois je l'ai veu remédia-  
» ble ; mès maintenant le voy hors du possible de

» y pourveoir ; car plus vivez plus l'empirés tout  
» volentiers, comme se de riens ne vous fust ; et  
» que follie emprendre et outrage conduire, ne  
» vous peust donner blasme. Quel hardement avez  
» en vous, qui de se hault vous fait présumer,  
» comme on voit que à longue charge que avez  
» portée, d'avoir pris pointe contre le fils, couverte-  
» ment et sous fiction de preud'omie, machinez  
» encorre en la ruine du père ; et après lui avoir  
» fait perdre les villes et terres sur Somme,  
» l'escu de ses pays, lui faites venir manasse de  
» guerre en ceste sa ville, sur ung honteulx tiltre  
» qui vous touche ; c'est du bastard de Reuben pré ;  
» ne de maleheure pour vous, pour charge qui  
» vous y append, et puis encorre pour la com-  
» mission qu'il avoit prise et dont les procureurs  
» sont à maudire. Que pensez-vous, monseigneur  
» de Croy ? Cuidiez-vous que les gens se doivent  
» taire d'ung si hault et grand cas comme ici se  
» voit, que vous, gouvernant le père, tenez son  
» fils en indignation devers ly, et faignant estre  
» son léal serviteur, vous vous maintenez ennemi  
» de son enfant ? Comme se devra tourner ceci,  
» ne estre entendu, que homme face à croire d'a-  
» mer le père et léalement le servir, et haïr son  
» seul fils et lui procurer meschief, voiant le père ?  
» Ne comment pora père amer serviteur, ne lui  
» donner crédence, là où le serviteur monstre par  
» effect au père que son fils n'a en grâce ? Déa,  
» monseigneur, je ne vous vueille point charger ;

» mès le monde vous charge grièvement, et de quoi  
» je vous suis avertisseur. Les habitants de bonnes  
» villes des divers pays de dechà mesme, et de la  
» maison de ciens, ont veu les personnages qui  
» ont esté faits nagaires, l'année passée, en Anvers  
» et à Bruges, et là où monseigneur vous porta,  
» et vostre lignage, à l'encontre de monseigneur  
» son fils, le chargea de bourdes et de frivoles,  
» et vous excusa et se loa de vostre service, et ap-  
» prouva votre preud'omie, comme cuidant bien  
» faire et comme j'espere que si, mès non pour  
» tant ceux qui ce véoient et ooient, et avoient  
» conceu les doléances et plaintes de leur sei-  
» gneur avenir faictes contre vous, et icelles estre  
» vivement prouvées et attaintes, et remonstrées  
» où et quoy, par point et par articles, avecques  
» ce qui de soi-mesmes, longuement et par di-  
» verses fois, s'estoit monstre en descouvert. Certes,  
» par révérence portée au père, et à qui ne vo-  
» loient ne ne voudroient contredire, ils s'en tin-  
» drent à son dire. Mès n'entendez pour tant que  
» la pitié conçue du cas du fils ne leur feust plus  
» prochaine et créable que vostre excuse. Mesmes  
» tout deffendu et paré par monseigneur, le peu-  
» ple vous crucifioit en son cuer, et vous mainte-  
» noit aultre; car ils sçavoient bien que vous aviez  
» vostre maistre par l'oreille; que de tout en tout  
» il reposoit sur vous, vous donnoit crédece, foi,  
» et fermeté, voloit ce que vous et desvoloit ce  
» que vous non. Certes ce fit-il par vertu et haute

» bonté de ly qui vous avoit norri quarante ans ,  
» dont tant plus vous tenoit fiable ; mès à torner  
» le feuillet , et vous voyant si grand et si eslevé ,  
» et que tout brandissoit soubs vous , et que vous  
» aviez quis vos affuictes en France et vos alliances  
» en divers pays , et que les places frontières et  
» maistresses de tous les pays , gissoient en vos  
» mains , aviez tout , et appliquiez tout à vous et  
» aux vostres ; le povre conte n'avoit rien , ne que  
» ung bastard ; se n'avoit nullui ; vivoit en em-  
» prunt sur la compassion des pays de son père ,  
» rompu en sa pension par vous , et chassié au  
» fouet. Prindrent certes en eulx tout entier con-  
» temnement de vostre personne , formée haine  
» contre vous , et en couvert et en publique , ré-  
» servé ceux qui à vous estoient ; firent clameurs  
» et plaintes à Dieu et as hommes de vostre oul-  
» trage , disans : Cestes gens cy se veulent faire  
» égaulx aveucques l'éritier du pays ; le veulent  
» confondre et destruire pour eulx essourdre ; se  
» mettent en pointe contre ly , et se fortifient au  
» bras de France ; ne le craignent ne n'admirent ne  
» que per à per ; et là où sa puissance leur samble  
» estre grande pour eulx , pour le temps futur ,  
» contendent et ont contenu à la diminuer par  
» subtils personnages. Et en effet , ainsi l'ont fait.  
» Ça ! ça ! il y convient pourvoir. Croy hault !  
» Croy bas ! nous l'avons veu venir povre cheva-  
» lier cyens ; et maintenant il sera maistre de  
» nostre héritier et le chassera ! A malheur ja n'a-

» viengne ; ne jà ne plaise à Dieu que homme  
» le souffre ! Véez-cy les languages que darrière de  
» vous , et souvent tout au plus près à bas son se  
» faisoient , vous donnant de grandes charges , et  
» de quoi vous devriez avoir hyde (horreur) de  
» les porter. Et pour dire vrai , se l'effect est tel  
» comme porte la criée , ne le peuple ne lès pays  
» de deçà n'ont pas grande cause de vous bien  
» vouloir ; moins encorre le fils , et surtout moins  
» encorre le père , à qui vous avez , ce dient les  
» gens , osté du col l'escu , lequel , en vertu et en  
» fleur de sa vaillance , il avoit conquis chevale-  
» reusement sur le plus haut roi du monde. Et  
» vous , en son vivant , subtilement et à praticquée  
» fin , le lui avez fait reperdre en son dur oppro-  
» bre. Si en font leur plainte et regret. Toute  
» qualité d'ommes vous en blament et comdamp-  
» nent , et détroncent vostre nom diversement. Et  
» posé que grand soyez , et que tel vous con-  
» gnoissent , et que vos léautés voient bien et  
» perçoivent tendre à haute fin , toutevoies , au  
» fort venir , ne vous ammirent , ce dient , et n'ont  
» que faire de vous , ne de riens y quérir ; vous  
» congnoissent homme de fortune , fait et eslevé  
» às mains , assés en degré variable , non héritable  
» pour vous , ne connaturel , et non aultrement ,  
» fors huy assis , demain rué en bas ; parquoi  
» vostre auctorité ne leur pora plus nuire. Et par  
» ainsi , comme vostre estat , ce dient , n'est que  
» accidentel , et que l'estat du fils de leur prince



» en traire ; car vostre regard estoit , ce argüent  
» les gens , que pour ung homme pris , à quelque  
» tiltre ce feust , monseigneur ne voudroit jamès  
» desplaire au roy , et ne se voudroit accorder à  
» guerre pour si peu de cause ; mès ly , comme  
» prince et maistre de ses pays , et commandeur  
» et précepteur sur son fils , en tout et sur tout , à  
» la requeste du roy , et pour bien faire , et pour  
» éviter tout péril et esclandre , le bastard seroit  
» mis hors et à délivre ; et à quelque crime ne  
» malvaise intention qu'il eust eu , ne parqui don-  
» née ne commise , sans en estre plus nouvelle ,  
» s'en iroit sain et sauf ; et ly il garderoit et gain-  
» gneroit sa vie sans riens dire du secret ; et vous  
» et les vostres , et tous ceulx qui y peuvent avoir  
» coulpe , demorriez par ainsinets et justes en mal-  
» vaise œuvre.

» Tels et si faits sont les languages par ciens , par  
» ceste ville et par toutes aultres , là où on ne vous  
» espargne , ains vous y decoppe-on par pièces et  
» morseaux , et vous torne-on et retourne-on toutes  
» les entrailles pour enfonsement de vostre ra-  
» chine. Dient les uns : Que veult faire cestui  
» Groy ? Que pense-il , ne que propose-il , en son  
» hault orgueil , que de soi former public con-  
» trarieur au fils de son maistre ; et après lui avoir  
» fait toutes rudesses moult dures , le mis et  
» tenu en indignacion de son père , pareillement  
» en celle du roy , privé et forclos de sa pension ,  
» chà et là mis en abay le conte de saint Pol , des-

» chassié ses gens d'en arrière ly, finablement,  
» pour le tout pardeffaire et pardestruire, con-  
» tend et a contendu en son corps, en sa vie et en sa  
» personne; et veuillant faindre l'ignorance du cas  
» se voult désarmer du crime par personnages, en  
» quoi le roy, par son forgier et consentement,  
» et ly par le roy, se sont noircis tous deux par  
» estrange fiction. O maudite soit la norriture de  
» tels gens, ce dient! Le roy rend bien au devoir  
» les bienfais de deçà; et Croy recongnoit bien le  
» bénéfice qu'il a receu en ceste maison, l'exal-  
» tation de sa lignie par son bon maistre, et la  
» gloire et la richesse qu'il a de ly, dont pareille  
» n'eut oncques en France par nulle mémoire! Que  
» veut-il faire ne à quoi bée-il? Cuide-il devenir  
» prince du pays, et se faire égal aveucques l'éri-  
» tier. Encorre, quand père et fils, que Dieu sauve  
» tous deux! seroient faillis, si n'y parvenroit-il  
» pas; il n'est ne de l'estat royal ne de princial  
» ventre; il est ung simple chevalier, riens en  
» comparaison à ly ne aulx aultres princes; et l'a-  
» vons veu croistre et monter au throsne, prendre  
» la fille de Robais, sourgon ( tige ) de son bien;  
» et maintenant marié à l'une fille de Lorraine,  
» plein d'acquests et de biens par service, allié en  
» Allemagne, à Bauvri et à Meurs, et tenant en sa  
» main, comme propriétaire, Lucembourg et  
» Namur, Boulongne et aultres places; dont le  
» roy se vante, et ly en menace l'éritier. Cuide-  
» il pour tant parattaindre à la domination de ces

» pays , ne à la faveur, ne à l'affection du peuple,  
» qui mesmes est congneu inique et pervers et  
» plein de malvaises cautelles, ly et les siens, et  
» jusques en tous pays où il règnent en oïr plaintes  
» et clameurs, et estre plus cremus en partie et  
» plus dangereux à avoir à faire avecques eulx  
» que le prince? O énorme aveuglement et intol-  
» lérable orgueil ! O comment peut noble homme  
» si bas descendre, que d'autant se meffaire comme  
» de penser à chose indue, de béer (viser) et con-  
» tendre à chose à ly non appartenant ; de por-  
» ter pointe et inimitié à cely dont il est fait, dont  
» il a pris gloire et exaltation, et dont il est tout  
» eueux et honoré quant il en porte service !  
» Comment, déa ! mescongnoit-ils avenue? Ne con-  
» gnoit-il son estre et son estat, et que le chief  
» d'une maison de Croy n'est point de sorte au  
» fils d'un duc de Bourgoigne? De qui se pense-  
» roit-il, ly, ung tel homme! se fortifier ne ai-  
» dier encontre ung tel prince. Possible est bien  
» de l'emprendre et de follier, mès la fin en ystra  
» confuse pour ly. Il se fie sur le roy, ce dist-  
» lon, et toute sa machination est assise sur ly.  
» Et que tant il l'a assise là, c'est ce qui le con-  
» dampne, qui lui donne blame et reproce per-  
» pétuel, et qui le fait congnoistre en ses vieux  
» jours, estre aultre qu'on ne l'a maintenu en ses  
» jeusnes. De male-heure, dira-il encorre peut  
» estre, il vit oncques le roy. Le roy, pour preud'-  
» omme demorer, ne lui estoit point sorte; ne

» pour grandir sa maison ne ses enfants , service  
» royal ne lui estoit point salulaire ; grandesse  
» il avoit assez en ly , sans le roy ; ne ly failloit  
» que mesure et contentement de ce que super-  
» flue avoit d'ailleurs. Il estoit l'aigle des pays de  
» cha , prince de la chevalerie dela maison du duc ,  
» clavier de son throne , le fondement de son se-  
» cret ; et réservé tant seulement le tiltre de prin-  
» cipalité et de seigneur , quasi estoit une mesme  
» chose avecques son maistre , honoré et cremu ,  
» préféré devant tous et servi par égal avec-  
» ques son maistre en viandes. Tout ce qui à ly  
» estoit et appartenoit estoit promeu , sa lignie  
» eslevée et pourvue d'estat et d'offices ; et obtenoit  
» tout , et nul aultre riens. Que ly falloit doncq ?  
» si non que ivresse d'aise l'a mené à descongnois-  
» sance , et lui a fait convoitier et quérir outre  
» mesure , dont l'obtenement , espoir , cy après lui  
» donra blame. Siet-il à ung viel homme quérir  
» ung nouveau maistre , le quel , vivant le sien ,  
» viel l'a eslevé jeusne. Le novel ne l'a accepté  
» qu'à cautelle ; et le quereur , ce sambleroit , pa-  
» reillement n'y est allé qu'à malice. Et ainsi le  
» malvais et le sutil se sont entretrouvés ; et  
» suivant chacun leur appétit non loable , ont  
» mis honneur darrière le dos tous deux. Que fera  
» le roy ? Quelle paie en prendront-ils en la fin ?  
» Il les paiera du mesmes à leur mérir ; et tel  
» comme il les ara trouvés à l'entrée , delaissant  
» leur maistre , il en fera le renvoi tout confus ,

» quand il en ara ce qu'il en veult traire. Le roy  
» est trop fin pour eulx, et eulx peu sages d'y  
» prendre fondement. Le roy, ils savent bien s'est  
» mesporté envers leur maistre .Il a oublié ses bé-  
» néfices receus ; journellement il lui rend mal  
» pour bien ; ne le connoît se non par envie qu'il  
» a de sa hautesse. Que doncques fera-il de cestes  
» gens qui ne le servent qu'en mal faire? Ne  
» doivent-il doubter qu'en malefice il les paiera  
» du mesmes pour quoi il les ara choisis , et qu'il  
» ne les deboute soubs le mesme tiltre de leur des-  
» serte? Qui est cil, ne Dieu ne homme , qui  
» en feist aultrement , ne qui en feist aultre  
» conclusion ? Et si le roi est si injuste maintenant  
» et si mal conseillé , qu'envers monseigneur il  
» se porte mal pour ly avoir fait bien , cuident-ils  
» qu'il doive devenir recongnoissant envers ceulx  
» qui sont cause de son meffect? Par Dieu la chose  
» en pora durer un temps, mès il y aura ordefin.

» Tous-jours eschiet remors en un cœur de roy ;  
» et combien qu'il y peult escheoir fourvoi , en-  
» fin toutefois il retourne à sa nature. Coeur de  
» roy est ung précieux coffre ; et quant , tant seu-  
» lement une fois, il voudra penser à sa dignité ,  
» n'est vice dont mesmes ne se repente et qu'il  
» n'en hée ne abhordine les conseillers. On dit  
» vulgairement que les princes , pour venir à  
» leurs fins , prennent bien en gré les traysons ,  
» mès de la malvaisté du nom et de leur noble na-  
» ture, ils en héent les facteurs. Quant doncques

» ces Croys ici aront et ont de fait, en complaisant  
» au roy, fait perdre à monseigneur les terres  
» sur Somme, et en grant fraude et desléauté osté  
» à leur maistre, ce pourquoi ils devoient voloir  
» morir ainchois (plutôt); et après, quant il aroient  
» fait tuer ou prendre son fils; tout mis en désolacion  
» et en ruine, ce qui par dechà est; ne pense-on  
» qu'enfin le roy retournant à congnoissance de  
» ses peciés et au reproche qu'il aroit acquis par  
» ceste voie, qu'il ne deust maudire et contemp-  
» ner grièvement ceulx par qui ce aroit fait, et  
» par qui il seroit en la malediction de Dieu et  
» d'omme, par les avoir creu. Les périls par Dieu  
» n'en sont pas dehors de leur part; et n'est chose  
» qui ne puisse bien avenir. Tous-jours se lavera  
» bien prince à prince; mès ung compaignon  
» souillié pour eulx, demorra en l'ordure. Par  
» quoy ung vrai noble homme, qui autant doit  
» amer son honneur comme ung roy, pour tous  
» les rois de la terre, ne pour coronne porter ly  
» mesmes, ne se doit soullier en scient; doit mieulx  
» amer qu'il ne feust prince à monde, ne homme  
» à qui on deust complaire, que soy meffaire envers  
» soy-mesmes. Mès avarice est mère de tous vices et  
» de toutes énormités. Quiconquess'y applique mai-  
» ne l'omme droit cy, le fait haut béer (viser), et  
» par haut contendre et convoitier, le fait desme-  
» surer et perdre sens, consentir trahyson, con-  
» spiration et murdre; riens ne lui est grant ne  
» pesant, comme énorme qu'il soit, mès qu'il ait

» son desir. Et pour ceste cause, Aristote escolant  
» Alexandre le grand roy , pour le faire cler en  
» vertus, sur tous vices lui blame cestuy , veuil-  
» lant dire que toutes vertus par icellui seul s'es-  
» traignent en l'homme , et par seul cely il se  
» noircist et deffait en renommée. Laissés faire ,  
laissiés les Croys. Par Dieu ne sont pas encorre  
» à fin de leur barre ; ils coreront encorre ung  
» temps ; mès s'ils estoient aussi haultx que la lune,  
» peut être qu'ils ne saroient veoir encorre la fin  
» du maleur qui les attend. Présentement ne le  
» veuillent congnoistre et ne povent ; car aveuglés  
» sont ; et eulx confians en fortune , leur samble  
» que riens ne les peut grever. Si en ont-ils de  
» beaux exemples , touttefois, et de plus grands de  
» eulx. Ils baculèrent jadis le chancellier ; et eulx ,  
» plus mespreneurs que ly , n'ont nul qui les ba-  
» culle. Mès souffrez, ils baculeront eulx-mesmes ;  
» ils deslieront leur malheur du pel , et ne se don-  
» ront garde quant ils l'aront pendu au col. Ils  
» ressembleront les vers qui mengent l'ung  
» l'autre ; et le derrain mengue soi-mesmes ;  
» ainsi feront ceulx. Leurs péchiés , leur orgueil ,  
» leur descongnoissance et ingratitude de eulx  
» prendre à leur maistre , de tendre en son hon-  
» neur et en son corps , les meneront au tiltre où  
» il doivent venir, tout ainsi que Lucifer. Dont  
» c'est dommage touttefois et pitié, quant si nobles  
» et gentils chevaliers, comme ils sont et ont esté,  
» si bien norris et loez jusques ici , et si montés

» en haute roe se sont si grièvement meffais ; mès  
» s'en pregnant au propre nez ; le meschief vient  
» de eulx.

---

## CHAPITRE CCIV.

Comment monseigneur de la Roche avertist le seigneur de Croy de divers langages qui se disoient en darrière ly.

« MONSEIGNEUR de Croy, ce sont iciles langages  
» que j'ai oy et qui se dient par le pays en divers  
» lieux ; là où on ne fait espargne de vostre nom,  
» ains conjecture-on sur vous, et vous donne-on  
» de grans charges et orribles, et tant que j'en  
» suis tout annuyé ; et me desplaist durement d'a-  
» voir cause de tant vous en dire ; mès je m'acquitte  
» en mon honneur envers vous qui, à cause de  
» l'ordre, vous doy avertir de ce que j'oy et qui  
» vous compète à l'honneur, et vous doy deffendre,  
» là où il m'est possible ; et là où je ne puis, je  
» vous en doy avertir. Dont, se j'en voloye prendre  
» la bataille, j'aroye trop à faire, car j'aroye à  
» faire à cinq mille hommes ; mès à vous, à qui le  
» cas compète, c'est à vous de vous en deffendre,  
» qui sçavez que c'en est. Par ma foy, monsei-  
» gneur de Croy, ce poise moy que les choses sont  
» telles, et qu'en temps et heure vous n'avez aul-  
» trement pourveu de vous. Aultrefois vous en ai  
» parlé assez, et vous en ai dist ce qui m'en sam-  
» bloit, que se vous ne trouvez voie et moyen d'a-



» voir la grace de monseigneur de Charollois et  
» de le contenter, vous vous perdriez et venriez à  
» povre fin ; car n'y a point de comparaison entre  
» vous deux ; et en ariez le blame et le tort par  
» tout le monde ; mès vostre aveuglement vous a  
» fait à croire ce qui vous est impossible. Vous  
» vous estes fondé du père, et trop fié en ly ; et sur  
» le frain de son amour, vous n'avez admiré le  
» fils. Dont, et se vous estes aulcunes fois mis en  
» devoir envers ly pour avoir sa grace, se n'est-ce  
» qu'à fainte ; et ne sortissoit point d'effect de vos  
» parolles ; ains continuiez tousjours et perséveriez  
» en vos veilles manières de faire, de impétrer  
» tout, d'embrasser tout, et l'appliquier à vous. Vil-  
» les, chasteaux, gouvernement de pays, riens ne  
» venoit, ne n'eschéoit qui ne chéist en vos mains,  
» ou à vostre frère, ou à vos nepveux. Nul, tant fust  
» grant, ne prince ne aultre, ne mesmes le conte  
» ne sa maisnie (suite), n'y prindrent oncques loc-  
» que. Monseigneur de Charollois à vous mesmes  
» le vous a reprouvé en vostre présence ; dont  
» oncques toutevoies, amendement ne sievy de  
» vostre part, ains plus continuation en orgueil et  
» en fierté ; vous vantant, comme le comte aul-  
» trefois l'a bien sceu, que vous n'estiez pas gens  
» à deffaire, et que vous estiez, vos alliés et vos  
» parents en Picardie, cinq cent chevaliers et es-  
» cuiers qui vous serviroient, et vous aultres  
» cinquante hommes, maisons vostres tenables et  
» pour porter hurt. Tels mots, vous sçavez, cuisent

» à un prince, espécialement d'ung serviteur fait  
» et eslevé en la maison. Si ne m'esmaie (étonne)  
» s'il en a dueil; car se j'estoie ce que ly, il me  
» touceroit au cuer. Le povre homme; vous sçavez  
» qu'il a eu à souffrir et a eu à porter mainte mé-  
» rancolie, ce scet-on bien, à vostre cause. Pour  
» vous approchier du père, vous l'en avez esloin-  
» gnié; et pour vous maintenir en sa grace, on vous  
» impute que l'avez mis en son indignacion; et  
» que par calculation que vous avez trouvé de sa  
» naissance, c'est ung homme horrible, cruel et nez  
» à beaucoup de mal faire; tant qu'à le mettre par  
» tels languages en abomination au père, et jus-  
» ques à lui plaindre ce qui lui estoit à venir. Ce  
» mesmes dist-on de vous, que vous l'avez mis en  
» ce parti devers le roy; et qu'à ceste cause, il le  
» het et craint; et a contenu en sa prise ou en  
» sa mort, par le bastard dont présentement est  
» question. Dont, se vous y avez coulpe, comme  
» gens l'arguent et conjecturent, c'est dammage et  
» me poise; car c'est le pis emprisi qu'onques fist  
» homme, et de quoi vous serez perdu et déserté  
» une fois, et tous les vostres. Et devriez voloir non  
» avoir esté; car ciel et terre seront plains de vos-  
» tre peschié, et dont nul pire ne sera trouvé en  
» livre. O maudite humaine erreur, de laquelle,  
» com petite part on en prent au commencement,  
» elle maine à infini abus et à final desvoy. Ceste  
» erreur, monseigneur, vous a happéjà long-temps;  
» et long-temps a qu'on s'en est bien perçu, et

» qu'on vous en a assiez toucié ; mès plus est venu  
» le temps avant d'année en année , plus est mul-  
» tipliée en vous ceste erreur, et congneue pire sur  
» pire. L'amour envers vous mesmes vous a de-  
» cheu., et le haut cœur de grandir vostre maison  
» vous a fait trop amer vostre péril. Se mesure  
» fust demorée en vous, congnoissance n'y fust  
» point estainte, ne erreur ne s'y fust point boutée,  
» ne aveuglement norry ; et n'eussiez quis ne les  
» voies ne les moyens que vous avez quis devers le  
» roy, qui ne vous sont pas loables, et par lesquels  
» l'erreur grande et horrible en quoi vous estes  
» maintenant se congnoist, et est percene en grief  
» esclandre. Et de quoi je me donne merveilles ,  
» se le cas est tel, comment oncques en coeur de no-  
» ble homme , ceste, ne telle erreur, pot descendre  
» ne prendre pied. Vous estes ung noble chevalier,  
» venu avant à vos jours, et qui avez eu de l'on-  
» neur du monde ce qui en est, auctorité et hault  
» estat, souveraine crédence emprès le maistre,  
» grasce de sens et de veillance, bien amé et bien  
» loé jusques ici, hautement allié, rice de posses-  
» sion et de biens, et avez de beaux enfants, les-  
» quels vous devez plus désirer à lessier grans  
» en humilité de vostre conduite, que les faire  
» princes et roys en coustange de vostre honneur.  
» Et ne sçay rien au monde qui vous messiet au-  
» jourd'hui ne qui vous puist deffaïre, que ceste  
» mauldite arrogance que vous avez prise de vous  
» porter fort contre monseigneur de Charollois

» pour le roy, et par si faites fins. Lesquelles, se  
» vous les vouliez delessier encorre et vous hu-  
» milier, offrir amende et repentance, congnoistre  
» cely que vous devez congnoistre, le servir et  
» léalement amer comme devez, on vous y trou-  
» veroit voie et accès; on vous praticqueroit grace  
» et rémission; et seriez receu en vos offres et  
» amendes; et seroient vos humilités acceptables.  
» Et jà-soit-ce que monseigneur de Charollois en-  
» corre vous a fait toucier de vostre retour, et  
» fait ouvrir les voies et les poins sur quoi, et  
» que tout vous avez refusé et desdaigné despite-  
» ment, toutes-fois encore, se vous vouliez, on trou-  
» veroit manière, espoir, de réduire tout à bien  
» pour vous, et de vous y servir et valoir. Pour-  
» tant avisez et concluez en vous de vostre hon-  
» neur et de vostre salut. Un temps est et vient à  
» telle heure, qui jamès ne retourne. Le temps est  
» vostre maintenant, pour bien ou mal en faire;  
» mès il est si près de l'estiquette que, se vous ne  
» le tournez à bien, jamès n'y recouvrez. On  
» vous a donné grace de sage homme jusques en  
» ce cas; mès ici pend la plusgrant follie qu'homme  
» fist oncques; tout sens du monde n'est nul s'il  
» ne tourne en soy-mêmes; et follier contre soy  
» n'est pas follie, mès derverie (folle complete).  
» J'eusse peu excuser ung jeune homme, mès folle  
» veillesse dampne l'homme et le confond. Dieu  
» a l'euil sur tous, et en toins coeurs il escrutine les  
» pensées. Se vous proposez sans ly, vous le trou-

» verez contre vous ; et là où vous asseirez vostre  
» corrage, là trouverez vostre aventure toute du  
» mesme à vostre propos bon ou malvais. Dieu  
» vous en lesse user et bien eslire. »

---

## CHAPITRE CCV.

Comment le seigneur de Croy respondit au seigneur de la Roche sur  
l'avertissement qu'il lui fit.

A TANT fina son compte le seigneur de La Roche ; et me dist que comme il avoit esté , et estoit sur la fin de son deviser avecques le seigneur de Croy , en la manière que avez oy , vint ung devers ly , de par le duc son maistre , qui le basta d'aller devers ly , et tellement qu'à peine pooit-il avoir temps pour faire response petite ne aultre , sur les devises à ly faites. En fist toutevoies une bien courte et briève , ce me dist ce chevalier , et sonna ainsi :

« Monseigneur de La Roche , je vous ay bien  
» oy ; et croy bien que pour tout bien vous m'a-  
» vertissez de ce que me dites , et vous en mercie ;  
» mès pour parolles de gens, je ne m'esbays point,  
» et ne suis point si chetif comme on me faict. Par  
» l'arme de mon père , je ne me soffrirai point  
» fouller à bras ploiez et à genoulx en terre. Mon-  
» seigneur de Charollois me het et tout mon li-  
» nage , et nous deffera trestous , ce dit. Je y met-  
» tray remède, se je puis, et desjà y ai pourveu.

» Et quant il voudra cela entreprendre, et que je  
» serai trop foible pour ly, je trouverai garant  
» peut estre, en tel lieu, là où la force ne sera pas  
» sienne.

» Touchant le fait du bastard de Reubempré,  
» qui l'a brassé, si le boive. Moi, je ne m'en melle;  
» bien en conviengne au roy, c'est son fait, c'est  
» son serviteur. Et du haut et du bas, je m'en  
» rapporte à ly. J'ai bien servi mon maistre, et  
» suis bien pour servir son fils; mès quant il ne  
» veult, je ne le servirai point maugré ly; je  
» m'en suis assez mis en mon devoir, mès je n'y  
» gaigne riens. Si me tiens à ce que j'ay fay et du  
» mieulx que je puis; et, Dieu merci! j'ay bon mais-  
» tre, et qui me sara bien deffendre allencontre  
» de mes mesveillants à tort. »

Sur ceste response, ledist chevallier et moi finis-  
mes nos devises; et nous sambloit bien que en-  
sievant la renommée qui courroit de ly, que la  
responce aussy tenoit assez de mesmes, et que des-  
congnissance s'y melloit beaucop parmy, et dont  
le péchié de l'orgueil demanderoit punicion tost  
ou tard. Et à tant vuidasmes de ce compte. Et es-  
toit meshui tard et grant heure d'aller couchier.  
Si prins congié lors, et le lessay en son requoi; et  
moi autre-tel allai prendre le mien.

---

## CHAPITRE CCVI.

Comment le comte souffrist covertement parler au seigneur de Croy par assay s'on le poroit ramener à vraie congnoissance.

PENDANT ce temps, et que père et fils estoient encorre à Lille, tous empeichiés en la matère de ceste ambassade du roy et de leur commission, et que, à cause de ce, le fait du sire de Croy s'empiroit fort en toutes bouces, comme avez oy, et souverainement ou corrage du comte qui, par sa cause, se sentoit injurié ainsy du roy et de ses gens, nientmoins souffroit encorre ledit comte, covertement et dessoubs le doy, parler et traitier par moyennes personnes entre le seigneur de Croy et ly, par assai se on le poroit réduire et ramener à vraie congnoissance et à saine honorable voie, par laquelle il se remist en grace par devers ly, comme il devoit; car, com injurié qu'il se scavoit, et grevé par ly en maintes et diverses manières, si estoit-il toutevoies content encorre de soi humilier et reculer d'autant, pour plus loing saillir; et affin de éviter plus grand meschief, et pour, par cely moyen, demorer en union et en concorde avecques son père, et en seurté de non perdre riens de la succession qui lui estoit à avenir; car cela estoit tout le pesant de sa peur et le dur de son annui, parce que Croy se vantoit de maintenir

Lucembourg, Namur et Boulongne, son vivant et le vivant de ses enfants; et quant au fort venroit, et que le comte lui voudroit corrir sus, il les mettroit en la main du roy, ce avoit dit, pour lui en faire guerre. Si se cuisoit et murdrissoit en la méréancolie de ceci ledit comte, et non sans cause; et touttevoies, nonobstant tout et beaucoup d'autres grants cas, si se souffroit-il manier encorre par conseil, et permist procurer leur retour et leur recongnissance envers ly; et leur promist et fist promettre paix, amour et grâce, et tant et si avant qu'oncques prince tant n'en offrit ne ne fist présenter à son subject; que touttefois il refusoit; et, ingrat et descongneu, monstra en ce, que prochain estoit de son éversion, et que punicion de Dieu le devoit sérir temprement au front, dont il cherroit en ruine.

---

## CHAPITRE CCVII.

Comment le seigneur de Symay ne hantoit point la court, mès s'entendoient toujours par les allans et venans.

LE sire de Symay, frère oudit de Croy, n'estoit point en court à celle heure, ne n'avoit esté de bonne pièce par avant, pour cause d'unes fièvres quartes qui l'avoient pris à Hesdin, en la saison passée, et par méréancolie, ce disoit-on; mès ce non obstant, tout-dis y avoit-il des allans et des



venans entre eulx deulx ; parquoi tousjours ils s'entre-entendoient ; et estoit le faire de l'ung le conseil de l'autre. Et disoit-on que cely de Symay , par son orgueil et par son aspreté , estoit cause grandement à son frère, le seigneur de Croy , de son desroy et de son mescongnostre ; car estoit cely de Symay , rice puissamment de rentes et d'argent contant , tant par l'auctorité que avoit eue au pays de Hesdin , comme par la succession de la damoiselle Pointèvre ( Penthièvre ), son mari , et de qui il avoit espousé la seur germaine , son héritière. Si en estoit tant rice devenu , et tant dru , qu'il en monta en orgueil , perdant mode , ly et ses enfants. Et ne craignoient point que telle richesse , avecques l'auctorité du frère en court , tant devers le roy comme devers le duc , peust jamès les souffrir cheoir , ne encorrir en dangier , dont bien ne se garissent et relevassent. Car , montés en règne et en gloire par fortune , et outre le naturel de leur estat , s'accompaioient à ceulx qui princes sont de naissance , et à qui la gloire vient d'héritage. Si s'en estoit-on longuement perceu ; et véoit-on clèrement que par leur avoir et pooir de tous lez appliquiés à eulx , et que par leurs mariages et alliances que pris avoient en divers lieux , affin de perdurer et demorer en estat , ils portoient leur menton hault , monstroient évidemment que leur pau voloient porter et pooient , encontre les biens grants , et que qui les vouldroit traitier autrement qu'à point ,

ils estoient gens pour monstrier visage de non le voloir estre. Le seigneur de Quiouvrain , fils audit de Symay , portoit fort cause droit cy aussy , en murmure de son orgueil ; car en l'éage de vingt-huit ans , sans oncques avoir veu ne estre expert , son oncle l'avoit mis et establi premier chambrelan du duc , lui absent ; s'estoit allié , par mariage , à la fille du comte de Mers , et ceulx de Bavière ; se trouvoit fort en grasse du duc pour son beau sens et parler ; estoit grant bailli et capitaine de Hainau ; avoit praticques grandes et de divers lieux venants ; et tellement que par ung que par aultre , et que ses pères sçavoit et sentoit en triumphe et en règne , et ly mesmes avoir bonne pension du roy , et estre à ly couverture , il porta coeur fier , samblant pompeulx et haultain , dur assez à petites gens , et convoiteux , et contournant tout ce que pooit avoir à grandissement d'estat ; se fit de beaucoup de gens blasmer en son darrière par élacion de ses manières ; jà-soit-ce que moi , son très accointé et ami privé , n'en scaroie dire que tout ce qui bien siet à ung noble homme de vertu ; mès je croy bien qu'envie en aultrui sur sa jeusne exaltacion estoit plus cause de murmure sur ly que desserte , sauve toutevoies que forcuissance y pooit avoir assez ; laquelle je impute plus à sa jeunesse que à vice. Mès comme , dès le commencement du discord , jà avoit dix ans par avant , à Brusselles , pour avoir le premier lieu à l'entour du comte , cestui , le seigneur de Quiou-

pensoit à pooir fortifier et rasseurer, fust en France ou en Angleterre; il lui donna conseil; et meismes en l'ung royaume et en l'autre, sous légations prises du duc, et que son oncle lui mist en mains, se trouva procureur, ce disoit-on, d'estranges choses; et lesquelles furent descouvertes depuis et sceues, comme il se dira en son lieu.

---

## CHAPITRE CCIX.

Du hault estat de ce Croy et que de ly n'avait point de pareil en France tant accollé de fortune.

SE je vouloie ou sçavoie dire l'auctorité, le degré et le hault estat de ce Croy, et des siens en dépendant de ly, ce seroit à peine chose créable de l'oïr conter et d'en faire histoire. Et n'a point esté veu en ce royaume, homme pareil à ly, ne si accollé depuis deux cents ans, qu'on le sçaiche, ne qu'il se treuve en livre. C'estoit en samblant, non ung vassal, non ung serviteur, ne ung subject en la maison de son maistre, mès ung prince meismes et ung seigneur à qui tous genoulx ploioient par révérence, et toutes faces se par-offroient à service. N'avoit différence nulle de ly aux princes ses nepveux, si non que l'estat de ly et le service de sa table, sa sieute et sa queue estoient trop plus grants que la leur. N'y avoit homme en la terre plus honoré en court, mieux

servi ne si à souhait, plus exalté, ne plus mieux creu; et aveucques ce qu'il estoit plein de biens de ce monde et allié au sang de Lorraine et de Harcourt, plein de haultes et de grandes possessions, si ne vivoit-il homme qui oncques fist de son maistre., ne tellement ne si à choïs comme ly; car riens ne luy estoit impossible, ne dur, ne difficile envers ly, là où il voloit s'entre-mettre. Parquoi, tout considéré, et sa première venue en court, et sa première chevance de patrimoine, et la haulte montance depuis où il se trouva sous l'ombre de son maistre, devoit bien amodier, ce me samble, son corrage, mettre raison devant ses yeulx, soi tenir en règle et en mesure, et avoir peur de maints grands et orribles exemples de devant ly et de son temps mesmes; et soy monstrant content de sa fortune, qui encorre estoit excessive, non quérir aultre part plus de biens pour porter grief à son trop plus grant, contraire de son honneur.

---

---

CHAPITRE CCX.

Comment le comte de Charollois scella avecques le duc de Berry et celui de Bretagne.

Je parfondis volentiers et amplie beaucoup ceste matère touchant l'omme de qui elle traite , pour tant plus donner cause aux lisants d'entendre soigneusement à la nature du cas, quel il est en sa racine, et qu'on ne puist penser cy-après que les grandes et merueilleuses besoignes qui en sont nées et yssues enfin soient saillies et produites d'ung homme de petite réputation, mès de telle fortune et félicité, s'il l'eust bien gardée, que tout le royaume de France depuis s'en est trouvé en trouble ; le roy, mis en indignation de tout son sang, et en dangier de sa coronne ; et tous les princes en clameur et en criée contre ly ; et dont ce Croy cy à coulpe. Car par ly, et parce qu'il l'avoit attrait à ly à certaines fins, comme j'ai dit assez, et beaucoup de personnages avoient esté faits non honorables à l'ung ne à aultre, mès au grant grief et plaie de la maison dont il estoit faict, et à quoy le comte de Charollois, en lieu de son père ja vielet à déclin, estoit tenu de pourvoir et d'y mettre remede ; icellui, certes, sentant et voyant tous les princes du royaume eulx doloir du roy, et que tous eulx s'attendoient à lui seulement, qu'il

---

se plaignisist aussi comme eux, comme qui avoit la souveraine cause de tous, et plus pooir de s'en vengier, enfin le receurent de leur aide et de leur hende. Et ly sentant leur tiltre estre de pité, et le sien non moins, et la provision y estre nécessaire, et honneste le poursievir, se joignirent avecques le duc de Berry; et cely de Bretagne scella avecueulx, et entra en compact avecques tous, qui avoit la cause plus griève et plus cuisant, par le moyen de Croy, et le plus grant poir et intérêt pour en avoir réparation. Eulx tous, en sa force et en la puissance qu'il mettroit sus pour eulx et pour ly, s'attendoient fiablement et s'arrestoient. Laquelle chose jamès n'eussent conclute entre eulx, ne osé entreprendre, se n'eust esté à l'assurance de ly et de son pooir; et de quoi ils faisoient chief. Mès comme le comte en sçavoit bien prendre l'honneur devers ly, en fait de recongnoistre son cas et son estat, et que voloit avoir ce tiltre de soi essourdre encontre le roy, requis du duc de Berry et de tous les princes instamment, par maintes lettres de grièves doléances, en faveur d'icellui de Berry et de tous ses aultres parents, pour bien faire et pour remédier aux plaies et romptures en la chose publicque, aux opérations volontaires du roy, en quoi tout alloit mal, il mit sus et disposa de son armée; et qui estoit le plus hay et le plus mal volu du roy sur tous les autres, au duc de Berry et à tous eulx, ly seul, en sa vertu et en sa redoubtance, fit l'appointement, et le procura

pour eulx trestous enfin, et en emporta la gloire et la victoire ; mès non pas sans dangier le plus esmerveillable , dont il soit escrit. Et de tout ceci , tant de l'ung costé comme de l'autre , et tout du mortel dangier du roy en quoi il en estoit, comme de cely du comte, cely de Croy et les siens avoient esté cause et fondement , et moveurs principaux de tout ce qui est ensieuvi oncques.

---

## CHAPITRE CCXI.

Comment au seigneur de Croy fut monstrée voie par les médiateurs pour parvenir à la grace du comte de Charolois.

Mès , pour ce que j'ai dit dessus, que le comte de Charollois, par le conseil des preud'hommes d'entour de ly, et souverainement de Guillaume de Bische, souffroit célement à trouver et quérir moyens entre cely de Croy et ly, affin qu'il se recongneust et se remeist en devoir devers ly, ly comme ung bon et léal chevalier, loist (convient) doncques à déclarer ici les points et articles, sur quoy se pooit fonder l'accord des deux parties, et par lesquels l'un eust embellly sa cause grandement et rassuré son estat, et l'autre parattaint à la paix de son cœur et à déport de son ire. Si fault sçavoir que , jà par long-temps devant, le seigneur de Croy, après divers assais de recouvrer la grace du comte, par sam-

---

blant et à quoy oncques n'avoit peut aveindre, ce disoit, venu maintenant à l'extrême de son ire contre ly, et certain que l'indignation y estoit toutte fermée, maintenoit quasi impossible de pooir retourner jamès en son affection ; et comme de jour en jour, et an après aultre, tousjours le conte prenoit des causes et des matères plus et plus aigres contre ly, et par quoy son coeur s'esloignoit tant plus de clémence et de mercy, ne pooit croire ne soy confier que jamès il rentrast en grace maintenant, qui oncques, du temps que les causes n'y estoient point si grandes ne si embrouillées, n'y avoit pu paratteindre. Et pourtant, comme ceste manière de désespoir estoit entrée en ly, et lui avoit adhers son sens par deffiance de sa mercy, de de chà estoit allé prendre fortification devers le roy, pour rasseurement de sa fortune. Or advint qu'en entrant en termes avecques ly, puis ung, puis aultre, les commit à ce, monseigneur de <sup>1</sup> ..... monseigneur de <sup>2</sup> ....., et tel et tel. Et quant ce vint à touchier au vif du cas, pour en venir à bon effect, toutes causes de devant passées, et parquoy le conte avoit esté meu sur ly, furent mises au dos, nulles relevées ne touchiées, fors que seulement une pour entrée de bien : c'estoit qu'il estoit vray apparrant, ce disoient les médiateurs, que s'il voloit lessier le

---

1. Lacune.

2. Lacune.



service du roy, abandonner offices et estats emprès ly, la pension de ly et de ses enfants, non y quérir ne auctorité ne crédence, et pour l'onneur du conte de Charollois et en sa contemplation renoncier à tout, c'estoit la voie, ce leur sambloit, et la droitte vraie entrée par où il parvenroit à sa grace, et à laquelle il ne poroit faillir s'il se voleit souffrir conduire.

Croy prestant ascout à ces mots et pesant fort ceste ouverture, respondist et dist : « Et quant, en » faveur et contemplation de monseigneur de Charollois, et vous, messeigneurs, aroie renoncié au » roy et à son service, abandonné tous les biens » et estats que j'ay de ly, et maintenant mon » maistre le duc qui est viel et quassé, demain on » tost après, iroit de vie à trespas, à qui seroie-je » lors, ne que me donroit-on qui seroit mon maistré » ne mon bienfaiteur? ne serois-je entre deux » selles cul à terre? et qui suis manassié maintenant, et mal volu atout deux maistres que j'ai » puissans et grans, ne serois-je mis en la pile au » verjus, lors quant je n'aroie maistre ne service. » Pour Dieu, messeigneurs, il me samble que le cas, » tel que me requerrez, est bien de peser à moy, » et non de légière acceptacion pour promettre de » le faire. Quant à moy, je ne pense pas demorer » sans maistre, quant Dieu fera son plesir du » mien en présent. Et si sçay bien ce que j'ai » maintenant, mès je ne sçay quel chose je trou- » veroie quant ce venroit alors. »

## CHAPITRE CCXII.

Comment le comte de Charollois offrit au sieur de Croy que ly mesmes mettist par escrit son traité.

CESTE response fut répliquiée , et respondit le seigneur, et dist ainsy : « Monseigneur de Croy, ce » mesmes argument que vous faites icy, nous pensants que vous le poriés faire, tel l'avons fait » devant monseigneur de Charollois, affin de y » sçavoir respondre dessus par son avis et aveu. » Et nous a dit monseigneur, touchant ce point, » se vous le mettiés avant, et pour vous contenter » et soudre, que se vous volez renoncier au service du roy, à ses estats et à sa pension, et qu'en » corre, monseigneur son père, que Dieu garde ! » allast de vie à trespas, si vous promet-il, et veut » promettre, et léaument tenir aussi en parolle de » prince, que tout en tel estat et auctorité comme » vous estes au jour présent à l'entour de monseigneur son père, tout tel vous tiendra, souffrira et léaument parmaintiendra tout vostre » vivant. Et se d'aventure, le roy à ceste cause » vous voloit aulcun mal, et tendist à vous en faire » grief, ly envers tout le monde, quiconques il » soit, réservé monseigneur son père, il vous portera et soustenra de toute sa puissance et vertu. » Et affin que puissiés tant mieux adjouster foy à

» cecy que nous vous disons, monseigneur de  
» Charrolois se consent et vous accorde que vous-  
» mesmes mettiés par escrit vostre traitié, en la  
» meilleure forme et manière que le sarez ou vou-  
» drez mettre, et à vostre plus bel, et il le vous  
» scellera et signera de sa main. Or regardez quelle  
» chose vous volez respondre sur cecy, et pesez bien  
» l'offre que monseigneur de Charrolois vous fait,  
» qui est grant et bel pour vous; et vous mal con-  
» seillié, se vous ne l'acceptez, ce nous samble;  
» car il n'en poroit plus dire ne faire. »

---

## CHAPITRE CCXIII.

Comment le seigneur de Croy respondist aux médiateurs touchant  
l'offre à lui fait.

LE seigneur de Croy usa ung petit en cest offre,  
et par samblant il difficulta fort de y respondre;  
car craignoit fort l'accepter légèrement, et pesa  
le refuser non moins; enfin toutesvoies il respon-  
dist et print délay jusques au lendemain; car voloit  
penser dessus, ce disoit, celle nuyt; et le jour venu,  
il en feroit response. Le délay luy fut accordé; et fi-  
rent les médiateurs leur retour vers le conte, et luy  
firent le recort du dit et du fait, et du délay pris, qui  
s'en tint à content. Et encorre d'abondant, et af-  
fin que tout venist à bien, leur donna encorre plus  
grand charge et pooir de parler plus avant, et les

avertist sur aulcuns grands points, se d'aventure Croy en faisoit mention, comment ils y poroient respondre, et comment il voloit qu'ils en fissent. Et à tant retournèrent devers cely de Croy, et convindrent ensemble sur la matèrè dressée, comme le jour de devant, et comença à parler Croy, et dist : « Messeigneurs, j'ai à nuit pensé à » l'offre que vous me feistes hier, de par monseigneur de Charrolois, qui est hel et grand; et croy » bien qu'il le voudroit tenir comme il le promet; » mès quant il ne voudroit aussy, je n'en aroie que » la douleur, et ne m'en seroit aultre chose. Je » me suis tant de fois offert à ly de le servir; mès » je ne me suis oncques encorre peu trouver en » grace, ne qu'il y ait eu fiance. Que seray-ce » doncques maintenant ne d'où m'en venroit la » grace plus aujourd'uy que les aultres fois, qui » avant que j'eusse oncques service ne pension du » roy, ne l'ay peu gaignier en plus foible cause. » Le roy m'a requis de mon service, et je m'y suis » adonné; et pourvoyant à ce que monseigneur de » Charrolois est mal content de moy et me het à » mort, et que, monseigneur le duc mon maistre » failly, je n'aroie point de maistre, et me trou- » veroie en dangier de ma vie et de mon estat, et » de tous mes parents et enfans, sous monseigneur » de Charlois, j'ay pris ma couverture et protection » soubs le roy; je me suis armé de son service et » de sa maison; je sens sa protection bonne et » seure pour moi, et la recouvrance de la grace

» de monseigneur de Charolois pleine de doute.  
» Doncques, qui suis seur de l'ung, et tout refait de  
» l'avoir, et de l'aulture je vis en souppechon et en  
» balance de mille dangiers, doy-je abandonner  
» la seurté de ma vie et des miens, pour m'atten-  
» dre en une mercy nouvelle, dont l'espérance m'y  
» est mal fondée. Parlez, messeigneurs, et par propre  
» coeur jugiés de l'aultrui. Monseigneur de Charro-  
» lois se plaint de moy à tout le monde, èt monstre  
» qu'il y a hayne; plainte et haine sont fondées en  
» meffait. Se doncques le meffait y est, qui cause  
» son indignation, je ne me doys point fier de sa  
» grace, laquelle oncques je n'ai peut atteindre. Et  
» ung roy de France fait-il ainsy à abandonner à  
» ung compaignon tel que moy, pour ung légier pro-  
» mettre, dont la rompture se peut faire au plesir  
» du prometteur, sans en pooir faire aulture chose.»

---

## CHAPITRE CCXIV.

Comment les médiateurs reprindrent le seigneur de Croy de sa def-  
fiance touchant les promesses du conte.

A CECI fust respondu brief et bien assis : « Mon-  
» seigneur de Croy, à vous oyr parler, mès par-  
» donnez-nous, vous tenez peu de bien de mon-  
» seigneur de Charrolois, et trop peu, quand vous  
» mettez telle et si grant deffiance en sa promesse  
» et en ses lettres et scellés, tels qu'il vous a of-

» ferts; car ne croions point, et sçavons véritable-  
» ment, que pour tout l'or du monde il les dai-  
» gnast rompre. Et seussiez ores le plus meffait eu-  
» vers ly qui oncques fust au monde, et vous eust  
» donné rémission et mercy, receu en grace et clé-  
» mence, tant seulement par paroles et en mot  
» de prince, si ne voudroit-il jamès frustrer ne  
» rappeller sa bonté donnée. Or regardez doncques  
» comment il se poroit ne voudroit consentir à  
» rompre ne à fausser son scellé, ne à luy faire celle  
» honte, qui est si haut et si noble prince, que de  
» commuer sa grasse promise, escrite et scellée et  
» signée de sa main, en austérité et perverse malice,  
» par souvenir de commis delict. O non, plaise à  
» Dieu! mieulx lui voudroit non avoir esté nez; et  
» nous samble que trop malement vous errez ici et  
» en mettez le malvais bout devers vous. Et quant au  
» point que vous dites que vous vous estes offert  
» par diverses fois à le servir, et que vous vous es-  
» tes travaillé à acquérir sa grace, s'il convient parler  
» à vous et respondre à l'appartenir du cas, en cela  
» faisant vous n'avez fait que ce que devez,  
» et ce à quoi vous estes tenu par toute obligation  
» d'honneur et de droit, come qui estes fait en la  
» maison tel que vous estes, et auprès le père, dont  
» le fil vous doit bien estre recogneu. Se vous dites  
» que vous estes offert à ly, et que vous avez quis  
» sa grace non obtenue, se vous disons bien que  
» voirement nous luy avons oy dire que aultre-  
» fois vous en a veu faire le samblant et tenir

» manières faintes, mès oncques ne vous trouva  
» poursievant vostre promettre, ne donnant vertu  
» à vos parolles; mès continuiés et perseveriés tou-  
» jours en vostre viel train, sans que oncques en tour-  
» nast cognoissance devers ly d'aucune amende. Et  
» quant à ce que vous pesez d'abandonner le roy  
» qui vous a appelé à estre à ly, et que à regret  
» vous le poriez et devriez faire, et que aujourd'uy  
» il vous est et sera escu de protection et de garant  
» encontre vos haïneux, monseigneur de Croy,  
» vous, sain d'entendement et de vive rayson, ne se-  
» roit besoing à vous, tel homme que vous estes et  
» à tel maistre, quérir nulle protection de dehors,  
» quant vous vous tenriez en la grace de ceulx dont  
» vous vous estes porté non grevé de nulluy jus-  
» ques icy. Et se d'aventure le meffait y estoit et  
» par quoi vous vous doutassiés de la vengeance  
» pour le temps avenir, n'en seroit point la mercy  
» et le pardon plus propre et mieulx séant, hum-  
» blement requis en celi qui seroit offensé, que par  
» fièrement et descognoissament maintenir pointe  
» et quérir sauveté ailleurs, là où fuite est deshono-  
» rable? Vous cognoissiez le roiet sçavez quel homme  
» il est; il n'aime point monseigneur de Charolois, et  
» se ferme en rigueur contre ly; et vous, pour ce que  
» monseigneur de Charolois ne vous a point en grace,  
» ce luy samble, il vous a attrait à luy et vous  
» porte samblant d'amour pour ce que l'aultre vous  
» het, et pour ses secrètes fins. Et vous, vous faites  
» samblant d'amer et honorer celui qui het ce que

» vous devez amer et honorer devant tous, et qui  
» est aussi puissant de vous maintenir et faire de-  
» morer tel que vous estes, comme vous estes de-  
» venu et fait, au lieu de vostre nourriture, tel que  
» vous estes. Et quant à ce que vous mettez def-  
» fiance en sa grace, et qu'il vous samble que la  
» mesveillance y peut estre enracinée tellement  
» qu'elle n'en pora vuidier, sinon à grant doute, pour  
» quoy doncques, et puisque vous avez celle cognois-  
» sance, ne mettez-vous dehors de vous les causes  
» qui vous samblent estre fondement de ceste mes-  
» veillance, et vous mettez en vostre pure netteté  
» devers ly, par quoy il puisse cognoistre son tort  
» devers vous, et relinquir son ire. Mettez-vous en  
» ce devoir; et puis après dolez-vous ou loez-vous  
» dely; se la cause de l'indignation y est et que vous  
» la sentez, ostez la dehors de vous et lui donnez une  
» obligation d'honneur envers vous par satisfaire;  
» en mettant le droit devers vous, vous mettrez  
» le tort devers ly; et par vostre humilité qui vous  
» sera honorable, vous vaincrez son fier animé  
» corrage, qui est maintenant de dure attente. »

---



---

CHAPITRE CCXV.

Comment le seigneur de Croy, après plusieurs persuasions des médiateurs, répondit par briefve conclusion.

A CES mots, le seigneur de Croy respondist et dist brief : « Je ne scay cause plus grant ne de tel » effet que ce que je tiengs les pays de Lucembourg, » et de Namur, et de Boulogne, desquels monseigneur le duc m'a donné le gouvernement et le » possès mou vivant, et les a confirmés pareillement à mes enfans. Si croy bien que cecy luy » gist en cœur et luy cuist que je me tiens à mon » don, et m'en voudroit bien priver. »

A ceci fut répondu lors et dit ainsi : « Or doncques, puisque vous connoissiez quelle est la cause de » ceste indignation, et qui n'est pas petite, se vous » faites aulcune réputation de la grace de monseigneur de Charolois, et pareillement aulcun pois » de sa mesveillance, pour quoy ne vous dévestezvous doncques de ceste cause qui vous fait mal » volu, et remédiez à l'offense? Vous samble-il que » monseigneur de Charolois a tort, s'il lui desplest » que vous, serviteur et subject de la maison, tenez » en vos mains, et encorre par hauteur, les principales places frontières de tous les pays de monseigneur son père, et demain ou après, quant il » seroit trespasé, il en seroit en vostre dangier de les

» reconvrer et en vostre merci, aveucques ce que le  
» roi encorre se vante tous les jours de les avoir en  
» sa main, quant il vouldra comme pour le battre de  
» son propre baston ? Monseigneur de Croy, le tort  
» en ce cas ici n'en est point devers monseigneur de  
» Charollois, mais est devers vous. Monseigneur  
» de Charollois est prince, et à ly appartient de  
» venir à la suecession de son père, sans dangier  
» ne merci de serviteur, et encorre de tels pays  
» et places qui souffiroient au plus grand roi du  
» monde ; mès si vous volez bien faire, mettez-  
» vous en, et de vostre don, et du tout, en la mercy  
» de monseigneur de Charollois, et lui offrez le  
» résigner en sa main pour parvenir à sa grace ;  
» et vous trouverez qu'il sera si plein de vostre of-  
» fre et de vostre humilité, qu'il se donra mesme  
» vaincu à vous et vous sara agréable. Et se en-  
» corre vous y mettez deffiance, et en faites grant  
» pois, pour l'amour des grans profits que vous  
» y avez et prenez et que vos enfans aussi y por-  
» ront prendre ci après, à qui est confirmé le  
» don, ce dites-vous, comme à vous tout leur vi-  
» vant, nous avons charge de vous dire, et vous  
» disons de par monseigneur de Charollois, que  
» monseigneur de Charollois est et sera perpétuel-  
» lement content que vous et vos enfans possesiez  
» et maintenez ces pays dessusdits et ces places  
» tant que vous vivrez, et que vous usez et jouissez  
» des porfits, gages et émolumens, et de toutes  
» aultres choses, en la forme et manière que mon-

» seigneur son père les vous a donnés, accordés et  
» promis, et en présent, tenez et maintenez, et  
» avez tenu et maintenu, sans riens y restraindre  
» ne recopper, sauf que présentement vous les vou-  
» drez reprendre de ly et de son don, et lui en  
» faire le serment ici tel en sa main vous et vos  
» enfants, comme vous avez fait à monseigneur  
» son père. Dont, et affin que ceci vous appère  
» qu'il le veuille maintenir léaument et en prince  
» preud'omme, il vous offre de vous envoyer un signé  
» blanc; mettez-y vostre traittié dedens à vostre  
» plus bel, et faites l'obligacion telle que vous la  
» sarezsoudier, et il vous la tenra ferme et estable  
» à tousjours, et s'en attend bien à vostre escrire. »

A ces mots, le seigneur de Croy respondit tout court et comme approcié du point où il convenoit taire ou faire : « Monseigneur, volez-vous que je » vous die pour toute conclusion et sans plus » battre vent : Je ne veulx pas cessier le service » d'un roi de France pour ung conte de Charol- » lois. Pardonnez-moi et adieu. »

De ceste conclusion si roide et courte furent es-  
mays ces bons médiateurs, qui espérans avoir fort  
besoigné et l'avoir mené jusqu'à près se trouvè-  
rent plus loings de leur entente qu'au commence-  
ment de l'ouverture; et perceurent bien, et le  
dirent aussi, que desconnoissances estoit en ly  
toute et outre, et que son aveuglement ne luy  
souffroit cognoistre son estat et par quoi il cher-  
roit une fois en punicion par jugement de Dieu, ce

craignoient ; mès puisqu'à eulx il n'estoit de le changier ne muer , ne de lui faire congnoistre et entendre ce qui lui seroit sain et de porfit , il s'en convenoit bien attendre à ly et à ce qui lui en ensievroit. Trop bien plaignoient que ung si notable chevalier, et de telle auctorité et haute fortune, se mesfaisoit si évidemment et par si lourde offense, et qu'en son sens de long temps estoit ainsi tourné en desmesuré oultrage, et en dérision du monde, en foule (insulte) de son prince futur seigneur, en lésion de sa propre renommée, et en confusion de son ordre et de tous ses frères, qui s'en esvergonoient.

En si faites devises et doléances du cas, lequel véoient irrémédiable , vindrent devers le conte ; lequel, après avoir oy leur rapport et la triste maigre conclusion du mal avisé, se commença à rire très bien, disant : Que espoir ne lui fut oncques qu'il en deust aultrement dire ne faire, car le congnoissoit trop ; et disoit : « D'autant au moins que je lui ai offert belles, et » me suis humilié devers son tort, d'autant lui » ay-je plus confondu son orgueil et avancié ma » juste cause. Or en Dieu soit le surplus ; et en » ly je remets tout ; et par saint George, il en » buvera de l'amér avant que je meure, ne jamais » ne recouvrera ce que je lui ai offert. »

---

---

CHAPITRE CCXVI.

Cotamment le seigneur de Croy se trouva frustré de son proposément.

D'icy en avant Croy se desvoja de plus en plus; et cuidoit bien faire ung hault édifice sur ung fond qui lui mentit enfin; car on s'estoit bien autrement pourvu de ly et encontre ses emprises, qu'il ne pensoit ne que jamès il n'eust cuidié. Toutte son attente si estoit sur le roi et sur les places et pays qu'il avoit entre mains, desquelles il s'aideroit, ce lui sambloit, aux lances baissier. Et encorre avoit-il son attente, ce disoit-on, quand monseigneur de Charollois tendroit à le deffaire, qu'en la querelle des Légeois qui estoient ses ennemis, il se sauveroit de sa puissance. Et prenoit et mettoit pié et fondement en si faites vanités et présumptions que fortune ascoute de legier, et en fait souvent baisier le babouin au compagnon qui se présume en sa folie. Ce nonobstant toutefois, si avoit-il grand pooir de faire du mal beaucop en la vue du monde alors, tant par la puissance du roi, qui héoit le comte, comme par Allemans et Liegeois qui dansoient tous au pied du roi. Mès son prétendre et sa fortune, n'estoient pas d'ung accord ensemble; car son proposément se trouva frustré par aultre disposition secrète, comme se dira cy après.

---

CHAPITRE CCXVII.

Quelle noblesse le comte de Charollois avoit en sa compagnie, et de la feste que son père lui fist à Lisle.

LE comte de Charolois avoit en sa compagnie alors sept ou huit cents chevaliers et escuyers ; avoit tous les enfans du comte de Saint-Pol avecques ly, le comte de Marle, le comte de Brienne, le seigneur de Roussy, le seigneur de Fiennes, messire Jehan de Lucembourg, son frère, le fils du prince d'Orange, seigneur de Chasteau-Guyon, multitude de grans barons de Hainaut et de Flandres, qui tous l'accompaignoient et voloient porter dur et mol avecques ly ; et donnoient bien à congnoistre aux gens qu'en ly avoit vertu et corrage, et magnificence de hault prince ; mès la mélancolie qu'il prist en Croy, et en ce que par ly lui vint et estoit procuré, ce lui sambloit, devers le roi et ailleurs, lui rabbattit la chièrre tel fois fust ; tel fois aussey qu'il n'en fit samblant ne pois, car ce ne lui estoit gaires. Le duc lui fit bonne chièrre toujours tant qu'il estoit à Lisle ; de jour à aultre soupoit en bancquet avecques ly et avecques la ducesse de Bourbon son ante. Là avoit aussey le duc de Bourbon et le duc de Guerles, dont la suite estoit tant plus grande ; et deux ou trois fois le comte disna avecques son père, seul à seul assis ; et en quoi tout

homme prenoit grand plesir, pour cause que longuement avoient esté en discord ensemble, souverainement pour la cause ou matère du comte de Nevers et de ceux de Croy, qui ennemis lui estoient autour de son père. Si s'en estoit perceu maintenant plus clèrement que jamès par avant, quoiqu'il en dissimuloit. Et pourtant fit chière à son fils de bon coeur, et s'esjoysoit en sa venue, et desiroit bien qu'il se tenist avecques ly tout quoy; mès craingnoit qu'en longue résidence il ne vouldist tout mettre à sa disposition et appréhender à ly le gouvernement des pays et de son estat; car ainsy l'avoient informé les Croyois, qui gouvernoient, que ainsy en avenroit; et pourtant le douta le duc, qui le congnoissoit fier et de hault corrage; et n'eust jamès volu vivre en tutelle de son fils, pour souffrir mort. Mès touttefois, tant y avoit de sens au fils et grant vertu, et tant porta honneur à son père et sa haute glorieuse renommée, qu'il n'eust fait, ne volu faire, ne machiner, ne riens volu emprendre touchant gouvernement sur le père non plus que sur sa mort; mès seulement desiroit et tendoit à ce que son père congneust la bonté et l'innocence de ly encontre ses ennemis accuseurs, et qu'il congneust la malice et la perversité de ceulx aussi qui entour de ly estoient et qui le gouvernoient, et pendoient sa maison et sa personne en branle de perdicion et de mille dangiers irréparables. Cecy estoit le gouvernement seul qu'il queroit en court. Et pour ce que jamès n'avoit point

esté reçu en ceci , mais toujours débouté et démenti , ce avoit esté la cause de son eslonge. Temprement toutefois , après ce que les ambassadeurs du roy estoient partis de Lille , le duc le fit venir en son oratoire , là où , après la messe , devisèrent ensemble par l'espace près de deux heures , entre eux deux tant seulement en conclave. Et là donna le comte à entendre à son père plusieurs grans secrets , lui desliant tout le sac de son amertume , et toutes les causes de ses doléances et plaintes mist devant les yeulx ; par vérité approuvée , mena le père à compassion et à fréeur en l'espérit des choses oyés. Ly-meismes , en pité de son propre cas , fit sa relacion en larmes , et fit tourner le cuer du père aussien larmes. La responce du père fut en mitigeant toujours la douleur du fils ; et le contendement du fils n'estoit que d'imprimer vivement au cuer du père la cause de sa mélancolie. Le père en conceut beaucoup et logea tout en cuer ; mès s'esmerveilloit durement et s'espoentoit quasi en son admiration ; varioit en croire aucune fois ou en non croire ; là où créance mettoit , lui dressoient les cheveux ; et là où varioit , ne sçavoit taire ne dire ; enuis ( avec peine ) créoit dont oncques n'avoit eu expérience ; et à dur aussi mescréoit son fils , dont l'angoisse du cuer portoit son témoignage. Enfin et sur le tout lui dist : » Charles , » vous seul m'estes fils et moi vostre père ; si ai le » cuer envers vous comme doit avoir père envers » son fils. Quiconques aultres me servent et sont



- » à l'entour de moy, ils ne me sont pas comme  
» vous; ils me sont serviteurs; ils me sont estran-  
» ges; et vous ma chair et ma substance. Si ne  
» me peut le ceur mentir envers vous ne qu'envers  
» moi-mesmes. Si tels ou tels vous grièvent et con-  
» trarient, s'ils vous héent ou s'ils vous craignent,  
» et qu'en cely regard ils machinent en aultrui vostre  
• » grief, et se méseusent, ce poise moi, me touce  
» au coeur comme mon propre et ne l'oublierai  
» point. Mès considérant la variation des divers  
» temps qui rendent diverses estrangetés, consi-  
» dérant aussi l'inclination des hommes à diverses  
» fins, avecques la muableté de fortune qui per-  
» turbe les princes ou les royaumes sous escar-  
» ceté de vertu, bon fait, me samble, en tous  
» haults cas et difficiles aller à pois et à petit pas,  
» sans soi esmouvoir en légèreté. Pacience en grant  
» homme le maine à désirée fin. et dissimulation por-  
» tée cautelement lui procure gloriense vengeance.  
» Je suis aujourd'hui sur mes vieux jours; j'ai pris  
» ung ploy en moy que je garde des oncques; j'ai  
» volontiers norri pais en ma maison, enchassé  
» division où j'ai peu, rompu bendes et compleu  
» à deux lez. Se meschief y avoit occult aucun  
» touchant honneur, sauf qu'il ne tournast en mon  
» corps, je l'ai volontiers estaint; je n'ai souffert  
» esclandrir nulluy ne débouter de son service, ne  
» presté légère oreille sur gens de bien; et se  
» j'y ay congneu ou perceu mal, si m'en suis-je  
» dissimulé pour mieulx faire. Se vouldroie, Charles,

» qu'ensi en feissiez pour l'amour de moy et pour  
» le bien que je regarde qui vous en avenra; de mon  
» pooir et de mon devoir aussi je vous porterai; vos  
» ennemis sont les miens; et ne se pora riens faire  
» contre vous que je ne m'en deule (ressente). Mès  
» en la présente matère en quoi le roy s'est bouté,  
» et que aultre l'y a attrait, il y fault aller à sens  
» et à longue traite; et enfin sans que je face grant  
» esclandre de riens, tout venra à congnoissance.  
» Les malvais toujours s'abattent de leur cop, et  
» les bons se font congnoistre par leur prudence.  
» Je vous ai oy à pitié, mès je vous croy à regret,  
» parce que amer m'est percevoir et maintenir  
» faulte là ou oncques ne la pensoie. Et ne feust  
» l'intégrité qui doit estre de vous à moy et de  
» moy à vous, à peine y poroie-je asjouter foi. Tou-  
» tefois vous estes mon fils, et emprès vous tout  
» le monde ne m'est riens. Se vous me volez estre  
» et demorer bon fils je vous serai bon père, et du  
» surplus je ferai bien. »

---

## CHAPITRE CCXVIII.

Comment le comte de Charollois se submist au noble plesir de son  
père le duc.

EN cestes belles et amiables parolles du père,  
le fils se tint à reconforté assez; et remercioit  
humblement son père, disant avecques ce et lui  
promettant que jamès ne lui seroit que vrai obéis-

sant fils, tout prompt et tout humble à le servir et craindre . comme fils doit faire père, et qu'onques en son vivant n'avoit esté en aultre porpos, quelque semblant qu'il y eust en de discorde par avant pour cause du seigneur de Croy , duquel, mès qu'il lui pleust à entendre et congnoistre l'action et juste querelle qu'il avoit contre ly , ce luy estoit assoufissement de tous biens, et ne lui requerroit aultre chose, lui disant bien et monstrant en ces propres termes :

« Monseigneur , le cas ne touche point à moi tant  
» seulement pour le présent temps ne qui est à  
» venir, mès il touche à vostre propre personne, à  
» vostre haulteur et seigneurie, et à la ruine de  
» vostre maison ; et tout en mon despit. Et moy ,  
» vostre fils , monseigneur, successeur de vostre  
» grâce , de vos pays et seigneuries, et vostre seul  
» héritier, quant je l'ai receu et atteint par vive  
» preuve , et que les expériences en sont toutes  
» clères et trouvées , ny dois-je pourveoir et remédier si je sçavoie, ne m'y doy-je mettre au-devant  
» et aller à l'encontre, et garder que, non moi tant  
» seulement, mès que vous ne soyez pincié ne moqué, ne diminué en vos pays et seigneuries, et  
» par ceulx que vous cuidiés et espérez estre prud'hommes et léaulx serviteurs envers vous, mené  
» à confusion et à honte et à perte irréparables ?  
» Monseigneur, les exemples vous y sont beaux, s'il  
» vous plect à les entendre, car les esparques (étincelles) en volent devant vos yeulx ; mès avant

» que l'an passe, vous les congnoistrez plus à plein  
» et plus encore en grand que de présent. Si vous  
» supplie humblement que du tout en tout il vous  
» plaise m'avoir et tenir en vostre noble grâce et  
» dilection; et de toute ma cause et querelle, où  
» que je l'aie ne à qui, je m'en submès et ordonnes  
» en vostre noble plaisir et vostre seul bon avis,  
» et ordonner j'en veulx, et voudray faire et lessier  
» en observation de mon honneur. »

A tant partirent dehors de l'oratoire père et fils, nullui (personne) emprès eulx que le clerc de chapelle Caron, messire Adolfe de Clesve et le seigneur de la Roche, avecques plusieurs aultres barons qui les attendoient là devant à vuidier; et percut-on bonne chière ou visage du comte qui s'estoit désenflié de sa douleur, et avoit trouvé le père bien disposé envers ly, et de quoy il fit feste à tout homme.

---

## CHAPITRE CCXIX.

Comment George s'arreste en ceste matère pour la difficulté d'icelle,  
sans note d'aucune parcialité.

JE m'arreste longuement en escrire de ceste matère, parce qu'elle est et sera de grant conséquence cy après, et difficile durement pour estre denoée, qui ne la va quérir au fonds de la racine, et par quoi en temps avenir aussi l'on ne pora dire que ce qui en est et sera advenu, et aura esté fait,

sera meu et produit de légiereté et à petite cause, ne de volonté hayneuse, ne d'envie de court, mès de droite pure nécessité toute extrême qui a constraint le comte de veoir devant lui et d'obvier à tout son pooir aux griefs et grans inconveniens qui se préparoient pour ly et le menaçoient; car, comme j'ai dit, le roi Loys et tout son royaume en écherront en tribulacion et en dangier; et par force encorre d'inconvenient qui en saudra, tant en ceste propre maison de Bourgoigne comme ailleurs, la matère d'elle-mesmes en sa nature se decouvrera et donra à cognoistre le tort et le droit de chacun, seloncq ce qu'il y a de cause. J'ai getté pour tant en arrière de moi toute faveur; et de haine et de parcialité me suis distrait pour à chacun distribuer ce qui est sien, au net le bel, et au mesfait son tiltre; et non considérant les personnes, qui ne quelles, j'ai mis mon escrutine (examen) en leurs questions pour en décider par bien entendre.

---

## CHAPITRE CCXX.

Comment le comte de Charollois vint devers son père à Saint-Omer  
à la feste de l'ordre.

On poroient demander aucuns, et à grant cause,  
et former argument de grant substance, et dire ainsi:

« George, vous nous dites et escrivez chose  
» merveilleuse icy, touchant ceste matère de  
» ceulx de Croy et du comte; et desirez, bien  
» fait à croire, à y aller le vrai plein chemin  
» sans vous fléchir (détourner) chà ne là à vostre  
» charge. Or est ainsi, par votre escript mesmes  
» en divers lieux, que le comte de Charolois, par  
» diverses fois ici devant, a fait ses doléances  
» et plaintes au duc son père de cestes gens, et  
» leur a pendu au col et en leur présence de  
» grandes et orribles charges, oyant son père et  
» grand nombre des chevaliers du Toison. Première-  
» ment l'an quatorze cents soixante-cinq, en une  
» vesperée, et là où cely de Croy, son frère et ses  
» nepveux, les seigneurs de Sempy et de Lannoy,  
» grandement perplex et confus s'excusèrent et  
» parlèrent au plus beau qu'ils porent, genouil en  
» terre, et de quoi le duc aiant de toujours main-  
» tenu cestes nobles gens à prud'hommes et à vail-  
» lants chevaliers, prist aigreur encontre son fils  
» assez ague, et sambloit quasi plus vouloir porter

» en ce cas les serviteurs que le duc son fils, lequel  
» toutes-fois offroit preuve en tout, et par bataille,  
» et par souffisant tesmoignage ; et nonobstant ce,  
» si n'en pooit-il estre oy ne receu comme voir  
» disant ; mès s'en engendra murmure et discorde  
» entre le père et le fils, et eslongeance du fils de son  
» père, en regret de sa cause. Moyen toutes-fois y  
» fut trouvé depuis, par longuesse de temps ; et  
» vint le fils vers son père à Saint-Omer à la feste  
» de l'ordre du Toison, là où il est vraisemblable  
» que le duc receut son fils devers ly, sous telle  
» manière et moien que aucune crédenche il ad-  
» joutoit à ses plaintes jà de long temps faites ; et  
» lui donna aucun rappaisement sur lequel il  
» se tenoit et fondoit ; et s'en tenoit au dit de son  
» père, comme qui pooit remédier et pourveoir  
» à tout. Toutes-fois, nonobstant ceste rejonction  
» faite par la manière dessusdite, et que le père ne  
» pooit reculer qu'il ne respondit aucuns bons  
» mots à son fils sur la nature de ses douleurs, et  
» qu'en cela le fils meist son espoir et son fonde-  
» ment comme pour vaincre ; tous-jours toutes-fois  
» le seigneur de Croy et les siens perdemorè-  
» rent en leur estat, persévérèrent en credence et  
» en auctorité avecques le père ; et onques, pour  
» doléance faite contre eux, ne pour desmerite ne  
» offense qu'en eulx pooit avoir encontre du  
» fils, ils n'abandonnèrent d'ung pié ; et ce qu'il  
» y eut oncques de privauté du père à eulx, sans  
» diminuer ni accroistre. »

---

CHAPITRE CCXXI.

Question comment le duc tant donnoit de crédeuce aux Croyois con-  
gnoissant aucunement leur faint personnage.

« APRÈS, et quant pour aulcunes lettres impe-  
» trées en Hollande aux estats du pays, et pour  
» la rescousse de maistre Anthoine Michiel, secré-  
» taire, que le duc avoit fait prendre, et s'en  
» indigna contre son fils, et en vint et nasquit  
» grand brouillis entre eulx, et plus qu'oncques  
» certes grande apparence de ruine et de meschief,  
» et, par les bouteurs à la charette du comte, oc-  
» casion grande à icellui de soi desvoyer et vui-  
» dier règle, car en fut quassé et rompu en sa  
» pension devers son père, en fut mis en indigna-  
» cion du roy et privé de sa pension, aussi mis en  
» abay à tout lez, et traité comme feroit ma-  
» rastre son fils d'emprunt, et dont originellement,  
» par le contreuve de ces Croyois, et affin qu'a-  
» près le décès du père, qui pendoit en péril de  
» manasses de vieillesse, il feust et devenist tant  
» plus foible, la reddition des terres et villes sur  
» Somme fut machinée, et tout ce qui fut fait  
» à Hesdin, et paraccompli sans fausse simula-  
» cion et faint personnage en gast et desertion  
» préentivement de ce jeune comte, le père  
» encorre riant de son damage, ou proprement



» abusé d'ignorance , et de quoy mille tiltres de  
» murmures et d'estranges besongnes furent mises  
» avant entre père et fils , et de quoy les hommes  
» des divers pays et des villes furent tous perplex  
» et desolés, non osans favoriser à l'ung pour peur  
» de l'autre , scaichans bien toutevoies et cognois-  
» sants les moyens par qui tout ceci estoit , et dont  
» originelement il naissoit et avoit effect à leur  
» duc regret , et dont les journées et les assam-  
» blemens d'Anvers et de Bruges se faisoient l'ung  
» contre l'autre , et se trouvèrent à dure et diffi-  
» cile conjunction , certes au très grand désespoir  
» du povre peuple de tous les pays , et laquelle se  
» fit touttefois au plus grand duc du monde :  
» que volez-vous dire ici, George? quelle excusa-  
» tion povez-vous produire ici pour le duc? que  
» quant en telle difficulté d'assablement de son fils  
» et de ly , et après teles matères difficiles déme-  
» nées, et nommément contre ceulx de Croy , de  
» la part du conte, que en consentant la conjonc-  
» tion et la venue devers ly de Gant à Bruges ,  
» il ne se peust ou deust acquiescer aussi à don-  
» ner crédenche une grant part à son fils, en au-  
» torisant sa juste cause. Dont , et se la crédenche  
» y a esté donnée et l'avertissement convalué par  
» preuve, question est maintenant doncques com-  
» ment après et si longuement le duc arière les  
» a tenus près de ly , s'y est fié et fondé comme  
» par avant ; et aveucques ce, sentant avoir cause  
» à son fils de non les devoir amer et à ly propre

» damage et perte des terres rendues et sous-  
» traites , iniquement lesser et souffrir tous-jours  
» son fils vaciller par eulx , et l'innocent com-  
» primer par nacion perverse. Certes ici il y faut  
» une grant excuse , non à vous congneue , là où il  
» y a coulpe d'une grande ignorance en ung tel  
» prince en pois d'une si haulte matère.

---

## CHAPITRE CCXXII. '

Comment pour plusieurs fois les Croyois cheurent sur leurs pieds du  
viel temps en tout eslèvement de gloire.

« APRÈS encorre , et après ceste réunion faite  
» à Bruges, et qui arrière retourna jà la tierce fois  
» comme en frivole rencheurent les matères en  
» leur premier estat , les Croyois sur leurs pieds  
» du viel temps , plus et plus durs encorre en tout  
» eslevation et gloire , et que la prise du bas-  
» tard de Reubenpré se fit à Gorkum , et que le  
» roy se formoit de tous points ennemi du conte ,  
» portant et honorant Croy et les siens , et que  
» le duc mesmes se perceust et estoit averti d'es-  
» tranges personnages dressiés , non pas tant seu-  
» lement contre son fils , mès contre ly-mesmes,  
» et de quoi ly-mesmes fist fondement et occasion  
» de partir de Hesdin , là où le long demorer , ou  
» point que les choses se véoient alors , n'estoit  
» point sain pour ly , et mesmes assez de fois avoit

» murmuré en ly-mesmes sur le vol que cestes  
» gens cy prenoient devers le roy, en disant, que  
» bonnement ne pooient servir deux maistres léal-  
» ment, le roy et ly ; et véoit tous les jours et  
» ooit chose de soupechon et de desplaisir ; et  
» de quoi ly venu à Lille, furent accueilli aigre-  
» ment son fils de ly, et araisonné de l'ambas-  
» sade du roy, et tout pour ce bastard et le sou-  
» dain département de Hesdin qui desplaisoit au  
» roy, et tout par l'enortement et subtil demener  
» de Croy, assfin de soi parer et nettoier de l'em-  
» prise du bastard ; et là où le duc, par pitié de la  
» bonne cause de son fils et par délectation qu'il  
» prist en ly, l'incorpora en sa responce, deffen-  
» deur de son honneur et léaulté, disant que onc-  
» ques n'avoit commis faute ne meschanceté en-  
» vers nul, ce sçavoit bien, ne en quoi il fust à  
» reprendre. Et à tout ce depuis, et qu'il véoit  
» bien qu'on en voloit à son fils et à ly, et que  
» touchant ceci, son fils, pour plus amplement  
» l'informer de la nature du cas et du malvais  
» temps qui corroit lors, se tira devers ly en son  
» oratoire, parlèrent ensemble à larmes et à dur  
» regret, se departirent contents et reconsolés  
» l'ung de l'autre, et nient-moins encorre à (avec)  
» tout ceci, le duc retint et entretint les Croyois  
» aveucques ly tousjours en estat accoustumé, et  
» comme se envers père, ne envers fils, ne envers  
» Saint-Esperit, ne pensoient mesprendre ne of-  
» fendre, et obtindrent victoire et gloire sur le

» fils, sous permission du père : solvez ici, Georges, et rendez raison de cest argument, ou contempnez le duc en sa honteuse tollerance et dissimulation, ou vous deportez d'eslever la querele du conte si hault quant elle ne poise au père, ne ne lui vault pour aultrement la defendre. »

---

### CHAPITRE CCXXIII.

Récapitulation de plusieurs choses et difficultés touchant la question proposée.

On entendent cy et escoutent les lisans, et des arguments que j'ai faits et produits fictivement en autrui personnage prestant oreille aussi à George à la responce qui cy sieut. Les arguments sont bien formés et fondés en raison, et n'est de merveilles si la disputation s'en fait là où l'amicion est tele.

A résumer doncques les arguments qui sont faits par manière d'interrogation, et tout premier de Brusselles, là où se firent les premières plaintes, et proposa-l-on dix-sept articles, présent le père, contre le sire de Croy et les siens; et depuis convindrent en chappitre ensamble à Saint-Omer, là où toutes ces doléances devoient estre amodérées, ce sambleroit, d'une part et d'autre, ou par le sens ou bonté du père; ou par la vertu et nature du chapitre qui doit pourveoir en tel cas.

Secondement à résumer les desesparables questions qui avindrent depuis entre le père et le fils, pour les lettres de Hollande et de maistre Anthoine Michiel, pris et rescoulx, et de la pension rompue du roy et du duc, et d'aultres diverses besoignes entre deux, touchant le duc de Sombreset, et les terres rendues et soustraites par moiens cauteleux, et de quoi le conte fit ses doléances à par ly et en publicque; et voyoit son père, par le moyen de ceulx de Croy, en grand branle; et lui sambloit de faire son damage et de lessier couler du sien largement par argu encontre ly son fils; et de quoi les journées furent tenues en Anvers de la part du conte, en prevenant son père, et l'aulture journée à Bruges, encontre le fils, pour contredire par le père à ce que le fils avoit fait proposer en Anvers, et de quoi le rappaisement fut fait par leur convenir et parler ensemble à Bruges.

Tiercement, et à résumer arrière les intervalles qui se trouvèrent depuis, le conte estant retourné arrière en Hollande, et là où il fist prendre le bastard, et qu'encorre n'avoit recouvré sa pension du père, et vivoit d'emprunt, et estoit son père à Hesdin, et le roy au plus près de ly, et tout à entendement et subtil pourchas, ce sçavoit bien, contre ly, et pour le deffaire; et finalement le père, tout en ung mesmes et de quoy inspiré de Dieu, il partit soudainement et vint à Lille, là où l'ambassade du roy vint à tel fin et exploit

comme avez oy, et de quoi murmures cent mille et cent mille se formèrent contre les Croyois ; et s'en percevoit bien le duc ; et vit l'ingratitude du roy ; et congneut les faulx personages ; et s'en désenfla son fils à ly plus qu'oncques , et lui monstroït au doï les secrètes choses : toutes-fois, tous-jours cestes gens ici les Croys , avecques toutes plaintes formées contre eulx , avecques toutes remonstrances et preuves faites de leur cas , du premier jusques au derrain , ils sont demorés en piés , familiers en grâce avecques le duc , résidans en court en leur auctorité et hault bruiet ; et l'éritier de la maison , seul unique fils , baculé comme ung povre estranger , a esté contraint d'abandonner son père et d'abandonner place et voie à ses ennemis , et de vivre sur l'aventure. Véez-cy l'argument , messeigneurs , que plusieurs de vous porrez faire et avoir fait mainte fois , mès véez-cy la solucion de la response dessus aussy et laquelle droit bien estre de note.

---

---

## CHAPITRE CCXXIV.

*S'ensieult la solution de la question dessus proposée.*

UNE seule toutefois response souffit pour tous les points argués et pour tous les temps et les divers lieux là où se sont faites les plaintes. Si fault entendre que le duc avoit deux ou trois souveraines causes en ly, par lesquelles, touchant les plaintes faites à l'encontre de Croy, assez à dur et à bien ennui (avec peine), il ajoutoit foi à son fils touchant ceste matère: la première, si estoit quetout et entièrement il le sçavoit affecté à sa mère, laquelle avoit mal en grâce cely de Croy et les siens, et de long-temps; dont maintenant n'est besoin d'en escrire les causes qui ailleurs sont dites. Secondement, il maintenoit comme vrai que son fils les héoit de long-temps, aussi pour cause de l'auctorité qu'ils avoient entour de ly, et souverainement depuis l'estrif du plat à Brusselles. entre les seigneurs de Quiouvrain et de Hemeries, et de quoi oncques depuis ne pooit amer ni bien vouloir nul de eux. Tiercement, il sçavoit et véoit que le seigneur de Hemeries et plusieurs autres estoient à l'entour de son fils, qui point n'amoient aussi ledit de Croy; et arguoit et créoit, parce que iceulx pooient informer son fils senestrement,

et plus par volonté que par raison, et considérant avecques ce la jeunesse de son fils, et le boulon du sang, qui en ly estoit grant et chaut, maintenoit plus ses doléances et plaintes estre opinions ahurtées que conclusions véritables. Et par ainsi, comme père expert et appris, et venu à grant eage sous auctorité paternelle et légitime cause, veullant avoir sa main sur son fils et en taire, différa longuement et tint en suspense cestes plaintes, et les maintint à frivoles, non doutant que jamès en peust sortir riens d'effect ni de fin malvaise.

Comme doncques ces arguments et vrais tiltres se norrissoient en l'entendement du duc, et que le duc y mettoit, et de tout temps y avoit mis sus fondement certain, n'est de merveilles si ly, jà tout viellart, prince grave et le plus long naturellement en tous ses faits dont il soit mémoire, n'ait voulu changer ne muer son viel ancien ploy, pris d'enfance, et le tourner et muer en enpirance de ses meilleurs, à l'appétit d'une chaude teste de son fils, là où ire quéroit vengeance.

Certes, com juste que la cause du fils pooit estre, considérées les anciennes mœurs du viellart et les grandes constances de ly en tout cas ailleurs monstrées, si se feust-il fait blâme à ly, et honte, d'avoir usé de légiereté en ceste matère obscure et dont il avoit mesmes les occasions en ly pour y contredire. Or est vrai que, tout en ce point et en pareil comme le duc avoit cestes imaginacions



hault prince, constant, léal et entier, et sans scrupule en soi contre ceulx, lesquels par longue norriture cuidoit congnoistre, a eu le regard et le gouvernement sur ce débat; et cuidant bien faire envers ceulx, lesquels il maintenoit à bons, cuidoit à son fils rompre sa vindicative jeunesse par non légèrement lui complaire. Et avoit autant de fiance en eulx, comme léaulx vieux serviteurs bien congneus, comme il avoit d'amour en son fils par enseignement de nature. Si en aperra encorre plus avant cy-après et en lieu et temps, là où le tout sera mis contre le tout et jusques à l'extresme du dangier, là où tout sera congneu, le tort et le droit, et la bonne cause et la malvaise.

---

## CHAPITRE CCXXV.

Comment le comte de Saint Pol estant vefve, s'enamoura de mademoiselle Jehenne de Bourbon.

Or avez oy comment le conte de Saint-Pol, parcy-devant et jusques à ceste heure avoit esté et estoit tout entièrement addonné à son maistre le comte de Charolois. Et avecques ce qu'en dangier et reboutement du duc il avoit quis la ruine de ceulx de Croy, si avoit-il hautement servi ledit comte au voyage de France, vaillant et travaillant chevalier, plein de hault los; et puis les deux voyages en Liège, qui ne sont pas de main-

dre estime , et là où il estoit l'ung des chiefs principaux. Si doit sambler que là où avoit esté norrie ou obtenue telle privauté et amour entre les deux , et receu si hault et si grand service avecques obligations précédentes de long-temps , que jamès aussi le lien de leur amisté après ne se devoit laccier (relâcher) ne affoiblir , ne ne devroient relainquir l'ung l'autre. Et en apparence de ce , ledit de Saint-Pol , jà-soit ce que par le moien et pooir dudit de Charolois son maistre , il feust créé et constitué connestable de France devant Paris , et que le roi , par maintes et diverses fois , néant-moins l'eust mandé depuis par ses lettres à venir devers ly , comme souverain officier de son royaume , toutes-fois , soi appuyant tout sur le comte son maistre et en faveur de ly , différa bien an et demi son aller devers le roy , pour sa connestablie. Et sambloit que le service et l'amour de par de chà lui estoit assez de fruit et plus convenable que l'autre , voire par aucuns regards qu'il avoit et à quoi il béoit (visoit). Si convient sçavoir que le comte de Charolois avoit en sa maison mademoiselle Jehenne de Bourbon , seur à feu noble et vertueuse dame madame de Charolois morte , très belle damoiselle et de merveilleux bruit. De ceste damoiselle , seur audit comte , s'enamoura le conte de Saint-Pol , qui estoit vefve ; et pour le plus hault bien de ce monde ne désiroit riens fors de venir en sa grâce ; et finalement , pour tous services faits et à faire , de la pooir avoir

en mariage. Si en fist tous les assais et tous les efforts envers le comte , lequel y différa assez et s'y monstra ung peu lent , non qu'il ne lui vouldist bien autant de bien et d'honneur, mès pour l'avancement de son âge , qui estoit jà de cinquante ans, et que aussi la fille n'y avoit point forment le cuer, ce disoit-on , ains et qui plus est l'avoit tourné aulcunement mesmes envers son fils aîné , le comte de Marle , qui estoit mieulx sorte à la veue du monde que du père ; car estoit rice et grant héritier et jeusne seigneur , et l'aulture plein d'enfans et de grans jours, qui sont choses qui sont à regarder. Une chose en ly avoit toutes-fois qui estoit singulière , et en quoi il passoit tous ses enfans mesmes, et le plus paré des princes de ce royaume: la personne de ly , en samblant , en fachen , en netteté et en toutes cointises d'habillement et d'entre-gens valoit et se monstroient mieulx que nul aulture ; se faisoit regarder et prisier d'hommes et de femmes , et n'avoit nulle part son pareil ; estoit grand seigneur et hault noble homme ; estoit vaillant et de grand conseil , et digne assez pour personne et vertu pour porter couronne et sceptre. Mès ce n'estoit point regardé peust estre , ne considéré au coeur de la jeune fille , qui béoit (visoit) ailleurs ; et laquelle , comme on disoit , avoit des boteurs en l'oreille qui le grevoient, et qui n'eussent point volu veoir qu'il eust eu tant de bien ; et en donnoit-on charge au bastard de Bourgoigne , car y avoit pointes et hongis (débat)

couvertement entre eulx deux, pour cause du gouvernement et de la haute créance que cely de Saint-Pol avoit avecques le comte, et de qui il estoit frère bastard ; car lui sambloit qu'il estoit homme pour l'avoir ly-meismes, et le pooit et devoit avoir devant ly.

---

## CHAPITRE CCXXVI.

Comment le comte de Saint Pol argué en coeur soubtilla son avancement en France.

A CAUSE de cest amour doncques en quoi l'ung chaudioit, et l'autre alloit assez lentement avant, commença à s'arguer en son corrage cely de Saint-Pol, et à prendre murmure. Et pensant que il estoit, et qui et comment il estoit homme pour porter grand service, et dont des-jà il avoit le tiltre et le baston en main, l'entrée et la vocation tous les jours, et n'y failloit que l'accepter, pensa de ly-mesmes ; et pour faire despit à ses ennemis, ce qui estoit bien en ly, ce lui sambloit, soubtilla son avancement ailleurs, et hors de leur dangier. Et combien que le conte de Charolois estoit le seul prince au monde que plus amoit et pour qui plus voudroit faire et souffrir, et à qui ne voudroit ne ne devoit porter pointe, car estoit futur seigneur principal de ly, de ses terres et de ses enfans, toutes-fois, pour monstrier qu'en ly avoit corage et haulte volenté, et que des biens

et honneurs de ce monde, il estoit bien homme pour en avoir et trouver, osa bien appliquer à ly, ce lui sambloit, et attribuer haute aventure par changier sa main, sans forfaire encorre à son honneur ; car jugeoit en ly-mesmes que les biens se doivent prendre là où on les présente, lorsqu'on les refuse au lieu là où on est. Et convient entendre ici que ce comte de Saint-Pol estoit ung fier homme durement et de grand coeur; avoit toute sa béance (ambition) à gloire et à exaltacion de sa maison; avoit devant toute riens du monde, passé a vingt ans, convoitié et laboré, par le moyen toutes-fois du comte son maistre, d'estre connestable de France, ce qui jà estoit sans porfit; avoit marié sa seur aînée jadis au duc de Berchefort <sup>1</sup>, en Angleterre; sa seconde sœur, à messire Charles d'Anjou, comte de Maine; la tierce, à messire Artur de Bretagne, comte de Ricemont et connestable de France, et depuis duc de Bretagne; et par lesquels mariages, avecques ce que ly et ses enfans estoient riches et grans terriens, sa maison, lui sambloit, estoit hautement montée et essourse de son temps. Lui sambloit bien aussi qu'en sa personne encorre porroit bien trouver moien de l'essausier par ung

---

1. Jacqueline, fille de Pierre I<sup>er</sup>, comte de Conversan, de Brienne, de Saint Pol, épousa en 1433 Jean d'Angleterre; duc de Bedford, et en secondes nocces Richard d'Ouderville seigneur de Rivière.

nouveau mariage, et que, avecques ce qu'il estoit devenu connestable et fort convoitié devers le roi, trouveroit encorre femme d'estat et de sorte à sa béance (ambition). Or est vrai que naturellement tout homme qui est de haute contenance, et qui appetite gloire et honneur temporel, réalement est et doist estre avaricieux, fort veillant et entendant à grant somme de deniers, soit en pensions, soit en rentes, soit en gouvernemens ou en pratiques; tout son soing si est d'avoir ce par quoi il puist maintenir ses estats à l'avenant et à la mesure de son corrage. Et comme doncques le comte de Saint-Pol ici estoit de grand cœur et de haulte béance, et de hault contendre, et que sa personne aussi le valoit, et l'inclinoit nature congnoissablement et de tout temps à avarice, non merveilles est, quant il vit et percheut les termes à ly tenus devers son maistre, qui n'estoit pas prince encorre des pays, s'il béoit ailleurs pour une espasse de temps, là où il pourroit mieulx recouvrer et plus à terme; car tousjours aroit happé cela, ce lui sambloit, à son avancement et au retour en temps et en lieu; et quant honneur le poroit souffrir, aroit bien remède.

---

---

CHAPITRE CCXXVII.

Comment le roi Loys tousjours se queroit à venger de la playe faite à ly  
devant Paris et le mont Héry.

OR fault-il bien entendre que le roy Loys, roy de France, depuis le voyage que le comte de Charolois avoit fait en son royaume à main armée, et tele comme a esté conté cy en sus <sup>1</sup>, et de quoi ce comte de Saint-Pol en partie avecques les aultres princes du sang avoit esté cause, ung des principaux capitaines et meneurs de l'armée dudit conte, jamès ne fut heure après que la plaie de sa ruine à Mont-le-Héry, et du grand esforcement devant sa ville de Paris, ne lui cuisy, et qu'il ne héist à mort ledit comte de Charolois, quelque samblant ne entretenement qu'il lui feist de parolles. Si ne désiroit qu'à soi en vengier, mès qu'il peust trouver la voie ne le moyen par où; et en aultre chose ne mettoit son estude. Et comme doncques encorre, au retour de France, ce comte de Charolois icy, en clère et glorieuse fortune obtenue, estoit descendu efforcément en Liège, le plus puissant et le plus à main fière que jamès prince s'y trouva, et là où de reschief en

---

1. Cette partie manque.

espoventable armée, comprimoit les Liégeois, les mena à servitude et à cremeur, à treu (tribut) envers ly, et à obediencia, et qui plus estoit, à deport et à renoncement de leurs vieux et anciens privilèges et usages, ce que jamès n'avoit esté ne oy ne veu; ceste seconde haulte fortune, avecques la première, et qui toutes deux touchoient au roy, lui estoit matère seconde aussy de lui augmenter et renoveller sa plaie. Car comme par l'efforcement premier à Mont-le-Hery, se sentoit laidangié (insulté) durement et ravallé en sa personne par fortune d'armes, en cestui second efforcement en Liège, dont il estoit protecteur, se sentoit grevé encorre en toute l'intégrité de sa couronne. Car ayant pris Liège, le pays et Liégeois en sa garde et protection, comme avoit jadis le roy Charles son père, envers tous et contre tous, et donné chartres et scellés à eulx de sa garde perpétuellement durables, et ly receu de eulx en pareil leur scellé de perpétuellement le servir et adhérer envers tous et contre tous, ce comte de Charolois, en la querelle du duc son père, les constraigny et mena à ce destroit, que de revocquer et de renoncer à toutes alliances et amistiés et conservacions prises et requises avecques le roy de France quelconques, ne com faites elles puissent estre ne avoir esté, ne en quelconque forme ne manière qu'elles pussent avoir esté practiquées promises ne jurées; toutes les revoquoient et les mettoient à nient, renonçoient



à ly et à son aide , et à sa faveur , rendoient et rebailloient leurs lettres et chartres que avoient receues de ly , et promettoient et affermoient de recouvrer au roy leurs lettres et chartres qu'ils lui avoient bailliées , ou suffisamment en satisfaire au conte en ce lieu par acte nouvelle. Certes que estoit la chose du monde , ce sambleroit , cop après aultre , qui plus devoit et pooit cuire à ung roy de France , encorre de son subject , de qui pooir et hault effort il estoit contraint de porter l'une fortune et l'autre. Et voirement estoit-ce une chose bien merueilleusé et grande , et non oye oncques samblable ailleurs , que de mener ung tel peuple , une telle puissante et redoubtée naciou à cest extreme , et encorre sans bataille , et tant seulement en peur , que de renoncer au plus puissant roy du monde et le plus noble , le roy de France , à toute amisté et entendement avecques ly , pour se donner à un duc de Bourgoigne et à son fils , le prince du monde que plus héoient , et le prendre , encorre en delessant le roy à tuteur perpétuel , avoé et gardien , à somme de deniers de toute leur terre. N'ay veu jamès ne oy que pour bataille par avant , ne pour aultre dangier , jamès Liégeois aient esté menés à ceste loy , combien que de la rompture de ceci , et que non bien entretenoient leur promesse , plus grand fait en ensieuvy , et plus grande merveille beaucoup ; car leur pays en fut désert , et gasté de fons en fons , en l'autre saison après ; Dinant en fut demollie

et exterminée; les plus beaux forts et villes du pays rasées en leur muraille; la cité et tout le peuple du pays, taillés à somme et à restitution de deniers intolérables, et pour estre à jamès def-fais. Et tout ceci convenoit que le roy le veist et le souffrist, parce que ly-mesmes devant Paris avoit promis au conte de Charolois que de la querelle des Liégois jamès ne se mellerait; et en ce promettant les desavoua, et agréa au conte d'en faire son plaisir. Mès icy fault-il entendre, et le faut doubter ainsi, que ce fist-il contraint, comme il le dist depuis, mès non pas à la bonne foi ne de coeur. Mès le conte toutes-fois se fonda dessus, et le prist tout à son bon porfit, comme l'on doit faire de parole de roy.

---

## CHAPITRE CCXXVIII.

Comment le roi s'avisait de fortraire les capitaines du conte, et souverainement le connestable, le comte de Saint Pol.

Ces choses doncques considérées et toutes mises ensamble, et que le roy, qui resoignoit (redoutoit) le haut vol et le haut commencement de ce conte, portoit en coeur tousjours sa cuisance, et avoit matère et occasion légitime, ce lui sambloit, de s'en vengier; toutefois s'avisait certes et s'appensa, que par nul moyen ne par nulle voie plus propre, ne porroit venir à son prétendre pour rompre

à quoi le comte, qui congnoissoit l'homme et ce qu'il y avoit en ly, respondit et dist qu'il le feroit volontiers ; que très bien feust-il venu et joyeusement, et jamès tant qu'il vivroit ne lui faudroit ; et quand il verroit son heure, en despit de ceux qui l'avoient grevé et desgradé, il l'avanceroit et promouveroit ailleurs, et par aventure plus qu'oncques.

---

## CHAPITRE CCXXIX.

Comment le comte de Saint-Pol s'alla tenir en ses terres sur la frontière de France.

Or estoit ce maistre Jehan de la Driesche venu en la congnoissance du roi, dès celle heure que, ly estant daulphin, il demora encorre en Braibant ; et avoit le roy pris assez affection en ly, pour cause qu'il le véoit homme d'entremise et de subtil engin. Et tant y continua ledit maistre Jehan, et songea de son avancement, que le roy lui donna auctorité et pension, et le tira hors de la main du comte de Saint-Pol, et brief après le fist trésorier de France. Or estoit le comte de Saint-Pol tousjours encorre devers le comte de Charolois demorant ; et ne l'en pooit-on bonnement tirer dehors ; et sambloit honneur sauf, pour cause que le comte tousjours jusqu'au présent s'estoit fondé sur ly en guerre et en paix, et avoit esté ung des

chiefs capitaines de sa guerre en France et en Liège. Mès pour les pointes qui estoient, comme j'ai dit, entre le bastard de Bourgoigne et ly, ensemble pour le dangier qu'on lui fit pour mademoiselle Jehanne de Bourbon, se commença à tanner des marches de dechà et du service; et ly, qui souvent et presque tous les jours estoit sollicité du roy pour venir devers ly exercer son office de connestablie, avecques plusieurs grandes promesses qu'on lui faisoit, il presta oreille; et soi tirant tout bellement hors de la maison du conte, s'alla tenir en ses maisons et en ses terres sur la frontière de France, soi donnant bon temps. Et alors le roy voyant ce, et comment ce conte de Saint-Pol prestoit oreille, practiqua avecques maistre Jehan de la Driesch, trezorier, que en lieu de ce qu'on lui avoit fait refus et dangier de la fille de Bourbon, s'il voloit venir devers ly et le servir, il lui donneroit sa belle-seur, la seur de la reyne <sup>1</sup>, très belle damoiselle, et quarante mille coronnes d'or content, et six mille francs de rente; le feroit gouverneur de Normandie, à haulte et grande pension, et vingt-six mille francs

---

1. Louis de Luxembourg, comte de Saint-Pol, épousa, le 1<sup>er</sup> août 1466, en secondes noces, Marie, fille de Louis duc de Savoie, sœur de la reine Charlotte, femme de Louis XI. Après diverses intrigues, il fut enfermé le 27 novembre 1475 à la Bastille, et décapité en place de Grève, par arrêt du parlement, du 19 décembre 1475.

de pension pour son office de connestablie. Si en advint , à faire brief conte , que celi de Saint-Pol , qui estoit convoiteux et amoit fort gloire , accepta l'offre , et disposa tout son fait au mieulx que pooit pour tirer par-delà , et d'aller faire ses nopces ; et y alla ricement et bien en point ; et le recust le roy haultement et honorablement ; et envoya grand seigneurie au-devant ; lui fit grand chière et grand bienviengnant , et lui fit ses nopces rices et solempnelles. Se vestit pour l'amour de ly de drap d'or , ce qu'oncques n'avoit fait , et ly-mesmes le disoit ; lui fit plusieurs grands dons et grands singuliers honneurs , plus qu'il n'avoit de costume à nul ; et tout par joie et grant aise qu'il avoit qu'il en estoit venu à son desseure , et qu'il l'avoit eslevé et tiré hors de la main du conte de Charolois , qui delà en avant en aroit grant faute , ce lui estoit avis. Si lui chailloit moins quel chose , il lui constoit ne conster pooit , n'y plaignoit riens ; mès avoit fait ung très grant acquist , non pour l'avoir gaingnié principalement pour lui , mès pour l'avoir fortrait à aultrui ; car , comme alors la voix corroit toute publique , aussi les manasses et apparences y estoient toutes clères , le roy n'entendoit que de jour en jour à férir sur les pays de Picardie et ailleurs , allencontre du conte de Charolois , pour avoir ses terres et villes sur Somme , dont il se doloit et complaignoit que ledit de Charolois à force et par violente main lui avoit ostées devant Paris. Si s'en désiroit à ven-

gier et de les ravoir par samblable voie. Toutes-  
fois comme le cas estoit grant et de grant pois ,  
et que une haulte et difficile chose est plustost  
proposée que conduite , le roy ne mist pas tout à  
effect quant qu'il eust bien volu , et ne vint plus  
encorre à la guerre ; et d'ung costé et d'autre  
ambassades et messages alloient entre deux ; et  
demora la guerre suspendue longuement ; et n'y  
avoit cely qui ne craingnist bien à l'entamer le  
premier, de peurde son mesavenir. Toutes-fois le  
roy se tint à rice de son connestable devers ly ;  
et cely de Charolois lui monstra bien qu'il ne lui  
en chailloit gaires, et que sans ly feroit-il bien.  
Et dist lui-mesmes : « Viengne le roy et me face  
» guerre , si verra s'il me tient à ung homme. J'en  
» ai d'aultres assez pour lui donner peur , et à  
» son connestable aveucques, qui est bon cheva-  
» lier ; nient-moins il a le père et j'ai tous ses en-  
» fants. L'eure venra peut-estre encorre qu'il  
»ouldroit estre par de chà au pein faitis(ancien)  
» et avoir tout abandonné par-delà. »

Et disoit vrai , car l'eure avint depuis de grand  
péril pour ly, et que tous ceulx qui l'amoient met-  
toient grand doute en sa personne.

---

## CHAPITRE CCXXX.

Comment le duc Philippe en son tems s'est gouverné envers le roi en sa qualité si vertueusement qu'honneur lui en est demorée. <sup>1</sup>

Pour entrer doncques en matère de ce duc Philippe, et dont le règne a esté si haut et si grant, qu'à peines en terre, lui vivant, n'avoit greigneur (plus grand) de ly, sauf un seul cas; c'est qu'il avoit souverain sur ly, le roy de France, avecques lequel toutefois en temps de guerre il a maintenu l'estrif (lutte) pied contre pied comme contraint; et en temps de paix s'est porté envers lui vertueux homme et en acquist d'honneur, si en convient faire narracion, et ramener à vive mémoire ce qui est esvanoui de ly par mort <sup>2</sup> : car ne souffist pas tant seulement réciter des haults glorieux hommes leurs cas et événements fortuniaux : mès loist (convient) et est convenable de

---

1. Ce qui suit, à commencer par ce chapitre, est tiré du manuscrit 8349. La table contenue dans le manuscrit 8348 prouve que ce chapitre suit exactement le dernier chapitre du manuscrit 8348, et qu'il n'y a aucune lacune dans cette partie.

2. Philippe duc de Bourgogne mourut le 15 juin 1467. Après avoir célébré ses funérailles à Bruges, on transporta son corps aux Chartreux de Dijon, où il avait ordonné sa sépulture.

les descrire principalement et devant toute œuvre en leurs vertus et meurs, et en ce qu'ils ont receu de don de grace et de nature : car quoi qu'il soit des fais et des dons de fortune, et en quoi j'ay cherché et cogneu tant d'erreurs souvent, et de choses contre poil, a seul cely qui est bien doé de Dieu, et bien pourveu des principes de natures sont deus les honneurs et les gloires de fortune, appartenants comme de droit et d'équité. Et au contraire, là où la grace de bonnes meurs est sobre, et la provision des biens de nature mince, se gloire ou amisté de fortune, tourne la envers son escueil, si esse (est-ce) par une mocquerie et sans durée.

Par cette premisses doncques, et qui est assez entendible, il sambleroit que je voudrois colorer cestui duc Philippe, avoir eu grant fondement originel de ces deux dons dessus touchiés, parce que tacitement, ce samble, voloit eslever en hault siège sa glorieuse fortune. Dont, et qui cela argüeroit présentement d'encoste moi, n'en doibt point estre repris du tort, ne moy qui tacitement veulx venir à la monstrance, ce ne fay-je sans grant tiltre ; car certes, je loe ses fortunes et haultes prééminences venues et creues par succession de temps. Mès en terre ne vis oncques homme grant prince, si bien adreschié ne si bien doé en tout, ne qui en une manière et en aultre, et tout mis ensamble, oncques aprochast, ne qui tant deust à Dieu. Parquoy, puisque le foudement de ly estoit tel et si excellent,



non merveilles est se le remanant (reste) devenoit excellence pareille jour, après laultre, et laquelle dépendoit de tel principe.

Maintenant, toutefois c'est ung homme mort ; il fut, mès il n'est plus. Il régnoit et commandoit, et présentoit visaige, beuvoit et mangeoit, et usoit de toutes manières de faire qui à nature duisent (conviennent). Il estoit amé et bienvenu de chacun ; et moy, en mon à part moy, j'en faisois grant chose. Or, en est le délit sensible passé en moy et à tous aultres ses bienveillants de jadis, fortrait et en nouvel miroir ; et qui se présente à nos yeulx, ymage du premier esvanouy, sommes à nouvelle délectation prendre en ce que le temps nous amaine.

---

## CHAPITRE CCXXXI.

Comment l'auteur fait narracion de la grand félicité que ce feu duc a eu en ce monde.

J'AY fait autre part narracion en ung petit livret à part de la forme et effigie de sa venue, ensemble et de ses naturelles meurs et condicions au long <sup>1</sup>. Et en quoi aussi, quant cela sera escript

---

1. Je crois que Georges Chastellain veut parler ici de l'éloge du duc Philippe, que j'ai inséré dans la préface de ce volume. On voit par la phrase qui suit, qu'il désirait lui-

ou devant ou derrière , en ceste présente euvre , je me repose assez seurement de avoir recollement sans reitération nouvelle. Ne reste fors seulement, par temps et par clères distinctions ramenées par ordre ès haulx, grants et difficiles affaires qu'il a eu après la mort du duc Jehan son père , et jusques à l'eure de son trespas, là où il y avait quarante-sept ans entre deux <sup>1</sup>. Et dont, pour en faire la narracion, sans chanceler ne varier chā ne là, ne faire d'aultrui estoiffe ouvraige d'emprunt, il y a chose haulte et de grant effect, et n'y a nul, tant soit hault historien ne prince meismes qui, de ce temps, en puist estre mis en conte, qui ne soit et ne se trouvera plus contraint d'emprunter aulcune clarté ou despence à cestui, que cestui à eulx; nonobstant encore que plus grand de ly y avoit-il encore et plus hault de seigneurie, comme le roy; mès nul de telle clarté en hault titre par singulière beatitude n'a esté trouvé.

Doncques sommairement j'ai assez touchié de cette matière en aultre lieu, comme j'ai dit, et que raconter une chose deux fois seroit vice, je me contourne à ce qui porra estre de fruit et de nécessité à son histoire pour la perfection de sa

---

même que son éloge fût réuni, ainsi que je l'ai fait à sa chronique.

1. Jean-sans-Peur, duc de Bourgogne, fut assassiné le 10 septembre 1419 sur le pont de Montereau.

loenge. Et là ou je considère et regarde moult de singulières choses haultes et clères comme la personne de ly, pour tout le tems qu'il régnoit ; estoit sigulière et exquise entre tous les aultres princes ses contemporains. Et doncques, puisque Dieu, en tout ce qui sert à perfection d'omme, l'avoit doué et béney de singulière grace, il besoigne bien aussy qu'il ait une singulière forme et manière d'escripre qui le décore, comme la nature de sa haulte félicité l'expecte et demande.

Donc, pour venir au fait et pour mieux en narrer au vif, je considère cinq ou six singuliers grans points en ly, que jamais je n'ai veu en un homme tout ensanble. Premièrement y avoit graces en habondance de toute vertu et noblesse de corrage, plus qu'en prince de-la-terre : il y avoit don et grace de nature tele, qu'entre tous les princes du monde ly seul entre tous les autres se monstroït l'estoile et clarté de tous les autres. Avoit de fortune tele porcion de fame, tele prestance que lui en fit tourner par le monde jusqu'à assez; et lesquelles prestances et graces de tant de diverses qualités, comme en divers endroits et en divers temps et lieux, et haultes excellentes besoingnes se sont présentées devant ly, et dont il a pris tiltre et gloire.

Quant doncques il cherra à parler de ly en quelconque endroit que ce soit, soit de paix, soit de guerre, et qui parler en vouldra par devoir, ne porra évader ne fuir qu'évidemment il ne touche aulcune de ses haultes vertus et clartez, qui

oncques rien ne fist, ne riens ne dist, ne oncques n'emprist ne paracheva chose qui ne reluisisse et ne replendist en vertu, et purement comme un fier-tre (châsse) en précieux perles. Tout estoit singulier en ly et de los, ce qui se monstroït par dehors au moins. Mès comme ses vertus estoient maintes et diverses, il les convient distinguer aussy en autant de parties comme il en avoit l'effet. Et comment il avoit la grace de vaillance, ce qu'on peut appeler probité, autant qu'oncques homme, et dont jamès on ne lui est veu avoir vantise, ne querir vain los, et si s'est trouvé en estrois affaires, si avant qu'oncques nul plus; et dont oncques homme ne veit mutacion en ly ne changement de peur; et n'y avoit ne chaleur ne froideur en ly par quoy on peust dire: « L'une domine trop en ly, et l'autre peu; » les prenoit également toutes deux. Et en taisant tout quoy se fist regarder par amiration la où il estoit mortel. Avoit et grace de longanimité, tranquille en soi, longuement et à tard meü et à tard courrouchié; à tard proférant feust d'amour ou de haine; et tenant gravité tousjours en toutes ses affaires: avoit la vertu d'humilité envers tous ceulx qui estoient ses samblables de duc, se eulx mesmes par propre orgueil ne le rompoient, Estoit humble envers tous ceulx qui portoient couronne, et envers leurs enfans; car le moindre fils de roy de la terre eust volu bouter dessus luy en lui faisant honneur. Estoit humble en refuser vaines gloires et folles loanges et vaines. Ne réputoit riens

ce que pooit appartenir à honneur, moins encores ce qui se pooit dire par gloire. Et luy ay veu rebouter arière de ses coudes ceulx qui en teles vanitez l'aloient. Avoit la vertu et débonnaireté en toute conversacion avecques toutes gens, serviteurs, domestiques, et aultres ; ne oncques vil mot ne ly partist de lèvres. Estoit léal comme or fin purgié ; ne à Dieu ne à homme ne feist oncques faulte qui fust d'esclandre. Tenoit son mot, son serment, son veu et sa promesse, dont pour nulle affaire qui luy peust advenir ne fist enfreinte. Avoit en ly la vertu de magnificence merveilleuse, et en toutes choses qui estoient grandes et scrutileuses en fruit, là veilloit-il ; et comme les temps et les aventures les luy rendoient teles, là s'employa-t-il et là se tourna, aupois et à l'exigence des causes. Et lesquelles se sont suspendues et offertes teles en sa main que oncques nules teles depuis Charlemaine en ceste liliée région, et dont il a ouvré tellement, que nulle magnificences de prince chrestien ne en tel nombre y ont approché.

Il y a eu aussi une grace d'amour de peuple envers ly ; et qui a esté tele par tous ses divers pays, qu'en luy exhibant honneur, service, révérence, toute acomodacion et prestance, feust par pays, feust par villes, les hommes plus en faisoient, plus en monstroient, plus s'attalentoient et s'affermissoient d'en faire plus et plus ; ne ne se pooient saouler de lui porter honneur. Dont, et à cause de grande amour et révérence qu'on lui portoit, il

s'est trait en son temps par les villes ou il yroit tant d'honneurs, tant de révérences et cérémonies que nul empereur oncques qui entrast en Rome à triumphe, ne les dix meilleurs, oncques n'eurent autant. Et sambloit mainte-fois que quant il arri-voit, que les cieulx se ouvroient pour pleuvoir sur luy leur bénédiction et faveur; et telement que moi meisme autrefois lui ay dit touschant cestui point, que veue sa grande haulte félicité que Dieu lui envoyoit sur terre, je mettois grant doubte qu'il n'en auroit point d'aulture en l'aulture monde. Il avoit aussi une grace en ly, que tout ce dont il se melloit en fait de guerre prospéra, et en emporta victoire, et tout ce qui estoit dehors de ly ailleurs en discorde et division. Et là où il mist main et moyen, tout tourna à paix. Et porta en son seul personnage le salut et la félicité de tous ses pays; et non pas tant seulement des siens, mès des aultrui ses voisins et royaumes. Avoit en lui la vertu de tempérance, qui oncques pour courroux, ne pour joie, ne pour accident contraiere n prospère, ne s'est trouvé ne veu estre desmesuré, ne despassé de mode, ne de manière de prince. Dont, et comme il se monstroït tel en tous usaiges de ses haulx affaires, tel se monstroït-il aussi en tous usaiges de sa bouche, feust de paroles, feust de sa nourrichon; oncques on n'y percheut ne plus hault, ne plus bas, ne plus tard, ne plus tost. Avoit aussi en ly la vertu de révérence à Dieu et de vraie obeissance à sainte Église; un ferme mainteneur

de ses promesses et de ses apprises dévotions. Et en seigne de libéralité et de joye avecques les siens, souffrit tous les jours et souvent faire haultes solenelles festes, joustes et tournois, grans et pompeux festoiemens, dont nuls voisins pays se remployèrent à tel honneur et fame. Et se reputoit sa maison à maison de bénédiction et de félicité, et de toute habondance et grace. Dont, et comme la dite maison estoit pleine de salut de l'omme si béat, elle estoit estorée aussy à l'avenant de ly de plus riches et beaux personnages de la terre, et toute eslite d'ommes et de chevalerie qui feust en France.

En toutes cestes bénédictions doncques, vertus et graces qui en ly estoient, le convient d'escire et décorer par distinctes parties par tous les lieux, là où on fera conte de ly. Car tous ses faicts et toute sa vie sont à rapporter à tiltre d'aucune loenge, par regard envers Dieu ou envers honneur, ou envers salut publique, ou envers noblesse et haultesse de courage par singulière nature.

---

---

CHAPITRE CCXXXII.

Comment l'auteur déciffre aucunement la généalogie de ce duc mort.

De ce duc Philippe, pour en faire clère narration, il loist (convient) un peu touchier de sa généalogie et de sa production de père et de mère, et de quel sang. Si est vrai que le père de ly estoit le duc Jehan de Bourgoigne, cely qui fut pris en Hongrie en bataille contre le Turcq. Et là où le jour qu'il fut pris, lui vindrent les nouvelles de cestui son fils, qui fut nez à Rouvre-lez-Dijon, en une maison de plaisance et fut engendré en N....<sup>1</sup>, fille au duc Aubert, en Bavière, conte de Haynau, d'Holland et de Zelland et de Frise, fille de l'empereur N....<sup>2</sup> Et en laquelle depuis, ce duc Jehan ici au retour de sa prison, il engendra quatre filles, seurs à cestui duc Philippe, dont la première il maria au duc d'Orléans, duc de Guyenne, aîné fils au roy Charles sixiesme, qui n'eust point de hoirs : car il morut assez jeusne et duc de Guyenne. La seconde fut mariée et alliée à Loys d'Anjou, roi de Cecile, lequel pour ses divisions et haines qui se levoient alors, la répudia et la ren-

---

1. Marguerite de Bavière.

2. Louis de Bavière.



voya , qui d'anuy et de despit en morut , à Gand , et là fut enterrée. La tierce fut mariée au duc de Clèves , qui se fist faire duc depuis par l'empereur Sigismond ; et la quatteriesme fut au duc Charles , duc de Bourbon et d'Auvergne ; desquelles seurs , les deux derraines , vindrent plusieurs enfans , fils et filles , et dont la postérité est encorre en estre et en règle.

De celle de Clèves vindrent deux fils et deux filles , l'ung nommé Jehan , duc de Clèves depuis , et ung nommé Adolphe , seigneur de Ravestain , et dont de tous les deux est demoré génération aussi. L'aisnée des filles fut mariée au duc de Guerles , et dont il issit génération aussy , ung fils et une fille , laquelle fut mariée au roy d'Escoce , et en yssit fruit. La seconde fille fut mariée au prince de Navarre , qui trespasa sans hoir ; et la tierce au duc d'Orléans , qui en tira fruit aussy , ung fils tant seulement.

De celle qui fut mariée au duc de Bourbon <sup>1</sup> vint grande progénie , six fils et cinq filles. La première <sup>2</sup> fut mariée au duc de Calabre , fils du roy de Cecile. Si engenra en ly ung fils tant seulement. La seconde <sup>3</sup> fut mariée au conte de Charolois ,

---

1. Agnez, mariée avec Charles I<sup>er</sup>, duc de Bourbon en 1425.

2. Marie épousa en 1437 Jean d'Anjou , duc de Calabre.

3. Isabelle , qui devint la seconde femme du comte de Charolois , le 30 octobre 1454.

son cousin germain , fils au duc Philippe , dont il issit une seule fille. La tierce <sup>1</sup> fut mariée au duc de Guerles , qui morut sans génération ; et la quarte <sup>2</sup> fut mariée au seigneur d'Arguel , fils au prince d'Orenge , nepveu au duc de Bretagne ; et la cinquième , à l'eure de ce chappitre escrit , n'estoit encorre mariée <sup>3</sup>.

Le duc Jehan de Clevès , fils à la seur seconde de ce duc Philippe , s'allia par mariage à la fille de Jehan de Bourgoigne , comte de Nevers , de Rethel et d'Estampes , seule héritière , et dont il yssit grande génération aussy ; et le second fils , cely qui se nommoit Adolf , s'allia par mariage à la fille du duc de Coymbre en Portugal , qui morut josne dame et laissa ung fils nommé Philippe.

Ainsi doncques , vous avez la généalogie de toutes les seurs de ce duc Philippe , et de tout ce qui en est issu jusques aujourd'hui. Reste maintenant donc à sa personne et à l'alliance qu'il a prise par mariage en son temps , et de ce qui en est yssu et nez.

En ses jeusnes ans , et du vivant de son père , se

---

1. Catherine , mariée le 18 octobre 1463 , à Adolphe d'Egmont , duc de Gueldres.

2. Jeanne épousa Jean de Chatillon , premier du nom , depuis prince d'Orange.

3. Marguerite , cinquième fille de Charles duc de Bourbon épousa , le 6 janvier 1472 , Philippe II , duc de Savoie. On voit donc que cette chronique a été écrite avant l'année 1472.

maria à la seconde fille du roi Charles sixiesme , et fut avecques elle en bonne amour et union , jusques l'eage de vingt-deux ou vingt-trois ans. Michièle avoit nom ; mès morut assez tôt après la mort du duc Jehan son beau-père , d'annuy et de doeil qu'elle avoit du cas de son frère le dauphin <sup>1</sup> , avoit esté à la mort dudit duc son beau-père , et ne laissa point de génération, dont ce fut dommage. La première fille du roi Charles sixiesme de ce nom , et dont ce duc Philippe ci avoit la seur , estoit mariée au duc Jehan de Bretagne, et de laquelle il engenra trois fils et une fille. Le premier des fils avoit à nom Franchois, et s'allia depuis par le trespas du père de Bretagne, germaine à la seur et fille du roi d'Escoce , seur à madame dauphine, et n'en yssit point de hoir masle, fors une fille tant seulement. Parquoi le ducié succéda au second fils , qui avoit à nom Pierre, allié et marié à la fille du vicomte de Tours, qui morut aussi sans hoir ne fils ne fille , et par quoy la ducié recula et revint à l'oncle des trois frères de Bretagne , comte de Richemont , connestable de France. Et le tiers fils de ce duc de Bretagne, engenré en la fille de France , fut nommé Giles , beau chevalier adroit ; mès fut

---

1. Michelle de France, fille de Charles VI, épousa Philippe-le-Bon en premières noces au mois de juin 1409, et mourut à Saint-Bavon près de Gand, le 8 juillet 1422.

mordry piteusement en prison, du sceu et agrément de son frère le duc Franchois; et dont grandes persécutions advindrent depuis et que n'est besoing présentement à narrer, fors en son lieu; et ne demora nulle génération de ceste fille. Et la tierce fille de ce roy Charles fut mariée et accordée, l'espée au poing corageusement au roy d'Angleterre, fils de Henry de Lenclastre, qui envay France et conquist Normandie, et fist des désolations beaucoup en ce royaume, et fit la ruine de la noblesse de France à Azincourt; et laissa cestui roy Henry, ung fils tant seulement engendré de la fille du roy Charles, Catheline; car ne fut point ledit Henry de longue vie après, et ce qu'il laissa de hoir après ly estoit personnage povre de sens et de petit effect, comme Dieu le veult ainsi, pour la rallegeance de ce noble royaulme, qui tout gisoit succombé en ruine et en subversion du père, par les divisions meismes des princes de France, qui entr'eux fut. Et par ainsi, le roy Henry d'Angleterre et ce duc Philippe, duc de Bourgoigne, et le duc Jehan, duc de Bretagne, estoient se-rourges (beaux-frères) et frères ensamble, à cause des trois seurs, filles du roy Charles, dont chacun avoit la sienne par mariage; et lesquelles trois fesoient une entreprise ensemble, grief et dur à deffaire, si génération en fut yssu de durée et de règne; mès nenni, ne de l'ung ne de l'autre; et les mères et les fruits firent briève terminaison et à petit effect, et à peu de gloire; espécialement

les enfans, dont ce duc Philippe ici n'en eust oncques nul de madame Michiële; mès les deux autres, ce qui vint d'elles print fin à veue d'homme, comme tout fondu, réservé la fille, qui fut seur à trois frères bretons, qui fut mariée au conte de Laval, en Bretagne, et dont il yssit et demora génération assez ample.

---

### CHAPITRE CCXXXIII.

Comment l'auteur fait ici mention du dueil que ce duc Philippe mena pour la mort de son père le duc Jehan:

Pour venir doncques à commencement d'hystoire de ce duc qui fut né à Rouvre-lez-Dijon, nourry tant et jusqu'à la mort du père, et qui jà étoit venu jusqu'à vingt-un ans à cele heure, pour première mention se peult faire de ly à l'heure que la mort de son père lui fut annoncée par propre massage; il fit le dueil si grand et si excessif, que nulle bouce ne le sçaroit compter qui ne faulsist (manquât) plutôt à le dire assez qu'à trop. Et passoit en celle manière de faire la loi de nature toutes jeusnes grans seigneurs, qui en perdant leurs pères s'esjouissent, par affection qu'ils ont de venir à seignourie. Et là où cestui monstra tout le contraire; car soy ruant sur ung lit à l'envers, qui ne lui eust coupé la lachière de son pourpoint à toute haste, il fut esté estaint et estouffé

en peine et en martire, sans dire mot. Et à l'autre lez madame Michièle, sa femme, voyant son mari en tel dangier, et la cause pourquoi, chéant en paumison aussi entre ses femmes, donna tèle clameur lians, à la main seconde, que l'on ne sçavoit de quoi on devoit faire plus grand dueil, ou de la mort piteuse du père qui estoit cause de tout ceci, ou du dangier en quoy estoient le fils et sa femme, dont l'apparence aussi n'estoit que de mort. Et par ainsi tout estoit en clameur et en pleurs, et tout en ung tems ce qui estoit en la maison de ce jeusne prince, et non moins en la ville; dont c'estoit une horreur d'en oyr le tumulte et la tristesse. A chief de pièce toutes-fois ce jeusne prince revint à ly; et fut de bonne sorte à demi assisté de baronnie, et de saiges seigneurs qui le reconfortèrent.

---

## CHAPITRE CCXXXIV.

Comment le duc Philippe termina vie par mort en sa ville de Bruges le quinze de juing l'an quatorze cent soixante-sept.

EN l'an doncques de l'incarnation du fils de Dieu mil quatre cents soixante-sept, le quinzième jour de juing, jour de pleine lune, par nuit, à dix heures, trespassa et fina vie, en la ville de Bruges, le duc Philippe de Bourgoigne et de Braibant, conte de Flandres, etc., en l'eage de soixante et

les enfans, dont ce duc Philippe ici n'eut oncques nul de madame Michiële; mès les autres, ce qui vint d'elles print fin à veue d'œil comme tout fondu. réservée la fille, qui à trois frères bretons. qui fut mariée à Laval, en Bretagne. et dont il yssit génération assez ample.

## CHAPITRE CCXX

Comment l'auteur fait ici mention du duel  
pour la mort de son père le

Pour venir doncques à com-  
toire de ce duc qui fut né  
nourry tant et jusqu'à la m-  
étoit venu jusqu'à vingt-ur  
première mention se pe-  
que la mort de son père  
pre massage; il fit le d-  
que nulle bouce ne  
faulsist (manquât) pl-  
Et passoit en celle m-  
toutes jeusnes grans  
pères s'esjouissent  
nir à seignourie.  
contraire; car se  
qui ne lui eust  
point à toute l-

plus  
d'ailleur  
ar, et y v  
toit faillie.  
une nature, f  
du monde, et le  
tordoit ses m  
et ne tenoit rieg  
chacun s'esmerve  
Et n'eust-on à  
en deust avoir fi  
qu'il en monstra;  
et courage pour aulc  
le vainquit et lu

onze ans ou environ, plein encorre de bon sens et de samblant de corps, mès fort débilité depuis deux ans ou trois avant sa mort ; laquelle lui vint assez subit et sans aguët de nulluy. Si fait à penser que le desconfort en fut durement grant entre ses serviteurs ; car estoit amé et bien volu à merveilles , et le plus qui oncques fust de ce temps. Dont, comme le dueil s'en faisoit en la maison , non moins s'en faisoit le desconfort par la ville ; mès estoit pitié de oyr toutes manières de gens crier et plorer et faire leurs diverses lamentacions et regrets , les ungs en loant sa vie passée , les autres sa mort si hastive , l'ung d'une manière , l'autre d'une aultre. Chacun à l'endroit de ce comme il l'avoit congneu, en faisoit sa plainte.

Le conte de Charolois son fils, à celle heure n'y estoit point ; mès estoit à Gand en plusieurs grans affaires du pays de Flandres et d'ailleurs. Si fut mandé tout hastivement à venir, et y vint : mès en vain ; car la parole lui estoit faillie. Dont ly toutes-fois, comme fils de bonne nature , fist le greigneur (plus grand) dueil du monde, et le plus desconfortable , crioit, ploroit, tordoit ses mains, se lascia cheoir sur sa couce, et ne tenoit riegle ne mesure, et telement qu'il fist chacun s'esmerveiller de sa desmesurée douleur. Et n'eust-on à paine jamais creu par avant qu'il en deust avoir fait le quart ou le quint du dueil qu'il en monstra ; car le cuidoit-on plus dur en corrage pour aulcunes causes passées ; mès nature le vainquit et lui fist



monstrer l'amertume qu'il en portoit ; et tellement qu'en toutes ses paroles à qui que ce fust, et par longs jours, les larmes se mettoient parmi ; et souverainement en parlant à ceulx qui avoient esté serviteurs du défunt. De quoi y fut moult prisé et jugié à bon ; et lui fut réputé à grande et noble amour , et à seigne de grand homme à venir et de haulte attente en vertu.

---

## CHAPITRE CCXXXV.

Comment l'auteur récite la mort subite de ce duc Philippe et la variété du jugement de Dieu.

Ce duc Philippe icy, de subite mort en ses vieux jours, comme j'ay dit, fut estaint par nuit, coucié en ses fleumes (humeurs), mal secouru et mal gardé. Si avoit-il toutes-fois les médecins couchants toutes les nuits au plus près de sa chambre. Mès son aventure estoit tele, et tele a souffert Dieu à venir, et à ly seul j'en laisse le jugement pourquoi, ne se à ses amis ce doit estre d'esperoir ou de peur. Mès sans moy bouter follement en divin secret, il en peult, ce me samble, de bien morir et finer soudainement surpris et de mal terminer non moins en fin avisée, et en parolle à délivre.

Dont, et se de vertu et de bonne haulte renommée en singuliers titres, on peut espérer en l'omme salutaire mort, de meismes à sa vie. Je

me ose fier donc en la miséricorde de Dieu, au moins à y fonder mon espoir de son saulvement ; car avoit vertus et matère en ly, surquoy et pourquoy. Et n’y a qu’une seule chose qui m’en donne peur, ne qui en combatte mon espérance : c’est la très extrême et très abondante mondaine félicité qu’il a eue et obtenue tout son vivant, en toute acquiescence de fortune et de souhait de cuer, plus qu’oncques homme. Cestui seul point et article me fait varier souvent, pensant et demandant à moi-meismes se Dieu jamès lui pourroit avoir donné son paradis en ce monde, comme icy ou ailleurs Dieu paie l’omme seloncq ce qu’il le congnoist, et seloncq ce qu’en sa sainte providence il est préveu de sa fin. Mès laissant icellui paiement, ne où que Dieu l’ait tourné à ce duc défunt, ou en ce monde ou ailleurs, mès oncq homme, ce crois-je, ne fust plus grand en terrien voyage que cestui, ne plus béat en toutes conditions et circonstances. Mès si avoit-il de vertus avecques ce et de graces venans de là hault, pour lesquelles on le réputoit digne des bénédictions surabondantes. Et recongnoissoit bien Dieu, et estoit humain et piteux, et véritable, et débonnaire, et léal comme fin or ; et avoit toute condition de noble homme, et telle qu’à hault prince duit (convient) et siet. Donc, se les vices ont esté de plus grans pois que ses vertus, cela je ignore ; le samblant au moins ne l’a point porté. Mès le dehors de l’omme jusqu’à sa fin a donné espoir à

tout le monde de sa miséricorde, plus tost que du contraire; et dont en Dieu je me remets de ce qui lui en plaist.

---

## CHAPITRE CCXXXVI.

Comment le duc Charles trouva grans biens déleissiez par son feu père.

GRANT à merveilles et sans nombre fut l'avoir qui fut trouvé emprés ly en ceste ville de Bruges, sans encore cely qui reposoit pour trésor en son chasteau de Lisle, et duquel pour le tout et sur le tout ung nommé Jacot de Brésil, garde des joyaux, avoit la maniance; et lequel, comme un vaillant prud'ome et qui longuement avoit servi le père, se porta si léalement et si entièrement envers le fils, que le fils l'en pris et recommanda beaucoup; et firent tous aultres: car estoit en luy de luy céler, s'il eust voulu, ung merveilleux avoir en menues choses diverses; oultre ce encore que baillié lui avoit esté par inventaire, et de quoy il eust pu faire son plaisir et ne tenoit qu'à ly: car mesmes cely qui gisoit mort ne les avoit jamès veu. Mais le dit Jacot, aimant mieux son honneur et son ame que nul avoir mal pris, fit clère et parfaite ostension de tout, et en fist tele et si ample descouverte, et en tele multitude, que tout le monde s'en esmerveilloit du tant. En pareil feist ung aultre léal preud'ome et bien aimé, Jehan Martin, son som-

melier de chambre, lequel avoit en main toutes les menuetez qui appartenoient à son corps et à son plaisir faire, or et argent, et joyaux qui montoient à grand prix, et de quoi il fit très léale et libérale délivrance et ostension à l'éritier; jusques à mettre avant pour mille ou douze cents escus d'esguillettes de noire soie ferrés d'or pour lacier son pourpoint et ses chausses; et beaucoup d'autres teles menuetez de grand prix, et que jamès on n'eust demandées ne accusées. Si s'en loa le duc héritier grandement, et le recommanda pour uug preud'ome bon serviteur, et le retint en sa grâce, jà-soit-ce-que ce Jehan Martin ne procura point le service du fils après avoir perdu le père; mès ten-doit et prioit pour partir de ly en sa bonne grâce; et avecques bonne et pleine satisfacion faite, soy aller tenir à Digeon en sa maison, et à Rouvres dont il estoit chastelain; et le duc le lui agréa. Mès Jacot de Brésil fut retenu et choisy, digne sur tout aultre vivant de demorer en son estat. Après mesmes, quand il eut volu abandonner son estat, se ne l'eust-on souffert partir, mès l'eust-on retenu à presse, quoiqu'il y eust des aultres assez qui y tâchoient.

---

---

## CHAPITRE CCXXXVII.

Comment l'on commençoit à ordonner pour l'enterrement et funérailles du duc Philippe.

OR entendoit-on à tous lez à l'enterrement de ce noble duc mort et au service qu'il en convenoit faire, et à l'avenant de son nom. Sifurent faites merueilleuses apprestances en diverses commises mains, et de diverses sumptuositez, là où rien n'estoit espargnié ne fait au mince, ains à double ou à triple plus qu'on n'avoit oncques veu ailleurs. Quinze cens draps noirs y avoit taillés et décoppés de la part du duc, pour revestir de dueil les serviteurs, tant de cely qui gisoit en bière, comme de cely qui venoit en règne; et n'y avoit escuyer, ne chevalier, ne noble homme de nom et d'estat qui n'eust longue robe et chapperon de fin drap, ne depuis le chancelier jusques au derrain secrétaire qui n'eust sa longue robe en pareil. Et tous les menus officiers, comme gens de bas estat, robbes à demie-jambe, dont il y en avoit sans nombre, et tant que c'estoit une infinité de voir gens porter dueil et de veoir robbes noires par Bruges, là où tout ce qui se véoit à l'œil, à peine se monstroït porter noir; avecques ce, que la ville de son propre intérêt, tant par les mestiers et confrairies, tant par les nations qui fort s'y monstrèrent aussy, et

tant de la part de ceulx de la loi et des grans de la ville , ladite ville en revestoit ung ~~bon~~ grand nombre pour monstrier le dueil du défunt; les ungs pour accompagner le corps , et les autres pour porter les torches à l'enterrement, dont la multitude estoit sans nombre.

---

## CHAPITRE CCXXXVIII.

Comment ceulx de Bruges lamentoient la mort du duc Phelippe.

VINT doncques le jour de son enterrement qui fut par ung dimence , là où les cérémonies estoient grandes : grandes en coust et en missions : grandes en singulière grandesse de les monstrier : et grandes en singulières dévotions et prières qui se faisoient entre toutes gens privez et estranges, à larmes et à pleurs; là où le duc son fils fut cely du monde qui plus se monstra atteint de dueil à l'eure qu'on le porta par rue et meismes en l'esglise , tant que le service duroit. Dont, par larmes, divine pitié se pooit mouvoir du fils au père; les pleurs du fils devoient donner grand espoir aux bienveillans du père de divine audience, là où tous cueurs et tous yeux encorre d'ommes et de femmes et en allant par rue et en l'esglise et dehors, fondoient en larmes, tordoient mains et battoient leurs paulmes, crians comme si le monde finist, disans : « Ha! » bon Dieu ! bon duc nostre père , nostre meil-

» leur et plus doux, le plus familier et le plus  
» humble qui oncques fust, nostre paix et nostre  
» joie, or avons perdu en vous ce que jamès  
» ne recouvrerons, ne que le monde jamès ne  
» pora produire, que de nous rendre ung tel,  
» là où il y ait les bontez et les courtoisies et les  
» humanitez, les vertus et singulières graces qui  
» estoient en vous, et dessoubs qui, en si longue es-  
» pace et en tant de diverses importances de temps  
» et de fortune, et de diverses affaires, hommes ja-  
» mès se poront chevir et comporter si sainement,  
» si tranquillement et si salutairement; qui toutes  
» diverses guerres en l'environ de nous et en de-  
» dans de nous-meismes avez ramené en estat tran-  
» quille; maints horribles tourbillons çà et là fait  
» terminer et prendre bonne fin par prudence;  
» nourri paix et union en vos peuples; donné siège  
» à justice et à marchandise, et à transquille repaire  
» voie et cours; et là où à l'aventure, comme humain  
» sens en prince n'est pas tous-jours en corde de  
» perfection pour entendre au publique bien, vostre  
» eur néantmoins portoit si grand grace, vous vi-  
» vant, et tele importance, que toutes choses en res-  
» soing ( crainte ) de vous se rapportoient à ploy  
» de félicité et de joyeux succès, sans que vous-  
» meismes, ce sambloit, y tournassiés vostre en-  
» tente. Et par 'ainsy les hommes vous aimoient  
» et déifioient quasi par dilection envers vous  
» tournée, constraints ne savoient d'où ne par qui,  
» fort de là sus, dont les puissances et influences

supérieures les invitoient ça bas de eux mirer en  
» vostre aspect qui leur importoit et rendoit joie et  
» félicité, ce leur sambloit, en la veue seulement.  
» O noble duc, or estes-vous mort et sommes re-  
» lainquis (abandonnés) vieulx, qui vous sievons  
» orphenins en nouvelle main non apprise, et dont  
» la subjection est et sera de nouvel dangier après  
» si longue apprise nourrechon. »

Teles et si faites estoient les devises et les lamen-  
tations parmi Bruges en divers lieux, et meisme  
entre les serviteurs de la court, à l'eure que ce no-  
ble duc icy se portoit en terre, et dont toute la  
joie qui en avoit esté longement obtenue se reclina  
et s'ensevelit avecques ly en la larmoyeuse fosse.

---

## CHAPITRE CCXXXIX.

Comment le duc fut porté en terre accompagné de plusieurs princes,  
prélats et gens nobles.

A PORTER ce duc Philippe en terre avoit de gran-  
des cérimonies, et riens touttefois qui ne feust de  
raison et bien séant à l'estat du mort. Seize cents  
torches y avoit à le porter en terre, dont tous les  
porteurs estoient vestus de noir : quatre cents de  
par le duc héritier ; quatre cents de par la ville  
de Bruges ; quatre cents de par le membre du  
Franc ; et quatre cents de par les mestiers de  
Bruges. Entre lesquelles torches alloient bien neuf  
cents hommes notables, vestus de dueil, tant nobles



homesqueofficiers et notables bourgeois, et après lesquels en queue sievoient seize prélats, que évesques que abbés : l'évesque d'Yhernie, ung évesque qui estoit d'Angleterre, l'évesque de Cambray, l'évesque de Tournay, l'évesque d'Amiens, l'évesque de Salombrie; et tout le remanant (reste) estoient abbés.

A porter le corps avoit douze, que comtes, que barons, que banerets; le comte de Joigny premier, le sieur de Crequy, Philippe de Bourbon, le marquis de Ferrare, le seigneur de Boussut, le seigneur de Bours, le seigneur de Comines, le seigneur de Bredant, Philippe, fils de monseigneur le bastard de Bourgoingne, le baron de Braibant, le seigneur de Grimbergh.

Au desseure du corps avoit ung paille de drap d'or bien riche, et lequel portoient le comte de Nassau, le seigneur de Chalons, le comte de Boquan (Buchan), et messire Bauduyn, bastard de Lille. Entre les prélats et le corps avoit quatre rois d'armes enchapronnez de deuil, et vestus de leurs cottes d'armes : le roi de Brabant, le roi de Flandres, le roi d'Artois et le roi de Haynault.

---

---

## CHAPITRE CCXL.

Comment l'auteur ammonesta le duc et lui exposa les paroles de  
Connoissance de toy-mesme.

CHARLES, nouvellement duc de Bourgoingne , né prince de grande venue et de haulte attente , fils d'un père qui n'a pareil , et d'un duc dont le nom ternist les couronnes, que siés-tu ici , et te maintiens morne et pensif. Es tout en dedans de toi , encombré, ce samble, en l'esprit, et au dehors tout altéré visiblement en tes meurs et en tes manières. Ici à destre et à senestre t'environnent multitude de gens , diversité d'ommes et de femmes qui te travaillent, t'estonnent les oreilles , t'encombrent la veue et l'entendement, te tirent par manteau et par robbe, et couchié encores en lit, te hochent l'oreiller de ton repos. Les vecy , Charles, les vecy; je te les monstre <sup>1</sup>. Ce sont personnages de nouvelle affaire et de grand note, et lesquels , posé que sambler poroit qu'ils te deussent inférer passion, si sont-ils néantmoins de l'essence de ton nouvel estat, et de la congruité aujourd'hui de ta haultesse. Regarde en moi , regarde , ô prince pensif,

---

1. Une miniature se trouve ici dans le manuscrit, et le texte est l'explication de la miniature.

reprends vertuet vigueur en toy, et entends et prends escout à mon estre. J'ai à nom Cler-Entendement, luminaire et estor le plus précieux de l'omme, qui en la perplexité où je te voy ahers (arrêté), et assis, quasi tout entrepris entre faire et non faire, te viens à confort, et monstrar que là où maintenant, peult-estre, te tiens à vexé de cestes diverses gens, non appris, tu tiendras à salut et à grand fruit leur venue, et cy après la presse qu'ils te livrent à grant joie. Si ne t'esmaie, te prie, en riens, de choses que tu voies, ne ne fay murmure. Toutes ces personnes cy ont leur nom, leur nature et singulière opéracion, à toi servantes; sont de ta nécessité, et quasi de mesure que tu es; quièrent ta personne et ton approce; désirent à estre veus et oys, et grand part de tes intérieures vertus envers eux tournées. Leurs noms venront après pièce à pièce, là ou par singulieres narracions je parlerai de leur singulières qualités par doctrine; et comme le présent mystère requiert que j'encommence, et que je le te déclare, expositeur, ung après l'autre; dont, et pour ce que une dame entre toutes les aultres s'est ruée à genoulx devant toi <sup>1</sup>, et comme la derraine venue s'est approciée à toi par importun langage, veullant avoir le premier ascout, moy argüe aulcunement en son importunité; et pour ce que l'impression m'en est plus agüe, ferai mon commenchement sur elle. Et jà-soit ce que

---

1. La miniature la représente ainsi.

les aultres soient de substance très grande et de très grant effect , et plus peult-estre et trop plus que ceste , toutes-fois , comme il convient avoir entrée en toutes choses, et en toutes matères convenable adresse, ceste icy , la derraine venue, sera portière et ouverture à toutes les aultres, laquelle, comme je la treuve baptisée de propre nom , et à tout son miroir qu'elle te monstre, se nomme Cognoissance de-toy-meismes.

Qui prendrons-nous doncques en ce roi près de nous? Ne nous besoingne Charlemaine , ne Pepin, ne saint Loys, ne le roi Jehan. Prenons tant seulement le roi Charles derrain mort : et combien que le throne de France soit plein de glorieux princes, et dont les exemples sont de saveur ; cestui, pour la frescheur de son règne n'a guaire, et qui nous pend encore en œil, nous sert et profite. Cestui roi Charles, en son double règne, advers et prospère, t'est exemple de haultes perfections. Ly povre et environné de tribulacion par nécessité de sa fortune, veillant en vertu , excita aussi les vertus de ton père par tribulacion semblable ; se glorifia soy meismes en porter constant son adversité; et glorifia ton père par ly donner occasion de craindre la sienne; puissant à puissant glorifioient l'ung l'autre, l'ung par nécessité de son maleur pour le vaincre , l'autre par felleté de corrage pour venir à vengeance ; ne perdirent riens de los l'ung ne l'autre ; mès tous deux estoient exemples d'oneur à aultrui. Fortune mua depuis avecques ce roy ; et vertu qui l'avoit accompaignié en adversité lui tint pied

ferme, et ly à elle, en fortune anie. Ton père et ly montoient et croissoient en recommandacion égale; estoient lune et soleil en ung ciel. N'y avoit cely des deux qui n'eust l'œil en son compaignon, et qui ne visist à mieulx faire et au plus haut atteindre; furent grans tous deulx; occupèrent la terre toute en leur renommée; n'y avoit fame que de eulx deulx, ne fait que de leurs mains. Tous yeulx se baissoient en leur nom, et tous règnes d'ailleurs s'umilioient envers leur gloire. Lusoient tous-jours néanmoins en vertu l'ung contre l'autre pour plus avoir ou plus savoir : mettoient en œuvre ce que nature pooit; et tout ce que vertu leur donna part, ils le monstroient, adresse, sens, puissance, vaillance, engien, pourvision, rigueur tellefois, tellefois pitié, tellefois felle pourpos, telle exortance, tousjours froideur, toutes-fois, soubz cremeur de Dieu et soubz compassion du chrestien peuple; enfin, ne vaincus ne vainqueurs se pacifièrent. Que fit ce roy Charles après, en tandis que ton père glorifioit son règne en aultres divers lieux ailleurs? ly de son royaulme tout désolé, tanné et deschiré comme ung désesparé et demoli à tous lez côtés, miné en ses fondemens, et en toutes ses beaultés et magnificences, mis à ruine, sans labeur, sans peuple habitant, sans marchandise et sans justice, sans règle et sans ordre, plein de larrons et de brigands, plein de povreté et de mesaise, plein de violence et d'exaction, plein de tyrannie et d'inhumanité, et qui mesmes

avoit son royal throne et siège gisant par terre ,  
tombé et enversé ce dessus dessous , scabeau des  
piés des hommes, foulure des Anglès, et le torche-  
pied des sacquemans ( pervers), il , en grant sens  
et labeur, en toute fréquente pourvision nécessaire,  
par vertu, par diligence , par conseil , et par re-  
mède, le remist sus, le répara, et le remist à point;  
le remist en justice et en paix; le remist en ordre  
et en règle; le repeupla d'hommes et de labeur;  
le ramena à francise et à richesse ; et tout ce qu'il  
y avoit de mal, il l'extirpoit et le déchassoit de-  
hors; et tout ce qui estoit de profit, de gloire et  
de salut, tout y faisoit recroistre et renaistre par  
habondance; et tellement qu'en recouvrant son  
royaulme tout à ly par sens et par armes, ce qu'onc-  
ques n'avoit esté veu en aultre, il en fit le royaulme  
de bénédiction, le royaulme de justice et de seurté,  
le royaume de cremeur , et du souverain honneur  
du monde. Et ly, cause et procureur de tous ces  
haultx biens, s'acquist triumphale gloire et loenge  
sur tous les rois de la terre, lequel, comme il avoit  
édifié son throne, et ramené à ceste glorieuse per-  
fection, tout uni et rejoint en ses membres, et tout  
en un rond entier , payant son deu de nature, n'a  
guaires le laissa tel à son fils par succession.

---

---

CHAPITRE CCXLI.

Comment l'auteur, pour donner à ce que dessus est dit, il ramaine par exemple confusion d'autrui.

O com à dur et à grant anuy je me vois oppressé maintenant de faire ung doloireux conte, et d'entrer en matère. Elas! qu'il m'est de regret et d'es-pargne volentiers, et de déport se je poois, quand pour donner fruit du glorieux conte cy dessus, constraint suys que ramène en exemple aultrui confusion, et dont l'euvre m'est dangereuse et plus encorre la personne. Mès comme patente vérité de soy meismes se manifeste, et se descouvre aux hommes, et non veuillant estre muchée (cachée) meismes s'accuse en commun, je, sous fiance de son aveu oserai ramener à propos ceste ma prémissse du roi Charles, et tourner ma parole à son fils, qui aujourd'hui est en règne.

J'ai conté les malédictions, premièrement de ce noble royaulme, ses povretés et ses ruynes dessous son pacient roy, et puis les bénédictions et les béatitudes d'icellui, et en quelles le père le laissa au fils; dont au tour d'une main et en l'instant, par changement et mutacion de roi, mutacion aussi s'y trouva subite, et tout retourné au contraire. La felicité qui y avoit esté procurée en vertu par roy de sens et de prudence, par longue

veille et à grant peine, et mise en estat de toute perfection et intégrité, fut remaniée de nouvel, de nouvelle main et de novel sens; et comme se amplement fausist en ce qui estoit en hault degré de bien, fut mis en assay causes pour l'amiendrer en nouvelle guise. Si en advint que conjonction y devint séparation, rassemblement tourna en dispersion, et concorde et paix se muèrent en division. Et ce qui estoit d'ordre, de règle et d'ordonnance, d'union et de seureté, devint confusion, desconfortance et désespérance à tout homme. Tout ainsi que au resveil d'un songe, l'on se trouve de chaulde eaue en froide, de joie en deuil, et de repos en angoisse. Si, ne me samble autrement, fors qu'en procurant ces quelque'un ne feust tanné de propre honneur et beatitude, et veillant mieulx avoir que ce que Dieu avoit fait, voloit avoir honneur devers ly de mieux faire, en contempnant la divine grace. Si en perdit la bénédiction de ses subgès, l'amour de ses princes, et tous les corrages (cœurs) des prud'ommes; il enfroidit tous les cueurs des hommes envers ly, et les suscita à murmure desseure ce qui estoit joint et uni; et mist sus sédicion, là où l'amour estoit renée; se pourpensa de nouvelletés dammagables; et d'anciennes salutaires costumes fist abolissement volontaire; ne cessa tant que tout feust en rumeur, et que tous les debous de son royaulme ne portassent cornes pour hurter aultrui. Ly meismes en dedens soy se fist ennemý de chacun, nulluy amant et



amé de pen ; de son bienfaiteur ton père devint ingrat mescoïgnaisseur de grans biens recheus , tempteur de sa vieillesse , et ravaleur de ses glorieux vieux jours , s'il eust pen ; et de toi qu'a-t-il fait ? il t'a rendu mal pour bien , il t'a rendu haine pour amour , pour service menace , et pour parentaige mortel corrage.

Que dirons doncques de ces deux contes , du père et du fils desì contraire effect ? Ne besoingne point que tu les quières en livre ; tu les a veu à l'œil , tu en as l'expérience tousjours , et la frescheur cotidiennne à ton oreille. Ne te sont-ce exemples de grand fruit et avertissement de grand salut pour toute ta vie. Le père t'est exemple de grand espoir et haulte future bénédiction pour l'ensievir , pour te mirer en sa vie. Ne fault riens doncq , fors que ta raison te gouverne , et que tu portes empire sur ta volenté pour la tourner à bien , que tousjours tuournes tes yeulx envers le hault par honneur , et par devers terre en pitié et en salut de ton peuple. Tu es de la plus noble rasse des crestiens de père et de mère , du plus noble sang de la terre , et lequel jusques en toi samble estre et est réalement beneyt et aspiré de divine amour. Tesmoing ton grand père le roi de Portingal , champion de la chrestienne foi , et l'envaïsseur

---

1. Jean 1<sup>er</sup> le bâtard , grand-maitre de l'ordre d'Avis , père d'Isabelle qui épousa Philippe-le-Bon , duc de Bourgogne.

des infidèles; tesmoing ces nobles enfans tous que Dieu a tous conduis et béatifiés en glorieuses emprises; tesmoing ta noble mère, la vertueuse princesse, source de charité et d'aumoines, et de dévotes prières, et de laquelle, avecques ton propre bon zèle, et les bontés et charités qui en toi sont, il ne peut que tu ne tires fruit de bénédiction et de salut, et que la main de Dieu ne te conduise et gouverne, et dispose, et arègle en tout bien, et te préserve de mal, et de ruyne et de confusion comme tous les tiens. Contourne toi en son amour et te dispose à recevoir sa grace; et les humains affaires qui pendent en povreté, en misère et en diverse tribulacion, porte-les et les dispense en ta prudence et sens, et en la grace et haultesse que Dieu t'a donnée, et laquelle, com plus est grande et haulte par desus les tiens sujets; tant plus doit estre humble et bénigne envers leur petitesse. Tu vois les royaumes et diverses régions souffrir soubz princes defectueux; tu vois les royales lignies terminer et faillir à règne par punicion divine; tu vois les villes et cités périr par vicieux gouverne, et de quoy les princes portent le fardeau. Tu vois que peu aujourd'hui des grans de la terre, tes paraux, entendent au fait de Dieu, passent leur temps en vanité et en désordre, et Dieu aussi les oublie et ignore à leur besoing; meurent bien doctement, tels en est, ou desclinent d'honneur et de chevance, et ne se relèvent jamès leurs hoirs. Pense en Angleterre et en France, s'il en y a nom-

bre. Les péciés mainent à nient les maisons, et les vertus les eslièvent : des faillies treuve-on exemples assez, meis peu d'eslevées en vertu. Seulement d'une je me ramembre, d'ung povre bas homme qui, en sa glorieuse vertu et splendeur de corrage s'est fait duc de Milan <sup>1</sup>, s'est fait honorer et réputer avecques les rois, et jugier digne d'impérial sceptre. O hault exemple ici et de grand fruit, et bien digne d'estre eslevé et de l'avoir à patron. Non les sceptres et les couronnes dignifient les rois, ne leur robbe de pourpre, mès leurs vertus et leurs nobles meurs les glorifient et les font dignes de couronne. Par nature est et par vraie équité que vertu grandist l'omme; et est force, qui en vertu labeure, qu'il parattaigne à hault tiltre. Vertu prend son mouvement en Dieu; et au lieu dont elle meut, elle corone sa fin. Dieu doncques la guide et la gouverne, et Dieu a l'oeil tousjours sur elle qui de vertu use. Aime doncques vertu, et ensieus les vertueux exemples, et te contourne envers cely qui a l'oeuil sur les vertueux. Requiers ly de son amour et te dispose à sa grace. Les humains affaires qui pendent en diverses povretés et tribulacions, dispense-les, et les supporte en ton sens. Mets ta haultesse et les haultes graces que tu as de Dieu en comparaison encontre leur faculté petite : car, com plus haulte et glorieuse

---

1. François Sforce.

est la tienne, tant plus doit estre humble et bénigne envers la leur. Tu as maintenant cognoissance de toy meisme ; tu sais qui tu es, et dont tu viens, et tu scez ce qui est de ton appartenir et de ton laisser, et de celle cognoissance telle qu'elle est, et du fruit qu'elle t'apporte, pareillement et de son aigrier si chauldement ta personne pour avoir le premier ascout, et de la cause pour quoi je te veux assoufire. Siques il te plaise, à excellent prince, il te plaise tourner bénigne oreille ; et là où tu peus avoir diverse ymaginacion en cestui accès, enteng à la sieute du mistère.

Cognoissanc -de-toi-meismes doncques te vient premier aherdre, voire et par samblant veut estre la premiere oye, quand, par singulier signe, à genoulx te fait singulière presse, et en est la singularité du faire, ce sambleroit, singularité aussi de singulier mouvement qui à ce la maine : si convient ainsi entendre qu'elle sent aulcune chose estre en elle par laquelle elle entend te pooir donner singulier fruit et avantage, aussi en la déduction d'autre chose de singulier effect,

Or, comme la darrainet  de son venir et de son ostension icy poroit donner ammiracion de son importun samblant, nequi à ce la pouroit movoir si aigre, je, en son excuse, la déclare devoir faire ainsi et devant tous aultres personnaiges de comme haulte nature ils soient, devoir obtenir ton audience. Soies en juge toi meismes, et regarde que veut dire le mot et le mot bien entendu, regarde

quel lieu il doit avoir emprès toi, premier ou der-  
rain. Le mot t'ammoneste **que** pour entrée de tout  
salut et de tout bien, tu coignoisses et pregnes  
connoissance de toi meismes; qui tu es en sub-  
stance; quel tu es en fortune et en tous accidents;  
et certes et quant tu ce regarderas et considèreras,  
et voudras entendre et cognoistre ce que tu es, et  
quoi ne dont tu viens et procèdes, et ce que tu es à  
advenir en temps futur, ne fait autrement à croire  
que de tout ce présent encombre de cestes gens  
que tu ignores, tu ne te saches bien développer, et  
de tout ce qui t'en peult venir de fruit et de bien,  
tu n'en saches bien faire ton preu.

A venir doncques à cognoistre que tu es ne  
quoi, tu peulx dire et jugier toi meismes que tu  
es fils du plus hault duc de la terre, le plus illus-  
tre et le plus fameux, le plus hault réputé de  
mille ans en chà, et de qui, en cas de fortune et  
de haultx glorieux faits se devra et pourra plus es-  
cripre <sup>1</sup>.

---

1. Il y a ici une lacune dans le manuscrit.

---

CHAPITRE CCXLII.

Comment aucuns Gantois prièrent le duc Charles d'aller visiter la  
bonne ville de Gand.

Or portoit le temps ainsy, qu'après l'enterrement de ce noble duc Philippe, le duc Charles, tout en pleurs encore, disposa d'aller en la ville de Gand, chief ville de Flandres, pour prendre la possession du pays, comme il estoit d'ancien usage de soi monstrier la premier. Et en effect, aucuns Gantois estoient venus à Bruges de par ladite ville de Gand, pour condoloir le nouveau jeusne duc en sa tristeur, ensamble et pour le consoler, et pour lui faire la révérence; prians avecques ce qu'il lui pleust venir visiter sa ville et ses bons humbles subjects, qui le tenoient et maintenir voloient pour leur vrai naturel prince et seigneur, sans aultre recognoistre, et lesquels lui feroient toute humble et dévote révérence et cordiale réception. Dont, et pour ce que ceste ville de Gand, de tout temps a esté une ville de grand dangier, et dont le peuple, par naturelle influence qui là est, fait fort à craindre, ce nouveau duc Charles, avecques l'avis de ses barons et gens du conseil, ne oublia point à interroguier aux Gantois venus vers ly, de l'estat de la ville, et se sou aller là pooit estre seur pour ly et sans dangier. Se

voult assagir aussi et soy faire préavertir par eulx se le peuple en général n'avoit point en propos de lui faire aulcunes demandes à la nouvelle entrée, et par lesquelles, par les accorder ou refuser, il poroit sourdre inconvéniement d'ung costé ou d'aultre; car il cognoissoit Gantois, et les avoit beaucoup fréquentés du temps du différend de son père et de ly, et en avoit fait son principal refuge et fondement. Si pensoit bien que maintenant, en sa nouvelle entrée et par l'espérance qu'ils avoient fondée en ly, ils le voudroient requérir à l'aventure de grandes besoingnes, comme de ravoir leurs chastellaines, Courtray, Audenarde, le pays d'Alost, tout le pays de Wast, de Terremonde, et des Quatre-Mestiers, que le duc Philippe son père leur avoit tollues après la bataille de Gaure, ensamble et les portes fermées ré-ouvertes, et les grans impôts et gabelles mises jus. De tout ceci se préavisait le duc par une conjecture aveucques ceulx de son conseil, et ymagineoit que ainsi en pouroit avenir. Et en pensant vrai, néantmoins si avoit il bonne voulenté toutes-fois de faire beaucoup pour eulx et de leur complaire en chose faisable; car les voloit reconnoistre en l'amour et service, et tele estoit son intencion. Comme doncques les députés de Gand véoient et sentoient ceste interrogacion qui leur estoit faite costièrement de la part du duc, et s'avisait de complaire et de flatter la court, comme qui subtils estoient et savoient bien tourner leur

voile au louf du vent , cautement respondirent et donnèrent bien à entendre que voirment savoient-ils bien que le commun du peuple porroit bien demander plusieurs choses , mès entre aultres n'estoit pas besoing de leur accorder gramment , si non tant seulement ce qui ne lui poroit donner orgueil , lequel seroit aussi grand que jamès par lui restituer ses chastellenies, et de lui abattre ses cueillotes , qui estoient assises sur toutes choses pour le paiement de ses fourfais. Et disoit l'on qu'en ceste cueillote les gouverneurs de la ville , dont cestes gens estoient des principaux , prenoient et avoient pris et adopté à eulx une infinité d'avoir , et que la somme qui tournoit au prince à estre païée , estoit païée à trois florins double ; nient-moins, toujours se continuoit-elle, en grande foule (injure ) du peuple , et en appropriation en aultrui bourse de ceulx meismes de la ville , aucuns gouverneurs. Par quoi , et pour le subtil acquet qu'ils y avoient , conseilloyent au duc et à ses gens que nullement il ne les souffrit mettre jus ; car du grand avoir qui en venoit tous les ans , la curt meisme en divers membres en seroit nourrie et soutenue , et en auroit son gratis pour clore ses yeux ; et de fait en y avoit telz et telz et de grand nom , ce disoit l'on lui par longues années en avoient eu de grans deniers , par trois ou quatre mille , par mille et par cinq cens chà et là distribuez tous les ans comme de rente. Par quoi , comme ces gouverneurs estoient accusez et



imputez du peuple en commune crieée de ce grand larcin, avoient toutes-fois port et pied en court, pour estre défendus et garantis par l'argent qu'ils en distribuient. Au moins en couroit ainsi la voix toute commune en la ville; jà-soit ce que murmure de peuple n'a pas toujours cler fondement pour y mettre arrest et pour mettre crime sus à tous ceulx lesquels ils accusent, quand de tout ancien temps, par tout le monde et en toutes nations, peuple naturellement murmure et aiguise ses dents pour mordre et accuser ses gouvernements, et qui montent en estat, et les taillent et détaillent par divers langages, souvent à plus cause et à moins cause, ce dont Dieu seul demeure juge.

---

## CHAPITRE CCXLIII.

Comment une partie du peuple gantois attendoient la réception du duc Charles, lesquels macinèrent secrètement une commocion.

EN Bruges doncques estoit la consultation tele comme vous avez oye, et estoit le duc en bonne volenté envers son peuple de Gand. Mès en Gand y avoit une toute aultre consultacion secrette aussi, et par avis précogitée, et laquelle cestes gens qui estoient à Bruges devers le duc ignoroient. Car, comme le peuple savoit bien et créoit de certain que infailliblement le duc venroit prochain-

nement en Gand faire son entrée et prendre possession du pays , pourjettoit aussi en son entendement et en malice , que maintenant il seroit heure toute propre pour faire et pour donner confusion à ses gouverneurs et à ceux qui desroboient, et levoient , ce disoient , les impitoyables cueillottes qui sur le peuple courroient encontre Dieu et raison , et en contraire de tout droit ; car le prince avoit esté piéça payé , ce disoit le peuple , et toute la ville relevée à deux fois double du dommage qu'elle en avoit reçu. Et combien que je nomme le peuple en général , toute la généralité du peuple toutefois n'étoit point d'une secte ne d'un propos en malice , ne en secrète emprise, fors tant seulement en une commune doléance très bien des cueillottes qui courroient également sur ung et sur aultre , et par quoy de commune playe chascun pooit faire commune plainte. Mès fault entendre que comme en un tel monde de gens qu'il y a en Gand , il y en a de divers corrages et de divers propos , les ungs bons et les aultres maulvais , certes aucuns particuliers , et en grant compétent nombre , maulvais , vileins et fiers rebelles meutins , avoient conspiré ensamble secrettement pour faire une levée bien estrange à l'entrée de ce duc , tendans à venir à leurs fins , principalement pour mettre jus ceste cueillote par maîtrise , et pour mettre à confusion les cueilleurs d'icelle ; pensants et arguants entre eux que leur nouveau prince le duc s'y consentiroit par force ,

et n'y sçarroit mettre remède quant il les verroit esmeus. Si disoit l'on , en sievant ce , et comme depuis il fut trouvé , que secrettement et en couvert ils avoient fait faire nouvelles banieres et les tenoient mucées (cachées) jusques au jour de leur affaire ; car les banieres généralement leur avoient été tollues par la paix de Gaure , et ne pooient nulles avoir désormès , sur peine de mort et de paix enfrainte. Si s'en estoient-ils maintenant avanciés toutes-fois , et présumés oultrageusement d'enfaire faire des nouvelles , et pour prendre leur ralliement dessoubz elles , quant ils auroient mis avant et monstré leur oultraige.

---

## CHAPITRE CCXLIV.

Comment par ci-devant les gens notables souloient porter à Gand le corps saint Liévin où de présent menu peuple le portent.

OR loist (convient) il sçavoir que Gand a multitude de glorieux corps saints qui y reposent ; et entre lés aultres il y en a un nommé saint Liévin, lequel de tout ancien tems et depuis le jour de son martir veult estre porté au propre lieu où il reçut martire , à trois lieues près de Gand , en ung villaige nommé Haultem ; et là le convient souffrir à repos une nuit , et le lendemain , qui est le jour de la feste , veult estre reporté en Gand , à Saint-Bavon , là où il repose. Comme doncques,

dès le commencement de cestui merveilleux misère, soloient noblement et en grand multitude porter et accompagner cestui noble corps saint au lieu de son désir, et de le rapporter en grande et haulte solempnité et révérence, depuis certes et comme le temps va toujours coulant, et que bons usages et bonnes mœurs cessent, et se changent et muent en malvaises, et se refroidissent par longuesse de tems, les notables gens souvent s'esloignent de charité; la révérence qui est due à saints et à saintes, chiet et se parmaintient en ces derrains jours où nous sommes en la cultivoison de menue gent basse et pauvre; et tirent les grands et les nobles leur pied hors de la peine, par tannance (fatigue). Ainsi et tout en pareil est advenu en Gand, là où les notables et dévotes créatures soloient porter et rapporter ce glorieux corps saint tous les ans au lieu dessus dit. Maintenant une multitude de respaille et de garchonnaille malvaise le portent, crians et huans, chantans et baléants (dansants) et faisans cent mille dérisions et ivres tous. Et comme ils y vont en grant multitude et en grandes cohortes, tous en pourpoints sans robbe pour estre plus légiers, sont tous, ou la plupart, armés d'auberjons; portent chapelines de fer et espées et braquemarts, et font des oultraiges beaucoup par où ils passent, comme tous desliez et deschainez; et est, ce samble à voir, tout à eux pour le jour, sous l'ombre du corps. Toutes-fois par considération du mal et du dan-

gier qui cy se pooit occulter en tems à venir, le duc Philippe, après la bataille de Gaure y mist loy et réglement, et establit en Gant, par perpétuel édict, que jamès cestes gens-cy qui portoient et devoient porter ce glorieux corps saint, fer ne baston ne porteroient, ne porter ne poroient sur eulx, ne aubergon ne riens, affin de éviter toute esclandre et tout meschief en multitude de teles gens quand ils se trouvent ensamble, et dont les dangiers sont fort à craindre. Dont, comme ceste ordonnance avoit esté mise sus par le duc Philippe, et jà bien observée par l'espasce de treize ans que bien s'estoient portés et doucement, maintenant à ceste derraine année, quant ce nouveau duc les devoit venir visiter, s'avisèrent d'une nouvelle couverte malice; et là où ils ne devoient porter point d'aubergon de fer, faignans vouloir obéir et non user d'infraction, avoient fait faire et getter en mole une multitude d'aubergons de plong, affin de les porter, par enseigne du tems passé, sur leurs manches, pensans que cela seroit tourné à jeu et agas, là où eulx avoient aultre entendement tout à certes.

---

## CHAPITRE CCXLV.

Comment le duc Charles séjourna à Dainse deux nuits, attendant que les Gantois eussent appresté son entréc.

Or vint le jour que ce jeune duc Charles partist de Bruges à tout le grant trésor qu'il avoit trouvé au trespas de son père; et venant à trois lieues près de Gand, en une villette nommée Dainse, prist là son giste la première nuitie; car estoit averti que Gantois n'estoient pas tous apprestez encorre jusques au parfait en ce qu'ils avoient disposé pour le recevoir, qui estoit grand chose et somptueuse; et partant fust requis de Gantois qu'il lui pleust un petit retarder une nuit ou deux son accès. Et en effect l'intencion générale des Gantois estoit toute une et d'une efficace, que de le recevoir en toute honneur et amour, sans nulle difficulté quelconque, combien que autrement en avint, élas! en dure et piteuse confusion de la ville et de maint vrai honneste et notable prud'omme, qui tous en fondirent en honte et en annuy, et qui tous ignorèrent ceste aventure! Et pour ce qu'il y avoit une grande multitude de bannis de Gand, qui tous l'attendoient dehors les fourbours pour entrer avecques ly en Gand, comme il est de coutume à ung novel prince de les affrancer et de les mener dedans, le duc, celle seconde nuit encorre, fist son giste dehors de Gand au plus près des fourbours en

une joliette maison d'un bourgeois, pour entendre là aux causes et aux tiltres desdits bannis, et pour savoir quels et comme fais ils estoient, et qui dignes et moins dignes pour jouir de sa grâce; car voloit toutes ses grâces faire et donner à pois et à mesure, et donner là où il estoit honneste, et refuser là où il estoit raisonnable. Et pour ceste cause, les fist couchier toute une nuit en ung pré assez près de ly, attendant également sa grâce et son refus jusques au matin, là où les aulcuns furent recheus en grâce pour entrer aveucques ly, et les aultres, dont le cas estoit plus pesant, furent surseis jusques à la vespre qu'il s'aviseroit aveucques son conseil sur leur cause, qui tous toutes-fois y entrèrent le lendemain, où la plupart les envoya querre le duc par son hault bailli de Gand, qui en cestui cas presenta sa personne et les mena dedans la ville.

---

## CHAPITRE CCXLVI.

Comment le duc Charles fit son entrée à Gand et comment ung grant peuple aporta le corps saint Liévin.

Or porta ainsi l'aventure, que, ce propre meismes jour que le duc Charles devoit faire son entrée en Gand, ceste manière de gens de toutes sortes dont j'ai parlé dessus, vuidoient aussi de la ville, à l'autre bout, portant le corps Saint-Liévin à

son lieu ordinaire. Et estoient en grant multitude , toutes jeunes rudes gens , ramagés et de légère teste, varlets et compagnons de divers mestiers, machons, fèvres, charpentiers, corduanniers et chavatiens, tisserans et follons, brasseurs et placqueurs, et couvreurs d'estrain, et d'autres mestiers ung grand nombre ; et entre lesquels y avoit de mauvais mutins corrages, fait bon à croire, et comme en effect aussi ils le monstrèrent bien à leur retour au lendemain, comme vous orrez. Or, à ce propre jour doncques, qui estoit la nuit de Saint-Liévin, le duc Charles, en noble bon propos envers les Gantois, qui bien l'avoient servi et amé, entra en la ville de Gand à solennelles processions devant ly, et à telle révérence, à peine qu'on eust pu faire à Dieu, et conjoy et révérendé de son peuple par divers grants mistères, et rues noblement tendues par où il passoit, avecques mélodieuses sonneries, les plus belles du monde, vint descendre de prime face, en l'abbeye de Saint-Pierre, avecques les nobles, pour faire là son premier serment. Et estoit heure de tierce environ, heure toute apte et ydoine pour déjeusner ; aussi y estoit le déjeusner prest moult somptueux et rice. Par quoy, prestement après le serment fait et la révérence faite à Dieu en l'esglise, le duc s'alla déjeuner très bien, ensemble une grande multitude de seigneurs et nobles hommes et autres ; car tout y estoit receu. Si firent grand'chière, et n'y avoit ni duc, ni aultre, qui pensast fors à bonne foi et en toute bonne in-



tencion salutaire , le duc envers son peuple , en général , et la généralité du peuple envers son prince , en toute humble révérence. De fait , y estoit fort amé et bien volu , et ne leur avoit oncques fait ne procuré se plaisir non et toute amour. Mès pooit bien estre que assez tannés estoient , et avoient ung remors de ces cueillottes qui courroient sur eulx , et desquelles ils ne donnoient point de charge au nouveau duc , fors tant seulement à aucuns principaux de la ville , et desquelles ils prétendoient et proposoient de faire leur plainte au duc , par belles remonstrance , quant il seroit en sa quieté en sa maison. Et en quoi ne faisoient point à blasmer pour ceste heure , se pis ne fut ensievi ; mès ouil , et dont c'estoit pitié et de tel dangier , que jamès ne doit estre oubliée ; car le duc meismes s'y trouva en dangier de mort , et tous les nobles , et en dangier de perdre tous ses païs par rébellion , l'ung après l'autre.

---

## CHAPITRE CCXLVII.

Comment le menu peuple mutin raporta saint Liévin , et l'esmocion qu'ils firent à Gand.

JE coule doncques , et laisse désormais la manière de son entrée qui estoit rice et joieuse en samblant , et lui donne sen repos , et à toute sa chevalerie , celle nuit en Gand , faisans grand chière et festoy , et sans nul ascout , ne attente , ne

à mal ne à meschief, non plus qu'oncques mès ; et veul venir maintenant à celle malvaïse garchonnaïlle, qui estoient vuidiés de Gand, atout le corps saint qui, celle nuit aussi, tandis qu'ils avoient la clef des champs, et n'avoient nul correcteur sur eulx en malvais propos, faisoient grand chière aussi, beuvans, mangans et sifflans, et jurans inhumains sermens qu'ils feroient merveilles, et feroient parler de eulx, et feroient des montaignes vallées et des vallées montaignes ; et leur sambloit bien, qu'en peu de chose, il estoit bien en eulx de faire ung brouet, qu'à le humer où à le flairier au nez, il seroit de fière coustange et de saveur amère. Que maudit en soit le propos et les vanteurs de leur vantise ! Or est-il de coustume qu'en ce village, là où se porte cestui corps saint, il y est comme ducace, et de tous lez du pays y affluent gens. Parquoy avecques ce que cabarets et tavernes, y sont à grand nombre, marchans aussi et marchandes qui vendent mercerie et biblotterie y sont à grand nombre aussi, et mettent avant diverses choses de fondure de plong, de quoi on contente les enfans ; or estoit ainsi, mès ne sçay si c'estoit d'aventure ou de fait avisé, qu'entre ces fondures de plong y avoit ung merveilleux grand nombre d'aubergons, contrefaits en manière d'affiquets, et pour le mettre sur manches et ailleurs, là où on vouldroit. Sy n'y avoit celui de toutes cestes gens Gantois là venus qui n'en prist ung et le portast en lieu voyable, sur son corps, par grande risée, disans

et gabans : « Par le sang et par les plaies ! on nous a » deffendu de non porter aubergons ; au moins en » portons nous , maintenant , qui que veoir le » veuille ; et devenra plong et acier après , laissiés » faire. Tel rit aujourd'hui bien haut , qui cy-après » aura bien male nuit et peu de joie. Cà , ça , ral- » lons nous-en ; il n'a riens fait qui ne fait plus fort ; » Gand est bien en la gueule des loups , et en la » main des malvais paillars larrons qui nous men- » guent poumon et foie , et sous le nom de prince » s'engraissent du nostre , et le boutent en leur sac ; » et sommes bus et mengiés et desroubez ; et qui » pis est , le prince n'en scet riens. Mès avant qu'il » soit gaires , il est maintenant en Gand ; il en sara » bien à parler , et en ara les nouvelles , se Dieu nous » donne retour jusqu'à là. » Telles et samblables pa- rolles avoient entre eulx ceste respaille de gens en leur retour vers Gand , les ungs en couvert , et les autres à plein de vol ; et estoit une conspiracion faite entre eulx secretement et toutte projetée à terme et à heure pour venir à leurs fins , comme il apparut bien. Car prestement , ainsi que rentrez estoient en la ville , et comme se tous délibérez venissent chantans et huans , pour faire aulcun oultrage , vindrent passans par le marcié du bled ; et là faisans leurs carolles et leurs follies , pour surattendre l'ung l'autre , tant que tous fussent ensemble tout en ung flot , vindrent à hacques et à macques , et tirèrent à terre une petite maisoncelle qui estoit là assise , là où les cueillottes se recevoient par les com-

mis, et laquelle, en leur rabieuse et bestiale fureur, ils mirent en cent mille pièces et en toute confuse occasion, prenans chacun une pièce ou une piécette d'icelle, laquelle ils portèrent, parmi la ville en leurs maisons, disants : « J'en ay, j'en ay ; » et par desrision, se vantoient d'en avoir les enseignes. Comme doncques ils eurent ainsi exploitié par dolo- reux commencement, et espéroient bien tantost avoir sieute et adhérence, avant que puissance pust venir contre eulx pour y résister, crièrent entre eulx : *Sta ! sta ! sta !* et crièrent alarme. Et soubdainement, en tous les carrefours prochains, le peuple s'esmeut ; et alors tout ce qui avoit le corrage mutin, et ce qui s'estoit tenu en recèle, de peur de la justice, prestement tout courut aux armes ; et comme se bannières fussent venues toutes nouvelles par faérie, tout vint au marchié à bannières levées, en nombre de divers mestiers, aucuns qui, de tout temps, ont esté naturellement mutins, et les premiers au mal faire, et venoient criers à horrible voix : « Tuez, tuez, tous ces » paillars machefains, ces larrons desroubbeurs de » Dieu et du monde ! où sont-ils ? Allons les querre » et tuer en leurs maisons, si que, male tuison s'en » puisse faire, et qui tant ont vescu à nostre pi- » teux dâmmage. »

---

---

---

## CHAPITRE CCXLVIII.

Comment oiant l'alarme des Gantois, le duc envoya vers eux le seigneur de Gruthuse.

OR oez cy piteuse aventure et bien confuse pour Gantois, par espécial les preud'ommes qui en la ville estoient, et de ceci ne se doubtoient. Pres-tement ceste criée à l'arme vint jusques au duc, et lequel, en ce meismes instant, estant en sa chambre, disputa avecques aucuns, ses privez, de la grasse et courtoisie que faire voloit aux Gantois, lesquels il avoit et les voloit conjoir, ce disoit, d'aulcunes grases. Comme doncques ceste horreur du cry retentissoit parmi la court, et que tous les serviteurs du duc raffuyoient de la ville devers ly, pour le garantir et défendre, comme pour eux-meismes sauver, le duc s'espouventa durement, et comme séru se trovast d'ung maillet au front, se trouva esmerveillé de celle besongne, et n'en pooit, ne hors, ne ens, dont ceci pooit venir à ce qu'on lui avoit donné à entendre, et que meismes il avoit en propos de leur faire. Si lui sambloit que voirement estoit-ce ici une dure et estrange réception et entrée en seigneurie, là ou telles manières et felletés se monstroient pour perdre ly et les siens. Se rassura pourtant et reconforta de tout péril, comme qui prince estoit de

grand cuer , et se vit environné de multitude de grans hommes et de vaillans chevaliers , ensamble et de grant nonibre de ses archiers bien en point. Si demanda son cheval , et commanda que preste-ment tout le monde montast en selle , car iroit veoir , ce disoit , la mellée ; et juroit Saint-George qu'il parleroit à eulx de près , et sçauroit à quelle intencion ils seroient ainsi esmeuz , ne quelle chose leur fauroit.

A ces mots estoit emprés ly le seigneur de Gruthuse , ung noble chevalier de Flandres , qui , de long-temps , cognoissoit la nature des Gantois , et cognoissoit aussi la chaleur de son maistre le duc ; craignoit aussi qu'il ne usast d'aulcune mal-  
vaise manière envers l'esmeu peuple , et de quoi mal pust ensievir. Si lui dist : « Monseigneur ,  
» pour Dieu , contenez-vous ; vostre vie et la nos-  
» tre de nous tous pend en vous sçavoir bien  
» conduire. Au tour d'une main , vous et nous  
» sommes tous morts ou tous sauvez , si vous volez.  
» Si vous usez de conseil et de froideur , vous ferez  
» du peuple ce que vous voudrez par beles paroles ;  
» vous-meismes aultrefois les avez veus en cest  
» estat , du temps du duc vostre père qui les  
» sçavoit avoir à point et les rapaisier par doul-  
» ceur. Si en a-t-il tolléré beaucoup et souffert  
» aultrefois plus qu'oncques prince , et leur a donné  
» rémission et pardon pour ung mieulx. Envoyez  
» vers eulx et les faites doulcement interroguer  
» de par vous , quelle chose leur fault , et leur

» faites promettre qué les orez volentiers en leurs  
» plaintes , et que vous leur ferez bonne raison.  
» Aultre chose ne leur faites ; je vous certifie, vous  
» ferez d'eulx ce que vous voudrez. »

Alors le duc commanda au meisme chevalier qu'il allast , et qu'il s'enquist de leur convine , et qu'il lui préparast voie , et il le sieuvroit après. Si y alla le chevalier , et s'y porta haultement ; car sage estoit et bien emparlé ; et moult leur estoit amé et agréable ; et les arraisonna de belles paroles et doulces, disant qu'ils avoient ung nouveau prince qui tout feroit pour eux ce qu'ils voudroient, et estoit bon et débonnaire et véritable prince de justice également pour grand et pour petit. Mais n'estoit point leur honneur, ce disoit , de eulx ainsi esmouvoir à sa nouvelle entrée , qui le jour de devant l'avoient recheu à solennelles processions, et maintenant le venoient saluer à bastons ferrez. Si leur requist qu'ils s'en vouldissent déporter , et rentrer chascun en sa maison. Lors respondirent tous à une voix commune.

« Seigneur de Gruthuse, nous sommes tous pour  
» morir et pour vivre avecques nostre prince, et  
» n'avons nulle action ne volenté contre ly, ne  
» contre les siens, qui tous sont et seront saufs  
» entre nous comme au ventre de leur mère, et  
» morrions pour eulx ; mais nous en volons tant  
» seulement à ces malvais larrons, qui desroubent  
» monseigneur et nous, et endorment monseigneur  
» en bourdes et en faulx donner entendre, et gas-

» tent sa bonne ville et la desroubent , et de  
» nous ils nous suchent le sang des veines, et  
» nous en mocquent , qui morons de povreté ; et  
» vous disons bien que c'est la plus grande pitié  
» qui oncques avint , se monseigneur ne nous en  
» fait la raison et qu'il les corrige : car vous disons  
» bien , et le vous donnons à cognoistre , que par  
» eulx et à leur cause, nous qui sommes povres  
» brebis, sommes constrains de devenir loups  
» rabis par leur iniquité; ce que monseigneur nostre  
» prince ne doibt vouloir souffrir que ainsi soyons  
» menez, qui doibt estre pour nous comme pour  
» eulx, car sommes son peuple. »

---

## CHAPITRE CCXLIX.

Comment le duc Charles fut en grant péril d'aucuns Gantois et comment le seigneur de Gruthuse parlementa à eulx.

ALORS ledit de Gruthuse respondit doucement, et leur dit : « Mes enfans, appaisez-vous et vous  
» maintenez doucement, par la sainte passion de  
» Dieu; et je m'en yrai devers le duc lui faire le  
» bon recort de vous, et comment vous avez bien  
» et noblement parlé touchant ly et tous les siens,  
» et comment vous n'en volez qu'à aucuns de la  
» ville et desquels vous faites ces plaintes : si vous  
» certifie, mes enfans, que de eulx et de toutes  
» aultres choses monseigneur vous fera bonne



» raison, et vous assistera. Mès, pour l'onneur  
» de Dieu, maintenez-vous doucement et quoye-  
» ment sans faire rien de novel tant que je revie-  
» gne; et moi, à toutes hurtes, je demorrai meisme  
» emprès de vous. »

A tant se partist le bon chevalier et s'en revint devers le duc, à qui il raconta tout ce qui estoit dit et fait, qui en frongna le front, et en estoit bien en sa male paix; et eust bien volu avoir esté ailleurs, pour le dangier qu'il véoit et perchevoit bien, que maugré ly et contre cœur il se convenroit ploier envers ces villains, et leur accorder tout ce qu'ils voudroient, ou attendre plus grand grief, ce que à grand dur portoit, quelque samblant qu'il en feist. Car vous dis bien que, quelque nouvel seigneur qu'il estoit, si portoit-il en couvert corraige une haulte extrême volenté de non se souffrir fouler par nulles voies, ains de porter l'espée si roide et si ague, que le monde trembleroit devant ly s'il pooit vivre; et bien le monstra depuis, cela est tout cler, en de bien haultx et grans affaires, et dont il dompta et confondit Gantois depuis, seulement en la crainte et en la terreur de son nom.

Or estoit tout ce peuple gantois sur le grand marchié du vendredi à hacques et à macques tout cousu en fer et à haultes bannières levées, toutes nouvellement faites; et à tous lez affuioient gens armez devers le grand flot, à diverses cohortes; et tant croissoient et multiplioient, que c'estoit ung horreur. Et en passant parmi les rues,

ainsi qu'ils s'assembloient par troupeaux , et qu'ils trouvoient gens de court d'aventure, doucement disoient toutes-fois : « Messeigneurs, n'ayez nulle » peur; nous ne quèrons riens qu'amour envers » vous et tout service. Allez là où il vous plaist : » vous n'estes en nul dangier; nous sommes tous » pour vous et pour vous servir » ; et ainsy passaient oultre; combien qu'en teles paroles et en tele mutacion n'y avoit cely qui ne tremblast de peur, et eust volu estre à cent lieues loing arrière, car oncques si horrible frayeur n'avoient veue.

Or estoit le duc à cheval à tout ses nobles et archiers, et s'en vint radde envers le marchié là où estoient ces mutins, et le seigneur de Gruthuse emprès ly, pour cause du pays et du language. Si arriva au marchié; et alors, ainsi qu'il approchoit et que l'on se perchevoit de sa venue, tout ce grand monde de peuple se commença à serrer et à soi fremir sur son baston, chacun soi traiant dessoubs sa bannière, et criant : *Sta! sta!* car ne savoient à quelle intencion il venoit devers eulx, ou pour bien ou pour mal; car véoient ses archiers venir en leur bringandines, sallade en teste et les arcs bandés, et estre en grand nombre et en grant monstre, belles fortes gens et raddes, et dont la manière de venir sur eulx portoit, ce leur sambloit, menace. Si s'esmeurent en les voyant venir, et douterent la fureur du prince, et firent entre eulx une haulte estourmison de voix comme pour grand péril en eschevir (éviter).

En cely point, le duc s'apparut sur le marchié, en sa robe noire, atout un petit baston en sa main; et d'entrée, comme il vint à l'assablement où cestes gens estoient, tendant à passer parmi eulx et pour aller descendre en une maison là où les princes de tout temps descendent en tel temps, demanda à eulx en passant : « Que vous fault-il ? et qui vous » esmeut, malvaises gens ? » Et usa de chaleur et d'aigres paroles, et en passant en fêrit ung de son baston, dont il se trouva prestement en dangier de sa vie, car disoit l'on que le battu le porta à dur, et qu'il jura le sang et les plaies ; et de fait, avecques menace rua après ly en boutant d'une picque pour le tuer, et parla à ly fellement et fièrement sans révérence ; et de quoi le dangier estoit si grand et si près, que tout le monde ne l'eust pu réparer, se Dieu non seul qui contretint le meschief, et là où il n'y avoit ne archier ne noble homme, ne homme, tant feüst asseur, qui ne tramblast de peur et qui n'eust volu estre en Inde pour sauveté de sa vie, et souverainement pour le jeune prince qu'ils réputoient estre venu là dolorosement en sa mort.

Alors le seigneur de Gruthuse, qui estoit emprès ly et vit ce meschief et le grand outrage de son maistre, lui dist fellement et rabouamment : « Que maugré en ait cely et cely ! que volez-vous » faire ? Nous volez-vous faire tuer nous trestous » et morir ici honteusement sans défense par vostre » chaleur ? Où cuidiez-vous être ? Ne véez-vous

» que vostre vie et la nostre pend à moins que à  
» un fil de soie? et venez ici rabouer ung tel  
» monde par menaces et par dures paroles qui  
» ne vous poisent ne ne vous prisent par ainsi  
» faire ne que le moindre de nous; car sont en  
» fureur, là où il n'y a raison ne lumière? Par la  
» mort que Dieu porta! se vous estes content de  
» morir, ce ne suis-je pas, que ce ne soit malgré  
» moi : car vous poez bien faire aultrement, et  
» les rappaiser par doulx, et sauver vostre honneur.  
» Qui est ce qui le doit ne qui le peult faire fors  
» vous seul? Déa! que Dieulx en puist rire! vostre  
» corrage n'est point de lieu ici, sinon que vous  
» l'amolliez et le tournez envers ces povres brebis,  
» un pauvre desvoié peuple que vous remettrez  
» en sa quieté par ung mot. Ça, ça, descendez,  
» au nom de Dieu, et montez là hault, et vous  
» monstrez, et vous faites valoir et prisier par vos-  
» tre bon sens, et tout prendra bonne fin et  
» joyeuse. »

---

## CHAPITRE CCL.

Comment les navieurs et bouchiers de Gand se vindrent joindre avecques le duc, lequel monta en hault au grand marchié pour parler à eulx.

COMME doncques le meschief estoit de ce ribaut qui se sentoit battu, et grognoit mordant les dents fellement sur son prince, et là où il y en pooit avoir des aultres de semblable volenté à l'aventure pour faire ung doloireux meschief, aulcunes bannières toutefois qui là près estoient, et véoient et ooient ceste rumeur autour du duc leur prince, prestement et à tout effort se vindrent joindre de ly pour le défendre, et luy vindrent dire : « Mon- » seigneur, assurez-vous, et n'ayez nulle peur ; » nous vivrons et morrons emprès vous ; et n'y aura » si hardi qui vous ose meffaire ; et s'il y a des mal- » vais garchons icy sans révérence et sans cremeur, » souffrez pour Dieu ung bien petit, et vous en serez » bien vengié ci-après ; mès maintenant il n'est » point heure, pour peur de plus grand mal. »

Si fut bien joieux le duc de ceste assistance, et s'en rassura tant mieux ; et furent les navieurs, bouchiers, et poissonniers et aulcuns aultres qui là se vindrent joindre avecques ly atout leurs bannières, là où il y avoit grand monde. Or, estoit monté le duc en la haute maison sur le mar-

et s'estoit venu mettre à la fenestre emprès le duc; et là venu haussa sa main, qui estoit armée d'ung gantelet de noir fer vernissié, et lérít ung grand coup sur le bas de la fenestre pour se faire oïr; et sans porter révérence au prince ne cremeur, se présuma à dire ainsi : « Vous, mes frères là en » bas, qui quérez à faire vos plaintes et doléances » à nostre prince ici présent d'aulcunes grandes » causes qui nous compètent, et premièrement de » ceulx qui ont le gouvernement de ceste ville ici, » qui desrobent le prince et vous, vous les volez » avoir punis! Ne faites pas? » — « Ouil, ce dirent les autres : « Et si volez avoir mises jus les cueil- » lottes? N'est-ce pas ce que vous querrez? » — » ouil! ouil! » — « Et si volez avoir vos portes con- » dampnées réouvertes et vos bannières auctori- » sées, comme de tout temps ancien? » — « Ouil! » ouil! » — « Et si volez et priez de ravoir vos » chastellenies, vos blans chapperons, et vos an- » ciennes manières de faire : Ne faites pas? » — « Ouil! ouil! ce respondirent. »

Et alors le vilain, à ce mot, tourna sa parolle devers le duc, à la fenestre, disant : « Monseigneur, » c'est ici en brief pourquoi ces gens là bassont icy » assemblez pour vous faire requeste, et afin que » vous y pourvoiez; et moi, en nom de eulx tous, je » le vous declare, et ils m'en aveuent, vous l'avez » oy. Siques, pardonnez-moi, je le vous ai dit pour » eulx et pour ung mieulx. »

O glorieuse majesté de Dieu, et que vécy une

oultrageuse et intolérable vilenie commise en la face d'un prince, et d'ung tout vil bas homme, que de soi venir mettre et joindre emprés les flancs d'un tel prince son seigneur, encore et proférer paroles contraires à sa haulteur par contempnement de sa seigneurie, et de quoy le plus povre noble homme du monde, par la manière du faire eust pu avoir le cuer crevé d'annuy et de despit de le tollérer et porter : et si convint toutesfois que ce noble prince le portast et tollérast pour ung mieulx à ceste heure, et qu'il le coulást par une risée, qui en devoit morir de dueil. Et alors le seigneur de Gruthuse, qui bien en sçavoit dissimuler son despit, en pareil comme son maistre, qui ensemble s'entre-regardoient piteusement, dist à ce vilain doucement : « Mon ami, ne faisoit besoin » que pour ceste affaire montassiez ça hault, qui » est le lieu du prince, et député pour ly et pour » ses nobles : de là bas vous eust-on bien oy, et » vous eust monseigneur respondu ainsi qu'en chà ; » et sans vous avoir à avocat, il contentera bien » son peuple. Vous estes ung estrange maistre ; » descendez, descendez en bas, et vous en allez » avecques vos gens : monseigneur fera bien du » tout. »

Si s'en alla le vilain et fut convoié en bas et s'en alla ; ne sçai qu'il devint. Et le duc et tous les seigneurs demorèrent tous esbahis de l'outrage du vilain et de son orgueilleux reprendre. Et le duc au plus bel qu'il pooit, et après avoir contenté le

peuple par paroles monta à cheval, et s'en repara en sa maison, là ou apriesmes monstra la destresse de son corrage à sa famille, laquelle il fist toute armer et veiller ceste nuit en sa maison, de peur d'inconvénient; ne oncques puis n'ot heure de joie dans la ville, jusqu'à tant qu'il s'en trouva dehors.

---

## CHAPITRE CCLII.

Comment les nobles et gens de biens estoient perplex de la mutinerie perpétrée à l'entrée de leur prince.

DIEU scet quelle angoisse, quelle destresse et martire de corrage veissiez en Gand alors, et quelle honte et doloieuse confusion de la part des bons et des notables, tant nobles et rices bourgeois, comme de ceux de la justice qui avoient désiré leur nouveau prince à venir en sa ville, et prati-qué meisme sa venue en assurance; dont maintenant, quand ils l'ont eu et receu et recogneu, le second jour de son accès l'ont conjouy à hachures et à macques, et assis devant son front multitude de faces en hacinets enroulliés, et dont les dedens estoient grignants barbes de vilain mordants lèvres. Certes en Gand alors avoit douleur et tribulation en maint cuer d'omme, mainte triste et confuse pensée en close chambre, là où les notables en leur solitude fondoient et vuidoient leur ennuy par mains détordre et par clamer et plorer



leur propre confusion, disans : « Ha! Gand! malvais  
» Gand, ville bien ingrate, et mescognoissant des  
» biens de Dieu, ténébreuse et noire, en ung an-  
» cien naturel pecié que tu as comme mantel, que  
» fussés resplandissant sans cellui, de toutes villes  
» cristiennes la royne. Ha! Gand! et comment pen-  
» ses-tu respondre jamès ta vile présente opéra-  
» tion? Et comment vaincre jamès ne réparer ta  
» présente cruelle vilennie et rudesse; avoir évoqué  
» et attrait vers toi ton naturel vrai prince; expo-  
» stulé pour le recevoir, pour le conjoir et le cé-  
» lébrer par dévotion, par cérémonies, par sacri-  
» fices, et par mystères aujourd'hui, et demain  
» lui courrir sus par armes et bastons ferrez, et le  
» contraindre et le faire ploier sous tes oultrages!  
» O tu es de la rasse des faux Juifs, fault dire,  
» dont tu ensieus l'exemple, ou tu meismes veulx  
» estre exemple à tout le monde de toute mali-  
» gnité et vilennie. Que dira l'on de toi, fors que  
» tu es tele que tes fais, traitresse, dechevresse,  
» gabuseresse, cruelle et inhumaine, sans honneur  
» et sans révérence, sans discrécion et sans raison,  
» et non accontant ne à bon los, ne à bonne re-  
» nommée, ne à prince ne à noble homme, fors  
» mance devant mance darrière, ne te chault  
» comment, mès que ta bestialité et férocité puist  
» avoir lieu et exploitier comme tu as de nature.  
» O Gand! Gand! en perpétuité tu ne vaincras,  
» ne ne répareras ta présente offense; et se aultres-  
» fois il t'est mescheu, comme assez il t'en pend

chié, et se montra aux fenestres, et comme il estoit tout escollé du seigneur de Gruthuse, qui près ly estoit, et de son chancelier, et d'aultres beaucoup que doucement et bénignement devoit parler à eulx, commencha à parler et dist en flameng : « Mes enfans, Dieu vous garde et sauve ! » Je suis vostre prince et naturel seigneur, qui » vous viens visiter et conjour de ma présence » pour vous mettre en vostre paix ; si vous prie » qu'en faveur de moi vous veuillez doucement » porter et vous contretenir ; et tout ce que je » poray faire pour vous, sauf mon honneur, je le » ferai et vous accorderai ce qui me sera possible. » Et alors tout d'une voix crièrent contre mont : « Hée ! *Wille-comme ! Wille-come !* bien veignez, bien viegnez, monseigneur ; nous sommes » tous vos enfans et vous remercions de vostre » bonté envers nous. » Et alors le seigneur de Gruthuse, par charge du duc, reparla arrière, disant : « Messeigneurs, véez ci vostre prince, vostre naturel » seigneur d'ancienne hoirie, et qui ne l'est pas par » acquist, ne par achat, ne par tyrannie, mais l'est » d'ancienne production de six cents ans, qui oncques ne faillit ; siques il a vraie espérance en » vous que vous le recognoissiez vostre droitier et naturel prince, comme vous avez fait » ses devanciers. Se doncques aulcune chose vous » plect envers ly, comme vostre prince et seigneur » il vous prie que vous ly veuillez doucement tenir » telz termes comme il affiert à bons enfans à

» leur prince , et il vous sera et veult estre bon et  
» amiable en tout ce que l'en vouldrez requerre. »  
Et alors respondirent tous à haulte voix : « Monsei-  
» gneur, grand merci, grand merci! vous estes notre  
» prince, et n'en sçavons point d'autre , et sommes  
» vos enfants. Mais nous vous prions qu'il vous plaise  
» nous faire raison de ces mangeurs de foie qui  
» gastent vostre ville , et nous mettent à pain qu'é-  
» rir , et sont meismes de méchant lieu et de povre  
» venue ; et les avons veus pauvres galoppins tous  
» quetifs, et maintenant sont seigneurs du vostre  
» qu'ils nous desrobent ; et ont les terres et les  
» seigneuries et les grands estats de vos propres dé-  
» niers, que vous ignorez ; mais font à croire au  
» povre peuple que vous les avez et retenez , ce que  
» non. Si requérons d'avoir audience pour le vous  
» remonstrer vivement , à fin tele que vous après  
» en puissiez faire à l'expédient de la chose qui  
» vous compète et à nous. »

---

## CHAPITRE CCLI.

Comment un Gantois mutin s'avança à monter auprès du duc advocassant  
pour ses compagnons.

OR , tandis doncques que ces paroles se disoient  
en bas contre mont, et que le duc y entendoit de  
grand cueur, avint que ung grand rude villain  
oultrageux et fier estoit monté à mont céléement,

elles furent mises. Si lui sambloit, puisque le prince estoit payé, et la ville assez recouvrée du meschief qu'elle en avoit fait pour vendre rentes, il estoit licite et raisonnable que désormais il pust estre allégié du fardeau aussy dont il avoit fait pleine satisfaction entre Dieu et homme. Dont, ce que il arguoit, c'estoit qu'il imputoit ces deniers, ainsi indeuement levés, reposer ès coffres d'aucuns de la ville ayant gouvernement, et qui s'en grandissoient et achattoient terres et seigneuries, et lesquels néant-moins, s'ils estoient mal du peuple et hais de mort, si trouvèrent-ils fachen d'estre bien de court, et surquoi ils se fondoient ou fioient. Et vey où gist le lièvre et le droit difficile du neu; c'est que court fait jugement sur ceulx qui court flattent et baissent, et punition sur aultrui de crime dont elle meismes est entachie et toute pleine, c'est d'avarice, de rapine, de tenacité, et qui tout rechoit et nourrit, ce qui est de celle secte, pourveu qu'il y ait fruit. Et est tout le monde si enfangé de ceste maudite avarice, qu'à peine n'y auroit juge en la terre qui ne s'en prist à lui meismes pour coulpe; car enuis l'un ver mengue l'autre. Maintenant doncques que la perplexité estoit grande en Gand entre les bons et notables, si estoit-elle en court encore plus pour maintes causes; car le duc y avoit mademoiselle sa fille, dont il craignoit fort qu'il ne la poroit tirer dehors la ville, et que ces malvais vilains ne le vouroient souffrir, s'ils s'en perchevoient de son allée; y avoit aussi apporté

avecques ly, de Bruges, tout ce qu'il avoit trouvé du trespas de son père, qui montoit à merveilleux grand avoir. Si désiroit fort que cela fust tiré dehors aussi, et mis à sauveté plus seurement que là; car se la chose tournoit à mal, et que les meschans d'aventure venoient à user de force sur les gens de bien, tout ce grand avoir là seroit dissipé et perdu, ce lui sambloit, et seroit par aventure le premier ravi. Si fut conclu, par bon avisé conseil, que subtilement et par nuit on feroit tirer les coffres, et les mettre en voie envers Tenremonde, là où ils seroient bien jusques à la venue du duc et de mademoiselle sa fille; mès que le duc eust un peu contenté le peuple par subtiles promesses, l'en feroit le mieulx que l'enporoit d'elle, et s'en venroit bien avecques ly au gré du peuple; car, pour dire vrai, il craignoit, si faisoit chacun, qu'on ne la detenist par force et par ung contregage, jusqu'à tant que le duc aroit tout consenti et accordé ce que l'on vouroit avoir. Mès on y pourvut par belles paroles et par bon sens; et le duc, après deux ou trois jours, leur fist mettre jus leurs armes, et chacun s'en aller à sa maison; et de là en avant on traita avec eulx; et le duc y commist son conseil et les grands hommes de sa maison; et leur promist et fist promettre de leur faire raison de ceux dont ils se doloient, et d'en faire informacion à bonne justice. Pareillement leur accorderoit de mettre jus les cueillotes, par ainsi que trouvé fust que la ville se fust souffisamment recouvrée de ses damages, et ly parpayé; leur accorderoit aussi de faire ouvrir

la porte condamnée par son père, pour cause que par là le vindrent combattre à Gaure; et de leurs chastellenies il en besoingneroît cy après par bon avis et conseil, et plus à loisir, après soi estre despescié de ses présens grans affaires qu'il avoit sur mains, touchant les divers pays qu'il devoit aller visiter, et recevoir de ville à ville par le trespas de son père, et à quoi nécessairement il lui fallait entendre, ce disoit, et vrai disoit; et par ceste manière de parler qui estoit douce, quelque le cuer feust, Gantois se tindrent à contens, cuidans bien avoir fait la besoingne : mès leur coustera de l'ennuy beaucoup ci après et de grant peur, dont peu s'en donnoient garde.

---

## CHAPITRE CCLIV.

Comment le duc Charles se parti de Gand, et comment ceux de Malines en celle heure se fondèrent faire le samblable.

PAR doulces et subtiles voies doncques le duc partit de Gand et en emmena sa fille, dont le duc fesoit grand dueil; et le duc s'en alla à Tenremonde, tout droit envers Malines; car là voloît-il estre pour aprochier Braibant.

Or, oyez maintenant et entendez la conséquence de ceste mauldite et doloieuse commocion faite en Gand. Prestement que ceux de Brusselles, et les aultres villes de Brabant virent comment Gantois avoient besoingné avecques ce duc Charles à son

entrée, et obtenu de ly forcément ce qu'ils ont volu, eux aussi, à l'exemple des Gantois, proposèrent secrètement d'en faire autant, et de non le recevoir jamès, jusqu'à tant qu'il leur auroit accordé toutes leurs choses à leur gré et à leur vieil usage. Et desjà avoient Brussellois estrif contre ly dès avant la mort de son père; et de quoi, ly estant encore comte de Charolois, leur avoit respondu en Gand, que par saint Georges! une fois si jamès il devenoit duc, il leur feroit bien sentir leur enfant, et ne feroient point de ly comme ils avoient fait du père, qui leur avoit esté trop doux, et les avoit enrichis et donné l'orgueil qu'ils avoient. Si en souvint maintenant à Brussellois, et le craignoient; et pensans à prévenir par la forme de Gantois et par ly monstrier visage, conclurent toutes les villes du Brabant une conclusion à l'esmeute des Brussellois, et misrent journée de commune convencion à Louvain, chief-ville du pays, semonnans avecques ce et requérans les estats pour y estre. Or, craignoit durement le duc ces vilains de Bruxelles, qu'ils ne infectassent et corrompissent tout le pays, et qu'ils ne proposassent de lui faire dangier de son héritage, sous l'exemple qu'ils avoient prins à Gand, jà-soit-ce-que ce n'estoit point une meisme chose Bruxelles et Gand, ne de meisme pois, ce savoit-il bien; mès au moins ung peu de dangier lui pooit bien donner grant inconvénient aussi; par quoi se haster et soi avanchier lui sambloit nécessaire; car jà s'estoit avanchié

par secret missage le comte de Nevers, d'envoyer unes lettres à aucunes privées personnes et villes, par lesquelles il signifoit avoir droit et vraie action en la ducie de Braibant, et lequel droit il entendoit à poursievir par toutes voies convenables en contraire du duc de Bourgoigne et de tout aultre ; si leur prioit d'assistance et de faveur, jà-soit-ce-que aultrefois et du vivant du duc Philippe, pour ce que le comte de Nevers avoit aultrefois mis avant ces termes, il en estoit décidé et conclu par jugement, et en la chancellerie de Braibant meismes, que ce comte de Nevers n'y a ne droit ne riens. Si en ensievy que, pour plus grande seurété et pour en oster les débats pour à toujours, le duc Philippe requist aux trois estas du pays qu'en sa pleine vie ils vouldissent jurer à son fils le comte de Charolois, qu'après son trespas ils le rechevroient et recognoistroient pour leur seul vrain naturel seigneur et prince, sans aultre, et forclos tout le monde. Mès nonobstant ce, toutes-fois, et qui avoit été autenticquement et solemnellement fait par les trois estas, si y mettoit-il doubte maintenant, et en estoit en dangier pour l'exemple des Gantois sur qui les autres se fondoient ; et savoit bien avecques ce, que le comte de Nevers son cousin avoit jà envoyé ses lettres par de chà, pour lui donner empeiscement ; lesquelles toutes-fois bien petit il prisà, et en fit peu de pois et des lettres et de l'omme.



---

CHAPITRE CCLV.

Comment le comte de Nevers, par l'enhort (conseil) de son valet de chambre, se parti de la maison de Bourgogne.

CE comte de Nevers, ailleurs et par ci-devant avez assez oï, s'estoit mal porté envers ce duc, lui estant encorre comte de Charolois, et par son mesprendre s'estoit eslongnié et tout distrait de la maison de Bourgogne, sa chief maison, et qui l'avoit eslevé et nourri. Et nonobstant que pendant ce temps que le comte de Charolois estoit en France, à Conflans, ce comte de Nevers eust été pris en son chasteau de Péronne et mené prisonnier en Béthune longue espace, et que depuis, par appointment fait et par grans moiens, le comte de Charolois condescendist à recevoir à merci ce comte de Nevers, son cousin, et de lui pardonner ses mesfaits, pour l'onneur de Dieu et du sang prochain qui estoit en eux, en la ville de Boulongne sur la mer, et que là lui promist perpétuel service et révérence, comme à son chief, toutes-fois, par aulcuns serviteurs estans lez ly, souverainement par ung boutillart, ung valet qui s'estoit eslevé, cestui de Nevers se distray depuis des marces de deçà, et s'alla tenir en Nivernois, là où arrière il rencheut en son viel ploy de folie et de malvais usage; et par povre conseil, et que

ce boutillart deboutoit toutes gens de bien et les nobles de la comté d'en arrière de ly pour le gouverner seul, recommença arrière la seconde fois à soi mal porter de rechief envers son pardonneur, et de soi vanter assez qu'il lui esmovroit guerre avec l'aide du roi et les Liégeois, pour la ducie de Braibant en laquelle il clamoit droit. Mès attendu au cler son estat et sa fortune d'alors, ses menaces estoient de nesge et de peu de vertu, et en pooit ensievir peu de fait, ne par ly ne par aultre. Mès tout cecy lui fit un despit qu'il avoit pris depuis son pardon par l'enhort (conseil) de ce boutillart; et estoit qu'en lui pardonnant, le comte de Charolois lui osta les chastellenies de Roye, de Péronne et de Montdidier que le duc Philippe lui avoit données et transportées en perpétuel don. ensamble la succession du comte <sup>1</sup> en Hollande de la terre de Voorne, après son trespas, montant bien à seize mille clinquars par an, que tout ensamble le comte de Charolois lui avoit osté et applicqué devers ly. Si se trouva cely de Nevers tout nud et tout despouillé par de çà, là où il avoit appris d'avoir grant bruit et grant gloire, et toute la noblesse de Picardie à son mand. Et par tant, comme il cognoissoit assez son cas, et pourquoi il avoit demandé merci, il s'eslongna du païs et de la maison de tous points, et dont depuis il en encheut, et par povre sens et conduite, en plus grand grief

---

1. Lacune.

que devant ; et en perte de son honneur , que pitié fut ; car avoit esté ung vaillant noblé prince du temps du duc Philippe son oncle , et que gens de bien l'avoient en mains qui l'adestroient , comme le seigneur de Rochefort , messire Hues de Longueval , messire Robert de Miraumont et plusieurs autres ; lesquels , par espécial les deux , quand ils furent morts , Rochefort et Longueval , oncques depuis de sens ne usa , ne de bon conseil , mès tira meschants gens emprès ly , et y mist sa créance , et telement qu'ainsi il se gasta et pargasta et rua son honneur sous pieds , dont ce fut grand damage et fait fort à plaindre.

---

## CHAPITRE CCLVI.

Comment le duc entra à Malines , et comment aucuns du Brabant eussent volentiers favorisé au comte de Nevers.

Ce nouveau duc Charles donc , après son parlement de Gand , vint et entra en Malines ; où il fut solennellement rechu à dévotes processions et révérences , et recogneu pour prince et héritier de la ville. Et après le serment fait , il séjourna par l'espace de quinze ou vingt jours en suratendant la conclusiou qui se feroit à Louvain , là où les trois estats de Brabant estoient assemblés sur leur affaire : c'est assavoir sur les natures et anciennes condicions du pays , lesquels aucuns de

prince, combien toutes-fois, et ainsi le faisoit dire, que tousjours vouloit vivre amiablement avecques eulx, et les maintenir en droit et en raison, aussi bien et se mieux non que son père, et les conserver et garder en paix et en tranquillité contre tout le monde ; et se d'aventure, il y avoit chose devers eux qui fût utile et d'expédient au salut du païs et du bien du publique, et qui feust mieux de faire que de laisser, à tele chose certes et à tel avis il y vouldroit libéralement entendre, ce fit dire, et n'y vouldroit aller à l'encontre ; et quant de leur part aussi ils se vouldroient élever en orgueil contre lui, et lui estre rebelles, et faire refus de son héritage traians autre part, sceussent tous, et bien l'entendissent, qu'onques si dure ne si amère follie ne prist à peuple de Braibant, comme il lui feroit sentir ; et n'y avoit ne roy ne roc au monde qui les en sceust garantir, et qu'il n'en venist bien à son des-seure. Mès entre les nobles, comme je l'ay dit, n'avoient mestier ces paroles ; car ils estoient tous pour ly, et eussent miculx aimé la mort du comte de Nevers qu'envers ly descendre ; là où messire Philippe de Hoornes, cely qu'on appelle seigneur de Gasebecque, ung grand baron, respondi fellement, et dist que les nobles de Braibant n'estoient point pour retirer leur avoir d'envers un cler ciel pour le contourner et ruer dans une caverne ; et prestement, au mot dévolé, tous les autres qui entendoient bien que ce voloit dire, commenchèrent à dire : « Par mon âme, il dit bien voirment, si ne

» sommes nous. Dieux nous a bien pourveu ; si lui  
» en devons grâces ; nous avons ung noble ver-  
» tueux prince , et que nous recognoissons , et  
» vient de la plus noble racine du monde le bon  
» père ; nous serions bien maudis et dampnés se  
» nous ne lui donnions et portions l'oneur et l'a-  
» mour que ly devons , et nous est faulte et re-  
» proce de tant tarder et reposer dessus , et n'y a  
» ne vilain ne ville de quoi il ne se doie bien chevir  
» et qu'il n'en sache bien faire. »

Ledit de Gasebecque et le seigneur de Bergues ,  
ung aultre grant puissant baron , mirent avant  
cestes paroles et les continuèrent , et en estoient  
sievis de toute la chevalerie du pays , qui estoit  
grande , et des gens du conseil du duc qui al-  
loient et venoient entre deux : c'estoit monsei-  
gneur le chancelier , maistre Anthoine Haneron ,  
prévost de Saint-Donas , l'archidiacre d'Avallon ,  
messire Guillaume de Bische , et plusieurs autres ;  
et les seigneurs de Bergues et de Gasebecque ,  
vindrent devers le duc aussi de jour à aultre aveū-  
ques aucuns aultres députés de par les estats ,  
pour mettre tout d'accort ; et telement fut fait et  
appoinctié , que le duc se tint à content des estas  
et eux de ly ; et faisoient ceux de Louvain grande  
préparacion pour le recevoir. Si se partist de  
Malines le douzième de juliet , et entra en Lou-  
vain , là où il fut solennellement recheut à doubles  
processions , c'est assavoir à processions des gens  
d'église et à processions des gens de l'université ,

et à grande chevaucée de noblesse et de notables bourgeois ; et fut le duc tout vestu en dueil comme il appartenoit, et descendi en la maison de la ville, là où il fit le serment , et de là se tira en sa maison pour lui ordonner ; et vindrent tous les nobles du pais le conjour ensamble, et les notables de Louvain le vindrent bienvegnier et lui faire les présens ; et demoura par aulcuns jours, trois ou quatre, audit lieu ; et de là s'en vint à Brusselles là où arière il fut très solempnellement receu , et conjoui du peuple ; et là disposa son séjour pour y estre convenablement par aucun temps pour y ordonner de ses affaires ; car en Anvers ne voloit point aller encore, pour cause que l'on disoit que la pestilence y courroit ; et par ainsi se tint à Brusselles, surattendant le temps d'aulture nécessité et expédient ailleurs et en aulture ville.

---

## CHAPITRE CCLVIII.

Comment le comte de Nevers escripvist unes lettres assez aigres au duc Charles.

PRESTEMENT doncques lui venu à Brusselles, et que tout le monde pensoit que là se devoit tenir longuement pour ordonner les affaires du pays, et d'infinité des offices qui estoient escheus par le trespas du père, tout le monde et de tous lez affuaioient à Brusselles, pour procurer et impétrer offices

et bénéfices à ce nouveau duc ; les ungs par fiance qu'ils avoient en sa promesse et amour du temps passé ; aultres , parce que meismes avoient obtenu lettres de telle ou telles choses ; aultres par vertu d'amis et des grans moiens que avoient devers ly ; et autres à pleines grandes bourses pleines d'or , et lesquels je me doute que point n'estoient les moins recevables ; car partout , et en tout temps , par espécial en court , telles gens sont bien venus , ne oncques amour ne servi povre homme , sitost que fait argent ung riche puissant. Pour doncques avoir sa cause plus avancée , c'est plus fondation , ce samble , avoir bonne bourse , que faible attente en promesse ne en vraie amour de seigneur. Souvent l'expérience en a plus assagi de gens que de ceulx par non croire.

Or je laisse encore reposer ces offices en ce nouvel instant , et viens à parler du conte de Nevers arrière , lequel , aveucques ce que nouvellement avoit envoyé des lettres , comme j'ai dit , à plusieurs particuliers , tant en Louvain , comme en Brusselles , nobles hommes et aultres , pour les gaignier pour ly , s'avisa aussi d'en envoyer une au duc Charles , jà recheu au pais ; et par icelles , lui signifia assez impartinament son enflé corrage , par forme de doléance et de tort à lui fait , ce disoit , et de quoi une fois , quant il poroit , il en pensoit poursievir son droit par une manière ou par aultre , et en prendroit aide de ses amis ; et usant de plusieurs samblables mox finablement monstra

» contricion et repentance, qui est parlonde en  
» ceulx de Gand, d'avoir ainsi erré et delenqui  
» contre ly, monseigneur m'a chargié de vous  
» dire, qu'au regard de la recognoissance des griè-  
» ves offenses et fautes de ceulx de Gand, et dont  
» ils sont présentement, comme vous dites, en  
» dur ennuy et repentance, mon très redoubté  
» seigneur peut assez humainement croire que voi-  
» rement peut-il bien estre ainsi; car le cas a été  
» sigrand, etsi pesant leur maléfice, que nulle con-  
» science ne le poroit longuement porter sans re-  
» pentance, et feust de parent à parent.

» Toutefois, comme plus bel est son mesfaict  
» recognoistre que demorer obstiné, il est plus  
» agréable aussi à monseigneur vous savoir et veoir  
» tels, que persévérans en erreur commise. Mes  
» n'en ensieut pourtant que de si grand et énorme  
» mesfait son ire doibt estre repaisée à la première  
» instance, et merci offerte et promise à prière de  
» si court terme. Certes, comme merci doibt estre  
» donnée à mesure du mérit, et suspendue en dif-  
» ficulté à l'équivalent du pois du mesfait, mon-  
» seigneur, posé qu'il voit volontiers la contricion  
» des mesfaits envers ly, et que ce lui est matère  
» de soi pooir rompre et mitiger en temps, ne doibt  
» point toutefois estre si déterminéement large en  
» sa grace présentement que de les capter oultrée-  
» ment en sa merci et bénévolence pour une seule  
» prière; car sambleroit, par ainsi faire, que griève-  
» ment mesprendre encontre un tel prince comme



---

CHAPITRE CCLIX.

Comment les Gantois , après la remonstrance des gens de bien ,  
envoyèrent vers le duc.

COMME doncques j'ai tiré le duc hors de Gand , et mené à Brusselles en paisible possession de Braibant , qui pendoit en dangier à l'exemple des Gantois , me convient retourner arrière , envers eux , pour raconter comment , après son partement , se maintenoient en la ville. Car , à ce que j'en oys conter , et comme il est vraisamblable , douleur et contricion y eust grande en Gand , entre notables , du meschef avenu ; et entre ceux qui l'avoient promeu et fortifié , par erreur prise , commençoit à germer repentance et confusion de leur honte ; et eussent plusieurs entre eulx voulu estre en Ynde la grant , pour non avoir part en la male aventure du cas ; car fondoient et farinoient en leur péchié ; et com plus goustoient et sapoient leur crime commis , com plus le trouvoient amer et reprochable , et plus de punicion digne. Est vrai toutefois que les nobles et les notables y avoient mis de la peine assez entre deux , pour les introduire et mettre en ceste bonne voie de reconnaissance , et les avoient priés et exhortés de main à main , que , pour Dieu ! chacun endroit soi vouldist entendre et penser ceste griesve plaie que

Gand avoit recheue , et dont jamès l'offense ne seroit estainte , sinon par la plorer et par monstrier samblant d'en avoir dueil; car autrement, ne Dieu ne homme ne pardonnent , et n'est nul digne de miséricorde , sinon par monstrier contricion suffisante , qui vainct l'injurié. Ainsi donques les notables en Gand , usans de ces termes envers le peuple , le peuple aussi battu en conscience, et tout de soy-meismes revenu à soy, se rendist coulpable, et ne cessa de prier que , pour Dieu , on ouvrist les voies pour parvenir à la grasce et à la miséricorde de son prince. Car n'y avoit amende que l'on sceust produire, que liement ils ne fissent et ne portassent en son honneur, sauve seulement la vie; ne aultre chose réserver ne voloient, mès qu'il voulsist mettre en ignorance leur offense. Si pleust moult aux notables et vaillants ceste sainte bonne volonté du peuple avecques sa contricion parceue , et mist-on ung grant fondement dessus de grand espoir, et que bonne fin, à l'aide de Dieu , s'en tireroit, moyennant peine devers le duc , qui se convertiroit à grasce envers son peuple. Et en effet notable homme fut dreschié et mis sus pour aller taster à Brusselles , en cas que se Gantois , pour tout le corps de la ville , venoient devers le duc pour lui prier merci de leurs mesfaicts , se le duc les voudroit recevoir , et leur prester ascoust en leurs humbles remonstrances.

Si porta la chose ainsi, et si bien que le duc respondist que voirement il les voloit bien recevoir

et oyr et entendre ce qu'ils vouldroient dire , et en après respondre et besongnier avecques eulx , à l'exigent de leur cause. Car ne voloit refuser justice , ce disoit , ne escoust à nulluy , fust pécheur , fust juste ; car en la balance d'équité , entre bons et malvais , l'ascout souverainement doit avoir grant lieu en ung prince juge. Si fust ceste response rapportée en Gand , et joyeusement recheue du peuple et tournée à bon espoir , quant encore il daignoit les souffrir venir vers ly , si mesfais comme ils se cognoissoient. Si y en avoit qui plorèrent de joie , et de la grasce et merci que recevoir espéroient ; et fust dressée l'ambassade qui représenteroit tout le corps de la ville en son entier , qui est en trois principaux membres : le membre des bourgeois et des nobles , le membre des mestiers , qui sont cinquante-deux , et le membre des tisserands , qui possèdent douze diverses places en la ville , toutes pour eulx et en leur force ; ce sont les trois membres qui font Gand en son entier. Dont , et de la part des bourgeois on prist certains députés , et de la part des mestiers ung nombre des plus notables aussi , et de la part des tisserands , ung nombre aussi à l'équivalent des autres , qui , tous ensemble , recheurent en charge le fardeau de la bonne ville , par ung commun assens , fust pour faire amende quelle qu'il plairoit à leur prince , ou pour porter aultre punicion condigne à leur mesfaict ; ils se voloient à tout submétre , et principalement

pour ce qu'ils savoient et cognoissoient que leur péchié pendoit en avoir obtenu par force et par orgueil ce qu'ils avoient voulu avoir, à celle heure qu'ils avoient leur duc en leur dangier ; tout honteux et confus, maintenant d'entrée renoncèrent à tout ce que acquis avoient et impétré par celle voie, le révoquèrent, et se jugèrent avoir mespris ; renvoyèrent et restituèrent tout ce qu'ils en avoient obtenu de lettres et de scellez, et les rejectèrent pour à toujours ; et du surplus, ce qu'il y avoit de malvais et de vilain encontre sa personne, ils s'en voloient mettre en sa merci et en son noble plaisir, et ne demandoient que sa miséricorde. Ceci, en effet, fut la charge que portoient ces députés de Gand, en Brusselles, devers le nouveau duc ; et fust produite et proférée, pour et au nom de la ville devant le duc, par la bouche de maistre <sup>1</sup>..., leur avocat, et en présence de tout le grand conseil du duc et de toute la baronnie, et fust l'oracion belle et noble et de telle substance.

---

1. Lacune.

---

CHAPITRE CCLX.

Comment ceulx de Gand firent une excellente et pitoiable proposition pour provoquer le duc à leur donner pardon.

« TRÈS hault et très excellent prince, et mon  
» très redoubté et naturel seigneur, vos très hum-  
» bles et très obéissants serviteurs et subgects,  
» tous en général les habitans de vostre très  
» humble et obéissante serve et ancelle, la ville  
» de Gand, se recommandent très humblement à  
» vostre très noble grasce; et par nous cestui  
» grand nombre de gens, ses explorateurs, qui  
» gissons en terre devant vous, vous envoie signi-  
» fier la viscérale et intime douleur et tribulacion,  
» en quoi ils sont pour vous avoir offensié, et pro-  
» voqué justement encontre eulx vostre indigna-  
» cion, dont ils meurent d'annuy et en vivent en  
» ténébreuses et en désespérables pointures de  
» conscience; dont de nul lez ne se peuvent trou-  
» ver à sauf, sinon que vostre miséricorde les re-  
» console et embrasse par un raiseau de vostre clé-  
» mence, envers laquelle ils respirent, et en en-  
» voient vers vous leurs parfons souspirs. Vous  
» transmettent aussi l'abondance de larmes volans  
» en l'air, et dont douleur et angoisseuse contri-  
» cion sont les causes; recognoissent, élas! leur  
» maleuré crime et delict envers vous, la griesve

» pesanteur et qualité de leur offense, et comment,  
» ce qui est par eulx commis de rudesse en vostre  
» très haulte seigneurie, est irréparable par eulx,  
» et quasi impossible de le restorer condignement  
» et à l'équal; recognoissent aussi que, à bon  
» droit et à juste et saine cause, vous devez tirer  
» et destourner vostre noble face d'envers eulx, les  
» réputer indignes de toutte amour, les contemp-  
» ner et anientir comme malvais, et, par indigna-  
» cion jettée sur femmes et enfants, abhominer  
» toute la familie et toutte la hottée ensemble.  
» Mès comme cognoissance de son délit est le  
» premier bon signe en homme pécheur, et que  
» la contricion qui en ensieut aussi doit esmou-  
» voir Dieu ou homme à la mesure de ce qu'elle  
» porte beaucoup ou peu, élas ! mon très chier  
» seigneur, quand vous qui obtenez double lieu,  
» lieu de Dieu et lieu d'omme, et avez en vous  
» la double nature. par office et commission en  
» divin estat, et que vostre noble discrécion scet  
» et cognoist que Dieu le père, créateur, de toutes  
» offenses à lui faictes, il est repaisible par pleurs  
» et par larmes, il se convertit envers l'homme  
» par contricion et prières, il remest offenses, il  
» diffère ses jugements et ses verges, et se re-  
» tourne en son essencial clémence et naturelle  
» bénignité par oubli des choses passées, et re-  
» fait de ses offendeurs ses amis bien venus quant  
» ils retournent vers ly, et ne refuse nulluy ne  
» ne rejette en son humilité, et recognoist la fra-

» gilité des hommes en comparaison à son essen-  
» cial naturelle propriété , qui est de pardonner  
» par nécessaire , par convenable , par l'égalité  
» de justice , par excellence de divinité et de na-  
» ture et de noblesse , et par la vertu et impor-  
» tance de son saint tiltre et nom , qui est d'estre  
» Dieu et d'estre créateur , à qui il appartient  
» d'avoir pitié et compassion de ceux qu'il a créez  
» et produis , et fais frailes et caducques et fail-  
» lables , et tous les jours mesprenans envers ly  
» par povreté de nature ; et parquoi , s'il ne les re-  
» prendoit et recevoit en leur misérable tresbu-  
» chement , comme un piteux père , quand ils le  
» requièrent et prient , frustre et en vain , ce sam-  
» bleroit , il les aroit créez et mis en cestui dolo-  
» reux monde pour les perdre , ce que point n'est :  
» car tourneroit contre la nature et haultesse de sa  
» divinité , qui , tout ce qu'il fait a , a faict en bien ,  
» et en point de charité et de vérité et d'éternel  
» salut , non jamès reprochable ne improbable ;  
» et a monstré , dès le commenchement le monde ,  
» et tous les jours depuis jusques aujourd'hui , que  
» d'autant que le ciel est plus hault que la terre ,  
» et sa divine glorieuse nature plus sainte et plus  
» digne que la nostre misérable , d'autant est sa  
» bonté et sa miséricorde plus grande et plus ex-  
» tense que nos péchiés ; et recognoist mesme  
» quelle est nostre substance , et le misérable fig-  
» ment dont nous sommes produits et faits , prone  
» et prompt à tout mal , et par quoi , comme il lui

» a pleu nous créer tels, il convient aussi, et est une  
» chose nécessaire, qu'il soit prompt et enclin à nous  
» faire miséricorde, quant en nul, fors à l'omme  
» seul, sa miséricorde, n'a lieu. O mon très re-  
» doubté seigneur, et puisqu'en divine miséricorde  
» sommes, et laquelle miséricorde humaine doit  
» ensievir, à l'exemple du créateur, vous savez  
» et nous sçavons les merveilleux infinis exemples  
» de ceste sainte miséricorde dont il a usé dès le  
» principe du monde en nos vieux pères, et par  
» lesquels nous sommes cotidiennement incitez et  
» instiguez par prescheinent et par livres, de fon-  
» der aussi nostre espérance en icelle, comme  
» permanent et non faillible, et telle aujourd'hui  
» comme oncques.

» Élas ! et de quelle bonté usa-il en Adam, son  
» premier offendeur, à qui, par son fils Seth, pro-  
» mist l'uile de miséricorde en cinq mille ans fu-  
» turs ; et dont, dès le commencement de son  
» chéir, il délibéra à envoyer son fils en terre, par  
» miséricorde prendre sur condicion humaine,  
» pour le rachatter à chier prix de dure mort. Et  
» puis à Caïn, le premier né de mère, il différa la  
» vengeance de son crime par l'espace de dix gé-  
» nérations avant que le punir, et tout en sa mi-  
» séricorde et par longanimité et tardivité à ire.

» Que fist-il depuis au temps d'Abraham, quant  
» il envoya à Loth signifier que se en Sodome et  
» Gomorrhe pooit trouver dix hommes justes, il  
» differreroit en sa miséricorde le jugement qu'il



» avoit assis sur lesdites cités , et rappelleroit son  
» ire d'en sus elle , et de leur punaisie ; en quoi  
» il monstra et déclara à nostre doctrine , que  
» tant il est bon , benigne et olément , qu'en la  
» prière de dix hommes justes , voire et d'un seul ,  
» il est prest d'en sauver cent mille , tant est large  
» en sa miséricorde.

» O glorieux Dieu ! et que fist-il après à son  
» peuple d'Israël , pour qui il avoit fait tant de  
» merveilles en Égypte , et tant de singuliers mi-  
» racles pour le traire envers ly , et les menant  
» en la main de Moÿse qui les conduisist par les  
» déserts , et leur fist saillir les fontaines pour  
» boire des dures roches , et les mena par la mer  
» Rouge , tout à secq , et leur envoya la manne  
» du ciel pour réfection , et l'abondance de sa  
» grasse pour les resaisier , et les sauva et garan-  
» tit de toutes hostiles mains en sa vertu , et mist  
» son compact avecques eulx , et sa promesse en  
» perpétuelle observation ; et toutefois , à tout ceci ,  
» et à tant de bénéfices et de haults mystères faits  
» pour eulx , encore ils crièrent et tentèrent Dieu ,  
» s'esloingnèrent de ly et se retirèrent de sa cog-  
» noissance , firent et misrent sus idoles et vaulx  
» fondus , les eslevèrent en my le désert pour sa-  
» crifier , et provoquèrent Dieu à ire et indignacion  
» pour les tous annichiller , ne fust Moÿse , son  
» serf , lequel lui ramentevoit sa miséricorde an-  
» cienne , et lui remonstra la povreté de nature  
» humaine , en laquelle , par haultesse de sa bonté ,

» et pour ce que c'est sa créature , il convenoit ,  
» celui dist , qu'il dispensast et différast sa vengeance , et ne perdist pas ce qu'il avoit créé  
» et fait par donner voie à sa fureur : car espoir  
» le peuple s'amenderoit , ce disoit , et ly s'en  
» mettroit en la peine , par durement les incréper  
» et reprendre de leur malice. Si se contint le  
» bénin créateur toutes-fois en sa miséricorde , a  
» la prière de Moyse son serf , et les espargna , et  
» non rappelant sa promesse faite à Abraham ,  
» chéans et relevans tousjours en sa sempiternelle  
» vérité de père en fils , jusques à son maistre qui  
» feroit et donroit la nouvelle loi toute parfaite.

» Que fist-il après , à Ninive , la grande cité , manacée de subversion en son ire , quand par humilité du roy d'icelle et de sa contricion , et par l'édict qu'il donna à hommes et à bestes de juner par trois jours , et ly-meismes se assist en my les cendres , criant envers le ciel , il , recordant de sa miséricorde et de sa bonté , remitguason ire , rappella sa sentence et son jugement , et considérant la repentance de son povre peuple , lui remanda rémission et miséricorde , à salut et joie.

» Que fist-il à David , lequel , d'un troupeau de brebis qu'il gardoit , il avoit appelé en roi , et fait enoindre par son prophète , pour régner en Israël ? Ne commist-il griève et dure offense contre ly , par homicide et par toutte extrême machinacion inique en Urie son serviteur , lui donnant meismes à porter les lettres de sa mort

» pour joir de sa femme? N'est pas la malice de  
» ly à nous ung fructueux exemple de miséricorde,  
» quant par plorer et prier et par avoir cuer con-  
» trit, Dieu lui remist son offense en sa merci,  
» et fist depuis sa bonté estre l'organe de son Saint-  
» Esprit, et, par ly tous les secrez de la parfonde  
» divine sapience, se repandirent, et plus parfon-  
» dément qu'oncques en nul des prophètes.

» Et après que dirons nous de Salomon, à qui  
» il donna l'ahyme de sapience avecques toutte  
» extrémité de richesse; lui donna le ciel perce-  
» voir et cognoistre par entendement, et l'enfer  
» parfondir par science; lui donna fruit et sub-  
» stance de paroles, plus en samblant angélique  
» que humain, et dont l'effect tout si estoit que  
» d'amer et ensievir sainte sapience et de Dieu  
» honorer et cognoistre dehors. Desquels deux  
» poins tout ce que l'omme peut avoir ne quérir,  
» tout est vanité et nient, et tout est folie et ombre  
» de mort; et néanmoins, ly touttefois qui ceci  
» sçavoit et l'enseignoit à faire, ly meismes, en ses  
» pleins jours, dévioit en sa doctrine, et de sa  
» haulte parfonde sapience il encheut en folleie;  
» retira son entendement du cler ciel pour le  
» ruer en infernal punaisie, par fol appétit. Il  
» cognoissoit non estre que ung seul vrai Dieu  
» tout puissant, qui tout avoit fait et créé, et  
» tout gouvernoit, ciel et terre; et ly sciamment  
» se rendoit ydolâtre, et aora et sacrifia aux  
» dieux d'Egypte, faulx idoles, à l'appétit d'une

» envers cely dont il quiert implorer merci, peut  
» estre en estroit effective.

» O mon très redoubté seigneur, et se le povre  
» peuple gantois vous a offensé, élas ! et suscité  
» à ire, et que par doloireux accident, il s'est  
» bouté en erreur, et en a le feu esté espars par  
» les diverses rues en vostre érubescence, élas !  
» monseigneur, toutes-fois vostre peuple ne vous  
» a pas insulté ne assailli, ne riens entrepris, ne  
» riens cogité en vostre noble personne ; ne vous  
» a point dérélainqui aussi, ne quis prince es-  
» trange, comme ceulx d'Israël, ne eslevé simu-  
» lacres ne images d'autre roy ne duc, ne dénié  
» les tribus et rentes, ne touchié à vos seigneuries,  
» ne introduit erreur nouvelle, par quoi ils ne vous  
» recognoissent et veulent recognoistre leur pro-  
» priétaire, naturel prince et seigneur, en tele  
» égalité comme Dieu, vous homme. Et, mon  
» très redoubté seigneur, doncques et comme il  
» est ainsi que ung seul Dieu et ung seul homme  
» ils aorèrent, et ont observé en eulx celle légai-  
» lité qu'envers nul autre ne veulent transfuir  
» pour garant qu'envers vous à qui ils ont mes-fait,  
» et qu'en verd et qu'en sec il vous adherent et  
» soupirent envers vous, et se fient et confient  
» finalement de grâce et de remission par eulx  
» prosterner en terre devant vous, coupables, ne  
» peult doncques que vous ne contribuez grâce  
» requise, là où la coulpe est parfondément repentie  
» et plorée.

» Mon très redoubté seigneur, Gand n'est pas  
» comme Sodome et Gomorre, que pour dix  
» justes, qui les y eust peu trouver, Dieu eust épar-  
» gné de son jugement horrible. En Gand a par  
» nombre de milliers dévotes et saintes créatures,  
» espoir et qui ont divines révélacions maintes  
» par bonté de vie, et divines communications en  
» solitude; et entre les villes occidentales n'en a  
» point là où tant de glorieux saints corps repo-  
» sent canonisez, et dont la ville a les suffrages;  
» et y est Dieu crému et douté, honorée sainte  
» Eglise et le clergie; et avec servente amour au  
» prince, léauté et premdomie y ont régné d'an-  
» cienne nature, quoiqu'entre deux il lui mes-  
» chiet tel fois par accident oblique, dont nulle  
» humanité n'est france. Gand est aujourd'hui la  
» grande Ninive en figure; la voix de vostre me-  
» nace a crié en elle que vous la subvertirez en  
» faveur, et que la matère de son péchié en est  
» la cause. Le peuple d'icelle a oy vostre mand; il  
» s'est donné horreur et terreur de vostre me-  
» nace, et a recogité son mesprendre, et pensé à  
» son impuissance de résister à vous. Il s'est tourné  
» en son humilité et en repentance de son délict;  
» il a persévéré non trois jours, mès quarante en  
» clameur, june de délectacion et de joie, assis  
» en cendre. Et ceux de la justice que vous y  
» avez assis en vostre nom, descendus de leur  
» throne, vagabonds, vestus de sac, non acou-  
» tans à riens jusques à nous avoir pacifié envers

|                                                                                                                                                               | Page. |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------|
| CHAP. CCXLI. Comment l'auteur , pour donner à ce<br>que dessus est dit , il rameine par exemple confu-<br>sion d'aultrui.....                                 | 291   |
| CHAP. CCXLII. Comment aucuns Gantois prièrent le<br>duc Charles d'aller visiter la bonne ville de Gand.                                                       | 298   |
| CHAP. CCXLIII. Comment une partie du peuple gantois<br>attendoient la réception du duc Charles , lesquels<br>macinèrent secrètement une commocion.....        | 301   |
| CHAP. CCXLIV. Comment par ci-devant les gens no-<br>tables souloient porter à Gand le corps saint Liévin,<br>où de présent menu peuple le porte. ....         | 303   |
| CHAP. CCXLV. Comment le duc Charles séjourna à<br>Deinse deux nuits, attendant que les Gantois eus-<br>sent appresté son entrée.....                          | 306   |
| CHAP. CCXLVI. Comment le duc Charles fit son entrée<br>à Gand , et comment ung grand peuple apporta le<br>corps de saint Liévin.....                          | 307   |
| CHAP. CCXLVII. Comment le menu peuple mutin ra-<br>porta saint Liévin, et l'émocion qu'ils firent à Gand.                                                     | 309   |
| CHAP. CCXLVIII. Comment oiant l'alarme des Gantois,<br>le duc envoya vers eux le seigneur de Gruthuse..                                                       | 313   |
| CHAP. CCXLIX. Comment le duc Charles fut en grand<br>péril d'aucuns Gantois , et comment le seigneur de<br>Gruthuse parlementa à eulx.....                    | 316   |
| CHAP. CCL. Comment les navieurs et bouchers de Gand<br>se vindrent joindre avecques le duc , lequel monta<br>en hault au grand marchié pour parler à eulx.... | 321   |
| CHAP. CCLI. Comment un Gantois mutin s'avança<br>monté auprès du duc, advocassant pour ses compa-<br>gnons.....                                               | 323   |

|                                                                                                                                       |     |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| CHAP. CCLII. Comment les nobles et gens de biens estoient perplex de la mutinerie perpétrée à l'entrée de leur prince.....            | 326 |
| CHAP. CCLIII. Comment Georges excuse aucunement la folle emprinse du peuple gantois, s'ils y fussent allez par conduite.....          | 328 |
| CHAP. CCLIV. Comment le duc Charles se partit de Gand, et comment ceux de Malines en celle heure se fondèrent faire le semblable..... | 332 |
| CHAP. CCLV. Comment le conte de Nevers, par l'enhort (conseil) de son valet de chambre, se partit de la maison de Bourgogne.....      | 335 |
| CHAP. CCLVI. Comment le comte entre à Malines, et comment aucuns du Brabant eussent volentiers favorisé au comte de Nevers.....       | 337 |
| CHAP. CCLVII. Comment les nobles de Brabant déclarèrent qu'ils ne tenoient autre seigneur que le duc Charles.....                     | 339 |
| CHAP. CCLVIII. Comment le comte de Nevers escrivit une lettre assez aigre au duc Charles.....                                         | 342 |
| CHAP. CCLIX. Comment les Gantois, après la remonstration des gens de bien, envoyèrent vers le duc.                                    | 345 |
| CHAP. CCLX. Comment ceux de Gand firent une excellente et pitoiable proposition pour provoquer le duc à leur donner pardon.....       | 349 |
| CHAP. CCLXI. Comment le chancelier respondit aux proposans bien haultement devant le duc et son conseil.....                          | 361 |

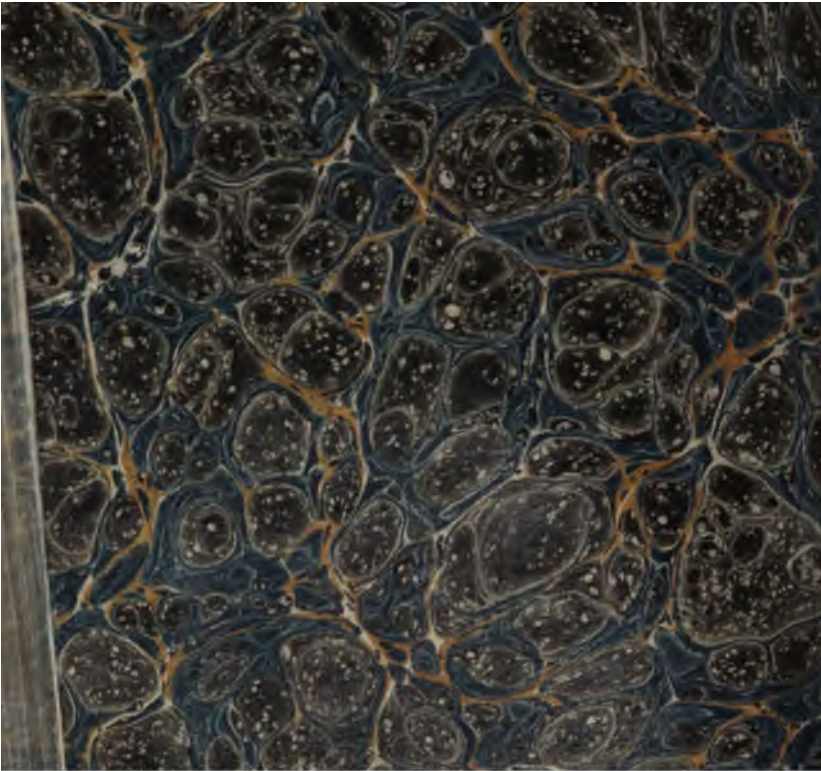












Stanford



3 6105 023 421

CECIL H. GREEN LIB  
STANFORD UNIVERSITY  
STANFORD, CALIFORNIA 9  
(650) 723-1493  
grncirc@sulmail.stanfo

All books are subject to

DATE DUE

SEP 25 2004  
JAN 25 2004

